

LES

MILLE ET UN JOURS,

CONTES ORIENTAUX.

III.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI CHEZ :

RAPILLY, Libraire, passage des Panoramas, nº 43;
DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, Imp.-Lib., rue Saint-Louis, nº 46, au Marais, et rue Richelieu, nº 67;
LEFÈVRE, galerie Véro-Dodat, nº 30;
MOREL, boulevard de la Madeleine, nº 31;
LAROQUE jeune, boulevard Poissonnière, nº 1;
MARY, passage du Petit-Saint-Antoine, nº 29;
LELIÈVRE, boulevard des Italiens, nº 17.

LES

MILLE ET UN JOURS,

CONTES ORIENTAUX

TRADUITS DU TURC, DU PERSAN ET DE L'ARABE,

Par Petis-de-la-Croix, Galland, Cardonne, Chawis et Cazotte, etc.,

Avec une Notice, par M. Collin de Plancy,

ORNÉS DE DIX BELLES GRAVURES,

Dessinées et Gravées par nos premiers Artistes.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

CHEZ RAPILLY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PASSAGE DES PANORAMAS, N° 43.

1826.

-56
v. 3

157,640
May, 1873

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ
Rue S.-Louis, n° 46, au Marais.

LES

MILLE ET UN JOURS,



Contes Orientaux.

194e JOUR.

Un jour que le calife Haroun Arraschid était avec la belle Sultanum, sa favorite, dans un cabinet qui donnait sur le Tigre, et d'où, sans être vu, il voyait ceux qui se promenaient sur les bords de ce fleuve, il aperçut deux hommes dont l'un lui parut jeune et l'autre fort vieux. Il les regarda avec assez d'attention, parce qu'ils riaient à gorge déployée. Comme il était naturellement curieux, il appela un de ses officiers, et le chargea d'aller dire à ces deux hommes de lui venir parler.

L'officier s'acquitta de sa commission, et amena le vieillard et le jeune homme devant le calife, qui leur demanda le sujet de leurs ris immodérés. Le vieillard

prit la parole, et lui répondit : Commandeur des croyans, je me promenais avec ce jeune homme; il m'a conté une histoire fort agréable, et je lui en ai raconté une autre à mon tour, qu'il a trouvée si plaisante, qu'il n'a pu s'empêcher de rire, et je vous avouerai que ses ris ont excité les miens.

Je serai bien aise, reprit Haroun, de l'entendre, et elle fera plaisir aussi à cette jeune dame. Faites-nous en donc le récit, ajouta-t-il, en s'adressant au vieillard, et ce jeune homme nous contera la sienne ensuite. Le vieillard, pour obéir au calife, commença de parler dans ces termes :

HISTOIRE

DES DEUX FRÈRES GÉNIES ADY ET DAHY.

Aux environs de Masulipatan, ville du royaume de Golconde sur la côte de Coromandel, demeurait une paysanne chargée de deux filles fort jolies. L'aînée, qui se nommait Fatime, avait dix-sept ans; et Cadige, c'était le nom de la cadette, n'en avait encore que douze. Elles logeaient dans une chaumière éloignée de tous villages, et cette petite famille subsistait du travail de ses mains. Un ruisseau, qui avait sa source auprès de la cabane, lui en fournissait les moyens et lui prêtait son eau pour blanchir

le linge de quelques personnes de Masulipatan, dont elle avait la pratique. Après que la paysanne et ses filles avaient bien blanchi et fait sécher leur linge, elles avaient coutume de le couvrir de fleurs pour le rendre plus odorant.

Un jour que la mère s'occupait à en cueillir dans la prairie pour cet effet, elle pinça sans s'en apercevoir la queue d'un aspic qui s'était caché sous une plante d'hyacinthe. Cette venimeuse bête s'en vengea sur-le-champ, et piqua vivement la villageoise, qui fit un grand cri. Les filles étant accourues aussitôt, trouvèrent le doigt de leur mère déjà enflé, et le venin passant en moins d'un quart-d'heure dans les veines principales, par la communication du sang, eut bientôt gagné les parties nobles. Cette malheureuse femme, se voyant près de sa fin, acheva de remplir les devoirs d'une bonne mère, en parlant de cette sorte à ses filles : Mes enfans, je suis fâchée de vous quitter dans un tems où mon secours vous serait le plus nécessaire; mais mon heure est venue. Je vois approcher de moi l'ange de la mort : il faut partir. Ce qui me console, c'est que je n'ai rien à me reprocher sur votre éducation, et, grâces au ciel, je vous laisse avec de bonnes et heureuses inclinations. Persévérez toujours dans la vertu que je vous ai enseignée, et suivez exactement les préceptes de notre grand prophète Mahomet. Gardez-

vous bien sur toutes choses d'abandonner sa secte pour vous livrer aux superstitions des gentils. Vivez de votre petit travail, comme nous avons fait jusqu'ici; j'espère que le ciel aura soin de vous. Je vous recommande encore de vivre toutes deux en bonne intelligence, et de ne vous séparer jamais, s'il vous est possible, car votre bonheur dépend de votre union. Cadige, ajouta-t-elle en se tournant vers la cadette, ma fille, vous n'êtes encore qu'un enfant; obéissez à votre sœur Fatime, elle ne vous donnera point de mauvais conseils.

Après cette exhortation la paysanne se sentant affaiblir, embrassa ses filles et mourut dans leurs bras. Il n'y a point de termes qui puissent exprimer quelle fut leur désolation lorsqu'elles virent leur mère sans vie. Elles fondirent en larmes, et firent retentir de leurs cris la campagne. Ensuite, comme la nature ne saurait toujours fournir des pleurs, elles tombèrent dans un accablement d'où elles ne sortirent que pour rendre les honneurs funèbres à leur mère. Elles prirent chacune une bêche, dont elles se servaient pour cultiver un petit jardin à légumes qui tenait à leur chaumière, elles allèrent à cinquante pas de là creuser une fosse, où elles portèrent avec beaucoup de peine le corps mort, qu'elles couvrirent de terre et de fleurs, puis elles retournèrent à leur cabane, où, négligeant de prendre des

alimens, elles ensevelirent pour quelques momens leur douleur dans un sommeil que leur procura la fatigue de la journée.

Le jour suivant Fatime, comme la plus raisonnable, représenta à sa sœur qu'elles devaient reprendre leur travail, et elle lui dit de remplir deux corbeilles du linge qu'elles avaient blanchi la veille avant leur funeste accident, et les mettant sur leur tête, elles partirent pour les aller porter à Masulipatan. Elles n'eurent pas fait cent pas qu'elles rencontrèrent sur leur chemin un petit vieillard boiteux et assez richement vêtu, qui se mit à les considérer avec attention. Il paraissait avoir près de cent ans, et s'appuyait sur un bâton avec lequel, malgré son grand âge, il ne laissait pas de marcher d'un air assez délibéré.

195e JOUR.

Le vieillard trouva les deux sœurs à son gré. Où allez-vous, mes belles filles, leur dit-il en se radou-

cissant? Nous allons, répondit l'aînée, à Masulipatan. Puis-je sans vous déplaire, reprit-il, vous demander de quelle profession vous êtes, et si l'on ne pourrait point vous rendre quelque service? Hélas, seigneur, repartit Fatime, nous sommes de simples villageoises, et de malheureuses orphelines. Nous perdîmes hier notre mère par la plus funeste aventure. En même tems elle en fit le récit, non sans répandre de nouvelles larmes. Ah! que j'ai de chagrin, dit le vieillard, de n'avoir pas vu votre mère avant sa mort! Je lui aurais enseigné un secret sûr pour chasser le venin de la plaie, et la blessure eût été guérie en deux jours. Mes chers enfans, continua-t-il, je suis touché de votre affliction, et je m'offre à vous servir de père, si vous pouvez prendre assez de confiance en moi pour vous remettre à mon expérience et à mon zèle du soin de votre destinée. Je vous avouerai, poursuivit-il, en regardant la jeune Cadige, que je me sens une forte inclination pour cette aimable fille. Sa première vue vient de me causer une émotion que je n'ai point encore connue. Si vous me voulez suivre l'une et l'autre, je promets de vous faire une fortune qui sera beaucoup au-dessus de votre condition, et vous aurez lieu de bénir à jamais le bonheur de m'avoir rencontré sur votre chemin.

Le vieillard ayant cessé de parler, attendait avec

inquiétude la réponse qui lui serait faite. Il avait raison d'être agité; son âge et sa figure ne prévenaient pas assez en sa faveur ces deux jeunes personnes, pour les disposer agréablement à recevoir sa proposition. Cependant, quelque répugnance qu'elles y eussent, Fatime avait déjà assez de raison pour comprendre que dans la situation où elles se trouvaient, ce n'était pas un mauvais parti. Le vieillard remarqua la peine qu'elle avait à se déterminer. Ma belle fille, lui dit-il, si vous aviez déjà fait toutes les réflexions que vous devez faire sur les périls que vous courez dans une campagne éloignée de toute habitation, vous ne balanceriez pas à accepter ce que je vous offre. Étant sans appui comme vous l'êtes, croyez-vous pouvoir éviter tous les piéges que le vice et la ruse ne manqueront pas de tendre à votre innocence? Si vous avez assez de vertu pour refuser votre consentement à des desseins criminels, vous n'aurez pas assez de pouvoir pour repousser l'insulte et la violence. Vous n'avez, continua-t-il, rien à craindre de semblable avec moi. Mon âge vous met à couvert de mes emportemens, et mon expérience saura vous garantir de ceux des autres. Quittez un travail pénible, qui ne peut qu'à peine vous fournir de quoi subsister. Vous aurez chez moi, non-seulement les choses nécessaires à la vie, mais encore ce qui peut contribuer à la rendre agréable,

et je vous dirai des choses qui vous feront concevoir que notre bonheur commun dépend du parti que je vous propose. Venez, vous ne sauriez mieux faire. Si votre mère vivait encore, elle se rendrait à mes raisons, et vous croirait plus en sûreté dans l'asile que je vous offre, que dans la chaumière où vous demeurez.

Enfin le vieillard parla si bien, que Fatime commença à se laisser persuader. Seigneur, lui dit-elle, je vois une partie de ce que vous dites, et suis très-disposée à profiter des bontés que vous nous témoignez à ma sœur et à moi ; mais comme votre proposition la regarde particulièrement, après l'aveu que vous venez de faire de l'inclination que vous vous sentez pour elle, je veux consulter ses sentimens avant que de vous répondre précisément. Parlez donc, Cadige, ajouta-t-elle en s'adressant à sa sœur, vous sentez-vous disposée à recevoir les soins de ce seigneur, et à le prendre pour époux, car je le crois trop raisonnable pour vouloir abuser de l'innocence de deux orphelines qui se reposeraient sur lui du soin de leur honneur. Non, ma sœur, répondit en rougissant Cadige, il est trop vieux et trop laid.

L'indiscrète franchise de cette jeune fille fit de la peine à Fatime, qui était touchée des choses que le vieillard lui avait représentées. Ma sœur, dit-elle, on voit bien que vous êtes dans un âge incapable de

réflexion, puisque vous répondez si mal à l'honneur que ce seigneur vous fait. Au lieu de lui dire des choses désobligeantes, soyez sensible au bonheur d'avoir pu lui plaire. Oui vraiment, repartit Cadige en pleurant, c'est une chose bien satisfaisante pour y être sensible; je ne sais pas si c'est un honneur pour moi, mais je sais bien que ce n'est pas un grand plaisir que d'avoir toujours devant ses yeux un homme comme celui-là. Il ne faut point parler dans ces termes, lui dit sa sœur. Je ne saurais parler autrement, répondit la cadette; et si c'est un bonheur de lui plaire, que ne s'attache-t-il à vous, qui êtes plus belle et plus spirituelle que moi? qu'il vous aime, pour voir si vous l'aimerez.

196e JOUR.

Les duretés de Cadige affligèrent le vieillard. Admirez, s'écria-t-il, la fatalité de ma destinée. J'ai vu les plus fameuses beautés de l'Orient, et vécu jusqu'à l'âge où vous me voyez, sans avoir laissé

surprendre mon cœur, et je viens de concevoir en ce moment une passion violente pour une jeune personne prévenue d'une aversion invincible pour moi. Je vois toute l'horreur du sort que je me prépare, et cependant mon étoile me force à suivre malgré moi le penchant qui m'entraîne.

Le vieillard en tenant ce discours avait les yeux tout humides de pleurs, et paraissait si touché, que Fatime, qui était naturellement fort humaine, en eut pitié. Seigneur, lui dit-elle, cessez de vous affliger, votre mal n'est peut-être pas sans remède. Ne vous alarmez point des premiers discours d'un enfant qui ne sait encore ce qui lui convient ; le tems mûrira son esprit. Vous n'avez pas, à la vérité, les agrémens de la jeunesse, mais je vous crois honnête homme ; votre amour et vos soins la toucheront enfin. Nous voulons bien vous accompagner, et je vous promets mes bons offices. Oui, mais ma sœur, interrompit avec chagrin la petite fille, s'il me tourmente et veut m'obliger à l'aimer, je ne vous réponds pas que je ne m'enfuie. Non, belle Cadige, dit le vieillard, vous ne serez point tourmentée ; j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre. Je ne vous contraindrai en rien ; vous serez maîtresse absolue de tout ce que je possède. Si vous souhaitez quelque riche robe ou d'autres ajustemens, vous les aurez à l'heure même ; car je me ferai un devoir de

courir au devant de vos moindres désirs. Je dis plus, poursuivit-il, quand je m'apercevrai que ma vue vous fera de la peine, je vous l'épargnerai, quoi qu'il m'en puisse coûter.

Alors Fatime prit la parole et dit au vieillard : Puisque ma sœur me semble déterminée à vous suivre aux conditions que vous lui promettez, laissez-nous, s'il vous plaît, reporter ce linge aux personnes à qui il appartient ; nous reviendrons vous trouver aussitôt. Ah ! s'écria le vieillard, ne m'enlevez point votre charmante sœur, je vous en conjure. Soit raison, soit pressentiment, si vous me quittez toutes deux, je crains de ne vous revoir jamais, et j'en mourrais de regret. Vous ne tarderez-pas, dites-vous, à revenir ? Eh bien ! laissez-la avec moi jusqu'à votre retour ; qu'appréhendez-vous ? Pouvez-vous vous défier de..... Non, non, interrompit avec précipitation Cadige, je veux aller avec ma sœur, je ne demeurerai point seule avec vous. Eh ! pourquoi, lui dit Fatime, qui fut bien-aise de commencer à faire connaître au vieillard qu'elle s'intéressait pour lui, pourquoi n'y demeureriez-vous pas ? Je serai de retour dans un moment ; je vous prie, ma sœur, de m'attendre ici, vous devez à ce seigneur cette marque de confiance pour le consoler des choses désobligeantes que vous lui avez dites.

Cadige avait toute la répugnance du monde à res-

ter avec lui ; mais elle n'osa résister aux volontés de sa sœur, qu'elle regardait comme une seconde mère. Fatime prit donc la corbeille de sa cadette, et partit après avoir bien recommandé au vieillard de ménager l'esprit mutin de la personne qu'elle lui laissait. Mais au lieu de revenir bientôt, comme elle l'avait fait espérer, elle ne revint point de toute la journée. Rien ne pouvait égaler l'inquiétude de Cadige. Dès qu'elle aperçut la nuit, elle perdit patience ; elle accabla le vieillard de reproches. C'est vous, lui disait-elle, qui nous portez malheur. Sans votre désagréable rencontre je serais avec ma sœur. Quelque infortune qui lui fût arrivée, j'aimerais bien mieux la partager avec elle que d'être ici avec vous.

Ces discours chagrinaient fort le vieillard. Il ne savait que répondre, tant il craignait d'irriter un esprit qu'il savait bien n'être pas sans raison prévenu contre lui. Cependant il fit tous ses efforts pour la rassurer, mais bien loin d'en venir à bout, il augmenta son inquiétude et l'aversion qu'elle avait pour lui. Elle lui dit même de se taire, et elle voulait aller à Masulipatan malgré l'obscurité de la nuit et une grosse pluie qui survint. C'était autant pour ne point passer la nuit avec le vieillard, que par envie d'apprendre des nouvelles de sa sœur. Il la détourna pourtant de son dessein, en lui représentant que selon toute apparence Fatime s'était arrê-

tée en quelque endroit, que le mauvais tems l'avait empêchée de se mettre en chemin, et qu'enfin le retour du soleil la leur rendrait. Il lui dit même que le parti le plus convenable était de retourner chez elle, et que le lendemain matin, si Fatime ne revenait point, ils l'iraient chercher partout.

La force de ces raisons frappa Cadige au travers de la haine qu'elle sentait pour le vieillard : elle se laissa persuader. Ils prirent tous deux le chemin de la cabane, où, après un très-léger repas, composé de quelques dattes et d'eau pure, ils s'occupèrent des malheurs de cette journée. La jeune fille ne fit que pleurer et s'agiter toute la nuit, et son vieil amant ne fut pas plus tranquille. Dès la pointe du jour, ils sortirent de la chaumière et s'en allèrent à Masulipatan. Ils s'informèrent de Fatime dans les endroits de cette ville où elle devait avoir porté du linge, et on leur dit qu'elle n'y avait point paru. Ils ne se contentèrent point de cela, ils la cherchèrent de rue en rue, et en demandant des nouvelles de maison en maison ; mais leur recherche fut inutile.

197e JOUR.

Cette obscurité sur le sort de Fatime mit le comble à leur douleur. Ils ne pouvaient douter qu'il ne fût arrivé à cette malheureuse fille quelque chose d'extraordinaire. Sa jeune sœur était au désespoir de ne l'avoir pas accompagnée, et elle ne répondait que des duretés aux discours que le vieillard lui tenait pour la consoler. Il gémissait dans le fond de son cœur de ne pouvoir ramener à la raison l'esprit de cette petite indocile.

Ils employèrent les sept ou huit jours suivans à parcourir toute la campagne aux environs de la ville. Il n'y eut point de château, point de maison à quatre lieues à la ronde qu'ils ne visitassent exactement, et toujours avec aussi peu de fruit. Enfin ne sachant plus à quoi recourir, ils retournèrent à la cabane tout consternés. Comme le vieillard s'aperçut que Cadige s'affligeait sans modération, il en fut pénétré de douleur. Ma chère Cadige, lui dit-il les larmes

aux yeux, donnez quelque relâche à une affliction si vive. J'ose vous représenter que vous vous devez à d'autres soins. Songez qu'après la mort de votre mère et l'éloignement de votre sœur, vous n'êtes pas ici en sûreté. Je crains que votre beauté ne vous rende l'objet des ardeurs d'une jeunesse insolente. Pourrais-je, faible et caduc comme je suis, vous préserver de leurs emportemens? D'ailleurs votre subsistance est mal assurée. Dans un âge aussi tendre que le vôtre, vous n'êtes guère en état de vous la procurer. De plus, le peu d'argent que j'avais est presque consumé ; ici tout nous manque. Faites-y réflexion, belle Cadige, et souffrez que je vous conduise à la ville où je fais mon séjour ordinaire. Vous aurez dans ma maison toutes choses en abondance, et vous y serez maîtresse de mes biens et de ma destinée.

Quand le vieillard eut cessé de parler, il demeura fort inquiet de la réponse de la jeune fille, et ce n'était pas sans raison qu'il se défiait d'un esprit si rebelle. Comme elle ne répondait rien, et qu'elle paraissait plus occupée de la perte de sa sœur que du soin de prolonger sa vie, il fut obligé de lui représenter de nouveau tout ce qui devait la déterminer à prendre le parti qu'il lui proposait, et il désespéra vingt fois de la réduire. Il y réussit pourtant; elle consentit à le suivre où il lui plairait de la mener. Les voilà donc en chemin ; mais avant que de s'é-

loigner de la chaumière, le vieillard écrivit avec du charbon sur la porte, l'endroit où il conduisait Cadige, afin que si Fatime revenait elle pût apprendre des nouvelles de sa sœur. Ensuite ils fermèrent la porte, et en remirent la clef dans le creux d'un arbre voisin, où l'on avait coutume de la mettre.

La ville où le vieillard prétendait mener Cadige, n'était qu'à trois journées de là; mais un homme de cent ans et une fille de douze, ne sauraient faire de longues traites; ils furent sept jours à s'y rendre. Ils étaient tous deux exténués de lassitude et de faim lorsqu'ils arrivèrent. La première chose que fit Dahy, (c'était le nom du vieillard), fut d'envoyer chercher dans la ville ce qu'il y avait de plus exquis à manger, et de le faire apporter au plus tôt. Il fallait courir au plus pressé. Après qu'ils eurent apaisé leur faim, Dahy mena sa maîtresse dans un appartement assez propre, où il la laissa prendre du repos, et il alla se reposer aussi dans une autre chambre.

Le lendemain il choisit chez les marchands de fort belles étoffes, dont il fit faire des robes pour Cadige, et il lui acheta une vieille esclave, qu'on lui dit être fort adroite, et la première personne du monde pour coîffer les dames. Cadige ne pouvait assez admirer le changement de sa condition, quoiqu'elle s'aperçût bien des sentimens que le vieillard avait pour elle; néanmoins elle ne comprenait pas comment elle avait

acquis sur lui un empire si absolu. Elle pensait quelquefois qu'elle lui devait tous les grands avantages dont elle jouissait, et, dans le fond de son ame, elle lui en tenait quelque compte; cependant malgré toutes ses réflexions, les soins du vieillard ne pouvaient diminuer la répugnance qu'elle avait à les recevoir. Outre les habits et les bijoux dont il lui faisait présent chaque jour, il ne manquait point à la promesse qu'il lui avait faite. Il avait pour elle un respect dont elle était charmée, et qui toutefois ne pouvait lui inspirer le moindre mouvement de sensibilité pour sa personne ni pour son amour.

198e JOUR.

Plus de trois mois s'écoulèrent avant que Cadige parût seulement un peu consolée. Le souvenir de sa sœur mêlait une amertume à tout ce qu'elle aurait pu trouver de doux dans la situation de sa fortune, et elle rappelait sans cesse en sa mémoire le conseil que lui avait donné en mourant sa mère, de ne jamais se séparer de Fatime. Le sentiment de sa dou-

leur devint pourtant peu-à-peu moins vif, soit que le changement de son sort en diminuât l'impression, soit que ce fût l'effet ordinaire du tems.

Un jour qu'elle s'était un peu fatiguée à la promenade, elle se coucha de meilleure heure que de coutume; elle s'endormit d'un profond sommeil, et, sur le matin, où les idées sont plus nettes et plus vives, elle fit un songe qui la frappa vivement. Elle rêva qu'il se présentait à elle un jeune homme magnifiquement vêtu, dont l'air et les cheveux blonds la charmèrent. Pendant qu'elle le considérait avec attention, il lui dit: « Ah! Cadige, à quoi pensez-vous? » avez-vous si tôt oublié Fatime? croyez-vous que » les belles robes dont Dahy vous a revêtue vous » exemptent de l'obligation de la chercher? non » sans doute, et je vous apprends que vous ne sau- » riez être heureuse qu'en l'allant trouver dans l'île » de Sumatra. Regardez-moi, et vous verrez celui » que le ciel vous destine pour époux. » A ces mots, le jeune homme disparut, et Cadige se réveilla. Elle avait encore présente à l'esprit cette image, qu'elle regardait moins comme un songe que comme une apparition.

Le discours que cet aimable fantôme lui avait adressé lui sembla si suivi et si convenable à la situation où elle se trouvait, qu'elle ne pouvait assez s'étonner de ce rapport, et quoiqu'elle eût déjà assez

de raison pour ne pas croire qu'il y eût effectivement au monde un homme semblable à celui que le songe lui avait représenté, elle ne laissa pas d'en conserver les traits. Elle résolut même, pour n'avoir rien à se reprocher, d'engager Dahy à faire le voyage de l'île de Sumatra : elle le lui proposa dès le même jour, après lui avoir conté son songe. Le vieillard l'écouta avec surprise, et le croyant trop extraordinaire pour devoir être regardé comme une image formée par les vapeurs du sommeil, il dit à Cadige : Je donnerais volontiers ma vie pour vous satisfaire; je consens d'aller avec vous à l'île de Sumatra, quoiqu'il y ait peu d'apparence que nous y soyons instruits du sort de votre sœur. Je suis aussi frappé que vous de votre songe, et je n'ai pas moins d'envie que vous-même de voir combler vos vœux.

Il n'en fallut pas davantage à la jeune fille pour la déterminer au voyage de Sumatra. A peine donna-t-elle au vieillard le tems d'en faire les préparatifs, tant elle avait d'impatience de revoir Fatime, ou du moins d'être éclaircie de sa destinée. Il fut donc arrêté entre eux qu'ils iraient d'abord à la cabane pour savoir s'ils n'y verraient rien qui leur fît conjecturer que Fatime y était revenue pendant leur absence, et qu'ensuite ils se rendraient à Masulipatan pour s'embarquer dans le premier vaisseau qui partirait pour l'île de Sumatra.

Dahy acheta trois chevaux pour leur servir de voiture, prit sur lui tout ce qu'il avait de pièces d'or, et quelques pierreries qu'il cousit dans une ceinture de cuir dont il était ordinairement ceint. Il laissa le reste de son argent en dépôt à un vieillard de ses amis, et le chargea de dire à Fatime, si elle venait les chercher pendant leur absence, qu'ils la priaient de les attendre en cette ville jusqu'à leur retour. Ils se mirent donc en chemin. Dahy monté sur le meilleur cheval, fit mettre Cadige en croupe derrière lui; la femme esclave montait le second, et le troisième, chargé de toutes leurs hardes, était conduit par un esclave.

En cet équipage la petite caravane se rendit en deux jours à la chaumière des deux sœurs; ils en trouvèrent la clef dans le creux de l'arbre, comme ils l'y avaient mise; et y étant entrés, ils n'y virent nul dérangement, aucune marque qui leur fît juger que Fatime y fût revenue depuis leur départ. Cela ne servit qu'à les confirmer dans la résolution d'aller à l'île de Sumatra. Ils se hâtèrent d'arriver à Masulipatan, où Dahy apprit bientôt qu'un vaisseau d'Achem chargé de riches marchandises devait dans deux jours mettre à la voile pour s'en retourner. Il alla trouver le maître sur-le-champ, et fit marché avec lui, puis il revint joindre Cadige, se munit de toutes les choses agréables et commodes qui peuvent

adoucir l'ennui d'une longue navigation, et vendit ses chevaux, qui lui devenaient inutiles sur la mer.

199e JOUR.

Ils s'embarquèrent au bout de deux jours par un tems favorable qui les fit avancer considérablement. La jeune maîtresse de Dahy était un peu étonnée de ne voir que le ciel et l'eau; mais le désir d'apprendre la destinée de sa sœur soutenait sa résolution. Le vieillard faisait tout son possible pour l'amuser; tantôt il lui contait d'agréables histoires pour la divertir, et tantôt il l'entretenait de choses sérieuses et solides pour perfectionner son esprit et ses mœurs. La voyant si fort de loisir, il crut ne devoir pas la laisser ignorer plus long-tems qui il était, et ce qu'il y avait de particulier dans sa destinée. Elle avait bien jugé qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans l'attachement qu'il paraissait avoir pour elle; mais elle regardait cet attachement comme un caprice de goût, plutôt que comme un enchaînement

de conjonctures : aussi la surprit-il étrangement quand il commença son discours en ces termes.

Tout caduc et décrépit que je vous parais, apprenez, belle Cadige, que je suis immortel. Il s'arrêta après ce peu de mots pour observer ce qui se passerait dans l'ame de la jeune fille à un aveu si peu attendu. Il remarqua facilement l'embarras où la jeta ce début. Elle ne sut d'abord si elle devait le prendre sérieusement; mais le caractère du vieillard, qui n'était point homme à railler sur quelque matière que ce fût, lui fit juger qu'il disait la vérité : Seigneur, lui dit-elle, vous étant redevable de tant de grâces, je devrais me réjouir de vos avantages; mais quand je considère que celui dont vous m'apprenez la nouvelle ne vous saurait être d'une grande utilité, je ne sais si ce n'est pas vous désobliger que de vous en marquer de la joie. En effet, poursuivit-elle, accablé d'infirmités, comme vous le semblez être, quel agrément la vie peut-elle avoir pour vous?

Elle me serait un pesant fardeau, repartit le vieillard, et je reprocherais au ciel de m'avoir doué d'un avantage qu'il a refusé aux hommes, si j'étais effectivement tel que je parais; mais vous serez encore plus surprise, charmante Cadige, quand vous saurez que vous me voyez sous une forme étrangère. J'ai naturellement des traits plus capables de plaire au beau sexe que de lui faire peur, et ces

traits sont d'autant plus propres à lui inspirer de tendres ardeurs, qu'ils sont animés par une perpétuelle jeunesse. Les jasmins et les roses brillent sur mon teint. En un mot, tout ce qu'on peut voir de grâces se trouve rassemblé sur mon visage, et répandu sur toute ma personne. Eh! pourquoi, interrompit impatiemment Cadige, ne reprenez-vous pas au plus tôt cette forme si charmante? vous ne pouvez que gagner au change. Hélas! reprit Dahy en soupirant, cela n'est pas en mon pouvoir, et c'est ce qui fait ma peine. Je ne suis sensible à un si grand malheur, que parce qu'il m'offre à vos yeux sous une figure désagréable. Eh! ce malheur sera-t-il sans fin, répliqua la jeune fille? Il ne tiendra qu'à vous de le faire cesser, repartit-il; vous n'avez pour cela qu'à m'aimer. Sur ce pied-là, dit-elle ingénument, je crains fort que vous ne changiez jamais de figure; mais, seigneur, ajouta-t-elle, comment voulez-vous que j'ajoute foi à des choses si surprenantes? Vous n'avez qu'à m'écouter, ma reine, répondit-il, vous ne douterez plus de la vérité de mes paroles.

Ce que je viens de dire, ajouta-t-il, vous fait aisément comprendre que je ne suis pas un homme, je suis génie. Nous sommes deux frères jumeaux, également beaux et bien faits, également savans et et puissans. Je me nomme Dahy, et mon frère Ady. Cependant l'empire que notre condition de génie

nous donnait sur toutes les choses naturelles, ne nous exemptait pas d'être assujettis nous-mêmes au pouvoir d'un brachmane de Visapour, qui par sa science s'était établi une domination absolue sur notre espèce. Il nous avait pris en affection mon frère et moi; et pour nous marquer sa confiance, il se reposait sur nous deux de la garde d'une maîtresse, sur la fidélité de laquelle il ne comptait pas trop.

200e JOUR.

Nous le servions exactement dans cet emploi. La dame était toujours accompagnée d'Ady ou de moi. Pendant un tems considérable les choses chez elle se passèrent dans l'ordre. Heureux si son caprice et son entêtement n'eussent pas fait changer cette favorable situation. Sa fidélité ne s'était pas encore démentie; il ne nous semblait pas que la dame eût aucun penchant pour personne, ni même que le désir de paraître belle l'engageât à rien qui fût contre

la bienséance, lors qu'insensiblement elle devint rêveuse. Peu de tems après sa rêverie se tourna en langueur; elle soupirait au milieu des plaisirs que lui donnait Cansou, c'est le nom du brachmane, et quelquefois elle nous regardait Ady et moi comme si elle eût imploré notre pitié pour quelque ennui secret qu'elle ressentît Étonnés de ce changement, qui commençait à ternir les vives couleurs de son teint, et même à altérer sa santé, nous nous disions l'un à l'autre, mon frère et moi : Qu'a-t-elle donc ? qui peut la rendre si différente de ce qu'elle était il n'y a pas long-tems ? Hélas ! nous étions bien éloignés d'imaginer que nous fussions l'objet de ce triste état qui nous surprenait.

Cette dame infortunée nous ayant sans cesse devant les yeux, avait fait attention à nos charmes, et cette attention lui était devenue funeste. Elle ne put se défendre de nous aimer; et ce qui l'engagea plus que tout le reste à prendre de l'amour pour nous, ce fut, à ce qu'elle nous a depuis avoué, de grands cheveux blonds qui nous flottaient à grosses boucles sur les épaules.

La jeune Cadige en cet endroit, rappelant son songe, regarda le vieillard avec étonnement, et sentit que son récit commençait à l'intéresser; elle ne lui avait jamais prêté tant d'attention.

Comme nous remarquâmes mon frère et moi, con-

tinua Dahy, que le tems, bien loin d'apporter quelque soulagement aux peines secrètes de la dame, semblait en augmenter la violence, nous résolumes de faire tous nos efforts pour l'obliger à nous ouvrir son cœur. Un jour donc que nous étions tous deux auprès d'elle, et que le brachmane était allé présider dans une assemblée de fées qui se tenait aux confins de la grande Tartarie : Belle dame, lui dit mon frère, il y a long-tems que nous nous apercevons qu'une douleur secrète trouble votre repos. Nous nous sommes appliqués à en découvrir la cause, dans le dessein de vous offrir notre assistance ; mais nous ne l'avons pu pénétrer. Ne nous la cachez pas, et si notre secours peut contribuer à rétablir la paix dans votre ame, comptez sur notre zèle et sur nos soins.

Nous nous serions effectivement fait un plaisir extrême de pouvoir la retirer de l'état de langueur où nous la voyions plongée, car nous avions beaucoup d'amitié pour elle. Le discours d'Ady la jeta dans la dernière confusion : cependant comme il lui fournissait une occasion de se déclarer, ce qu'elle cherchait depuis long-tems, elle ne la laissa point échapper. Vous êtes trop généreux, aimable Ady, lui répondit-elle languissamment, de vous intéresser pour une infortunée qui n'est pas digne de vos soins. Ne m'ôtez point, je vous prie, la faible consolation de

déplorer en secret des maux sans remède. Que dites-vous, belle dame, m'écriai-je, avec étonnement ? on ne saurait remédier aux maux que vous souffrez ? De quelle nature sont-ils donc ? Telle est, repartit-elle, la rigueur de ma destinée, que si quelque chose pouvait l'adoucir, ce serait uniquement la compassion que vous en voudriez avoir. Ah! pour la compassion, repris-je précipitamment, nous vous l'offrons tout entière, mais nous ne la bornerons point à vous plaindre. Nous ne serons pas satisfaits, si nos soins ne dissipent cette profonde mélancolie qui vous rend si languissante, et qui vous consume insensiblement. Si vous ressentez l'atteinte de quelque mal inconnu, vous savez que nous possédons des connaissances sur les secrets de la nature pour corriger les mauvaises dispositions du corps ; ou bien si le brachmane vous a chagrinée par des traitemens peu convenables à votre mérite et à la tendresse que vous avez pour lui, vous n'ignorez pas que nous avons du crédit sur son esprit. Parlez donc, aimable dame, fiez-vous à nous; donnez à notre zèle les moyens de vous procurer une disposition plus heureuse.

201e JOUR.

Farzana, c'était le nom de la dame, me repartit dans ces termes : Ma santé n'est point altérée, ni Cansou ne m'a donné aucun sujet de me plaindre : cependant je souffre des peines cruelles, et si vous en aviez connaissance, quelque zèle que vous me témoigniez, je ne sais, charmant Dahy, si vous seriez si disposé que vous le dites à les soulager. Ah! madame, s'écria mon frère, vous nous faites injure; mettez-nous à l'épreuve, vous jugerez de nous plus avantageusement. Eh! si je vous disais, répliqua-t-elle en rougissant, que c'est vous qui causez l'un et l'autre le mal que vous voulez guérir? Qui? nous! repartis-je fort embarrassé, quoique je ne comprisse pas encore où elle en voulait venir; et comment aurions-nous fait une chose si contraire à notre intention?

J'en ai trop dit, reprit-elle, pour ne pas achever de vous faire connaître tout mon malheur; et puis-

que vous m'en pressez, sachez, trop aimables frères, que je n'ai pu me défendre de vos charmes. En vain je me suis opposée aux progrès qu'ils faisaient chaque jour sur mon cœur; ma résistance m'a réduite dans l'accablement où vous me voyez.

Ensuite elle se mit à nous peindre avec des couleurs si vives et si naturelles les combats intérieurs qui s'étaient passés dans son ame, que nous en fûmes également surpris et touchés. Est-il bien possible, lui dis-je, que les soins de votre honneur et de votre repos, que tout ce que vous devez au brachmane n'ait pu vous défendre des sentimens que vous nous déclarez? Vous êtes-vous bien représenté le peu de fruit que vous devez attendre d'un pareil entêtement? Alors nous fîmes tous nos efforts, mon frère et moi, pour ramener son esprit à la raison; mais il n'en était plus tems; le mal avait pris de trop profondes racines.

Après tous nos discours, que Farzana voulut bien écouter sans les interrompre, elle parut un peu revenue de l'excès de son abattement; la déclaration qu'elle venait de nous faire étant un pesant fardeau dont elle se sentait soulagée. Ce n'est pas qu'elle eût lieu de concevoir la moindre espérance de la manière dont nous avions reçu l'aveu de sa faiblesse; mais il est si naturel de souhaiter que l'objet de notre amour soit instruit des peines qu'il nous cause,

que nous regardons toujours comme un avantage l'occasion de les lui découvrir.

La dame se flatta que nous nous laisserions enfin toucher à tant d'amour et de persévérance. Cet espoir enchanta pour un tems ses ennuis; mais ce tems s'étant insensiblement passé sans qu'elle reçût le soulagement qu'elle aurait souhaité, sa passion, dont le sentiment était devenu plus vif depuis qu'elle l'avait produite, la rendit la proie de ses désirs, et la replongea dans ses premières langueurs. Cela nous jeta dans un fort grand embarras. Comme les ordres de Cansou ne nous permettaient pas de la quitter, nous étions exposés tous les jours aux reproches qu'elle ne cessait point de nous faire.

Cruels, nous disait-elle, me laisserez-vous mourir impitoyablement, lorsqu'il ne tient qu'à vous de me faire chérir une vie que je déteste? La douceur généreuse de soulager les malheureux, si puissante sur les cœurs bien faits, ne peut-elle rien sur vous, et trouverez-vous des charmes à me faire souffrir? Belle Farzana, lui répondis-je, que pouvez-vous attendre de nous? Flatterons-nous un mal que nous ne pouvons guérir? trahirons-nous le brachmane qui se repose sur nos soins? le trahirez-vous vous-même après tout ce qu'il a fait pour vous? Ce n'est point par la force qu'il vous a enlevée à vos parens qui vous traitaient avec dureté; vous avez consenti qu'il vous ra-

vît, et vous avez sans peine fait son bonheur. Ayez donc le courage de vous affranchir de l'empire qu'une indigne faiblesse a pris sur vous.

La dame souffrit impatiemment ces paroles. Eh quoi! s'écria-t-elle, est-ce un grand crime d'avoir de tendres sentimens pour deux frères qu'on ne peut voir sans aimer; pourquoi donc vous êtes-vous offerts chaque jour à ma vue? Chez quels peuples de la terre cette faiblesse que vous condamnez n'est-elle point pardonnable? Prétend-on que je sois charmée d'un vieillard dont je n'ai jusqu'ici souffert l'amour que pour reconnaître ce qu'il a fait pour moi? Serai-je donc éternellement la victime de ma reconnaissance?

Mais, madame, lui dit Ady, quand cette faiblesse, que vous voulez excuser, mériterait de l'indulgence, et quelque retour de notre part, ne seriez-vous pas toujours blâmable de l'étendre trop loin? Mon frère et moi en devons-nous être tous deux l'objet? J'avoue, répondit-elle en rougissant, qu'il y a quelque chose en effet d'extraordinaire dans ma passion; mais je n'en suis pas maîtresse. Vous me paraissez vous et Dahy si égaux en mérite, que je ne puis me déterminer à choisir l'un sans soupirer pour l'autre, et je ne saurais être tranquille si vous ne répondez tous deux à ma tendresse.

Comment! m'écriai-je, vous aspireriez effective-

ment à nous engager l'un et l'autre, et vous pouvez vous flatter que nous nous accomoderions mon frère et moi d'un partage odieux? Pourquoi non, repartit-elle? une si forte amitié vous unit tous deux, qu'il ne peut y avoir de jalousie entre vous. Enfin, ajouta-t-elle, je vous l'ai dit; c'est la destinée qui dispose de mes mouvemens; il est inutile d'y résister; et si vous n'avez pitié d'une malheureuse que vous faites souffrir, attendez-vous à voir bientôt finir les jours languissans que je traîne depuis si longtems.

202e JOUR.

Tous les discours qu'elle nous tenait ne roulaient que sur cette matière. Ses sentimens, je l'avoue, me paraissaient nouveaux, et je ne pouvais assez déplorer son entêtement et son caprice.

Un soir que j'étais seul avec elle, la voyant encore plus abattue qu'à l'ordinaire, je lui demandai

quel nouveau sujet d'affliction elle pouvait avoir. Cruel ! me répondit-elle, devez-vous me faire cette question ? Ai-je besoin d'un autre sujet de douleur pour être réduite dans l'état où je suis ? Vos rigueurs ne suffisent-elles pas pour m'accabler ? Belle dame, lui répondis-je, si mon frère est coupable comme moi, pourquoi faut-il que vous m'adressiez ces reproches à moi seul ? Ne confondez plus votre frère avec vous, reprit-elle d'un air languissant, il a fait pour mon repos ce que j'attendais de lui.

Je vous avoue qu'à ces paroles je crus avoir mal entendu. Ady, m'écriai-je, a fait, dites-vous, ce que vous attendiez de lui ? Oui, repartit-elle froidement. Y a-t-il là de quoi vous causer tant de surprise ? Pensez-vous que tout le monde ait le cœur aussi dur que vous ? Il s'est laissé toucher à mes larmes, et, se rendant à ma tendresse, il s'est fait un sort plein de charmes, et il n'a plus d'autres regrets que celui d'avoir perdu tant de tems à se l'assurer. Et vous n'êtes pas satisfaite, lui dis-je avec une espèce de fureur, de l'avoir soumis à vos appas ? il vous faut encore une conquête, et vous croyez me séduire comme le trop facile Ady ! Oui, mon cher Dahy, répliqua-t-elle, en me regardant d'un œil où la plus ardente passion était vivement dépeinte; oui, la conquête de votre cœur manque encore à ma félicité. Hélas ! depuis le tems que je gémis pour vous dans les souf-

frances, ne mérité-je pas un tendre effet de votre compassion?

Ah! Farnaza, repris-je, après ce que vous venez de me dire, je crois que vous n'aimez point Ady, puisque vous soupirez pour son infortuné frère. Je l'aime tendrement, repartit-elle; je donnerais cent fois ma vie pour le satisfaire, et c'est l'extrême amour que je lui porte qui ranime avec plus de force celui que vous m'avez inspiré. Je vous l'ai déjà dit : je vous trouve tous deux si semblables en tout, que vous faites l'un et l'autre la même impression sur mon esprit. Les sentimens qu'Ady a pour moi, quelque chers qu'ils me soient, ne sauraient faire mon bonheur, si je ne vous en inspire de pareils. Enfin, charmant Dahy, je meurs si vous ne vous rendez à toute la tendresse que je vous témoigne. Serez-vous plus inexorable que votre frère, et rougiriez-vous de suivre son exemple? Ah! cessez de résister, ou bien vous me verrez percer à vos yeux ce cœur infortuné que vous n'avez pas jugé d'un prix assez considérable pour en souhaiter la possession.

Après avoir parlé de cette sorte, elle versa un torrent de larmes. Elle se jeta même à mes genoux avec toutes les démonstrations de la plus vive ardeur, et d'une manière à me faire craindre qu'effectivement elle n'attentât sur sa propre vie, si je continuais de m'opposer à ses volontés. Qu'une belle femme en

pleurs est touchante, et qu'il est difficile de demeurer inébranlable dans une résolution qu'elle combat dans cet état! Que vous dirai-je? Je fus aussi faible que mon frère; car il m'apprit depuis que l'artificieuse Farzana s'était servie du même stratagême pour le séduire, c'est-à-dire que, sans avoir pour nous les dernières bontés, elle sut nous engager tous deux à l'aimer.

Ayant ainsi vaincu notre résistance, elle reprit en peu de tems tous ses charmes. Ses yeux devinrent plus brillans, et la satisfaction de son cœur rétablissant sa santé, son enjouement naturel se répandit dans ses actions. Nous étions charmés, Ady et moi, de la voir si belle : cependant sa beauté, toute parfaite qu'elle était, ne put exciter dans nos cœurs aucun mouvement jaloux. Peut-être à la vérité la dame aurait-elle troublé notre union fraternelle si elle nous eût rendu plus heureux.

203e JOUR.

La trahison que nous faisions au brachmane, quoiqu'elle n'allât pas aussi loin qu'elle pouvait aller,

nous causait quelquefois des remords; mais notre commune maîtresse, savante en l'art de plaire, trouvait le secret de nous défaire d'un scrupule incommode. Elle nous ôta peu à peu jusqu'au sentiment de notre crime, sans toutefois vouloir nous rendre plus coupables. Nous n'avions pas pour elle une véritable passion : cependant nous ne laissions pas de mener une vie assez douce, quand notre trop de confiance nous attira le malheur qui fait aujourd'hui votre étonnement.

Un effroyable esclave noir, nommé Torgut, servait le brachmane, et son emploi ordinaire était de friser les crins d'une cavale tartare que montait Farzana, quand elle voulait prendre l'air et aller se promener. Ce difforme nègre eut l'audace d'élever sa pensée jusqu'à sa maîtresse, et de lui faire une déclaration d'amour. Comme on ne se défiait pas de lui, il en trouva facilement l'occasion dans une promenade que fit cette dame sans nous; car les ordres de Cansou nous tenaient alors occupés ailleurs. Elle était à cheval, et il la suivait de fort près. S'il avait reçu de la nature un corps mal fait et un visage laid, en récompense il avait l'esprit très-divertissant. Il contait des histoires à Farzana, qui prenait plaisir à l'entendre. Il l'entretenait ce jour-là de plusieurs filles dont il avait obtenu les bonnes graces. Comment donc, Torgut, lui dit la dame en riant, un homme

de ta figure a de bonnes fortunes? Pourquoi non, répondit l'esclave noir? Est-ce que je ne suis pas fait comme un autre? Oh vraiment, continua-t-il, sur ce pied-là je suis bien éloigné de mon compte, puisque j'aspire à vous mettre au rang de mes conquêtes.

A ce discours du nègre, Farzana fit un nouvel éclat de rire. Elle se persuadait qu'il ne parlait ainsi que pour la réjouir. Tu as des desseins sur moi, lui dit-elle? je suis ravie de le savoir, je prendrai soin, je t'assure, de me précautionner contre un homme aussi dangereux que toi. Torgut répliqua sur le même ton, et elle repartit d'une manière qui lui donna si beau jeu, qu'il poussa l'insolence jusqu'à lui proposer de profiter de l'occasion, en lui montrant une prairie qui lui offrait, disait-il, ses fleurs pour les inviter aux plaisirs de l'amour.

Comme elle ne le soupçonnait point de parler sérieusement, elle ne s'effaroucha pas plus des derniers discours que des précédens, ce qui fut cause que l'esclave porta son audace si loin, qu'enfin la dame s'aperçut que ce n'était point un jeu; elle se mit en colère, prit des airs de hauteur, le renvoya avec des paroles pleines de mépris débiter ses douceurs à quelque esclave digne de lui, et le menaça même de se plaindre de son insolence à Cansou.

Cette réprimande qu'elle crut devoir faire, ne produisit pas l'effet qu'elle en avait attendu. Quelque

mal fait que fût Torgut, il eut encore assez bonne opinion de lui, après ce traitement, pour se persuader que Farzana ne rejetait l'offre de ses services que parce qu'elle en recevait d'autres secrètement. Il était rusé et pénétrant; il connaissait le brachmane pour un vieillard peu propre à rendre fidèle une dame si vive. Prévenu de cette pensée, il résolut de ne rien négliger pour la surprendre avec l'amant qu'il soupçonnait d'être plus heureux que lui. Il n'y travailla que trop bien; il ne fut pas long-tems sans découvrir notre intelligence, et la fureur qu'il en conçut lui fit former le dessein de nous perdre. Il avertit Cansou de la trahison qu'on lui faisait, et lui en dit beaucoup plus qu'il n'en avait vu, pour irriter son ressentiment.

Le brachmane fut vivement frappé de son rapport, et voulut s'éclaircir de la chose par lui-même. Il prétexta un voyage de quelques jours, et pendant cette feinte absence il trouva l'occasion de nous surprendre Ady et moi. Farzana nous ayant permis de nous baigner avec elle, nous nous étions enfermés tous trois dans l'appartement des bains. Mais il ne nous servit de rien d'avoir pris toutes les précautions possibles pour n'être point découverts; la science du brachmane rendit nos mesures inutiles. Les portes s'ouvrirent à son approche; il parut à nos yeux effrayés, tel qu'un juge redoutable. Notre nudité ne nous per-

mettant pas de nous jeter à ses pieds pour implorer sa clémence, nous nous plongions dans l'eau pour cacher notre confusion. Heureux si cet élément eût pu aussi bien couvrir notre crime, comme il couvrait nos corps! Farzana, plus hardie que nous, voulut s'excuser : elle tâchait de diminuer sa faute par des discours qui ne faisaient qu'augmenter la fureur de Cansou. Il lança sur nous trois des regards qui commençaient sa vengeance : Scélérats, nous dit-il, à mon frère et à moi, les tourmens les plus cruels seraient de trop légères peines pour votre crime; mais votre condition de génie ne vous permettant pas de mourir, je vais vous réduire en un état qui sera cent fois plus triste pour vous que cette mort dont vous êtes exempts. Et toi, malheureuse, ajouta-t-il, en parlant à la dame, puisque l'honneur de ma couche et mes bontés n'ont pu t'obliger à m'être fidèle, tu seras aussi punie de ton ingratitude. En même tems, sans vouloir écouter nos excuses et nos plaintes, il se mit à faire ses conjurations. Qu'elles furent terribles! L'air en un moment fut obscurci; d'épaisses ténèbres vinrent chasser le jour de l'appartement où nous étions; nous entendîmes le tonnerre gronder avec un bruit épouvantable, les vents sifflèrent avec furie, et nous sentîmes trembler la terre sous nos pieds.

204e JOUR.

Nous demeurâmes pendant deux heures dans cette affreuse obscurité, et dans l'attente du châtiment qui nous était réservé, après quoi l'air devenant serein comme auparavant, le jour reprit sa clarté. Mais quel fut notre étonnement, lorsqu'au lieu d'être dans un palais magnifique et dans des bains superbes, nous nous trouvâmes, mon frère et moi, dans une campagne aride, tous deux couverts de haillons, et sous la forme de deux petits vieillards contrefaits, tel que je parais, belle Cadige, en ce moment devant vous.

Ingrats, nous dit le brachmane, portez enfin la peine de votre crime. Ce pouvoir et ces connaissances que votre condition de génie vous donnait sur toutes les choses de la nature, ne vous serviront plus de rien; ou plutôt vous allez en être dépouillés pour être réduits au sort ordinaire des hommes, comme vous le semblez être. Vous ne saurez, vous ne pourrez rien que ce qu'ils peuvent, que ce qu'ils savent,

et, à la réserve que vous ne serez pas sujets comme eux à l'empire de la mort, vous serez déchus de tous les avantages dont vous jouissiez auparavant.

Cansou, après avoir prononcé cet arrêt, voulut être instruit de toutes les circonstances de notre trahison. Nous les lui racontâmes naïvement. Nous lui dîmes la surprise que nous avait causée la déclaration de Farnaza, les efforts que nous avions faits pour la guérir de son entêtement, les combats intérieurs que nous avions soutenus avant que de nous rendre, l'artifice que la dame avait employé pour nous séduire, et ensuite nous nous étendîmes sur les remords que nous sentions d'avoir trahi sa confiance.

Tout cela le frappa, et il fut touché de notre repentir. Il jugea qu'il y avait eu plus de faiblesse que de malice dans notre procédé; et comme il avait toujours eu de l'amitié pour nous, son cœur s'émut en notre faveur. Mes enfans, nous dit-il, la conjuration que je viens de faire est trop forte pour que je puisse vous rendre votre première forme; mais je puis un peu adoucir la rigueur de votre destinée. Vous reprendrez votre forme naturelle et tous les avantages qui y sont attachés, lorsque vous aurez trouvé chacun une jeune fille au-dessous de vingt ans qui vous aime. Ah! seigneur, s'écria mon frère à ce discours, à quelle espérance nous réduisez-vous? et qui sera la fille d'assez mauvais goût pour devenir sensible à

des figures semblables aux nôtres? Il n'est pas impossible que celà arrive, reprit le brachmane; vivez dans cette attente, et persuadez-vous que ce n'est qu'à cette condition que vous pouvez retourner à votre premier état. Mes amis, poursuivit-il, allez remplir votre sort; il faut vous séparer pour chercher chacun de votre côté ce qui vous convient. Ensuite il nous marqua le lieu où nous devions faire notre séjour ordinaire : c'était à soixante lieues, ou environ, l'un de l'autre; puis il nous fit donner à chacun cinquante mille sequins de son trésor, pour nous faire vivre honorablement pendant que durerait notre infortune. Il nous fit aussi quitter nos haillons pour nous revêtir de robes plus convenables à notre condition, après quoi il nous embrassa, nous souhaitant une prompte fin à nos malheurs.

A l'égard de Farzana, il fut inflexible; il la métamorphosa en grenouille, et la confina dans un marais, où il lui donna pour compagnon Torgut, après avoir connu, par le pouvoir de son art, que cet esclave ne lui avait découvert le crime de sa maîtresse que de dépit de n'avoir pu lui plaire. Ainsi l'accusateur et l'accusée, tous deux changés en grenouilles, furent condamnés à passer le reste de leurs jours dans le même marais, où si quelque chose pouvait les consoler, c'était l'espérance de pouvoir faire le supplice l'un de l'autre.

Lorsque nous eûmes quitté le brachmane, mon frère et moi nous nous préparâmes à nous rendre au lieu qui nous avait été marqué. Nous nous séparâmes avec force larmes, comptant ne nous plus revoir qu'après que nous serions rentrés dans notre premier état : ce qui nous semblait devoir nous mener bien loin, quand nous pensions à la condition qui y était attachée.

205e JOUR.

Aussitôt que je fus arrivé à la ville où je devais faire ma résidence, je m'appliquai à ménager mes cinquante mille sequins, jugeant bien que j'avais besoin d'économie pour ne pas manquer d'argent avant que je fusse arrivé au tems heureux où j'aspirais. Je m'avisai de me mettre dans le commerce ; et tant par moi-même, que par les correspondans que je me fis, je me vis en moins de trois ou quatre années de quoi faire une dépense honnête sans altérer mon fonds.

Pour voir la prédiction du brachmane accomplie, il fallait donc trouver une jeune personne qui pût prendre du goût pour moi. Heureusement, dans notre ville, les dames n'étaient pas renfermées dans leur sérail comme dans les autres pays de l'Orient ; elles y jouissaient d'une liberté raisonnable. Je voyais tous les jours les dames; je leur donnais des cadeaux; j'étais de tous les plaisirs ; enfin je faisais tout ce qui dépendait de moi pour détourner l'influence de l'étoile qui me poursuivait. En vivant de cette sorte, je me fis bientôt aimer de tout le monde. La bonne pâte d'homme ! disait-on ; il semble qu'il ne soit fait que pour le plaisir ! Que devait-il donc être dans sa jeunesse, puisqu'ayant un pied dans la fosse, il aime encore tant à se divertir ? Les dames surtout m'élevaient au-dessus des astres, et me donnaient pour modèle à leurs époux. Il n'y avait que quelques maris chagrins qui glosassent sur ma conduite. Cet homme, disaient ceux-ci, en parlant de moi, n'est-il pas bien fou de rechercher des plaisirs qu'il n'est plus en âge de goûter ? Pour moi, qui avais mon but, je riais de tout ce qu'on pouvait dire, et j'allais toujours mon chemin. Cependant, quelque mouvement que je me donnasse, quelque adresse que j'employasse pour inspirer de l'amour, je ne pus y réussir.

Je ne me bornai pas à la ville que j'habitais, quoi-

qu'il y eût un très-grand nombre de jeunes filles ; je fis plusieurs voyages à plus de cinquante lieues aux environs : mais je ne recueillis point d'autre fruit que celui de sentir que je ne pouvais plaire. Cette idée me mettait au désespoir, sans réduire ma patience à bout. Plus de deux cents ans se sont passés dans cette inutile recherche ; j'étais l'étonnement de tout le monde ; on ne comprenait point que je fusse encore en vie ; j'avais déjà vu renouveler par trois fois la jeunesse de la ville. J'enterrai tous ceux qui m'avaient vu si cassé au commencement de mon établissement, et les enfans de leurs enfans. Chacun se disait à l'oreille : Quelle espèce d'homme est-ce là ? on ne voit en lui aucune altération. Les pères les plus vieux me montraient du doigt à leurs petits enfans : Voyez, leur disaient-ils, le bonhomme Dahy, ne pensez pas que je l'aie jamais vu jeune, je l'ai toujours vu aussi vieux et aussi cassé qu'il vous le paraît à présent, et j'ai ouï dire dans ma jeunesse à mon grand-père, qu'il ne l'avait jamais vu autrement. Le commun du peuple ne me nommait plus que le vieillard éternel, et les gens lettrés, m'appelaient le Nestor indien, disant que j'avais plus de générations que celui de la Grèce.

Je ne savais plus à quoi me résoudre, ayant inutilement tenté de me faire aimer, et je m'en retournais de Masulipatan à la ville où je demeure ordi-

nairement, lorsque je vous rencontrai avec votre sœur. Les discours que je vous tins, charmante Cadige, vous firent assez connaître que j'étais enchanté de votre vue. Mais, hélas! je ne remarquai que trop combien la mienne vous paraissait désagréable.

Dahy finit en cet endroit son histoire, et il ne put l'achever sans répandre des larmes, moins de souvenir de son malheur passé, que de douleur de s'être attiré l'aversion de sa jeune maîtresse. Cadige fut touchée de son affliction et crut devoir l'en consoler. Généreux Dahy, lui dit-elle, je suis sensible à vos malheurs; ils sont si peu communs, que je ne pourrais les croire, si vous ne me les aviez racontés vous-même. Que ne puis-je les soulager! vous verriez combien Cadige est reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour elle. Vous me direz peut-être qu'il ne tient qu'à moi de les finir; que je n'ai qu'à vous aimer pour vous rendre votre première forme; mais puis-je disposer de mon cœur? Ah! belle Cadige, interrompit le vieillard; est-ce là toute la consolation que vous me donnez? elle aigrit plus mes maux qu'elle ne les soulage. C'est tout ce que je puis faire, reprit Cadige; s'il ne m'est pas possible de vaincre l'aversion naturelle que j'ai conçue pour cette forme que vous présentez à ma vue, m'en devez-vous savoir mauvais gré, puisqu'elle vous est étrangère? Hélas! repartit Dahy, en faisant un pro-

fond soupir, elle m'est devenue naturelle, puisque je n'espère plus reprendre la mienne. Le brachmane, répliqua-t-elle, vous a pourtant prédit que cela pourra bien arriver, et vous n'en devez pas perdre l'espérance. Votre courage vous fera surmonter cette indigne faiblesse que vous sentez pour moi. Vous serez rebuté de l'indifférence qu'a pour vous une fille qui ne mérite pas vos soins; vous en aimerez quelqu'autre, qui, payant votre attachement d'un tendre retour, vous rendra cette figure charmante que vous avez tant de raison de regretter.

206e JOUR.

La jeune Cadige plaignait l'infortuné vieillard, ne pouvant faire davantage pour son soulagement : mais la compassion qu'elle avait de son malheur, n'était pas la seule occupation qu'elle eût ; elle avait ses inquiétudes particulières ; son cœur n'était pas tout à fait tranquille depuis son songe. Cet aimable fantôme, dont l'air et la blonde chevelure l'avaient

charmée, se présentait sans cesse à son esprit; elle ne pouvait quelquefois s'empêcher de soupirer en y pensant. Ces mots qu'elle lui avait entendu prononcer : « Regardez-moi, et vous verrez celui « que le ciel vous destine pour époux, » lui paraissaient avoir quelque chose de mystérieux, et elle y prenait intérêt malgré elle.

Cependant le vaisseau voguait, et dans l'espace de quinze jours il avait fait plus de cinq cents lieues. Le vent enfin changea, et il survint une espèce d'orage, qui, sans faire d'autre mal d'ailleurs à nos voyageurs, les écarta considérablement de leur chemin. Ils furent agités pendant quelques jours, et poussés tantôt d'un côté et tantôt d'un autre. Ils ne pouvaient tenir de route certaine. Enfin ils furent portés à la vue d'une île qui leur était inconnue aussi-bien qu'au capitaine et à tout le reste de l'équipage. Ils en approchèrent, et aperçurent une grande ville, qui, s'élevant en amphithéâtre au-dessus du rivage, formait un port magnifique et commode. Comme la mer était encore grosse, ils détachèrent leur esquif pour y aller demander un abri, ce qui leur fut accordé.

Ils entrèrent donc dans le port en jetant la vue de toutes parts pour considérer la structure de cette ville, qui par sa forme de croissant semblait ouvrir ses bras pour leur servir d'asile contre la tempête.

Les maisons leur en parurent plus solidement qu'agréablement bâties. C'était de hautes et larges tours faites de pierres de taille et couvertes de cuivre rouge. Le peuple fourmillait dans les rues, et bientôt les voyageurs s'en aperçurent, car à peine eurent-ils jeté l'ancre, qu'ils se virent environnés de tous côtés d'un grand nombre de chaloupes qui les abordèrent, et d'où il sortit une infinité d'hommes qui se mirent à grimper sur le vaisseau. Ils avaient le visage et le corps faits à peu près comme les nôtres; mais leur regard, leur geste et leur air paraissaient si extraordinaires, ou pour mieux dire, si extravagans, qu'il y avait lieu de douter que ce fussent des hommes.

Leur habit n'était pas moins singulier que leurs manières. Ils avaient de longues robes de toile de coton, où l'on voyait peintes en rouge, vert et jaune, diverses figures de démons, avec des flammes et d'autres grotesques, et ils portaient sur la tête un long chapeau pointu fait de carton, et enduit aussi de différentes couleurs.

La première chose que firent ces insulaires, aussitôt qu'ils furent sur le tillac du vaisseau, ce fut de composer plusieurs files de nos voyageurs, qui, pour la plupart, ne s'accommodant pas de cet abord familier, voulurent faire les rétifs, et refusèrent de se mettre en haie. Mais les gens de la ville, qui n'ai-

maient pas que l'on contrevînt à leurs usages, les prirent d'un air de hauteur qui ne leur laissait pas trop la liberté de s'en défendre, et les rangèrent malgré eux comme les autres. Ayant ainsi réduit ces indociles, ils commencèrent à parcourir tous les rangs. Ils examinèrent exactement toutes les personnes de l'équipage, les tournaient et retournaient à leur gré, à peu près comme font ceux qui achètent des esclaves dans les marchés publics. Ils s'attachaient surtout à considérer les dents et les cheveux, et prenaient un très-grand soin de compter les rides du visage.

Les voyageurs, qui savaient bien qu'ils n'étaient pas les plus forts, avaient sagement pris le parti de se soumettre, et attendaient avec beaucoup d'inquiétude à quoi aboutirait un examen si particulier. L'événement toutefois en fut tout autre qu'ils ne pensaient. Les examinateurs mirent à part les vieux matelots, et semblaient les traiter avec distinction, lorsqu'ils virent paraître Dahy, Cadige et la vieille esclave, qui s'étant tenus jusque-là dans la chambre de poupe, n'avaient pas été mis au rang des autres. A cette vue, le commandant, qui était un des principaux seigneurs de la ville, et capitaine des gardes de sa majesté insulaire, demeura transporté de joie et d'admiration. Il attacha particulièrement ses regards sur la vieille esclave, et la jugeant digne de l'honneur de sa couche, il alla se jeter à ses pieds. Il

lui fit un aveu de la passion qu'elle venait de lui inspirer; lui déclara que son dessein était de la mettre dans son sérail, et d'en faire sa favorite. Elle céda de bonne grace aux pressantes instances du commandant; car il lui aurait été inutile de vouloir s'en défendre. Il la confia au plus zélé de ses confidens, le chargeant de lui en répondre sur sa tête, et lui recommandant sur toute chose d'empêcher que personne ne prît auprès d'elle la moindre liberté.

207e JOUR.

Le sage Dahy, étonné de cette dépravation de goût, disait en lui-même : Il faut qu'il n'y ait point de femmes dans ce pays-ci, puisqu'une vieille même est capable de faire une si forte impression. Cette pensée l'alarmait fort à cause de Cadige, dont il comptait que les charmes allaient produire de terribles effets pour lui; mais il vit bientôt dissiper ses alarmes. Sa jeune maîtresse n'avait pas de quoi piquer le goût des insulaires; et si elle courait quelque péril parmi eux, ce n'était pas celui qu'il appréhendait.

Il tremblait encore pour elle, quand le même capitaine qui avait été si frappé de la vue de la vieille esclave, jeta par hasard les yeux sur la jeune fille. Surpris de la voir richement vêtue, il lui dit d'un air rude : Vous êtes bien habillée, petite fille, pour une laide créature. En même-tems il se tourna vers un de ses domestiques, il l'appela par son nom, et lui dit : Emmenez cette vilaine personne dans mes offices, et qu'elle y prenne les derniers emplois.

A cet ordre impitoyable, Cadige ne put s'empêcher de frémir. La douleur de se voir si indignement traitée était au-dessus de la constance d'une fille de son âge. Elle tourna languissamment les yeux vers Dahy, comme pour implorer son appui dans une conjoncture si terrible ; et lisant dans ses regards son impuissance, aussi-bien que son affliction, elle eut recours aux larmes ; mais pour toucher les barbares qui les faisoient couler, il aurait fallu des yeux chassieux et incarnats.

Une troupe de satellites entraîna l'infortunée Cadige malgré ses pleurs et ses cris. A ce spectacle, le génie ne put contenir sa douleur ; il remplit l'air de plaintes et de gémissemens. Pendant qu'il déplorait la destinée de sa maîtresse, les insulaires le considéraient avec attention. Les charmes qu'ils trouvaient en sa personne, ces rides, ce dos courbé sous le poids des années, ces pieds tortus et raccourcis, ce teint oli-

vâtre et couvert de poireaux ; enfin tout ce qui servait de matière au dégoût que Cadige avait pour lui, devint le digne objet de l'admiration de ces peuples. Cette admiration fut quelque tems muette ; l'excès de leur étonnement ne leur permit pas d'abord de l'exprimer, mais tout à coup ils rompirent le silence par des éclats de joie auxquels ils s'abandonnèrent sans réserve. Ce ne fut plus qu'une confusion de cris de louanges et d'applaudissemens. Leur chef lui-même, oubliant la gravité de son caractère, entra comme les autres dans ces actes d'acclamation. Il fit plus ; il s'approcha de Dahy, se prosterna à ses pieds, et posant son chapeau de carton à terre, pour lui marquer plus de respect : Charmant vieillard, lui dit-il, nous sommes indignes de pardon, de ne vous avoir pas rendu plus tôt les profonds respects que nous vous devons. Pour moi, je vous l'avouerai, j'étais tout occupé de l'éclat de cette belle dame que vous avez amenée avec vous, et que j'ai fait conduire à mon sérail. Cependant, quelque prévenu que je sois en sa faveur, je ne puis m'empêcher de convenir que votre beauté surpasse encore la sienne. Souffrez qu'on vous mène au palais de notre reine. Je ne doute point que cette grande princesse ne soit charmée de votre vue, et ne vous défère les honneurs qui vous sont dûs. Il n'y a point de vieillard dans tout son sérail que vous n'effaciez.

Le capitaine voulait continuer de lui vanter le bonheur qui l'attendait, lorsque Dahy l'interrompit brusquement, en lui disant : Au lieu de me tenir tous ces discours impertinens, rendez-moi la jeune personne que vous m'avez enlevée. Qui, répondit le commandant? cette petite malheureuse? Ah! beau vieillard, prenez des sentimens plus dignes de vous, et ne songez qu'à plaire à notre grande reine Scheherbanou, devant qui nous allons vous conduire. En parlant de cette sorte, son lieutenant et lui prirent Dahy par-dessous les bras, et le menèrent malgré lui au palais.

208e JOUR.

Le génie, à cette violence, qu'il regarda comme une insulte qu'on lui faisait, pour tourner en ridicule sa vieillesse et ses défauts personnels, fit de douloureuses réflexions. Quelle est ma destinée, dit-il en lui-même pendant qu'on l'entraînait! Qui croirait qu'un génie pût être réduit au point d'im-

puissance et d'imperfection où je me trouve ? Ce n'est pas une des moins désagréables circonstances de mon infortune, que de me voir le jouet des enfans d'Adam.

Lorsqu'il fut devant Scheherbanou, cette reine ne put le regarder sans l'admirer, ni se sentir naître de l'amour pour lui : O merveilleux vieillard ! s'écria-t-elle, de quel pays venez-vous, et quelle favorable divinité vous a conduit dans cette île pour en être l'ornement ? Nous ne savons point qu'un pareil bonheur soit jamais arrivé à nos peuples. Aussi allons-nous donner mille marques publiques de la joie dont nous sommes tous pénétrés. Alors se tournant vers les principaux seigneurs de sa cour : Secondez, leur dit-elle, les tendres mouvemens qui m'animent ; ne soyez pas moins sensibles que votre reine à la gloire de votre patrie.

Elle n'eut pas achevé ces paroles, que ses courtisans entrant en fidèles sujets dans les intentions de sa majesté, se prosternèrent la face contre terre devant Dahy, en tenant la main à leur chapeau. Ils demeurèrent long-tems dans cet état, sans parler ni donner aucun signe de vie. Ils éclatèrent ensuite tous à la fois en se relevant, et s'écrièrent : Vive ! vive l'incomparable vieillard, qui se montre à nos yeux tel que le soleil, lorsqu'après avoir quitté le tropique du Capricorne, il revient à celui du Cancer ! Qu'il

vive! Qu'il soit à jamais l'heureux favori de notre grande reine Scheherbanou! Puisse le souverain protecteur de cette île, le vieux singe que nous adorons, jeter sur lui un regard favorable!

Après cette réception, qui ne plut pas tant au vieillard que la reine se l'imaginait, cette princesse le fit conduire par le chef de ses eunuques dans le plus bel appartement du sérail. Cet appartement était tendu de nattes. Rien ne passait pour être plus galant, ni plus superbe dans le pays que ces sortes d'ameublemens : ils tendaient au luxe. Cependant Dahy, par mauvaise humeur ou autrement, n'en fut point ébloui. A peine daigna-t-il en considérer la magnificence : tout ce qu'il voyait semblait même irriter ses chagrins.

Pendant qu'il déplorait la rigueur de son destin, la reine entra sans suite dans son appartement, et s'approchant du vieillard : Me pardonnerez-vous, lui dit-elle, de vous avoir laissé seul quelques momens? Eh oui! répondit Dahy d'un air chagrin, et plaise au ciel que vous m'y laissiez toute votre vie. Ingrat, reprit la princesse, est-ce ainsi que vous répondez aux sentimens que j'ai pour vous? De grace, répliqua-t-il, cessez de vous moquer de moi. Me croyez-vous assez insensé pour m'imaginer que ma figure vous charme? Non, non, je sais trop qu'elle est plus propre à faire horreur qu'à inspirer de tendres sentimens. Vous m'étonnez, dit la reine, de ne

pas mieux connaître l'effet que votre vue fait sur les cœurs. Peut-on assez admirer cette extrême vieillesse qui se remarque en toute votre personne? elle n'éclata jamais en nul autre avec plus d'avantage. Là-dessus elle se mit à faire un long détail de toutes les merveilleuses qualités qu'elle découvrait en lui; ce qu'elle fit d'un air si passionné, que le génie ne put douter qu'elle ne parlât très-sérieusement.

Les transports de Scheherbanou excitèrent la colère de Dahy. Il lui reprocha son mauvais goût, et lui dit que n'étant pas son sujet, elle ne devait point le tenir esclave. Faites-moi donc rendre, ma chère Cadige, poursuivit-il, et consentez que nous nous éloignions tous deux d'ici. Ah! barbare, s'écria douloureusement la reine, vous pouvez vous résoudre à m'abandonner! Ces acclamations générales dont votre arrivée a été suivie, ces honneurs qu'on vous a rendus, tout cela n'est pas capable de vous inspirer la moindre complaisance pour la passion fatale que j'ai pour vous? À ces mots, le vieillard, au lieu de s'attendrir, perdit toute retenue, et ne ménageant plus les termes, il eut l'imprudence de dire à la reine qu'il fallait assurément qu'elle eût perdu l'esprit.

209e JOUR.

Quelque prévenue que fût Scheherbanou pour Dahy, elle se sentit choquée de ses emportemens ; elle eut toutefois la force de dissimuler ; elle employa même encore la douceur pour le toucher ; mais voyant qu'il n'en devenait pas plus traitable, elle cessa de se contraindre. Elle appela le capitaine de ses gardes : Bedbacte, lui dit-elle, faites sortir ce vieillard de ce bel appartement que je lui avais donné, et conduisez-le à la Tour noire. Qu'il aille tenir compagnie à cet autre vieillard qui a aussi méprisé la tendresse de ma sœur Mulkara. Ils se repentiront là tous deux à loisir d'avoir fait les cruels. En achevant ces paroles, elle se retira fièrement, et son ordre fut aussitôt exécuté.

Dahy, plus satisfait des rigueurs de la reine que de ses bontés, se laissa mener à la Tour noire. C'était une consolation pour lui de penser qu'il allait voir dans sa prison un autre vieillard infortuné, et

qu'ils se plaindraient tous deux ensemble de leur commun malheur. Mais représentez-vous son étonnement, lorsqu'étant entré dans la chambre où on le conduisait, il reconnut son frère Ady dans le compagnon de ses disgraces. Dès qu'ils s'aperçurent l'un l'autre ils se tendirent les bras, et se tinrent longtemps embrassés, les yeux baignés de larmes et sans pouvoir exprimer la joie dont ils étaient saisis. Enfin Dahy prit la parole après le premier transport : O mon frère, s'écria-t-il, est-il possible que je vous retrouve! Mais, hélas! ajouta-t-il, dans quels lieux sommes-nous réunis! Devons-nous remercier le ciel de nous avoir rejoints, lorsqu'il paraît ne nous rassembler que pour nous rendre réciproquement témoins de notre esclavage. Mon frère, répondit Ady, quoique le tems semble augmenter nos maux au lieu de les diminuer, j'espère toutefois que nous cesserons bientôt d'être malheureux. Le goût bizarre des peuples de cette île me donne cette agréable espérance. Pour moi, répliqua Dahy, je ne puis m'en flatter. Les princesses qui nous chargent ici de fers ne sont pas d'un âge à pouvoir, par leur tendresse, nous faire reprendre notre première forme.

Après ce discours, ces deux frères se demandèrent compte l'un à l'autre de ce qu'ils avaient fait pendant leur séparation. Dahy raconta ses aventures; comment il avait rencontré Cadige, et tout ce qui lui

était arrivé jusque-là ; il n'en oublia pas une circonstance. D'abord qu'il eut achevé son récit, Ady lui dit : Ce que vous venez de m'apprendre confirme mes sentimens, ou plutôt il ne m'est plus permis de douter d'un bonheur prochain. Oui, mon frère, nous touchons à l'heureux moment qui doit nous rendre nos traits naturels, et nous remettre en possession des priviléges de notre espèce, dont nous sommes privés depuis si long-tems. Vous en serez persuadé comme moi, lorsque vous aurez entendu ce que je vais vous conter.

Je vivais, poursuivit-il, dans la ville que le brachmane Cansou m'avait marquée pour y établir ma demeure. J'y étais occupé sans cesse à chercher inutilement une jeune beauté qui pût devenir sensible à mon affreuse figure, lorsqu'une nuit je vis en songe une villageoise de dix-huit ans, qui me dit : « C'est » en vain que tu te flattes de l'espérance de trouver » dans cette ville une jeune personne qui puisse t'ai- » mer. Si tu veux que ce prodige se fasse, embarque- » toi pour l'île de Sumatra. Regarde-moi, tu seras » un jour soumis au pouvoir de mes yeux. » La villageoise était pourvue d'une beauté merveilleuse ; j'en fus vivement frappé. Je voulus lui parler, pour l'entretenir de l'amour qu'elle venait de m'inspirer ; mais elle ne m'en donna pas le tems, elle disparut, et je me réveillai.







Devéria del. Couzé sculp.

Ce songe me sembla mystérieux; je ne le regardai point comme une chimère; je me préparai à faire le voyage de Sumatra. Je gagnai la première ville maritime, et profitai de la première occasion qui se présenta. Une tempête, que je ne crois pas naturelle, nous écarta de notre route comme vous, et nous contraignit de relâcher au port de cette ville. La reine Scheherbanou était alors absente, et la princesse Mulkara sa sœur gouvernait en son absence. Quand les peuples m'aperçurent, ils se récrièrent autant sur ma décrépitude, que les autres nations du monde pourraient se récrier, en voyant tout-à-coup paraître une beauté céleste. Les officiers du palais me menèrent en triomphe devant Mulkara, qui ne fut point à l'épreuve de mon extrême vieillesse. Elle fit éclater son amour pour moi, à-peu-près de la même manière que la reine vous a témoigné le sien. Je m'imaginai d'abord qu'on se moquait de moi, et que ces insulaires n'en usaient de la sorte que pour se divertir à mes dépens. Cela fut cause que je ne fis que rire des premières louanges que la princesse me donna; mais elle m'agaça d'une manière si vive, que je sortis enfin de mon erreur. Je perdis patience, et dans mes transports furieux je tins à Mulkara des discours aussi peu respectueux que les siens étaient extravagans et passionnés. Notre conversation finit mal; ma princesse enflammée de dépit et de colère,

me fit mettre en cette prison, où elle a résolu de me laisser jusqu'à ce que j'aie pris des sentimens plus favorables pour elle, et que je lui fasse demander la permission d'aller expier à ses genoux l'outrage que j'ai fait à ses charmes. Je me sens peu disposé à faire ce qu'elle attend de moi, et je me prépare à souffrir long-tems. Mais ce qui me console dans mon malheur, c'est que du moins je suis avec un frère que j'aime tendrement, et dont la présence rendra mes peines plus supportables.

Ady cessa de parler en cet endroit, et Dahy lui dit : Je ne puis assez m'étonner d'une circonstance de votre récit. La villageoise que vous avez vue en songe, me surprend aussi-bien que les paroles qu'elle vous a adressées, et je ne puis assez admirer le rapport qu'a votre songe avec celui de Cadige. Cela ne me semble pas moins merveilleux qu'à vous, répondit Ady; et ce qui vous paraîtra peut-être plus admirable que tout le reste, c'est que la paysanne dont je vous ai parlé, est toujours présente à mon esprit. J'en conserve si bien l'image, que je crois la voir à tous momens.

Pendant qu'Ady et Dahy s'entretenaient de cette sorte, le capitaine des gardes de la reine arriva dans la tour, et leur dit : Indiscrets vieillards, admirez tous deux les bontés de notre aimable souveraine, et de la princesse sa sœur. Au lieu d'ordonner qu'on

vous punisse, pour leur avoir manqué de respect, elles vous pardonnent. Elles veulent non-seulement oublier le passé, mais elles sont même dans la résolution de vous faire rendre des honneurs divins.

210e JOUR.

Le capitaine crut bien faire sa cour aux génies, en leur portant cette nouvelle; mais bien loin de lui en savoir quelque gré, ils le traitèrent fort mal. Comme ils refusaient de le suivre, et qu'il avait ordre de les conduire à la pagode, il n'en voulut pas avoir le démenti. Il les fit saisir par les gardes, qui les y menèrent malgré eux. Le grand pontife et les ministres de la pagode vinrent les recevoir à la porte. Ils avaient tous de longues robes de natte, qui traînaient à terre, et sur la tête des chapeaux de paille peinte de différentes couleurs. Ils chantèrent en l'honneur de ces nouvelles divinités, des vers dont le sens était que « ces deux merveilleux vieillards avaient parcouru toutes les îles de l'Océan, et les avaient con-

quises par le seul éclat de leurs charmes ; et que par une préférence qui exciterait l'envie de toutes les nations de la terre, ils venaient établir leur séjour ordinaire dans l'île de la reine Scheherbanou. »

A chaque couplet qu'ils chantaient, ils faisaient aux génies une profonde inclination de tête. Après ces premiers honneurs, ils les firent monter l'un et l'autre aux acclamations de tout le peuple assemblé, sur un grand échafaud élevé de six ou sept pieds, où il y avait deux petits trônes de natte destinés pour eux; on avait dressé l'échafaud au milieu de la pagode, et au bas de cet échafaud un autel sur lequel devaient être immolés un bouc et un cochon. Ady et Dahy jugeant qu'il ne leur servirait de rien de faire les rebelles, prirent prudemment le parti de souffrir, sans rien dire, toutes les extravagances des insulaires; ils s'assirent sur leurs trônes, et se mirent à parcourir des yeux toute l'assemblée, dont ils s'aperçurent que les regards étaient attachés sur eux; ils remarquèrent distinctement la reine et Mulkara avec toutes les princesses du sang, qui étaient placées sur un petit amphithéâtre particulier.

On égorgea les victimes, et on brûla avec elles une prodigieuse quantité d'encens, de crin, de plumes, de parchemin et de fumier, ce qui ne manqua pas d'exciter une fumée si épaisse, qu'elle aurait peut-être étouffé les deux divinités à qui l'on sacri-

fiait, si elles n'eussent pas été immortelles. Ensuite de ces fumigations, qui firent fort tousser et éternuer tout le monde pendant la cérémonie, les femmes et les filles s'assemblèrent autour de l'autel, et commencèrent à danser aux chansons; mais tout d'un coup les chants et les danses cessèrent par un événement qui causa une extrême surprise aux spectateurs. Ady et Dahy perdirent leur forme de vieillards, et reprirent celle qu'ils avaient naturellement; ils devinrent tels qu'ils étaient, lorsque Farzana jeta sur eux un œil trop tendre. Quel affreux changement! Les ministres de la pagode, épouvantés d'une métamorphose dont ils conçoivent un mauvais présage, se retirent avec précipitation; les femmes qui dansent et qui chantent s'éloignent de l'autel en frémissant; la reine et la princesse sa sœur sentant leur tendresse changée en horreur, regagnent leur palais; dans un moment la pagode fut déserte; il n'y resta que les deux génies, qui d'abord n'osaient en croire leurs yeux : cependant comme ils reprirent toutes les connaissances attachées à leur condition, ils connurent que leur enchantement venait d'être détruit par deux jeunes personnes qui s'étaient laissé charmer de leur figure de vieillards, et qui, dégoûtées de leur nouvelle forme, avaient pris la fuite avec les autres.

Pendant qu'ils se réjouissaient d'un changement

qui leur rendait tous les avantages qu'ils avaient perdus, ils virent paraître subitement dans la pagode le brachmane Cansou; il était accompagné d'une jeune fille que Dahy reconnut pour Fatime, et qu'Ady trouva si semblable à la personne qu'il avait vue en songe, qu'il s'écria dès qu'il l'aperçut : Ah! voilà cette belle villageoise dont je conserve si chèrement la mémoire. Oui, Ady, dit alors le brachmane, c'est elle-même, et c'est pour achever votre bonheur que je vous l'ai amenée : enfin, mes enfans, poursuivit-il, en regardant les deux génies, vous êtes délivrés de l'état cruel où ma colère vous avait réduits; c'est à regret que je vous y ai vus si long-tems, mais je n'ai pu vous en tirer plus tôt : c'est moi qui par des songes vous ai fait former le dessein d'aller à Sumatra, et c'est moi qui, par des tempêtes que j'ai suscitées, vous ai conduits ici, parce que je savais ce qu'il y devait arriver. Dahy, ajouta-t-il, allez chercher Cadige, et lui donnez le plaisir de revoir sa sœur.

Dahy partit comme un éclair, alla dans les cuisines du capitaine des gardes enlever Cadige, et l'apporta dans la pagode. Les deux sœurs s'embrassèrent à plusieurs reprises, avec autant de tendresse que de joie : l'aînée se donna sans répugnance au bel Ady, et la cadette, charmée de voir dans Dahy des traits qui depuis son songe l'avaient toujours occu-

pée, consentit volontiers à faire son bonheur. Après cela Cansou dit aux génies : Adieu, mes enfans, vous n'êtes plus soumis à mon pouvoir; je vous rends libres tous deux; conduisez ces jeunes personnes où il vous plaira, et vivez tous quatre ensemble dans une parfaite union. A ces paroles il disparut, et les deux frères prirent le parti de se retirer avec leurs maîtresses dans une île habitée par les génies.

Commandeur des croyans, continua le vieillard qui parlait au calife, voilà quelle est l'histoire que j'ai racontée à ce jeune homme, et qui nous a fait rire l'un et l'autre. Haroun Arraschid et la belle Sultanum sa favorite témoignèrent au vieillard qu'il leur avait fait plaisir, et dirent en même-tems au jeune homme de parler à son tour; ce qu'il fit de cette manière.

HISTOIRE

DE NASIRADDOLÉ, ROI DE MOUSSEL, D'ABDERRAHMANE, MARCHAND DE BAGDAD, ET DE LA BELLE ZEINEB.

Un jeune marchand de Bagdad, nommé Abderrahmane, possédait d'immenses richesses; aussi vivait-il comme un grand seigneur. On voyait tous les jours à sa table les principaux officiers du calife

prédécesseur de votre majesté; tous les honnêtes gens de la ville étaient fort bien reçus chez lui, aussi-bien que les étrangers qui l'allaient voir. Il aimait naturellement à faire plaisir à tout le monde : avait-on besoin de son crédit ou de sa bourse, on pouvait avoir recours à lui, sans craindre qu'il les refusât; et les personnes qu'il avait déjà obligées ne lassaient point sa générosité en implorant de nouveaux secours : on ne parlait dans la ville que de son humeur bienfaisante et de ses actions généreuses. Les qualités du corps répondaient à celles de l'ame; il était beau et fort bien fait : en un mot il passait pour un jeune homme accompli.

Un jour il entra chez un marchand de fiquaa [1] : il y aperçut un jeune étranger de bonne mine qui était tout seul à une table; il alla se mettre auprès de lui, et ils commencèrent tous deux à s'entretenir de diverses choses. Si l'étranger plut beaucoup au Bagdadin, le Bagdadin ne plut pas moins à l'étranger; ils furent si satisfaits l'un de l'autre, qu'ils revinrent le lendemain se chercher au même endroit; ils s'y rencontrèrent, et eurent ensemble une seconde conversation : il se trouva entre eux tant de sympathie que, dès ce jour-là même, ils se sentirent étroitement liés. Par malheur pour Abderrhamane,

[1] C'est une sorte de bière.

l'étranger fut obligé de partir dès le jour suivant pour s'en retourner à Moussel, où il disait avoir pris naissance. Du moins, seigneur, lui dit le Bagdadin, avant que vous partiez apprenez-moi qui vous êtes; je dois bientôt faire un voyage à Moussel, à qui faudra-t-il que je m'adresse pour avoir de vos nouvelles? Vous n'aurez, lui répondit l'étranger, qu'à venir au palais du roi de Moussel, et vous m'y verrez : si vous y paraissez, je me ferai un plaisir de vous bien recevoir; vous saurez qui je suis, et là nous cimenterons l'amitié que nous avons formée en ce pays-ci.

211e JOUR.

Abderrahmane fut affligé du départ de l'étranger, et il ne s'en consola que par l'espérance de le revoir à Moussel, où ses affaires l'obligèrent d'aller peu de tems après. Il ne manqua pas de se rendre d'abord au palais du roi : il cherchait dans toutes les personnes qui s'offraient à sa vue les traits de l'in-

connu qu'il aimait, lorsqu'il l'aperçut au milieu d'une foule de courtisans empressés à lui plaire : il jugea bien que c'était le souverain, comme en effet c'était le roi de Moussel, Nasiraddolé lui-même. Ce monarque le démêla bientôt aussi, et s'avança pour le recevoir. Le Bagdadin se prosterna devant lui, et demeura la face contre terre, jusqu'à ce que le roi l'ayant relevé lui-même, l'embrassa, le prit par la main, et l'emmena dans son cabinet.

Tous les courtisans furent fort étonnés de la réception que leur maître faisait au jeune marchand : Qui est donc cet étranger, se disaient-ils les uns aux autres ? il faut que ce soit un prince, puisque le roi le traite avec tant de distinction. Les grands seigneurs, qui avaient le plus de part à la confidence du souverain, commencèrent dès ce moment à le craindre et à le haïr; et les courtisans qui attendaient des bienfaits, prenaient déjà la résolution de lui faire leur cour.

Cependant Nasiraddolé s'enferma seul avec le Bagdadin, et lui fit mille caresses : Oui, mon cher Abderrhamane, lui dit-il, je vous aime plus que tous ces hommes que je viens de quitter pour vous entretenir. Eh ! n'ai-je pas raison de vous chérir plus qu'eux ? Que sais-je si ce n'est pas l'intérêt ou l'ambition qui les attachent à moi ? il n'y en a peut-être pas un seul qui ait une véritable affection pour ma

personne : tel est le malheur des grands, qu'ils ne sauraient être sûrs qu'on les aime ; le bien qu'ils sont en état de faire leur ôte le plaisir de n'en pouvoir douter ; mais pour vos sentimens, j'en vois la sincérité ; j'en connais tout le prix : vous m'avez donné votre amitié sans me connaître ; je puis me vanter d'avoir un ami.

Le jeune marchand de Bagdad répondit aux bontés du roi dans des termes pleins de tendresse et de reconnaïssance ; après quoi ce prince lui dit : Pendant que vous demeurerez à Moussel, vous logerez dans mon palais ; vous serez servi par mes propres officiers, et j'aurai soin de vous faire passer le tems le plus agréablement qu'il me sera possible. Il n'y manqua pas, et il n'oublia rien de tout ce qu'il crut capable de le divertir. Tantôt il lui faisait prendre le divertissement de la chasse, tantôt il lui donnait des concerts de voix et d'instrumens qui étaient exécutés à ravir, et presque tous les jours ils faisaient la débauche.

Il y avait déjà près d'une année que le Bagdadin vivait de cette manière, lorsqu'on lui manda de Bagdad que sa présence y était absolument nécessaire s'il voulait empêcher ses affaires de se déranger. Il parla au roi de l'avis qu'on lui donnait, et le pria de trouver bon qu'il s'en retournât à Bagdad. Nasiraddolé y consentit, quoiqu'à regret, et enfin

Abderrahmane s'arracha aux délices de la cour de Moussel. Aussitôt qu'il fut de retour chez lui il s'appliqua fort sérieusement à réparer le tort que son absence avait fait à ses affaires; et quand il les eut bien rétablies, il se remit à régaler ses amis, à rendre service à tout le monde, et à faire encore plus de dépense qu'auparavant; il acheta de nouvelles esclaves, et se fit un plaisir d'en avoir de toutes les nations du monde.

Un marchand lui en vendit une un jour; elle était née en Circassie, et l'on pouvait dire que c'était une des plus parfaites créatures que l'on pût voir; elle se nommait Zeineb : il l'acheta six mille sequins d'or; mais quand il en aurait donné dix mille, il ne l'aurait pas encore assez payée. Son extrême beauté ne faisait pas tout son mérite; on admirait en elle un esprit cultivé, une humeur douce et toujours égale, avec un cœur tendre, sincère et fidèle. Une personne si aimable ne tarda guère à charmer Abderrahmane : il conçut pour elle un amour violent, et il eut le bonheur de trouver Zeineb disposée à l'aimer autant qu'il l'aimait.

Tandis qu'ils goûtaient en repos les douceurs de leur ardeur mutuelle, et qu'ils en faisaient toute leur occupation, le roi de Moussel arriva sans suite à Bagdad, et vint descendre chez le jeune marchand. Abderrahmane, lui dit-il, il m'a pris envie de voir encore

incognito cette ville et la cour du calife, ou plutôt j'ai souhaité de vous revoir vous-même; je viens loger chez vous; je me flatte que je vous fais autant de plaisir que j'en ressentais de vous avoir dans mon palais. Le Bagdadin, enchanté de l'honneur qu'il recevait, voulut se jeter aux pieds de Nasiraddolé pour lui témoigner combien il y était sensible; mais ce prince le releva et lui dit: Laissez-là le respect que vous devez au roi de Moussel; ne voyez en moi qu'un ami qui veut se réjouir avec vous; vivons sans contrainte; rien n'est si doux qu'une vie libre; pour en goûter les charmes je me dérobe de tems en tems à ma cour; je me plais à voyager sans suite, à me confondre avec les particuliers, et, je vous l'avouerai, les jours que je passe de cette sorte sont les plus heureux de ma vie.

212e JOUR.

Le jeune marchand de Bagdad, pour obéir et plaire au roi de Moussel, prit avec lui un air familier; ils commencèrent à vivre ensemble comme s'ils eus-

sent été de la même condition ; ils faisaient tous les jours des parties de plaisir, et Nasiraddolé, oubliant ce qu'il était, passait le tems ainsi qu'un particulier.

Un soir, pendant qu'ils étaient à table tête à tête, et qu'ils buvaient des meilleurs vins, leur conversation roula sur la beauté des femmes ; le roi de Moussel vanta les charmes de quelques esclaves de son sérail, et dit qu'il n'y en avait pas au monde qui leur fussent comparables. Le Bagdadin n'écouta pas tranquillement ce discours ; l'amour qu'il avait pour Zeineb, et le vin qu'il avait bu ne lui permirent pas de convenir de ce qu'il venait d'entendre. Seigneur, dit-il à son hôte, je ne doute point que vous n'ayez de très-belles femmes ; mais je ne crois point qu'elles surpassent les miennes en beauté, j'ai plusieurs esclaves qu'on ne peut regarder sans admiration, et entre autres une Circassienne que la nature semble avoir pris plaisir à former. C'est-à-dire, reprit le roi, que vous aimez cette Circassienne : l'éloge que vous en faites, me prouve que vous en êtes fort épris, sans me persuader qu'elle soit aussi charmante que mes esclaves. Il est bien aisé de vous en convaincre, repartit Abderrahmane : en disant cela, il fit venir un eunuque, et lui dit à l'oreille : Allez dire à mes esclaves qu'elles se parent de leurs plus riches habits, et qu'elles s'assemblent toutes dans un appartement bien éclairé.

L'eunuque courut s'acquitter de sa commission, et

le Bagdadin se remit à table, en disant au prince : Seigneur, vous jugerez bientôt par vous-même si vous avez tort ou raison de penser que votre sérail renferme les plus belles femmes de l'Asie. Je vous avoue, répondit le roi, que je suis curieux de savoir si l'amour ne vous aveugle point.

Ils continuèrent de se réjouir, et ils burent des liqueurs jusqu'à ce que le même eunuque qui avait paru vint dire à son maître que les esclaves étaient assemblées, et qu'elles n'avaient rien oublié de ce qui pouvait relever leur beauté. Alors le Bagdadin emmena le roi de Moussel dans un appartement de la dernière magnificence, où il y avait trente esclaves, jeunes, belles, bien faites, et toutes couvertes de pierreries : elles étaient assises sur des sofas d'étoffe de soie de couleur de rose à fleurs d'argent ; les unes jouaient du luth, les autres du tambour de basque, et les autres s'amusaient à chanter en attendant l'arrivée de leur maître : elles se levèrent dès qu'elles l'aperçurent, et se tinrent debout en gardant un silence modeste. Abderrahmane leur ordonna de s'asseoir et de continuer à jouer de leurs instrumens ; elles obéirent dans le moment.

Le roi Nasiraddolé, tout grand prince qu'il était, fut obligé d'avouer qu'il n'avait point dans son sérail de plus aimables personnes ; il se mit à les considérer l'une après l'autre ; il commença par les joueuses

de luth, qui lui parurent fort jolies; il ne trouva pas moins agréables celles qui jouaient du tambour de basque, et lorsqu'il vint à examiner les chanteuses, il en vit une dont la beauté l'éblouit. Est-ce là, dit-il au Bagdadin, cette Circassienne dont vous m'avez parlé? Oui, seigneur, répondit Abderrahmane, c'est elle-même, suis-je un peintre flatteur? avez-vous jamais vu quelque chose de plus beau?

213e JOUR.

Le Bagdadin attendait la réponse du roi de Moussel, et il ne doutait pas qu'elle ne fût très-glorieuse pour Zeineb; mais il fut bien étonné lorsqu'il vit que ce prince au lieu de louer la beauté de cette esclave, prit un air sérieux et chagrin sans vouloir dire ce qu'il en pensait, ce qui lui fit juger que le monarque trouvait Zeineb plus belle que toutes les femmes de son sérail, et qu'il en avait un secret dépit: Seigneur, reprit-il un moment après, en le reconduisant à son appartement, je vois bien que j'ai trop présumé des

charmes de Zeineb ; je vous les ai sans doute trop vantés. Nasiraddolé ne répondit rien encore à ces paroles, et lorsqu'il fut dans la chambre où il couchait, il pria son hôte de l'y laisser seul, parce qu'il souhaitait, disait-il, de se reposer. Abderrahmane aussitôt se retira, persuadé qu'il n'était chagrin qu'à cause qu'il venait d'avoir le démenti.

Le lendemain matin le jeune marchand alla au lever du roi de Moussel; il croyait trouver ce monarque dans une meilleure situation, mais il le surprit dans une tristesse et dans un accablement dont il fut vivement touché. Qu'avez-vous, seigneur, lui dit-il? De quel sombre nuage vos yeux sont-ils enveloppés? Quelle est la cause de cette profonde mélancolie où je vous vois plongé? Abderrahmane, lui répondit le roi, je pars dès ce jour pour Moussel ; j'emporte une douleur que le tems ne fera peut-être qu'augmenter; laissez-moi partir sans m'en demander le sujet. Non, seigneur, répondit le Bagdadin, il faut que vous me le disiez, ne me le cachez point, je vous en conjure; n'ai-je point eu l'imprudence de manquer au respect que je vous dois? J'ai abusé des bontés qu'un grand prince a pour moi; je vous ai sans doute offensé? A Dieu ne plaise, repartit Nasiraddolé, que je me plaigne de vous! Je ne me plains que de ma mauvaise destinée. Encore une fois, poursuivit-il, ne vous informez point de ce qui peut m'affliger.

Plus le roi de Moussel s'obstinait à cacher la cause de son affliction, et plus le Bagdadin le pressait de la lui découvrir. Cependant ce prince se disposait à partir, et il avait dessein de garder son secret; mais enfin son hôte l'obligea par ses instances à le lui révéler. Eh! bien, Abderrahmane, lui dit en partant Nasiraddolé, vous voulez que je parle, je vais vous satisfaire : j'aime, ou plutôt j'adore Zeineb; je n'ai pu la voir sans prendre dans ses beaux yeux le funeste amour qui trouble mon repos; je souhaitais de partir sans vous faire ce triste aveu, vous me l'arrachez; que votre amitié ne me le reproche point. Hélas! je ne l'expierai que trop par tous les maux que je vais souffrir : adieu. A ces mots il sortit de chez le Bagdadin, et prit la route de Moussel.

Le discours de Nasiraddolé surprit étrangement Abderrahmane, qui fut long-tems après le départ de ce prince à revenir du désordre où étaient ses sens. Ah! malheureux que je suis, s'écria-t-il, devais-je faire voir Zeineb au roi de Moussel? ne devais-je pas prévoir qu'il ne pourrait la regarder impunément? Il va languir dans sa cour; les femmes de son sérail, de quelque beauté qu'elles soient pourvues, ne pourront lui faire oublier la fatale Circassienne dont il est occupé : j'en juge par moi-même; un cœur qu'elle a charmé ne peut brûler d'un autre amour; j'aurai donc à me reprocher toute ma vie que je fais l'infortune d'un

roi, plus grand encore par ses vertus que par sa couronne; c'est moi qui, par un transport d'amant indiscret, interromps le cours de ses jours heureux : pour prix de toutes les marques d'amitié que j'ai reçues de lui, est-il juste que je lui plonge un poignard dans le cœur? Non, mon cher prince, non, Abderrahmane ne vous laissera point dans l'état cruel où il vous a réduit! Je suis prêt à m'immoler pour vous; je vais vous céder Zeineb, j'y suis résolu.

Aussitôt qu'il eut pris cette résolution, il appela quelques-uns de ses officiers, et leur ordonna de préparer une litière; ensuite il fit venir Zeineb, et lui dit : Vous n'êtes plus à moi, vous êtes au roi de Moussel; c'est ce prince que vous avez vu hier au soir; il a pour vous une passion violente; il est aimable; vous devez souscrire sans peine au don que je lui fais de votre personne.

A ce discours l'esclave se prit à pleurer. Est-il bien possible, dit-elle, qu'Abderrahmane m'abandonne après m'avoir juré tant de fois un amour immortel? Ah! volage, vous ne m'aimez plus; une beauté nouvelle triomphe sans doute du pouvoir de mes yeux, et vous ne m'éloignez de vous que pour éviter les reproches secrets que ma présence vous pourrait faire. Non, belle Zeineb, répondit le Bagdadin tout attendri, vous n'avez point de rivale, et je ne vous ai jamais plus aimée; j'en jure par le tombeau de notre

grand prophète qu'on voit à Médine. Et si cela est, interrompit avec précipitation Zeineb, pourquoi faut-il nous séparer? Mon cœur en gémit, répondit-il; mais je ne puis souffrir qu'un prince pour qui j'ai l'amitié la plus tendre, et qui m'a donné tant de témoignages de la sienne, traîne une vie languissante : dès qu'il s'agit de son repos, je n'ai plus d'égard au mien. Lorsque je mesure la distance que la nature a mise entre ce rival et moi, il n'est point de sacrifice que je ne croie lui devoir faire; et d'ailleurs quand je songe que c'est pour vous rendre favorite d'un souverain, cette pensée, je l'avouerai, adoucit la rigueur de la violence que je me fais en vous cédant; allez donc remplir l'heureux destin qui vous attend à Moussel; hâtez-vous de joindre Nasiraddolé, et de faire succéder dans son cœur la joie la plus vive à l'affliction dont il est saisi.

A ces paroles, qu'il ne put achever sans verser quelques pleurs, il ordonna aux officiers qu'il avait nommés pour conduire Zeineb à Moussel, de l'emmener promptement et de l'arracher à sa vue, car elle fondait en larmes, et paraissait si affligée, qu'il commençait à ne pouvoir plus soutenir ce spectacle. Les officiers la mirent dans la litière avec une vieille esclave qui la servait, et ils prirent le chemin qu'avait suivi le roi de Moussel.

214e JOUR.

Ils eurent beau faire diligence, la litière allait trop lentement pour pouvoir joindre Nasiraddolé, qui montait un cheval arabe des plus vigoureux. Il arriva dans sa capitale plusieurs jours avant Zeineb, qui n'y fut pas plus tôt rendue, qu'un de ses conducteurs courut au palais pour avertir le roi qu'Abderrahmane leur maître lui envoyait cette esclave.

On ne peut exprimer quelles furent la surprise et la joie de ce monarque, lorsqu'il apprit cette nouvelle. O généreux ami, s'écria-t-il, quand je ne serais pas déjà persuadé que tu es le plus parfait ami du monde, je n'en pourrais présentement douter, puisque tu préfères mon bonheur au tien.

Il l'envoya recevoir par le chef de ses eunuques, et lui fit donner un appartement séparé, le plus commode et le plus magnifique du palais; elle n'y fut pas long-tems sans voir paraître ce prince; il s'approcha d'elle, et remarquant sur son visage une impression de tristesse : Belle Zeineb, lui dit-il, il n'est

pas difficile de juger que votre cœur n'avoue pas le sacrifice que le généreux Abderrahmane me fait de vous; je vois bien que vous venez à Moussel plutôt comme une victime qu'on conduit à la mort, que comme une orgueilleuse beauté qui doit voir un souverain à ses genoux; vous êtes plus sensible à la perte d'un homme que vous aimez, qu'à la conquête d'un roi qui vous adore! Seigneur, répondit Zeineb, je devrais conformer mes sentimens au nouveau sort qui m'appelle ici; je devrais m'applaudir de pouvoir faire le bonheur d'un prince tel que vous. Je dirai plus, je voudrais, prompte à me détacher, oublier l'ingrat qui m'abandonne, et vous donner sa place dans mon cœur. Que ne puis-je, pour me venger de sa trahison, sentir dès ce moment pour vous tout l'amour que sa perfide ardeur a su m'inspirer pour lui. Mais hélas, pour mon malheur, je suis trop occupée du traître! Tant que je vivrai, il sera toujours présent à ma pensée, et troublera sans cesse le repos de ma vie. La belle esclave, en achevant ces paroles, fondit en pleurs, et poussa des sanglots dont Nasiraddolé fut vivement touché. Ah charmante Zeineb! s'écria-t-il, modérez votre affliction, je vous en conjure, et laissez-moi du moins me flatter que le tems et mes soins en pourront triompher. Ne m'ôtez pas cette espérance qui peut seule soutenir ma vie.

Le roi de Moussel ne se contenta pas de tenir ce discours à la belle esclave, il se jeta à ses genoux, et ajoutant à ce qu'il venait de dire, mille autres choses tendres et passionnées, il fit tous ses efforts pour la consoler; mais il n'en put venir à bout; il s'aperçut même que plus il combattait sa douleur, plus elle semblait augmenter, ce qui fut cause qu'il se retira. Il aima mieux s'éloigner de Zeineb, que d'aigrir ses maux par sa présence.

Revenons au jeune marchand de Bagdad. Après le départ de sa belle esclave, il tomba dans une langueur que rien ne pouvait dissiper. Il avait beau faire des parties de plaisir, Zeineb qu'il avait toujours dans l'esprit, ne lui permettait pas d'être content. Ah! malheureux que je suis, disait-il souvent en lui-même, je sens que je ne puis vivre sans Zeineb : devois-je en céder la possession au roi de Moussel? N'est-ce pas passer les bornes de l'amitié que de livrer à son ami une personne qu'on adore? Nasiraddolé aurait-il fait le même effort en ma faveur? Non, sans doute, et je suis persuadé qu'il ne connaît pas tout le prix du sacrifice que je lui ai fait. Il s'imagine que j'aimais faiblement ma belle esclave, puisque je la lui ai donnée, même sans qu'il me l'ait demandée. En effet, quel amant heureux et bien touché, a jamais renoncé à sa maîtresse, par pitié pour un ami! Cependant j'aime Zeineb autant

qu'on peut aimer; mais, hélas! où m'emporte ma douleur? Que me sert-il de me condamner moi-même? Je ferais encore ce que j'ai fait, quelle que soit ma peine en ce moment; le prince au bonheur duquel j'immole ma tendresse, me tient compte d'un si grand sacrifice, et il est plus digne que moi de posséder Zeineb.

C'est dans cette situation que se trouvait Abderrahmane; il était au désespoir d'avoir perdu son esclave, sans se repentir de l'avoir cédée au roi de Moussel. Il y avait déjà trois mois qu'il menait une vie assez triste, quant tout-à-coup on vint chez lui l'arrêter de la part du grand visir. On lui dit qu'on l'accusait d'avoir, dans une débauche, tenu des discours peu respectueux du commandeur des croyans. Il eut beau protester qu'il ne lui était jamais échappé la moindre parole qui pût offenser le calife, on le conduisit en prison. Deux seigneurs de la cour qui étaient ses ennemis secrets, avaient inventé cette calomnie pour le perdre, et sur leur fux témoignage le grand visir le faisait arrêter; il fut même ordonné que dès ce jour-là tous ses biens seraient confisqués, sa maison rasée, et que lui le lendemain, aurait la tête coupée sur un échafaud, qui pour cet effet serait dressé devant le palais du calife.

Le concierge de la prison où il était, alla pendant la nuit lui annoncer son arrêt. Seigneur Abderrah-

mane, lui dit-il ensuite, je prends beaucoup de part à votre malheur; j'en suis d'autant plus touché, que je vous ai plus d'obligation. Vous m'avez rendu service dans deux conjonctures où j'ai eu besoin de votre secours. Voici une occasion de vous témoigner ma reconnaissance. J'ai résolu de vous mettre en liberté pour m'acquitter envers vous : sortez de prison, les portes vous sont ouvertes, fuyez et dérobez-vous au supplice qui vous attend.

215e JOUR.

A ce discours Abderrahmane, transporté de joie, embrassa le concierge, et le remercia de sa générosité; puis tout-à-coup, faisant réflexion au péril où cet homme se mettait en le délivrant, il lui dit : Vous ne songez pas qu'en me sauvant la vie, vous exposez la vôtre. Je ne veux point abuser de vos sentimens généreux; il n'est pas juste que je vous laisse périr pour moi. Ne vous mettez point en peine de ce que

je deviendrai, répondit le concierge. Apprenez-moi seulement si vous êtes coupable ou innocent; avez-vous en effet parlé du calife dans des termes peu respectueux? Ne me déguisez rien; il m'importe de savoir la vérité, je prendrai mes mesures là-dessus. J'atteste le ciel, répliqua le jeune marchand, que je n'ai jamais parlé du commandeur des croyans qu'avec tout le respect que je lui dois. Cela étant, reprit le concierge, je sais bien ce que je ferai. Si vous étiez coupable, je prendrais la fuite comme vous; mais puisque vous ne l'êtes pas, je demeurerai ici, et je n'épargnerai rien pour faire connaître votre innocence.

Abderrahmane fit de nouveaux remerciemens au concierge, et sortit de prison. Il se réfugia chez un de ses amis, qui le cacha dans un endroit de sa maison où il le crut en sûreté. Le jour suivant le grand visir ayant appris l'évasion du prisonnier, envoya chercher le concierge, et lui dit : O misérable, est-ce ainsi que tu fais ton devoir? Tu as laissé échapper un criminel qui était sous ta garde, ou plutôt tu l'as mis toi-même en liberté. Si tu ne le retrouves dans vingt-quatre heures, tu éprouveras le sort qui lui était destiné. — Monseigneur, répondit le concierge, je ne refuse pas de mourir pour lui. Je vous l'avouerai, c'est moi qui l'ai sauvé; je n'ai pu souffrir qu'il pérît. Je lui ai ouvert les portes de la prison, et lui ai

conseillé de prendre la fuite. Je confesse mon crime, je suis prêt à l'expier par la mort que vous prépariez au plus honnête homme de Bagdad, et j'ose dire au plus innocent. — Et quelle preuve, dit le visir, as-tu de son innocence ? — L'aveu qu'il m'en a fait lui-même, reprit le concierge. Abderrahmane est incapable de mentir; mais vous, monseigneur, permettez que je vous représente que vous vous êtes laissé trop facilement prévenir. Connaissez-vous bien les accusateurs du jeune marchand ? Êtes-vous sûr de leur intégrité, pour pouvoir les croire sur leur parole ? Ne seraient-ils point ennemis secrets de l'accusé? Savez-vous si l'envie et la haine ne les arment point contre lui ? Prenez garde de vous laisser séduire par des imposteurs, et craignez de répandre le sang des innocens, car vous serez un jour obligé de rendre compte du pouvoir dont vous êtes revêtu ; vous en serez récompensé, si vous n'en faites qu'un bon usage ; mais vous en serez puni, si vous en abusez.

Ces paroles que le concierge prononça d'un ton ferme, étonnèrent le grand visir et l'obligèrent à rentrer en lui-même. Il fit emprisonner le concierge jusqu'à nouvel ordre, et résolut de ne rien oublier pour découvrir si les accusateurs du jeune marchand avaient fait leur déposition de bonne foi : cependant comme il avait déjà fait raser la maison de l'accusé, et confisquer tous ses biens, il ne voulut pas faire

soupçonner sa prudence. Il ordonna au cady de faire chercher Abderrahmane aux environs de Bagdad.

Tandis que le lieutenant du cady parcourait la campagne avec ses archers, le jeune marchand de Bagdad se tenait caché chez son ami ; et jugeant par les soins qu'on prenait de le chercher, que son affaire allait mal, il craignait que le cady ne le vînt surprendre dans le lieu où il était ; c'est pourquoi il forma le dessein d'aller à Moussel. Je serai là, disait-il, dans un asile assuré; pourvu que je puisse me rendre à la cour de Nasiraddolé, ce prince m'aura bientôt fait oublier ma disgrace.

Dès qu'il sut que les archers fatigués d'avoir fait des perquisitions inutiles étaient revenus à Bagdad, il en sortit une nuit, monté sur un fort beau cheval que lui donna son ami, et il prit le chemin de Moussel. Il fit tant de diligence, qu'il y arriva en peu de temps. Il descendit au premier caravanserail, où il laissa son cheval, et ensuite il se rendit à la cour. Tous les officiers du roi le reconnurent. Eh! voilà, s'écrièrent-ils, l'étranger que notre monarque chérit tant! Qu'il soit ici le bien venu! Dans un moment le bruit de son arrivée se répandit dans le palais et parvint aux oreilles de Nasiraddolé. Aussitôt ce prince fit appeler son trésorier, et lui dit tout bas : Allez trouver Abderrahmane, donnez-lui de ma part deux cents sequins d'or. Dites-lui qu'il les fasse valoir

dans le commerce, qu'il sorte de mon palais, et qu'il n'y revienne que dans six mois.

Le trésorier s'acquitta sur-le-champ de sa commission, qui surprit étrangement le Bagdadin. C'était en effet lui faire une réception fort singulière, et il n'avait pas lieu de s'y attendre. Quoi donc, s'écria-t-il, est-ce de cette sorte que le roi de Moussel doit recevoir un homme qu'il n'a pas dédaigné de regarder comme son ami? Ai-je fait quelque chose qui lui ait déplu? Hélas! je me flattais qu'il aurait toujours pour moi les mêmes sentimens, et cette espérance me consolait de tous mes malheurs.

Ne vous affligez point, lui dit le trésorier. Le roi vous aime encore, et s'il ne vous reçoit pas mieux, il faut qu'il ait ses raisons. Faites ce qu'il vous prescrit, vous n'aurez peut-être pas sujet de vous en repentir. Le Bagdadin sortit du palais et retourna au caravanserail, ne sachant ce qu'il devait penser de Nasiraddolé. Que veut-il que je fasse, disait-il, de deux cents sequins? Je ne pourrai pas faire un grand négoce avec une somme si modique. Encore, s'il m'eut donné mille sequins d'or, j'aurais pu m'associer avec un gros marchand, et commencer une nouvelle fortune.

Il ne laissa pas de prendre toutes les mesures possibles pour faire profiter son argent; mais il ne suffit pas aux marchands de s'appliquer à leurs affaires

pour réussir, il faut qu'ils aient du bonheur. Si la fortune ne seconde pas leurs soins, ils en prennent d'inutiles pour s'enrichir. Ce fut en vain qu'Abderrahmane se donna beaucoup de mouvement, il ne retira pas du commerce ce qu'il y avait mis, si bien qu'au bout de six mois, il n'avait que cent cinquante sequins de reste. Il parut à la cour. Le trésorier vint à lui de la part du roi, et lui demanda s'il avait encore ses deux cents sequins. Non, répondit le jeune marchand, il m'en manque un quart. Puisque cela est ainsi, répliqua le trésorier, en lui comptant cinquante sequins, voilà votre somme complète. Allez la risquer de nouveau, et revenez ici dans six mois.

216e JOUR.

Le Bagdadin ne fut pas moins surpris de ce discours que la première fois. Quelle est donc la pensée de Nasiraddolé? Est-ce ainsi qu'il prétend s'acquitter envers moi? Croit-il par là payer le sacrifice que je lui ai fait de ce que j'avais de plus cher au monde?

Ne devrait-il pas avoir honte de me donner cinquante sequins ? Est-ce un présent qui soit digne de lui ? Je veux pourtant encore, poursuivit-il, faire ce qu'il m'ordonne. Je reviendrai dans ce palais au tems marqué; mais ce sera pour la dernière fois, si je n'y suis pas reçu d'une autre manière.

Il acheta de nouvelles marchandises, et se mit à trafiquer; ce qu'il fit avec tant de bonheur, qu'au bout de six mois il se trouva qu'il avait gagné près de cent sequins. Il ne manqua pas de se rendre au palais du roi. Le trésorier vint le recevoir, et lui demanda s'il avait ses deux cents sequins. J'en ai près de trois cents, répondit le Bagdadin; la fortune cette fois-ci m'a été très-favorable. Puisque cela est ainsi, répliqua le trésorier, je vais vous conduire au roi. Il ne fera pas difficulté de vous voir. A ces mots, il prit le jeune marchand par la main, et le mena au cabinet de Nasiraddolé. Dès que ce prince aperçut Abderrahmane, il se leva pour le recevoir, et après l'avoir embrassé à plusieurs reprises : O mon cher ami, lui dit-il, je ne doute point que vous n'ayiez été fort surpris de la réception qu'on vous a faite. Vous aviez lieu, je l'avoue, d'en attendre de moi une plus agréable; mais ne m'en sachez pas mauvais gré, je vous en conjure. Vous savez que les malheurs sont contagieux. J'avais appris votre disgrace par un marchand de Bagdad, à qui j'avais demandé de vos nouvelles. Je

n'ai osé vous accorder un asile dans mon palais, ni même vous voir, de peur que votre infortune ne se répandît sur moi, et ne me mît hors d'état de vous faire du bien, lorsque vous cesseriez d'être malheureux. Présentement, poursuivit-il, que le malheur semble vous avoir abandonné, rien ne m'empêche plus de suivre les mouvemens de mon amitié. Vous demeurerez désormais dans ma cour, et je ferai tous mes efforts pour vous faire oublier les maux que vous avez soufferts.

Effectivement, Nasiraddolé fit donner au Bagdadin un appartement dans son palais, et nomma des officiers pour le servir. Ils passèrent le premier jour à table tous deux, et quand la nuit fut venue, le roi dit au jeune marchand : Je veux m'acquitter envers vous du sacrifice que vous m'avez fait de la jeune esclave que vous aimez. Je prétends vous rendre la pareille; je vais vous céder celle de mes femmes qui m'est la plus chère; je prétends vous l'envoyer cette nuit, à condition que vous l'épouserez. — Seigneur, répondit Abderrahmane, je remercie votre majesté des bontés qu'elle a pour moi; mais souffrez que je refuse la grâce qu'elle me veut faire. Je ne puis aimer aucune dame après Zeineb, et je vous conjure de ne me pas contraindre. — Quelque occupé que vous soyez de Zeineb, reprit le roi, je doute fort que vous puissiez voir la personne que je vous destine sans vous sentir de

l'amour pour elle ; tout ce que je vous demande, c'est que vous ayez avec elle une conversation. Si son esprit et sa beauté ne font sur vous aucun effet, je ne vous presserai plus de l'épouser. — Seigneur, repartit le Bagdadin, je consens de l'entretenir par complaisance, puisque vous le souhaitez. Cependant, soyez assuré que malgré tous ses charmes elle ne pourra disposer mon cœur à brûler d'une nouvelle flamme.

217e JOUR.

Enfin Abderrahmane se retira dans son appartement, où il ne fut pas plus tôt que le chef des eunuques, suivi d'une dame voilée, y arriva, et lui dit : Seigneur, voici la personne que le roi mon maître veut vous donner. C'est la plus belle de ses femmes. Il ne saurait vous faire de présent plus précieux. En achevant ces paroles, il fit une profonde révérence au Bagdadin, laissa l'esclave et sortit.

Le jeune marchand de Bagdad salua fort civilement la dame, et la pria de s'asseoir sur un grand sofa de

brocard bleu relevé d'une broderie d'or. Elle s'y assit; il se mit auprès d'elle, et lui dit : O vous, qui, sous ce voile, représentez le soleil enveloppé d'un nuage épais, écoutez-moi, je vous en conjure. Je suis persuadé que le dessein du roi vous alarme. Vous croyez sans doute, que prompt à profiter de sa générosité, je vais par des nœuds éternels vous attacher à mon sort; mais cessez d'appréhender que je vous fasse cette violence. J'aime trop Nasiraddolé pour lui enlever un objet qu'il adore, et d'ailleurs, je vous l'avouerai, je suis peu sensible au sacrifice que ce prince me veut faire. Comme je n'ai point vu vos charmes, cet aveu ne vous offense pas.

Il se tut après avoir dit ces paroles, et il attendait ce que l'esclave lui répondrait, lorsque tout-à-coup elle fit un éclat de rire; ensuite elle leva son voile, et le Bagdadin reconnut en elle sa chère Zeineb : Ah! ma princesse, s'écria-t-il, emporté par un transport mêlé de surprise et de joie, c'est donc vous que je vois! — Oui, mon cher Abderrahmane, répondit-elle, c'est votre Zeineb qui vous est rendue. Le roi de Moussel n'a pas été moins généreux que vous. Dès qu'il a connu toute ma tendresse, et qu'il a vu qu'elle ne se rendait pas à ses soins, il a fini sa poursuite, et il ne me retient ici depuis long-tems que pour me remettre entre vos mains.

La belle Zeineb et le jeune marchand passèrent la

nuit à se témoigner mutuellement la joie qu'ils avaient de se revoir, et de la manière dont ils se trouvaient réunis. Le lendemain matin, Nasiraddolé vint dans leur appartement. Ils se jetèrent tous deux à ses pieds pour le remercier de ses bontés. Il les releva, et leur dit : Heureux amans, goûtez en repos, dans ma cour, les plaisirs d'une parfaite union. Pour lier encore plus étroitement vos cœurs, je vais ordonner les apprêts de votre mariage. Si je ne puis cesser d'aimer Zeineb, du moins mon amour n'éclatera que par les bienfaits dont je prétends vous combler.

En effet, il ne se contenta pas de leur donner de grosses pensions, il leur assigna plus de vingt mille arpens de terre, exempts de toutes charges. Pour surcroît de bonheur, Abderrahmane reçut d'agréables nouvelles de Bagdad. Il apprit qu'un de ses accusateurs, poussé par ses remords, avait été découvrir tout au grand visir, qui, sur sa déposition, avait fait mourir l'autre accusateur, pardonné au concierge, et déclaré l'accusé innocent. Sur cet avis, il fit un voyage à Bagdad, alla trouver le visir, qui lui restitua une partie de ses biens ; mais il la donna tout entière au concierge qui l'avait si généreusement sauvé, et il retourna aussitôt à Moussel, où il passa le reste de ses jours avec autant de tranquillité que d'agrément.

218e JOUR.

Le jeune homme qui parlait au calife Haroun Arraschid et à sa favorite, finit en cet endroit l'histoire de Nasiraddolé, d'Abderrahmane et de Zeineb. Il reçut aussi des applaudissemens. Le calife loua fort la générosité du jeune marchand et celle du roi de Moussel, et Sultanum ne manqua pas d'élever jusqu'aux nues la constance de la belle circassienne. Alors le vieillard qui avait raconté l'histoire des deux frères génies, prit la parole et dit à la favorite du commandeur des croyans : O ma princesse, puisque vous aimez les caractères des femmes fidèles, je vais, si vous me le permettez, vous conter l'histoire de Repsima. Je ne crois pas que le récit de ses aventures vous ennuie. Sultanum témoigna tant d'envie d'entendre cette nouvelle histoire, que le calife dit au vieillard de la raconter. Le vieillard, qui naturellement aimait beaucoup à parler, ne demanda pas mieux, et commença de cette sorte :

HISTOIRE DE REPSIMA.

Un marchand de Basra, nommé Dukin, abandonna sa profession pour se donner tout entier à la piété. Il avait toujours été fort scrupuleux, et il avait par conséquent amassé fort peu de bien. Il vivait dans une petite maison à l'extrémité de la ville, avec une fille unique, qu'il élevait dans la crainte du Très-Haut et dans la pratique des vertus musulmanes. Ils jeûnaient tous deux, non-seulement les jours de précepte, mais souvent encore pour se mortifier. Enfin tout leur tems était employé à la prière et à la lecture de l'alcoran. Ils vivaient contens de leur sort, et rien ne leur manquait, parce qu'ils ne désiraient rien.

Quelque soin que prît Repsima (c'est ainsi que s'appelait la fille de Dukin), de se soustraire aux hommes, et de vivre dans un grand abandonnement des choses du monde, elle ne laissa pas d'être bientôt troublée dans sa solitude. Le bruit de sa vertu y attira plusieurs hommes qui la demandèrent en mariage à son père, et elle aurait eu un plus grand nombre d'amans, si l'on eût su que sa beauté égalait sa vertu. Dukin, quand il considérait la médiocrité de sa fortune, souhaitait que sa fille épousât

quelque riche marchand; mais elle témoignait tant d'aversion pour le mariage, qu'il n'osait l'engager dans cet état, de peur de faire trop de violence à ses sentimens. Non, mon père, lui disait-elle toutes les fois qu'il se présentait quelque parti, je ne veux point vous quitter. Souffrez que je partage avec vous la vie tranquille que vous menez.

Ils vécurent tous deux ensemble pendant quelques années de la manière que je l'ai dit. Après quoi Dukin fut enlevé par l'ange de la mort. Repsima se voyant privée de l'appui de son père, leva les mains au ciel, et lui adressa ces paroles : Unique espérance des désespérés, seule ressource des orphelins, ciel, qui n'abandonnes point les malheureux qui implorent ton secours avec confiance, toi qui écoutes la voix des innocens qui gémissent, ne rejette pas ma prière! tu es tout-puissant; tu peux me conserver; écarte de moi tous les périls qui menacent mon innocence.

Après les funérailles de Dukin, toute la famille représenta à Repsima, qu'elle ne pouvait plus, avec bienséance, demeurer dans la solitude, et qu'elle devait se marier. En même tems on lui proposa un jeune marchand, nommé Temim, dont on lui vanta la sagesse et la probité. Elle ne put d'abord goûter des avis si opposés à son penchant; mais depuis ayant dans sa prière consulté le grand prophète, elle se

crut inspirée, et il ne lui en fallut pas davantage pour se déterminer à se marier avec Temim. Le mariage se fit peu de tems après.

Elle trouva dans son époux, outre le bien qu'on lui en avait dit, un homme disposé à l'aimer passionnément. Temim s'y attacha tous les jours de plus en plus, et charmé d'avoir une femme d'un mérite si rare, il s'estimait le plus heureux des hommes. Mais hélas! son bonheur ne fut pas de longue durée. Tremblez, mortels, lorsque vous vous voyez au comble de vos vœux! L'instant qui doit être le dernier de votre félicité n'est peut-être pas éloigné de vous.

Temim, une année après son mariage, fut obligé de faire un voyage sur la côte des Indes. Il avait un frère, qu'il chargea du soin de ses affaires domestiques. — Revendé, lui dit-il, mon cher frère, tiens bonne compagnie à Repsima pendant mon absence, ménage mon bien. Je ne t'en dirai pas davantage, je juge de toi par moi-même. Je crois que mes intérêts ne te sont pas moins chers que les tiens propres. — Oui, mon frère, répondit Revendé, vous avez bien raison d'avoir une entière confiance en moi, et il n'est pas en effet besoin de me recommander vos intérêts. Le sang et l'amitié ne me permettront pas de les négliger

Sur l'assurance que Revendé donnait à Temim

d'avoir grand soin de sa maison, celui-ci partit de Basra, et s'embarqua sur le golfe, dans un vaisseau qui allait à Surate. Dès qu'il fut parti, son frère se rendit dans sa maison, et fit mille protestations de service à Repsima, qui le reçut fort bien. Revendé, par malheur, devint éperdument amoureux de sa belle-sœur. Il cacha quelque tems son amour; mais insensiblement il n'en fut plus le maître, et il le déclara. La dame, quoiqu'irritée de l'audace de son beau-frère, lui parla avec douceur, et le pria de ne lui plus tenir de pareils discours. Elle lui représenta l'outrage qu'il faisait à Temim, et le peu de fruit qu'il devait attendre de ses coupables sentimens.

Revendé, voyant que sa belle-sœur prenait la chose si doucement, ne désespéra pas de la réduire, et devint plus hardi : O ma reine, lui dit-il, tout ce que vous me pourriez dire là-dessus serait inutile; écoutez plutôt mes soupirs, et recevez mes services. Je me ceindrai de la ceinture de l'esclavage, et je serai votre esclave jusqu'à la mort. Soyons d'accord ensemble, et que notre intelligence soit si secrète, que nous puissions être à l'abri de la médisance. A ce discours Repsima ne put retenir sa colère : Ah scélérat! s'écria-t-elle, tu ne te soucies que de cacher ton crime aux yeux du monde; tu ne crains que d'être déshonoré parmi le peuple : tu ne te mets nullement en peine de l'offense que tu fais à ton

frère et au ciel, qui voit le fond de ton ame. Mais cesse de te flatter; j'aimerais mieux mille fois mourir, que de satisfaire ta passion criminelle.

Un autre, moins brutal que Revendé, serait peut-être rentré en lui-même à ces paroles, et en aurait estimé davantage Repsima. Pour lui, voyant qu'il ne pouvait la séduire, il résolut de la perdre pour s'en venger : voici comme il s'y prit. Une nuit pendant qu'elle était en prière, il fit entrer secrètement un homme dans la maison de Temim. Cet homme s'introduisit doucement dans la chambre de la dame. Alors Revendé, suivi de quatre témoins qu'il avait subornés, enfonça la porte de la maison, et courant où était sa belle-sœur : Ah malheureuse! lui dit-il, je te surprends avec un homme. C'est donc ainsi que tu déshonores mon frère? J'ai amené des témoins afin qu'il ne te serve de rien de nier ton crime. Scélérate, tu affectes tous les dehors de la plus austère vertu, dans le tems que tu commets en secret les actions les plus infâmes. En disant cela, il fit tant de bruit, qu'il réveilla tous les voisins, et rendit l'affront public.

219e JOUR.

Ce fut par ce noir artifice que Revendé fit passer sa belle-sœur pour une adultère. Il ne se contenta pas de cela, il courut chez le cady avec ses quatre témoins, il l'informa de l'aventure, et lui demanda justice. Ce juge aussitôt interrogea les témoins, et sur leur déposition, chargea son lieutenant d'aller se saisir de Repsima, et de la mettre en prison jusqu'au lendemain. Le lieutenant s'acquitta de sa commission, et le jour suivant l'accusée fut condamnée à être enterrée toute vive sur le grand chemin. Cet arrêt rigoureux fut exécuté. On conduisit la victime à une lieue hors de la ville avec un grand concours de monde, et on l'enterra jusqu'à la poitrine dans une fosse où on la laissa.

Comme le peuple s'en retournait à la ville, il parlait fort diversement de la femme de Temim. C'est une calomnie, disaient les uns; cette affaire a été jugée bien brusquement; cette femme paraissait si

sage et si vertueuse. Il ne faut pas se fier, disaient les autres, à l'extérieur des femmes, celle-ci a été justement condamnée. Enfin chacun raisonnait suivant son caractère.

Repsima était donc sur le grand chemin dans l'état que je viens de dire, lorsqu'au milieu de la nuit il passa près d'elle un voleur Arabe monté sur un cheval. Elle l'appela : Passant, lui dit-elle, qui que vous soyez, je vous conjure de me sauver la vie, j'ai été enterrée toute vive injustement. Au nom de Dieu, ayez pitié de moi, et me délivrez de la mort cruelle qui m'attend; cette bonne œuvre ne demeurera pas sans récompense. L'Arabe, tout voleur qu'il était, fut touché de compassion. Il faut, dit-il en lui-même, que je sauve cette malheureuse créature. J'ai la conscience chargée de mille crimes; cette action charitable disposera peut-être le Très-haut à me les pardonner.

En faisant cette réflexion, il mit pied à terre, s'approcha de Repsima; après l'avoir tirée de la fosse, il remonta sur son cheval, et fit monter la dame derrière lui. Seigneur, dit-elle, où m'allez-vous mener? — Je vais, répondit-il, vous conduire à ma tente, qui n'est pas fort éloignée d'ici. Vous y serez en sûreté, et ma femme, qui est la meilleure personne du monde, vous recevra bien.

Ils arrivèrent bientôt auprès de plusieurs pavil-

lons où demeuraient quelques voleurs Arabes. Ils descendirent à la porte d'une tente, et l'Arabe frappa. Il vint aussitôt un nègre qui ouvrit. Le voleur fit entrer la dame, et la présentant à sa femme, il lui dit comment il l'avait rencontrée. La femme de l'Arabe était naturellement charitable, et ne voyait qu'à regret son mari exercer le métier de voleur; elle fit un accueil favorable à Repsima, et la pria de conter son histoire. L'épouse de Temim en commença le reçit en soupirant. Elle parla d'une manière si touchante, qu'elle attendrit ses auditeurs. La femme du voleur surtout en fut pénétrée : Ma belle dame, dit-elle à Repsima les larmes aux yeux, je ressens vos malheurs autant que vous-même, et vous pouvez compter que je suis disposée à vous rendre tous les services qui dépendront de moi. — Ma bonne dame, lui dit l'épouse de Temim, je vous remercie de vos bontés. Je vois bien que le ciel ne veut point m'abandonner, puisqu'il me fait rencontrer des personnes qui prennent part à mon infortune. Permettez que je demeure chez vous. Donnez-moi un petit réduit où je puisse passer mes jours à faire des vœux pour vous.

220e JOUR.

La femme de l'Arabe la mena dans une petite chambre, et lui dit : Vous serez ici fort en repos : aucun fâcheux ne viendra vous interrompre dans vos prières. Ce fut une grande consolation pour Repsima d'avoir trouvé cet asile. Elle en rendit sans cesse des grâces au ciel. Mais, hélas ! elle n'était pas à la fin de ses peines ; il lui devait arriver bien d'autres malheurs.

Le nègre qui servait sous la tente de l'Arabe, et dont l'emploi était d'étriller les chevaux, de mener le bétail aux champs, et de le ramener, jeta un jour un œil profane sur Repsima. Qu'elle est belle, dit-il en lui-même, et que mon sort serait doux, si je pouvais m'en faire aimer! Calid, c'est ainsi qu'il se nommait, quoiqu'il fût un des plus effroyables monstres de son espèce, ne laissa pas d'espérer qu'il pourrait devenir amant heureux. Cette espérance, et la beauté de l'objet aimé qu'il voyait souvent, augmentèrent

son amour à un point, qu'il résolut de le déclarer à la première occasion qui se présenterait. Elle s'offrit bientôt; il la saisit un jour que l'Arabe et sa femme étaient hors de la tente. Il entra dans la chambre de Repsima : Il y a long-tems, lui dit-il, que j'épie le moment de vous pouvoir dire en particulier que je meurs d'amour pour vous. Je suis prêt à perdre la vie, si vous ne me secourez. — Ah misérable! lui répondit-elle, as-tu pu t'imaginer que tu attirerais mon attention? Quand tu serais le plus beau et le mieux fait de tous les hommes, tu ne pourrais recueillir aucun fruit de ta folle ardeur, et tu te flattes de l'espérance de me plaire? Sors d'ici, téméraire; je ne laisse qu'avec horreur tomber mes regards sur toi. Si jamais, poursuivit-elle, il t'arrive de me parler d'amour, j'en avertirai ton maître, qui punira ton insolence.

Elle dit ces paroles d'un ton si ferme, qu'il jugea bien qu'une conquête si belle n'était pas réservée pour lui. Comme il n'était pas moins méchant que Revendé, il crut devoir se venger d'une femme qui méprisait ses feux; mais il s'y prit d'une manière bien étrange. L'Arabe avait un fils au berceau, et ce fils faisait les délices de son père et de sa mère. Une nuit Calid alla couper la tête à cet enfant, et portant le poignard dont il s'était servi pour faire une action aussi barbare, dans la chambre de Rep-

sima, qu'il ouvrit subtilement et sans bruit, il le mit tout sanglant sous le lit de cette dame qui dormait. De plus, il affecta de répandre des gouttes de sang depuis le berceau de l'enfant jusqu'au lit de cette innocente, sur laquelle il voulait faire retomber le soupçon de l'assassinat, et il ensanglanta même sa robe.

Le lendemain matin, sitôt que l'Arabe et sa femme aperçurent leur enfant dans l'état où le nègre l'avait mis, ils firent des cris effroyables, se déchirèrent le visage, et mirent de la cendre sur leurs têtes. Calid accourut à leurs cris, et en demanda la cause, comme s'il l'eût ignorée. Ils lui montrèrent le berceau baigné de sang et leur fils sans vie. A ce spectacle, il feint une fureur extrême, il met ses habits en pièces, il fait des hurlemens, il s'agite, il s'écrie : O malheur sans pareil ! O trahison détestable ! Que ne puis-je savoir de quelle main ce coup est parti ? Si je tenais en ce moment l'auteur d'un si horrible crime, je le déchirerais ; mais, ajouta-t-il, on peut ce me semble, le découvrir. Il ne faut que suivre les traces sanglantes de ce meurtre. A ces mots, son maître et lui, suivirent les gouttes de sang, qui les conduisirent à la chambre de Repsima. Le nègre tire de dessous le lit le poignard qu'il y avait mis, et fait remarquer à l'Arabe que les habits de cette dame sont ensanglantés. Puis il tient ce discours : O

mon maître, vous voyez de quelle manière cette malheureuse reconnaît les bontés que vous avez pour elle.

224e JOUR.

L'Arabe demeura dans un extrême étonnement, lorsqu'il vit qu'en effet il avait lieu de soupçonner Repsima d'avoir commis une action si cruelle. O misérable! lui dit-il, est-ce ainsi que tu observes les lois de l'hospitalité? Pourquoi as-tu répandu le sang de mon fils? Que t'avait fait ce pauvre innocent, pour armer ta main contre ses jours à peine commencés? O inhumaine! les services que je t'ai rendus méritaient une autre récompense. En disant cela, il fondait en pleurs et se désespérait. O mon cher seigneur, lui dit Calid, devez-vous parler dans ces termes à cette misérable étrangère? Vous contenterez-vous de lui faire des reproches? Enfoncez plutôt dans son sein le poignard funeste dont elle s'est servie pour vous enlever votre fils unique. Si vous ne voulez pas vous

venger vous-même, laissez-m'en donc le soin, je vais punir cette scélérate qui s'est baignée dans le sang d'un enfant. En achevant ces paroles, il prit le poignard et se mit en devoir de le plonger dans le cœur de Repsima, qui était si surprise de ce qu'on osait l'accuser d'un forfait si noir, qu'elle gardait un profond silence.

Elle n'avait pas la force de parler pour se justifier, et le nègre allait la frapper, lorsque l'Arabe lui retint le bras. Que faites-vous ? lui dit Calid. Devez-vous m'empêcher de châtier une impie qui ne reconnaît pas le droit du pain et du sel. Ah ! cessez de vous opposer à mon dessein. Souffrez que je purge la terre d'un monstre, qui fera dans la suite encore d'autres crimes, si on l'épargne dans cette occasion. A ces mots, il leva le bras pour la seconde fois pour porter un coup mortel à Repsima, mais l'Arabe le retint encore, et lui défendit de la tuer. Le voleur se possédait dans son désespoir, et quoique les apparences fussent contre la femme de Temim, il avait de la peine à la croire coupable ; il voulut savoir ce qu'elle dirait pour se justifier. Il lui demanda pourquoi elle avait assassiné l'enfant. Elle répondit qu'elle n'avait aucune connaissance de cette affaire, et se mit à pleurer si amèrement, que le voleur en eut pitié. Le Nègre s'en aperçut, et malgré la défense que son maître lui avait faite de frapper la dame, il

voulait la poignarder. L'empressement qu'il marquait à la tuer déplut à l'Arabe, qui lui commanda de se retirer. Vas, Calid, lui dit-il, tu pousses ton zèle trop loin : je ne veux point qu'on ôte la vie à cette femme, je la crois innocente malgré les apparences qui la condamnent.

La femme du voleur, quelque vive douleur qu'elle ressentît de la mort de son fils, ne put aussi se persuader que Repsima fût coupable du crime qu'on lui imputait. Il vaut mieux, dit-elle à son mari, renvoyer cette femme sans lui faire aucun mal, que de la tuer sans être assuré qu'elle soit criminelle. L'Arabe approuva ce sentiment, et dit à Repsima : Que vous soyez innocente ou coupable, je ne puis plus vous donner ici une retraite. Toutes les fois que nous vous verrions ma femme et moi, nous nous rappellerions le souvenir de notre fils, et vous ne feriez tous les jours que renouveler notre affliction. Eloignez-vous de cette tente, et allez chercher un asile où il vous plaira. Vous devez être satisfaite de ma modération. Au lieu de vous ôter la vie, je veux même vous donner de l'argent pour subsister.

Repsima loua l'équité de l'Arabe, et lui dit que le ciel était trop juste pour ne lui pas faire connaître quelque jour l'auteur du crime. Ensuite elle le remercia des bontés qu'il avait eues pour elle. Mais lorsqu'il lui présenta une bourse où il y avait cent

sequins, elle lui dit : Gardez votre argent et m'abandonnez à la providence ; elle aura soin de moi. Non, non, reprit-il, je prétends que vous preniez ces sequins, ils ne vous seront pas inutiles. Elle les accepta, et après avoir prié la femme du voleur de ne lui point vouloir de mal, elle s'éloigna de l'habitation de l'Arabe.

Elle marcha toute la journée sans se reposer, et à l'entrée de la nuit elle arriva aux portes d'une ville qui n'était pas loin de la mer. Elle frappa par hasard à la porte d'une petite maison où demeurait une bonne vieille qui vint ouvrir, et qui lui demanda ce qu'elle souhaitait. O ma mère ! lui répondit Repsima, je suis étrangère, j'arrive en ce moment dans cette ville, je n'y connais personne ; je vous conjure d'être assez charitable pour me recevoir chez vous. La vieille y consentit, et lui donna une petite chambre. Alors la femme de Temim tira de sa bourse un sequin, et le mettant dans la main de son hôtesse : Tenez, ma bonne mère, lui dit-elle, allez chercher de la provision pour notre souper. La vieille sortit, et revint peu de temps après avec des dattes, des confitures sèches et liquides, et elles commencèrent toutes deux à manger. Après le souper, Repsima conta son histoire à la vieille, qui en fut fort touchée ; ensuite elles se couchèrent.

Le jour suivant la femme de Temim eut envie d'aller

au bain; la vieille l'y accompagna. Comme elles étaient toutes deux en chemin, elles virent un jeune homme qui avait les mains liées et une corde au cou; le bourreau le conduisait au supplice, et une foule de peuple le suivait. Repsima demanda quel crime avait commis ce jeune homme; on lui dit que c'était un débiteur, et que la coutume de cette ville était de pendre ceux qui ne payaient pas leurs dettes. Et combien doit celui-là ? dit la femme de Temim. Il doit soixante sequins, lui répondit un habitant; si vous voulez les payer pour lui, vous lui sauverez la vie. Très-volontiers, repartit-elle en tirant sa bourse; à qui faut-il donner l'argent ? Aussitôt on fit savoir au cady, qui accompagnait le jeune homme à la mort, qu'une dame s'offrait à payer pour le débiteur. On fit venir le créancier; Repsima lui compta soixante sequins, et le jeune homme fut mis en liberté sur-le-champ. Tout le peuple, charmé de la générosité de l'étrangère, s'empressa de savoir qui elle était, ce qui fut cause qu'au lieu de se rendre aux bains publics, elle prit congé de sa vieille hôtesse, et sortit de la ville pour se dérober à l'importune curiosité des habitans.

222e JOUR.

Cependant le jeune homme, qui venait d'échapper à la mort, chercha sa libératrice pour la remercier. Et sur ce qu'on lui dit qu'elle était sortie de la ville, il s'informa de la route qu'elle avait prise, et marcha sur ses pas. Il la joignit au bord d'une fontaine où elle s'était arrêtée pour se reposer ; il la salua fort respectueusement, et s'offrit à être son esclave pour lui témoigner sa reconnaissance. Non, lui dit-elle, je ne prétends pas que vous achetiez si cher le service que je vous ai rendu ; vous ne m'avez pas tant d'obligation que vous vous l'imaginez. Ce n'est point pour l'amour de vous que je vous ai sauvé de la mort, c'est uniquement pour l'amour du Très-Haut.

Pendant qu'elle parlait de cette sorte, le jeune homme avait les yeux sur elle ; et frappé de son excellente beauté, il en devint amoureux. Il déclara sur-le-champ son amour, et persuadé qu'il ne pouvait trouver une plus belle occasion de se montrer vif et

pressant, il se jeta aux pieds de Repsima, et la conjura dans les termes les plus passionnés, de répondre à l'ardeur qu'elle venait de lui inspirer; mais la chaste épouse de Temim, au lieu de voir avec plaisir un amant à ses genoux, se mit en colère contre lui, et ne le traita pas plus favorablement que le nègre : O malheureux! lui dit-elle, tu sais bien que sans moi tu ne serais plus présentement au monde. La main la plus infâme t'aurait ôté la vie, et tu oses attenter à mon honneur : tu es même assez insolent pour m'entretenir de tes désirs. — Belle dame, lui répondit le jeune homme, je ne crois pas vous offenser quand je vous exprime tous les sentimens que la reconnaissance et votre vue ont fait naître en mon cœur. Est-ce vous faire un si grand outrage, que de vous dire que vous m'avez charmé ? — Tais-toi, misérable, interrompit Repsima, ne penses pas intéresser ma vertu à t'écouter; c'est en vain que tu caches ton mauvais dessein sous des paroles soumises et respectueuses; je sais bien les démêler au travers de tes discours flatteurs. Vas, fuis, et ne m'oblige point à me repentir du service que je t'ai rendu.

L'air dont elle prononça ces mots fit connaître au jeune homme qu'il n'avait rien à espérer. Il se leva sans rien dire davantage, et s'avança jusqu'au bord de la mer. Il vit un vaisseau arrêté, dont l'équipage prenait terre : c'étaient des marchands de Basra qui

allaient à Sérendib ; il s'approcha d'eux et demanda le capitaine. J'ai, lui dit-il, une fille esclave parfaitement belle que je voudrais vendre ; elle ne m'aime point : j'ai résolu de m'en défaire ; je l'ai laissée au bord d'une fontaine à deux pas d'ici : achetez-là, je vous en ferai très-bon marché ; je vous la donnerai pour trois cents sequins. — Je vous prends au mot, lui répondit le capitaine, pourvu qu'elle soit jeune, et aussi belle que vous le dites.

Là-dessus le jeune homme mena le capitaine vers la fontaine où Repsima, après avoir fait l'ablution, était en prière. Le capitaine ne l'eut pas plus tôt envisagée, qu'il compta trois cents sequins au jeune homme, qui reprit le chemin de la ville.

Le marchand qui devait acheter Repsima, s'approcha d'elle et lui dit : O beauté ravissante, je suis enchanté de ce que je viens de faire. J'ai bien vu des esclaves, j'en ai acheté plus de mille en ma vie, mais je vous avoue que vous les surpassez toutes. Vos yeux sont plus brillans que le soleil, et votre taille est incomparable.

Si ce discours surprit fort Repsima, elle fut encore bien plus étonnée lorsque le capitaine lui tendit la main, en disant : Allons, ma princesse, je vais vous embarquer et vous mettre dans la chambre de poupe. Nous reprendrons le large dans un moment, nous ferons ensemble le voyage de Sérendib, et à notre

retour à Basra, vous serez maîtresse de mon bien et de ma maison; car je ne prétends pas vous vendre. Si je vous ai achetée de ce jeune homme que vous n'aimez point, c'est pour vous rendre la plus heureuse personne du monde. J'aurai pour vous toute la tendresse et toute la complaisance imaginable. A ces paroles, que Repsima écouta très-impatiemment, elle interrompit le capitaine : Que me dites-vous, s'écria-t-elle? Je n'ai jamais été esclave, je suis libre, et personne n'est en droit de me vendre. En parlant de cette manière, elle repoussa rudement la main du capitaine.

Il était naturellement brusque et violent, il fut choqué de la manière dont elle recevait les choses obligeantes qu'il croyait lui dire. Il changea tout-à-coup de langage, et le prenant sur un autre ton : Comment donc, petite créature, lui dit-il, est-ce ainsi que tu dois parler à ton maître? Je t'ai achetée de mon argent; tu es mon esclave, je t'emmenerai de force, ou de gré. En achevant ces mots, il la prit entre ses bras, et malgré sa résistance, il l'emporta comme un loup emporte une brebis qui s'est égarée du pasteur. Elle eut beau remplir l'air de cris, il l'embarqua; et bientôt le vaisseau remit à la voile.

Le capitaine laissa quelques jours en repos Repsima; mais ne voyant pas qu'elle le regardât plus favorablement, quelques marques de tendresse qu'il

lui pût donner, il perdit patience, et voulut un jour qu'elle eût de la complaisance pour son amour. Elle ne se trouva nullement disposée à céder aux efforts de son tentateur, qui de son côté ne ménageant rien, allait obtenir par la force la satisfaction qu'on lui refusait, lorsqu'un orage épouvantable vint effrayer l'équipage. Il s'élève tout-à-coup un vent si furieux, qu'en un instant le vaisseau est démâté, les cordages rompus et les voiles emportées. Les matelots ne savent plus que faire, et le pilote abandonnant le vaisseau à la merci du vent et des flots, s'écria sur le tillac : O passagers, si quelqu'un de vous a commis des crimes et violé les loix du prophète, qu'il en demande pardon au ciel; il n'y a point de tems à perdre, nous allons tous périr. Effectivement la tempête augmenta, et le bâtiment, après avoir quelques momens lutté contre les vagues, en fut enfin submergé.

223e JOUR.

Toutes les personnes du vaisseau périrent, à la réserve de Repsima et du capitaine. Ils se sauvèrent

tous deux sur une planche, et allèrent prendre terre chacun à un endroit différent. La femme de Temim fut portée par les flots sur le rivage d'une île fort peuplée, et qui était gouvernée par une femme. Il y avait alors par hasard un grand nombre d'habitans sur le bord de la mer. D'abord qu'ils aperçurent Repsima sur les eaux, et qu'ils la virent aborder heureusement à leur île, ils regardèrent cela comme un miracle. Ils l'environnent tous et lui font mille questions. Pour mieux satisfaire leur curiosité, elle leur conte ses aventures, et les conjure de lui accorder un asile pour vivre tranquillement. Les habitans charmés de sa beauté, de son esprit et de sa vertu, lui donnèrent une retraite, où elle passa quelques années en prières.

Les habitans de l'île ne pouvaient assez admirer la vie austère qu'elle menait. Ils ne s'entretenaient que de l'étrangère et de la pureté de ses mœurs : elle devint même bientôt leur oracle. Quand quelques-uns d'entr'eux voulaient faire un long voyage, ou formaient quelqu'autre entreprise, avant que de l'exécuter, ils ne manquaient pas de l'aller consulter, et elle leur en prédisait le succès. Enfin elle s'acquit l'estime de tout le monde, ou plutôt on la regardait comme une divinité. La reine de l'île conçut tant d'amitié pour elle, que ne croyant pouvoir mieux faire que de la donner pour souveraine à ses peuples,

elle la déclara son héritière : ce qui fut approuvé de tous les habitans. La reine était d'un âge fort avancé; elle mourut bientôt. Repsima fit quelque difficulté de prendre sa place; mais les peuples l'y obligèrent, et ils n'eurent pas sujet de s'en repentir, car elle les rendit si heureux, qu'ils bénirent dans la suite le naufrage qui l'avait jetée sur leurs bords.

Dès qu'elle fut sur le trône, elle s'appliqua tout entière au gouvernement de l'état. Elle choisit des visirs aussi intègres qu'éclairés, et elle eut un soin tout particulier de faire rendre justice à tout le monde. Elle employait à la prière tous les momens que lui pouvaient laisser les devoirs de son rang. Elle jeûnait, et plus elle se voyait honorée des hommes, plus elle s'humiliait devant le Tout-Puissant. Lorsqu'un malade avait recours à elle, et la suppliait de demander au ciel sa guérison, elle redoublait ses prières pour cet effet, et le Seigneur les exauçait. Les habitans de son royaume ne purent tenir contre les miracles dont ils étaient témoins. Ils renoncèrent au culte du soleil, qu'ils adoraient auparavant, et embrassèrent tous le mahométisme. Elle établit des lois saintes, et fit bâtir des mosquées sur les ruines de l'idolâtrie.

Elle fit faire aussi des hôpitaux pour les pauvres, et des caravanserails pour les étrangers qui viendraient dans cette île. Elle employa de grandes

sommes à pourvoir ces lieux de toutes les choses nécessaires, et cet établissement devint si considérable, qu'en peu de tems on vit arriver dans l'île des malades de toutes les nations du monde, qui, sur la réputation de la Reine, vinrent chercher du soulagement à leurs maux.

Un jour on vint dire à Repsima qu'il y avait six étrangers dans un caravanserail qui demandaient à lui parler. Que l'un d'entr'eux était aveugle, un autre paralytique de la moitié du corps, et un autre hydropique. Elle donna ordre qu'on les lui amenât sur-le-champ. En même temps elle s'assit sur un trône magnifique. Elle avait d'un côté auprès d'elle cinquante ou soixante esclaves richement vêtues, et de l'autre tous les grands de sa cour.

Lorsque les étrangers arrivèrent au palais, deux seigneurs les menèrent devant la reine, qui avait le visage couvert d'un voile épais, aussi-bien que toutes ses esclaves. Les étrangers se prosternèrent et demeurèrent la face contre terre, jusqu'à ce que Repsima leur ordonnât de se lever. Ensuite elle leur demanda ce qu'ils désiraient d'elle, et d'où ils étaient. Il y en eut un qui prit la parole pour les autres, et répondit: O grande reine, Dieu fasse triompher vos armées; que la terre vous obéisse, et que le ciel vous favorise. Nous sommes de malheureux pécheurs, et nous venons ici pour obtenir, par le moyen de votre

majesté, que le Tout-Puissant nous pardonne nos péchés. — Parlez plus clairement, répondit la reine, après les avoir considérés. Je ne puis rien pour vous, à moins que vous ne contiez vos aventures publiquement, et sans en supprimer aucune circonstance. — Princesse, reprit là-dessus un des étrangers, il faut vous obéir. Je suis un marchand de Basra; j'avais épousé une fille qui n'avait pas alors sa pareille dans le monde; elle était parfaitement belle, douce, complaisante et vertueuse. Etant un jour obligé de faire un voyage, je la laissai dans ma maison, maîtresse de ses actions. Je priai seulement mon frère, qui est cet aveugle que vous voyez, d'avoir soin de mes affaires domestiques. A mon retour, il me dit qu'il avait trouvé ma femme en faute, qu'elle s'était déshonorée, et qu'enfin on l'avait enterrée toute vive : que cette aventure l'avait tellement chagriné à cause de moi, et qu'il en avait tant pleuré, qu'il en avait perdu la vue. Voilà, grande reine, ajouta-t-il, voilà mon histoire. Je vous supplie donc très-humblement de rendre la vue à mon frère. C'est pour vous faire cette prière que je suis venu, et que je l'ai amené ici.

Temim, car c'était lui qui parlait à Repsima sans la connaître, acheva de parler en cet endroit. Il attendait la réponse de la reine, qui fut si surprise de voir là son mari, qu'elle ne put lui répondre sur-le-champ; mais s'étant remise de son trouble, elle lui

dit : Est-il vrai que cette femme qui a été enterrée toute vive t'ait trahi ? qu'en penses-tu ? — Je ne puis le croire, repartit Temim, quand je rappelle toute sa vertu dans ma mémoire. Mais hélas ! j'ai une confiance aveugle en mon frère, et cela me fait douter de son innocence.

224e JOUR.

Quand le marchand de Basra eut parlé de cette manière, la reine lui dit : C'est assez ; je sais mieux que vous si votre femme a été justement condamnée. Je vous l'apprendrai demain, et nous verrons si votre frère peut recouvrer la vue. Un homme de la compagnie de Temim prit alors la parole dans ces termes : J'ai un esclave nègre que j'ai acheté et élevé depuis son enfance ; il y a quelques années qu'il est paralytique de la moitié du corps, aucun médecin ne l'a pu guérir, je l'amène ici pour le recommander aux prières de votre majesté.

Après que la reine eut entendu ce discours, et

connu que l'homme qui le lui avait adressé était le voleur arabe chez qui elle avait demeuré, et que le paralytique était le même esclave noir qui avait tenté sa vertu, elle dit : Cela suffit, je suis bien instruite de votre affaire, elle pourra bien être décidée demain. Et vous, poursuivit-elle, en se tournant vers un autre, pourquoi êtes-vous hydropique ?—O reine ! répondit-il, je ne sais à quoi attribuer ma maladie, si ce n'est à la violence que je voulus faire à une belle esclave que j'achetai il y a quelques années d'un jeune homme qui me la vendit sur le bord de la mer.

La reine, à ces mots, envisagea l'hydropique, et le reconnut pour le capitaine à qui elle avait en effet été vendue. Elle ne fit pas semblant de le connaître non plus que les autres, et elle le laissa poursuivre ainsi son discours. Je regarde donc, ajouta-t-il, mon mal comme une punition du ciel.—Et moi, s'écria un des étrangers, j'envisage aussi les fureurs dont je suis de tems en tems possédé, comme un châtiment que je mérite bien, pour vous avoir vendu cette même esclave que vous embarquâtes avec vous malgré elle. Je suis encore plus coupable que vous, car c'était une personne libre, à qui je devais la vie, et par reconnaissance je vous la livrai et la mis dans l'esclavage.

Ces paroles firent aussi connaître à Repsima que

l'homme qui venait de parler était celui qu'elle avait délivré de la mort pour soixante sequins. Alors elle dit aux six étrangers : Je veux bien faire des prières pour vous procurer quelque soulagement. Retournez à votre caravanserail, et revenez ici demain à la même heure. L'aveugle et le paralytique peuvent être guéris, pourvu qu'ils fassent un aveu sincère des crimes qu'ils ont commis. Je sais leurs aventures; mais j'exige d'eux qu'ils soient sincères, et qu'ils ne mettent dans leur récit aucune fausse circonstance, car ils s'en repentiraient. Au lieu de m'intéresser pour eux, je les punirais très-rigoureusement.

Pour les autres, poursuivit-elle, je leur promets dès ce moment de faire des vœux pour eux, car ils ont déjà dit la vérité.

Les six étrangers reprirent le chemin de leur caravanserail. Il y en avait déjà quatre fort satisfaits. Le frère de Temim et l'esclave nègre étaient seuls dans la tristesse. Ils auraient mieux aimé demeurer toute leur vie dans l'état où ils se trouvaient, que d'être obligés de faire un aveu public de leur trahison et de leur fureur. Ils tâchaient de dérober leur chagrin aux yeux de ceux qu'ils avaient offensés; ils passèrent la nuit sans goûter le moindre repos.

Cependant le lendemain matin, il leur fallut suivre les autres. Ils se rendirent tous au palais, et parurent devant la reine, qui était sur son trône, comme

le jour précédent. Eh bien! leur dit-elle sitôt qu'elle les aperçut, l'aveugle et le paralytique sont-ils dans la résolution de ne rien déguiser? Malheur à celui des deux qui ne dira pas la vérité. Alors le nègre s'avança tout honteux et plein de frayeur : comme il vit bien qu'il ne trouverait pas son compte à mentir, il résolut, au hasard de tout ce qu'il en pouvait arriver, de faire un récit sincère de ce qui s'était passé chez son maître au sujet de Repsima. Il avoua qu'il avait conçu une passion violente pour cette dame, et qu'enfin s'en voyant méprisé, pour la perdre, il s'était déterminé à tuer le fils unique de l'Arabe.

225e JOUR.

Lorsque le nègre eut tout avoué. Voilà, dit-il, quel est mon crime, et le ciel m'est témoin que je m'en repens. —Ah traître! s'écria le voleur arabe, transporté de colère, c'est donc toi qui m'as ravi mon fils unique? O reine, ajouta-t-il en s'adressant à Repsima, permettez que je lui tranche la tête en

ce moment. Un scélérat qui a été capable de commettre le forfait qu'il vient d'avouer, n'est pas digne de vivre! — Non, lui répondit la reine, je ne veux pas que vous lui ôtiez la vie. Je vous entends, princesse, répliqua l'Arabe; vous vous opposez à ma fureur fort justement. Il vaut mieux que ce misérable demeure paralytique. La mort finirait trop tôt ses peines. — Vous vous trompez, repartit Repsima, ce n'est point pour prolonger ses maux, que je souhaite qu'il vive. Puisqu'il se repent de son crime, il faut prier le Très-Haut de le lui pardonner. Alors elle se prosterna au pied de son trône, et l'on vit aussitôt le corps du nègre reprendre son mouvement.

Tous les spectateurs furent surpris d'une chose si merveilleuse, et donnèrent mille louanges à Dieu et à la reine. Elle pria aussi pour l'hydropique et pour le furieux, et ces deux hommes furent parfaitement guéris. Alors Temim ne doutant point que son frère ne recouvrât la vue, lui dit : O Revendé! c'est à toi de parler, la reine n'attend que cela pour faire un nouveau miracle en ta faveur. — Oui, mais, dit Repsima, qu'il conte son histoire, et qu'il prenne garde de dire quelque chose qui ne soit pas véritable, car je sais toutes ses aventures, et s'il y mêle le moindre mensonge, le châtiment est tout prêt. Revendé jugeant par ces paroles, que s'il s'obstinait à se taire, ou qu'il osât mentir, il serait puni sur-le-champ, et

n'éviterait pas la confusion qui l'empêchait de parler, prit enfin le parti d'avouer tout. Comme il se repentait effectivement d'avoir trahi son frère, et qu'il croyait sa belle-sœur morte, il fit un récit fort touchant de ses perfidies, sans y chercher d'excuses.

Lorsqu'il eut achevé de parler, la reine dit : Il a été fort sincère, et il n'a rien avancé qui ne soit conforme à la vérité. Temim, à ces mots, qui lui faisaient connaître toute la malignité de son frère, et l'innocence de Repsima, fit un grand cri et tomba évanoui. Quelques officiers de la reine accoururent à son secours, et lorsque par leurs soins il eut repris l'usage de ses sens, il alla se prosterner devant le trône, et dit : O ma princesse! souffrez que je ramène ce perfide frère à Basra. Je ne demande plus sa guérison, je ne respire plus que sa mort. Je veux le conduire au lieu même où ma femme a été enterrée toute vive, et l'assommer là. Vous voyez que son crime est trop noir pour que je puisse le lui pardonner.

La reine demeura quelque tems sans répondre, parce qu'elle pleurait sous son voile, tant elle était touchée de l'état où elle voyait son époux. Après qu'elle eut essuyé ses pleurs, elle adressa ce discours à Temim : O marchand de Basra! je vous conjure de modérer votre colère pour l'amour de moi. Votre frère, à la vérité, a commis un grand forfait; mais

puisqu'il le confesse publiquement, et qu'il se le reproche à lui-même, souvenez-vous que vous êtes tous deux formés du même sang, et remettez-lui le châtiment dont vous vouliez le punir.

A ces paroles, Temim, répondit : C'est à votre majesté d'ordonner. Vous souhaitez que j'oublie sa faute, je consens de l'oublier, pourvu qu'il en fasse une sincère pénitence, et qu'il n'accuse plus personne faussement. A peine le marchand de Basra eut-il dit à la reine qu'il pardonnait à Revendé, que cette princesse se mit la face contre terre, à prier le ciel de rendre la vue à l'aveugle. Sa prière fut exaucée ; à l'instant même Revendé reprit la faculté de voir.

A ce spectacle, les applaudissemens se renouvelèrent. Toute l'assemblée recommença de louer Dieu et la reine, qui renvoya les étrangers au caravenserail, en leur disant : Revenez encore ici demain, vous pourrez voir des choses qui vous surprendront peut-être plus que celles dont vous êtes étonnés aujourd'hui. Le jour suivant, ils ne manquèrent pas de revenir au palais. La reine appela Temim, et l'obligea de s'asseoir sur un fauteuil d'or, qu'elle avait fait mettre auprès du trône pour cet effet. Ensuite elle lui dit : O marchand de Basra, tu as bien essuyé des peines et des chagrins. J'entre dans tes malheurs, et pour te les faire oublier, j'ai résolu de te donner en

mariage la plus belle de mes filles esclaves, et tu demeureras dans ma cour, si tu veux.

Au lieu d'accepter la proposition de la reine, Temim se prit à pleurer, et dit à la reine : Votre majesté me comble de grâces, et je suis pénétré de toutes ses bontés; mais je la conjure de ne me pas savoir mauvais gré si je refuse l'offre qu'elle me fait de la main d'une de ses esclaves : tant que je vivrai, une autre femme que Repsima est toujours présente à mon esprit. Je ne puis me consoler de l'avoir perdue, et je suis dans la résolution d'aller passer le reste de mes jours à la pleurer sur l'endroit où elle a été si injustement enterrée toute vive.

226e JOUR.

Repsima fut ravie de retrouver son époux si fidèle, et, charmée du refus qu'il faisait d'une jeune esclave, elle lui dit : Si je priais le Tout-Puissant de ressusciter cette femme dont la perte t'afflige tant, serais-tu bien-aise de la revoir, et si tu la revoyais, la re-

connaîtrais-tu ? En disant ces paroles, elle leva son voile, et Temim reconnut Repsima.

La joie qu'il eut de rencontrer sa femme ne put être égalée que par l'étonnement où furent le voleur arabe et son esclave, le capitaine hydropique et le jeune homme, furieux d'apercevoir dans la reine les traits de la personne qu'ils avaient offensée. Cette princesse embrassa Temim, et conta ses aventures en présence de tous les seigneurs de sa cour, qui les admirèrent. Puis elle fit donner au voleur arabe dix mille ducats d'or avec une riche veste de brocard et une robe magnifique pour sa femme, mille ducats au jeune homme qui l'avait vendue. Après cela, elle se leva de dessus son trône, prit Temim par la main, et le mena dans son cabinet, où ils se mirent tous deux en prière pour remercier le ciel de les avoir rassemblés. Ensuite Repsima dit à son époux : Puisque les lois du royaume ne me permettent pas de me dépouiller de l'autorité souveraine pour vous en revêtir, du moins vous demeurerez dans mon palais, et vous y partagerez avec moi la douceur d'une vie agréable, et nous ferons à votre frère un sort dont il aura sujet d'être content. En effet, Revendé devint bientôt premier ministre, et s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il gagna l'estime et l'amitié de tous les habitans de l'île.

Le vieillard qui contait cette histoire au comman-

deur des croyans et à sa favorite, se tut en cet endroit. La belle Sultanum en parut fort satisfaite, et le calife, pour lui marquer combien il en était content aussi bien que de l'histoire des deux génies, lui fit donner mille sequins d'or. Le jeune homme qui avait raconté les aventures de Nasiraddolé et d'Abderrahmane, reçut aussi la même somme du trésorier d'Harroun Arraschid.

Après ces traits d'une constance admirable, dit alors Sutluméme, permettez-moi de vous dire un conte qui mérite aussi votre intérêt.

HISTOIRE DES DEUX PIGEONS [1].

Deux pigeons s'aimaient au point de n'avoir que le même nid pour demeure ; et la provision de grains et d'eau qu'ils y avaient en abondance, leur faisait préférer ce genre de vie retirée à tous les délices du monde, qu'une résolution réfléchie et appuyée sur de puissans motifs de retraite les avait déterminés à abandonner. L'un se nommait Bazendeh, et l'autre Nevazendeh. Unis par le caractère et les mêmes inclinations, ils passaient des jours heureux ; chaque aurore voyait croître leur amour, et était le

[1] Ces contes sont traduits par Galland. Celui-ci a fourni à La Fontaine sa belle fable des deux pigeons.

témoin du serment qu'ils se faisaient mutuellement de ne se séparer jamais. Cependant le tems, qui détruit tout, parut être jaloux de la durée d'une union si intime, et leur apprit qu'il faut se défier des résolutions les plus fermes. Bientôt succédèrent à l'amitié la plus tendre, l'indifférence et le dégoût de n'habiter toujours que le même lieu.

Ces idées long-tems combattues, mais sans succès, forcèrent enfin Bazendeh à déclarer à son ami le sujet de sa mélancolie : Ma chère amie, lui dit-il, prétendons-nous passer toute notre vie dans ce nid, comme dans une prison? pour moi, je ne puis vous cacher que j'ai le plus vif désir de voyager et de voir un peu le monde. Je conçois qu'en le faisant je verrai beaucoup de choses extraordinaires qui, en m'instruisant, me procureront de l'expérience. Le sabre n'est pas destiné à rester dans le fourreau, mais pour agir dans les combats ; et la plume ne met pas au jour tant de belles productions d'esprit en demeurant dans son étui, mais en faisant son chemin sur le papier. Le ciel, qui est toujours en mouvement, est à l'endroit le plus élevé de l'univers ; la terre, qui est dans un repos continuel, est foulée aux pieds des hommes et des animaux. C'est dans les voyages enfin que l'on s'instruit, et que l'on acquiert de l'honneur, des richesses et de la vertu.

Nevazendeh n'était nullement touché de la pas-

sion qui obligeait Bazendeh à lui tenir ce langage : Cher et inséparable Bazendeh, reprit-il, il m'est aisé de juger, par ce que vous me dites, que vous n'avez pas éprouvé les peines que l'on souffre dans les voyages, ni les fatigues qu'il faut essuyer dans les pays étrangers, et vous ignorez sans doute la maxime très-véritable qui dit que les voyages ne sont semés que d'afflictions et de chagrins inévitables, et une autre qui porte que la séparation d'avec ce que l'on aime (je suppose que vous êtes dans le même cas), affecte le cœur et ôte toute espèce de repos. Le beau plaisir de se trouver à la fin de chaque journée, sur le bord d'un chemin, saisi de crainte et de frayeur!

— Je ne nie pas, repartit Bazendeh, que l'on ne souffre en voyageant; il y a de la fatigue à essuyer, j'en conviens; mais on en est bien récompensé par le plaisir que l'on a de passer de province en province, et de voir tous les jours quelque chose de nouveau et d'extraordinaire. On se fait à la fatigue, et pendant que l'on est occupé des choses que l'on remarque, on est peu sensible à ce que l'on souffre.

— A la bonne heure, reprit Nevazendeh, voyagez par le monde, voyez-en toutes les beautés; mais que ce soit en la compagnie de vos amis. On ne peut goûter de vrai plaisir, même en voyant les plus beaux objets, lorsqu'on est éloigné de ses amis intimes, et

de ses parens; c'est absolument ce qui ne peut pas être. C'est aussi ce qui a fait dire que la séparation d'avec ses amis est une image de l'enfer. Mais l'on peut encore dire avec plus de raison, que l'enfer est l'image de tout ce que fait souffrir l'absence. Ainsi, puisque, par la grâce de Dieu, vous avez de quoi vivre largement, et une demeure commode, contentez-vous de votre bonheur : ne vous abandonnez pas si facilement à une passion mal réglée, qui vous entraîne, et demeurez dans l'état où vous êtes.

— La pensée de notre séparation, répliqua Bazendeh, ne doit pas si fort vous alarmer. L'on trouve des amis autant que l'on veut, et l'on n'en a pas sitôt perdu un, qu'il est aisé d'en retrouver un autre. Vous avez sans doute entendu ce qu'un poète dit là-dessus, en ce sens : Ne vous attachez pas trop à aucun ami ni à aucun pays; les hommes sont en si grand nombre qu'il n'y en manque pas, et la terre et la mer sont d'une vaste étendue. Si ce raisonnement ne vous satisfait pas, prenez la chose d'un autre sens, et considérez que l'absence n'est pas fâcheuse à un point, qu'elle n'ait encore ses douceurs; et que les plaisirs de l'amitié, et même de l'amour, les plus satisfaisans, ne sont pas tous renfermés dans la possession de ce que l'on aime.

227e JOUR.

A ce discours, Nevazendeh s'écria : Ah Bazendeh! vous trouverez des amis en voyageant, je l'avoue, mais ce seront des amis passagers, et ils ne seront amis qu'autant de tems que vous serez ensemble. Je vois bien pourquoi vous vous obstinez si fort à vouloir voyager, sur quelqu'apparence de plaisir et de satisfaction que vous entrevoyez; c'est que vous n'avez pas encore senti ce qu'il en coûte pour se séparer d'un véritable ami. Je ne puis m'empêcher de vous répéter que rien au monde n'est plus fâcheux que d'abandonner son pays et ses amis; et que, sans parler de la difficulté des chemins, l'on s'expose à mille accidens et à mille dangers. Rendez-vous donc aux vœux d'un ami qui vous chérit, et qui veut vous éviter le repentir que vous causera infailliblement l'exécution d'un dessein dont l'issue ne peut que vous être funeste.

— Cela passe votre connaissance, interrompit

Bazendeh ; cessez de me parler davantage des peines et des fatigues que l'on souffre dans les voyages. Il faut les avoir essuyées pour savoir ce que c'est que de vivre, et pour acquérir un esprit mûr. Ne savez-vous pas que la viande crue ne se cuit qu'à force d'être tournée et retournée devant le feu ?

— Je vois bien, dit encore Nevazendeh, que vous êtes résolu de vous éloigner de moi, et que la considération d'une amitié aussi ancienne que la nôtre n'est pas capable de vous arrêter. Vous devriez cependant écouter le conseil d'un sage, qui dit qu'il ne faut jamais se détacher d'un vieil ami, pour se donner au premier venu, dont on ne se trouve jamais bien. Mais vous voulez voir d'autres pays, pour suivre la maxime pernicieuse de ceux qui se flattent et disent que chaque nouveauté a sa douceur et son plaisir particulier. Puisqu'il n'est pas possible que les conseils que je vous donne avec tant de chaleur échauffent la froideur de votre cœur insensible, il est inutile de vous parler davantage. Souvenez-vous seulement de ce que je vous prédis, que la fin de votre voyage ne sera pas heureuse ; que vous vous repentirez de l'avoir entrepris ; et, ce qui m'afflige le plus, que votre repentir sera accompagné de chagrins et de mortifications très-sensibles.

La contestation finit en cet endroit ; les deux pigeons s'embrassèrent et versèrent des larmes en se

disant adieu, et Bazendeh se sépara et partit. En ce moment, Nevazendeh, les yeux baignés de larmes, ne put s'empêcher de dire : Mon ami s'éloigne de moi, en me donnant le coup de la mort. Tout le monde redoute la nuit de la mort, et moi j'abhorre le jour d'un départ.

Bazendeh, qui n'était pas encore assez éloigné pour ne pas entendre ces paroles, n'en fut pas plus touché que des conseils qu'il n'avait pas voulu écouter. Il prit son vol, et s'éloigna en s'élevant dans l'air. Il vola long-tems par d'agréables campagnes qui le divertirent; et vers la fin du jour, il alla se poser dans un jardin qui était à l'abri d'une haute montagne, dont la verdure, les eaux et l'émail d'une grande variété de fleurs, faisaient un spectacle admirable. Cela lui plut extrêmement, et il admira le tout dans le détail avec beaucoup de satisfaction. Après que le soleil fut couché, lorsque les ténèbres commencèrent d'obscurcir l'horizon, il se posa sur un des plus beaux arbres du jardin, qui semblait être une greffe du Toba [1] du paradis terrestre, dans l'intention d'y passer la nuit tranquillement. Mais il eut à peine le tems de se remettre de la fatigue du chemin qu'il venait de faire, qu'un vent impétueux couvrit tout-à-coup de nuages épais l'air, qui était auparavant

[1] Arbre que les mahométans placent dans leur paradis.

fort serein. Les éclairs et le tonnerre qui suivirent, interrompirent le repos dont l'univers commençait à jouir; et Bazendeh, effrayé du bruit, et de voir l'air tout en feu, fut encore assailli d'une grosse grêle ; de sorte que loin de dormir, il était fort embarrassé de sa contenance, pour se garantir du danger où il était. Il changeait de place à chaque moment, pour se faire un abri des branches ou des feuilles contre la grêle et la pluie : cela ne lui servait presque de rien; et l'orage augmentait toujours avec un vent véhément, et une pluie si forte, qu'elle semblait menacer d'un second déluge. Il essuya tout ce mauvais tems qui continua jusqu'au matin. Au plus fort d'un tems si fâcheux, il rappela son nid en sa mémoire, et il regretta la compagnie de son ami Nevazendeh. Ah! disait-il avec de profonds soupirs, si j'avais cru devoir tant souffrir en me séparant d'avec vous, jamais je ne m'en serais éloigné d'un seul moment!

La nuit disparut enfin, et dès qu'il fut jour, Bazendeh reprit son vol; mais il était incertain s'il retournerait à sa demeure, ou s'il poursuivrait son voyage. Il ne s'était pas encore déterminé, lorsqu'il aperçut un faucon qui, en cherchant sa proie, avait déjà jeté l'œil sur lui, et fendait l'air d'une vitesse et d'une force incroyable pour le saisir entre ses griffes, dont il était aussi sûr que si elles eussent été de fer.

228e JOUR.

A cet objet, il serait difficile d'exprimer de quelle frayeur Bazendeh fut frappé. Il ne savait plus où il en était; toute grande qu'était alors la lumière du jour, ses yeux ne voyaient que des ténèbres, et il lui semblait que le monde était une prison pour lui: les forces lui manquaient enfin, et il tremblait comme la feuille, tant il craignait de perdre la vie. En effet, parmi les faibles oiseaux, c'est un terrible embarras que d'être poursuivi par un faucon. En ces momens si pressans, il se souvint encore des sages conseils de Nevezendeh, mais avec la mortification la plus sensible que l'on puisse s'imaginer; et cela le jeta dans un abattement à demeurer immobile, et à ne rien faire pour se sauver. Il fit néanmoins un effort, avec des vœux et une promesse solennelle, s'il pouvait sortir heureusement du danger qui le menaçait, de ne plus considérer son cher Nevazendeh que comme un élixir, qui l'aurait retiré de l'anéantissement,

et de n'avoir jamais la pensée de voyager une autre fois. Il poussa encore sa protestation plus loin : il fit serment de ne jamais prononcer le mot de voyage tant qu'il vivrait, et de ne faire jamais le moindre pas pour s'éloigner de son nid, s'il pouvait une fois y arriver ; et cette résolution parut avoir contribué à le tirer d'un pas si dangereux.

Comme l'heure fatale de Bazendeh n'était pas encore venue, selon le mot qui porte que Dieu dispose des choses qu'il veut être exécutées, dans le tems que le faucon le poursuivait, un aigle cherchait du haut de l'air une proie qui lui fût convenable, et il aperçut ce qui se passait entre lui et le pigeon : Chose étrange ! dit-il en lui-même, peut-on voir rien de pareil ? j'ai soif, comme dit le proverbe, et au lieu d'une eau salutaire, je trouve devant moi une eau empoisonnée. Il est vrai qu'un pigeon est un morceau méprisable, et de trop peu de conséquence pour moi ; dans la faim néanmoins qui me dévore, c'est de quoi l'apaiser et me consoler en attendant une meilleure aventure dans quelques heures. En même-tems l'aigle fondit en terre, pour prévenir le faucon, et lui enlever le pigeon de devant le bec. Comme le faucon, qui ne manquait ni de courage ni de forces, vit qu'il ne pouvait éviter de céder à l'aigle, il ne se soucia pas de perdre sa proie, pourvu que l'aigle n'en eût pas plus que lui ;

et pour l'en empêcher, il alla l'attaquer. Alors il s'éleva une guerre cruelle entre les deux oiseaux, à coups de bec et de griffes. Bazendeh les laissa aux prises : il ne manqua pas l'occasion de se sauver. Il s'échappa, et alla se fourrer sous des pierres, dans un trou si étroit, qu'un nid de moineau est d'une lieue d'étendue à le comparer avec ce trou; et il y demeura tout le reste du jour et la nuit, avec bien de la peine et de la douleur.

Le lendemain, dès que le soleil parut, quoique Bazendeh fût extrêmement faible d'avoir été si longtems sans manger, il se fit violence néanmoins, et prit son vol le mieux qu'il put, après avoir regardé à droite et à gauche, et examiné s'il n'avait rien à craindre. En volant, il vit à l'entrée d'un petit bois un autre pigeon, avec du grain devant lui en abondance; et à cet objet, comme la faim le pressait, il alla droit au grain, et se jeta dessus avec d'autant plus de confiance, qu'il voyait auprès un pigeon comme lui, avec lequel il était bien aise de faire amitié en passant. Il eut à peine avalé un grain ou deux, qu'il se sentit le corps embarrassé dans des filets. Il se lamenta, et en se plaignant au pigeon de sa mauvaise foi, il lui dit : Mon frère, j'ai vu que vous étiez de même espèce que moi; et sachant que chaque oiseau a de l'inclination pour son semblable, j'étais venu pour faire connaissance et m'en-

tretenir avec vous. Pourquoi ne m'avez-vous pas averti, et pourquoi avez-vous ainsi manqué de pratiquer à mon égard le droit d'hospitalité? je me fusse gardé de ce danger, et j'eusse continué ma route jusqu'où je devais aller.

— Cher hôte, répondit le pigeon, l'on ne peut que rarement éviter ce qui doit arriver, et lorque l'arrêt du destin est prononcé, aucune prévoyance ne peut soustraire à ses coups. N'avez-vous jamais entendu dire que les plus clairvoyans et les plus spirituels sont eux-mêmes étonnés et étourdis à la présence du destin, et que lorsque l'on en sent l'effet, il n'y a d'autre remède, que celui de se résigner, et de se soumettre à la volonté de Dieu? Lorsqu'une fois la destin a passé en commandement au conseil éternel, et qu'il a été couché sur le registre de la toute-puissance, sachez que vous, et les oiseaux les plus fameux, descendent des branches où ils sont posés, pour venir se laisser prendre dans les filets. Ainsi, puisqu'il était résolu de toute éternité que vous fussiez pris, il n'y a pas d'autre remède que de souffrir votre mal sans murmurer. Vous savez le proverbe qui dit que l'oiseau pris dans les filets doit prendre patience.

— Il ne s'agit pas ici de faire parade de votre éloquence, ni de votre mémoire, repartit Bazendeh, dites-moi seulement si vous pouvez m'indiquer un

moyen pour me tirer d'ici, je vous en saurai gré, et vous trouverez la récompense qu'une aussi bonne action vous aura méritée.

— Mais vous n'y pensez pas, reprit le pigeon; si je savais ce que vous me demandez, et s'il m'était possible de contribuer à délivrer quelqu'un, je n'aurais pas le pied lié, comme vous le voyez, et je commencerais par me délivrer moi-même, sans attendre, aussi vainement que je l'ai fait jusqu'à présent, les caravanes des oiseaux pour me procurer une liberté après laquelle je soupire. De la manière dont vous me parlez, vous ressemblez assez au jeune chameau qui, fatigué de marcher en voyageant avec sa mère, lui disait en pleurant : Mère sans amour, arrêtez-vous un peu ; jusqu'à quand voulez-vous donc marcher ? Est-ce ainsi qu'une mère doit avoir compassion de son fils ? Moi, pauvre petit chameau, à qui vous avez donné la vie, je n'ai plus de forces, et je vais périr par votre faute. Fils étourdi et dépourvu de bon sens, répondit la mère, ne vois-tu pas que ce que tu demandes ne dépend pas de moi, et n'est nullement en mon pouvoir ? Ne jetterais-je point à terre le fardeau dont je suis chargée, et ne me délivrerais-je pas de la fatigue de marcher sur les épines, sans différer plus long-tems, si j'étais libre de le faire ? Plût à Dieu que cela fût ! jamais on ne me verrait dans les caravanes, liée à la queue d'un autre chameau.

229e JOUR.

Bazendeh, n'écoutant que son désespoir, se mit à battre des pieds et des ailes. Heureusement les filets étant vieux et pourris, se rompirent par les efforts qu'il fit, et il se mit en liberté. Il prit aussitôt la route de son pays natal; et, satisfait d'avoir la vie sauve, il ne songea plus à la faim : il passa près d'un village, où, pour se délasser un peu, il alla se poser sur un mur près d'un champ nouvellement semé. Un jeune paysan, muni d'une arbalète, gardait ce champ, et se promenait à l'entour; dès qu'il aperçut le pauvre voyageur, il forma le projet de le tuer, pour se procurer par là un régal dont son imagination savourait déjà les délices. Se croyant donc presque sûr de sa proie, il tire sans ajuster sur le pauvre Bazendeh, qui ne s'attendait à rien moins qu'à cet accident; le coup porte dans une de ses ailes, et le précipite dans un puits à peu de distance de l'endroit où il s'était posé : heureusement il ne se trouvait point d'eau de-

dans, et sa profondeur fit désespérer au jeune paysan de pouvoir l'en retirer.

Bazendeh resta dans ce pitoyable état le reste du jour et la nuit qui suivit. Lorsqu'il fut revenu de l'évanouissement que lui avait causé sa chute, il se rappela avec douleur les prédictions de Nevazendeh, et croyant parler à cet ami, il lui adressait ces mots : Où est l'heureux tems, disait-il, où j'étais continuellement près de vous, et que je ne jetais mes regards sur aucun autre objet ? Rien alors n'égalait mon bonheur, et je passais mes jours le plus agréablement du monde. Le jour suivant, comme il se sentit assez bien remis de sa douleur et de son étourdissement, il gagna le haut du puits avec assez de peine ; et de là, malgré sa faiblesse, il prit son vol et arriva à son nid vers le midi.

Nevazendeh connut au battement des ailes que c'était Bazendeh qui arrivait ; il alla au-devant, et en l'abordant : Je ne sais, lui dit-il, comment vous exprimer la joie que j'ai de vous revoir. Ils se firent plusieurs complimens l'un et l'autre ; mais quand Nevazendeh se fut aperçu combien Bazendeh était changé : Cher ami, cher compagnon de mes jours, lui demanda-t-il, que veut dire cette faiblesse ? d'où vient que vous baissez les ailes, que vous êtes si changé, et que je ne reconnais plus cet air de santé que vous aviez quand vous partîtes ?

— Cher Nevazendeh, répondit Bazendeh, je vous conjure au nom de Dieu, si vous m'aimez encore, de ne me pas faire de demandes sur le mauvais état où vous me voyez. Ne m'interrogez pas sur mes douleurs, ni sur les soupirs cuisans que je n'ai cessé d'avoir, durant le peu de tems de mon absence. Il me serait impossible de vous expliquer en détail même la moindre partie de ce que j'ai souffert depuis que je me suis éloigné de votre présence. Il me faudrait trop de tems pour vous raconter et exprimer la grandeur de mes maux avec toutes leurs circonstances. Pour vous dire la chose en peu de mots, j'avais entendu dire que les voyageurs rapportaient de belles expériences de leurs voyages : de celle que je viens de faire, je conclus que jamais, tant que je vivrai, l'envie de voyager ne me tentera ; que je ne sortirai point de mon nid, à moins qu'un malheureux destin ne m'y contraigne, et que de mon bon gré je ne changerai pas le plaisir de voir un ami comme vous, pour le déplaisir et le chagrin d'une fâcheuse absence. Non, je ne m'aviserai point de m'éloigner de vous d'un seul pas. Je sais trop bien présentement ce que l'on souffre en ne voyant pas ce que l'on aime.

Une des filles de la princesse, qui avait écouté avec attention le conte de Sutluemmé, dit alors : Si ma maîtresse le permet, je lui raconterai une his-

toire qui prouve que tout n'est pas péril à voyager. Faruknaz le voulut bien, et l'esclave parla ainsi :

HISTOIRE DES DEUX VOYAGEURS [1].

Salem et Ganem étaient amis, et faisaient ensemble un voyage de plusieurs journées. Un jour ils arrivèrent à une haute montagne, et en la côtoyant par le bas, ils rencontrèrent une fontaine dont l'eau était fraîche et excellente. Près de la fontaine était un canal d'eau vive, bordé et ombragé de cyprès, de pins et de platanes, au milieu d'une prairie parsemée de fleurs qui rendait encore le lieu plus agréable. Tous ces agrémens invitèrent les deux voyageurs à s'y arrêter et à prendre un peu de repos, pour se remettre de la fatigue d'un fâcheux désert qu'ils venaient de traverser ; ils choisirent un endroit commode, où ils s'assirent sur l'herbe. Après qu'ils se furent délassés quelque tems, ils se promenèrent autour de la fontaine, et le long du canal. Ils s'approchèrent aussi de l'endroit par où l'eau de la fontaine se jetait dans un grand bassin, et sur le bord ils aperçurent un marbre blanc orné de caractères d'azur, si bien formés, qu'il était aisé de juger de l'excellence de l'ouvrier qui les avait gravés ; l'inscription était con-

[1] La Fontaine a pris aussi cette fable.

çue en ces termes : « Voyageur, qui honores ce lieu
» de ta présence, nous avons un logement magnifi-
» que pour te recevoir, si tu veux être notre hôte,
» mais à condition que tu passeras ce canal à la
» nage, sans craindre sa profondeur, ni la rapidité
» du courant de l'eau. Quand tu seras sur l'autre
» bord, tu chargeras sur tes épaules le lion de
» marbre posé au pied de la montagne, et, sans hé-
» siter, tu le porteras tout d'une course et tout d'une
» haleine jusqu'au sommet, sans avoir égard ni
» aux lions rugissans que tu pourrais rencontrer, ni
» aux épines dont le chemin est jonché. Ces choses
» exécutées, tu seras heureux pour jamais. L'on
» n'arrive pas au gîte si l'on ne marche. Qui ne
» travaille point, n'obtient pas ce qu'il souhaite.
» La lumière du sommeil remplit tout l'univers ; les
» moins délicats et les plus déterminés en reçoivent
» et en souffrent les rayons les plus vifs et les plus
» ardens. »

La lecture achevée, venez, dit Ganem à Salem, entrons en cette lice, et surmontons le péril qu'on nous propose. Faisons nos efforts, éprouvons si la promesse de ce talisman est véritable ; tentons, voyons ce qui nous en arrivera.

Cher ami, répondit Salem, il y aurait peu de bon sens de s'exposer à un danger aussi évident, sur une simple écriture, qui promet un bonheur fort incer-

tain. Un homme raisonnable ne voudrait pas hasarder sa vie pour un bien aussi imaginaire que celui-là ; et jamais sage ne s'engagera à un danger présent et visible, pour un plaisir qui n'a point d'apparence. Croyez-moi, mille années de délices ne valent pas la peine que l'on expose sa vie un seul moment pour en jouir.

230e JOUR.

Ganem ne se paya pas de ces maximes. Camarade, répliqua-t-il, la passion de vivre à son aise sans rien hasarder est l'avant-coureur d'une vie méprisable et ignominieuse ; mais on court à la gloire et à la félicité, en s'exposant aux dangers. Qui donne dans la mollesse, ne goûte ni la joie, ni le plaisir d'avoir souffert, et qui craint le mal de tête, se prive de la douceur du bon vin. Qui a du courage, ne borne pas son bonheur à mener une vie privée et misérable. Le véritable repos est celui dont on jouit, lorsqu'on est élevé au-dessus des autres. Ne délibé-

rons pas plus long-tems. Il n'est pas moins de notre honneur que de notre intérêt de ne pas continuer notre voyage que nous n'ayons monté au haut de cette montagne, malgré le courant rapide, malgré les lions et malgré les épines. Nous souffrirons quelque chose, mais après cela, il est à croire qu'en récompense de nos peines, et des déserts que nous aurons passés, nous trouverons de belles campagnes.

—Faites ce qu'il vous plaira, répliqua Salem; pour moi, je ne puis m'empêcher de vous dire encore qu'il n'y a pas moins de folie d'entreprendre ce que vous prétendez, que de vouloir voyager par un désert dont on n'est pas certain de trouver bientôt l'extrémité, ou de naviguer sur une mer dont on ne trouve jamais le rivage. En quelqu'entreprise que ce soit, il ne faut pas moins savoir comment on en sortira, l'endroit par où l'on doit la commencer, afin de ne pas travailler inutilement, et de ne pas exposer sa vie, que nous devons chérir plus que toutes choses du monde. Ecoutez encore le sentiment d'un sage, qui dit : « En quelqu'endroit que vous deviez
» entrer, n'avancez jamais le pied, qu'auparavant
» vous n'ayez bien affermi la place où vous voulez le
» poser, et que l'ouverture par où vous devez en
» sortir ne soit suffisamment large. »

De plus, peut-être que cette écriture n'est pas

bien correcte, ou qu'on l'a mise là simplement pour se divertir, et pour abuser de la simplicité des sots ; peut-être aussi que l'eau est insurmontable, et qu'il n'est pas possible de gagner l'autre bord. Je veux que vous la passiez ; mais quand vous l'aurez passée, peut-être que vous trouverez le lion de pierre si pesant, que vous ne pourrez pas seulement le lever de terre. Mais je veux que vous l'enleviez, êtes-vous sûr de l'emporter tout d'une course jusqu'au haut de la montagne ? A la fin de tout cela, vous ne savez à quoi aboutiront tant de difficultés. Pour moi, je vous déclare que je ne me suis pas joint à votre compagnie pour partager avec vous un péril de cette nature. Ce que je puis faire, c'est de vous conjurer, comme je le fais, d'abandonner un dessein si mal conçu.

Cette instance de Salem était forte, mais Ganem y résista. Je ne puis, lui dit-il, écouter votre prière, et rien n'est capable de m'empêcher d'exécuter la résolution que j'ai prise. Ni démons, ni esprits, quels qu'ils puissent être, ne m'en détourneront par leurs suggestions. Je sais que vous ne vous êtes pas joint à moi en ce voyage pour me suivre en cela, et je vois que vous ne voulez pas avoir cette complaisance pour moi. Venez au moins, approchez-vous seulement pour voir, et accompagnez ce que je vais faire de vos prières et de vos vœux. Per-

mettez-moi de vous faire souvenir de ce que dit un poète : Je sais que vous n'êtes pas d'un tempérament à boire du vin; ne laissez pas néanmoins de venir et d'entrer au cabaret, pour voir les buveurs le verre à la main.

Quand Salem vit la résolution de Ganem, il lui dit encore : Pour cette raillerie, dont je m'offense, je connais assez que vous ne vous mettez pas en peine de mes avis, et que vous ne voulez pas vous désister de votre dessein, qui n'est appuyé sur aucun bon fondement. Je ne me sens pas l'esprit assez fort pour en soutenir l'exécution de mes yeux. De plus, je ne suis pas curieux de voir un spectacle pour lequel j'ai naturellement de la répugnance. Ainsi je vous laisse faire, et je m'éloigne d'un objet qui me ferait de la peine. En achevant ces paroles, il prit sa besace, dit adieu à Ganem, et reprit son chemin.

Lorsque Ganem fut seul, il se remit à tout événement, et en s'approchant du canal : Il faut, dit-il, que je me plonge en cette mer pour y périr, ou pour en rapporter la perle que j'espère. Avec cette résolution, il se jette dans l'eau, qui était très-profonde et très-rapide; mais il se posséda si bien dans cette action courageuse, qu'il aborda heureusement à l'autre bord. Il reprit haleine, chargea le lion de marbre sur ses épaules, et monta jusqu'au haut de la montagne, d'un même pas, nonobstant les diffi-

cultés qu'il rencontra, et la pesanteur du fardeau qu'il posa à terre en arrivant.

231e JOUR.

De l'autre côté, au pied de la montagne, Ganem aperçut une belle ville, dont les environs, parsemés de maisons de campagne bien bâties, avec de grands jardins, faisaient un très-beau spectacle à voir. Dans le tems qu'il était attaché à considérer ces objets agréables, le lion de marbre poussa un cri si effroyable, que la montagne en trembla, et que toute la campagne voisine en retentit.

A ce cri, qui fut entendu de la ville, les habitans sortirent en foule, et s'acheminèrent vers la montagne, ce qui ne causa pas moins d'étonnement à Ganem que le cri du lion. Les plus signalés et les plus distingués avancèrent à la tête des autres, et rendirent de profonds respects à Ganem, et lui firent de grands complimens, en lui souhaitant toute sorte de prospérités. Ensuite ils lui présentèrent un beau

cheval, richement harnaché. Il monta dessus à leur prière, et ils lui firent cortége jusqu'à la ville, avec tout le peuple qui était sorti au-devant : ils le conduisirent dans un palais magnifique, et le firent entrer dans un bain d'eau de roses, après quoi on le frotta avec des essences de musc et d'ambre. Ils le revêtirent enfin d'un manteau royal, le proclamèrent leur roi, et lui prêtèrent foi et hommage en cette qualité.

Jusque-là Ganem n'avait rien trouvé d'extraordinaire dans les honneurs qu'on lui avait rendus, il les avait regardés comme un effet de la considération singulière de ce peuple envers les étrangers ; mais quand il vit qu'on le proclamait roi, il demanda la raison du choix que l'on faisait de sa personne pour commander et pour régner. Sire, répondit un des chefs, les anciens philosophes de ce pays ont posé un talisman à la fontaine que vous avez vue, et dressé pour ce sujet, sous des constellations faites selon les règles de leur art. Lorsque quelque brave, après avoir passé l'eau à la nage, apporte au haut de la montagne le lion de marbre (ce qui arrive seulement quand le roi de cette ville et de l'état qui en dépend, est mort), la ville, comme votre majesté a pu le voir, va au-devant de lui, au rugissement du lion, et le met sur le trône à la place du défunt. Il y a nombre d'années, et même plusieurs

siècles, que cette coutume est en usage parmi nous.

A ce discours, Ganem connut que toutes les disgràces et toutes les peines qu'il avait souffertes, avaient été autant de degrés pour arriver à cette haute fortune, et que lorsque les belles actions ont la gloire pour but, la gloire, de son côté, fait réciproquement toutes les démarches nécessaires pour être leur récompense.

De cette aventure, ajouta l'esclave, vous pouvez aisément conclure que l'on ne jouit des douceurs qu'après les amertumes. C'est une maxime aussi ancienne que le monde, et vous la trouverez dans tous les livres de la morale.

Cette histoire fit tant de plaisir à la princesse que l'esclave raconta encore celle qui suit.

HISTOIRE DU DERVICHE ET DU VOLEUR.

Un roi fit un jour présent d'une robe de grand prix à un derviche; un voleur des plus fins et des plus adroits en eut nouvelle, et conçut aussitôt le dessein de la lui enlever. Pour le faire réussir, il alla trouver le derviche à son ermitage, et le pria de le recevoir à son service et sous sa discipline, en feignant qu'il voulait abandonner le monde, et apprendre de lui les maximes de la vie spirituelle. Le derviche

le reçut avec beaucoup d'humanité; mais au bout de quelques jours, le voleur abusa de l'estime et de la confiance qu'il s'était déjà acquise auprès du derviche : il s'empara de la robe une belle nuit, et disparut.

Le lendemain matin, quand le derviche ne vit plus ni le novice, ni la robe, il n'eut pas de peine à juger que le novice était un voleur, et qu'il l'avait emportée. Pour tâcher d'en avoir nouvelle, il sortit aussitôt de son ermitage, et prit le chemin de la ville. Occupé de la perte qu'il avait faite, comme il marchait avec action, il rencontra deux beliers qui se battaient et qui se heurtaient la tête si furieusement l'un contre l'autre, que le sang ruisselait des blessures qu'ils se faisaient, et un renard qui se trouva là par hasard léchait le sang répandu sur le champ de bataille. Les beliers animés continuaient le combat, et ils avançaient tête baissée l'un contre l'autre. Après plusieurs assauts, le renard se rencontra entr'eux; ils le heurtèrent en même tems chacun d'un coup si furieux par le milieu du corps, qu'ils lui crevèrent le cœur, et qu'il demeura mort sur la place. Un accident si peu ordinaire surprit le derviche, qui en fit le profit qu'il devait, et passa outre.

Il était si tard lorsqu'il arriva à la ville, qu'il trouva les portes fermées, et qu'il fut obligé de cher-

cher un logement dans le faubourg. Une femme, qui par hasard avait la tête à la fenêtre, se douta qu'il cherchait un lieu de retraite; elle l'appela et lui offrit de le recevoir chez elle. Le derviche accepta l'offre, et la femme, après l'avoir régalé à souper, l'introduisit dans un endroit, où il se mit à réciter ses prières avant que de se coucher.

La femme qui l'avait appelé et reçu avec tant de charité, n'était pourtant pas de celles qui mènent une vie réglée, et qui ont soin de leur réputation. Elle faisait au contraire profession de tenir chez elle des belles filles pour le plaisir des jeunes débauchés. Une de celles qu'elle avait alors dans sa maison, était aimée par un cavalier du voisinage, avec tant de passion, qu'il ne voulait pas que personne que lui la vît. Comme la maîtresse du logis n'y trouvait pas son compte, et que le cavalier, par sa jalousie, éloignait toutes ses pratiques, elle chercha le moyen d'exécuter un dessein détestable, dont l'occasion se présenta la même nuit qu'elle venait de retirer le derviche chez elle; mais sa méchanceté retomba sur elle-même.

Elle avait trouvé le secret d'enivrer le cavalier et sa maîtresse : lorsqu'elle les vit endormis, et qu'elle crut que tout le monde dormait chez elle, elle mit du poison dans un tuyau de roseau, prit le tuyau à la bouche par un bout, et porta l'autre au nez du

cavalier pour y souffler le poison, afin qu'il lui montât au cerveau, et qu'il l'étouffât. Mais dans le moment qu'elle allait souffler, le cavalier éternua avec tant de véhémence, que son souffle fit entrer tout le poison dans la bouche de la femme jusqu'au gosier. Le poison fit son effet avec tant de violence, qu'elle mourut en peu de momens, et par sa mort elle confirma la maxime qui porte que celui qui creuse une fosse pour y faire tomber son frère, y tombe lui-même.

232e JOUR.

Le derviche, témoin de cette aventure, trouva cette nuit si funeste extraordinairement longue, et il n'en vit la fin qu'avec des peines inconcevables ; le jour parut enfin, et il sortit d'un lieu si pernicieux. Il entra dans la ville, et comme il cherchait un autre gîte, il rencontra un cordonnier qui, par vénération envers les derviches, se fit un plaisir de le mener chez lui, et d'ordonner à sa famille de prendre

soin de lui, et de le bien régaler, pendant qu'il était obligé de faire compagnie à quelques amis qui l'avaient invité à un régal.

La femme du cordonnier avait une intrigue d'amour avec un cavalier, qui n'avait pas moins d'amour pour elle, qu'elle en avait pour lui. Leur entremetteuse était la femme d'un chirurgien, si adroite et si insinuante, qu'elle eût été capable, par ses discours, d'accorder le feu et l'eau, de faire descendre les étoiles du ciel en terre, d'amollir l'acier comme de la cire, et de réduire en poussière le rocher le plus dur, si elle s'en fût mêlée. La cordonnière ne vit pas plus tôt que son mari s'absentait, qu'elle prit cette occasion pour se divertir, et qu'elle manda à la chirurgienne de donner avis à son amant de venir la nuit suivante, en l'assurant que rien ne troublerait leurs plaisirs, que les mouches ne l'empêcheraient pas de goûter le sucre dont elle voulait le régaler, et qu'elle serait seule avec lui.

La nuit vint, et sur l'avis le cavalier ne manqua pas de venir au rendez-vous. Mais dans le tems qu'il attendait que la cordonnière ouvrît, le cordonnier arriva, et l'aperçut. Comme il avait déjà du soupçon de ce qui se passait, il ne fut pas plus tôt entré chez lui, ardent de colère, qu'il pensa assommer sa femme de coups; non content de ce traitement, il l'attacha à un pilier, et il se coucha.

Cela scandalisa fort le derviche, qui crut d'abord que le cordonnier battait sa femme par caprice, ou parce qu'il avait bu, et il se reprocha de ne s'être pas présenté pour empêcher ce désordre. Il était encore occupé de cette pensée, lorsqu'il entendit la voix de la chirurgienne qui avait trouvé la porte ouverte, par la précipitation du mari qui ne l'avait pas fermée. Voisine, criait-elle à la cordonnière, d'une voix basse, voisine, à quoi pensez-vous? pourquoi vous faites-vous attendre si long-tems? C'est une honte, venez vite, et ne perdez pas l'occasion. La cordonnière l'appela d'une voix triste, et quand elle fut près d'elle : Voyez, lui dit-elle, l'état où je suis, et si vous êtes raisonnable de me reprocher ma négligence : mon mari a vu l'ami à la porte, il est venu à moi comme un démon enragé, il m'a battue cruellement, et liée comme vous voyez, et il dort présentement. Elle ajouta avec de grands soupirs : Si, dans mon misérable état, je pouvais vous toucher de compassion, vous me détacheriez, et vous souffririez que je vous attachasse à ma place, pendant que j'irais m'excuser d'avoir fait attendre mon amant si long-tems, et je reviendrais d'abord vous délivrer, et me remettre à la même place; vous feriez aussi plaisir à celui que j'aime, qui ne manquerait pas de vous en témoigner de la reconnaissance. Par amitié et par compassion, la chirurgienne lui accorda ce

qu'elle demandait, et se laissa attacher. La cordonnière alla trouver le cavalier qui l'attendait avec impatience; et alors le derviche, qui entendait tout ce qui se passait, comprit le sujet de la colère du mari, et jugea qu'il n'avait pas tort.

Pendant que la cordonnière était dehors, le cordonnier s'éveilla et l'appela; la chirurgienne se garda bien de répondre, parce qu'elle eût tout gâté. Après avoir appelé plusieurs fois sans tirer aucune parole, l'impatience prend au cordonnier, il se lève, court à la chirurgienne, qu'il croyait être sa femme, avec un couteau à la main, lui coupe le bout du nez, et le lui met dans la main: Envoie cela à ton galant, lui dit-il, c'est un beau présent à lui faire. La pauvre chirurgienne, de la peur qu'elle avait d'être découverte, souffrit cet outrage sans ouvrir la bouche, en disant en elle-même : Étrange aventure! Le personnage que je fais est singulier; la cordonnière se divertit, et moi j'en porte la peine.

La cordonnière enfin revint, et fut extrêmement affligée, quand elle sut que son amie était sans nez. Comme elle ne pouvait réparer ce qu'elle venait de souffrir pour elle, elle lui en demanda mille pardons les larmes aux yeux. Elle se remit à sa place, et se fit attacher comme auparavant. La chirurgienne, qui n'avait pas d'autre parti à prendre, retourna chez elle dans une inquiétude extrême de savoir de

quelle manière elle déguiserait la chose à son mari.

La cordonnière, attachée au pilier, rompit le silence au bout d'une heure, et adressant cette prière à Dieu à haute voix, afin que son mari l'entendît : Seigneur, dit-elle, qui commandez dans tout l'univers, Dieu créateur de toutes choses, Dieu tout-puissant, qui maintenez et qui conservez toutes les créatures, rien ne vous est caché ; la vérité vous est connue ; vous savez que mon mari m'a fait ce mauvais traitement par une action condamnable, et pour un fait dont je suis innocente. C'est pour cela que j'implore votre bonté et votre miséricorde. Je vous supplie de rétablir cette partie de mon visage, qui en faisait l'ornement, comme elle était auparavant. Faites paraître mon innocence avec éclat ; ôtez le voile de l'imposture qui la cache, et délivrez-moi d'une infâmie qui va me déshonorer pour jamais, si je parais devant le monde en l'état où je suis.

233e JOUR.

Le mari, qui s'était éveillé, et qui avait entendu cette prière hypocrite : Effrontée, lui cria-t-il, in-

fâme, quelle sorte de prière adresses-tu à Dieu? Ne sais-tu pas que les prières des femmes impures ne sont pas reçues à son tribunal, et que la cour céleste est une cour où les impudiques ne sont pas écoutées? Pour être exaucée, il faudrait que tu eusses la bouche pure et le cœur net.

La femme, sûre de son fait, interrompit le mari : Lève-toi, cruel, s'écria-t-elle ; viens et vois une marque de la puissance infinie de Dieu, qui a eu pitié de mon malheur, et qui a exaucé ma prière, afin que mon innocence soit connue. Oui, Seigneur, vous savez que je suis innocente, et je vous remercie mille fois de la grâce que vous me faites, et de ce que vous me lavez du déshonneur dont j'allais être noircie.

A ce discours le mari, qui, ne savait pas la fin de l'aventure, et qui jamais ne se fût douté d'une si grande malice, se lève avec grand étonnement, se procure de la lumière, et voit en effet que sa femme avait le nez en son entier : J'ai tort, lui dit-il en la déliant, et je vous demande pardon ; jamais il ne m'arrivera de vous traiter de la sorte ; je vous laisse le gouvernement du ménage, et la liberté entière de faire ce que vous voudrez.

La chirurgienne avec le nez coupé, était chez elle dans une grande inquiétude, et elle cherchait de quelle manière elle cacherait son malheur, quel

prétexte elle donnerait à son mari, à ses parens et aux voisins, et comment elle se tirerait d'affaire. Elle était encore plongée dans ces pensées et dans l'irrésolution, lorsqu'un peu avant le jour le chirurgien, qui s'était éveillé, se leva et demanda son étui pour aller panser une plaie. La chirurgienne lui dit de se donner patience, le fit attendre long-tems, et comme le mari la pressait, elle tira un rasoir de l'étui, et le lui jeta en grondant, et en demandant si c'était ce qu'il voulait. Le mari qui était déjà dans l'impatience, lui rejeta le rasoir avec des injures, et c'était ce qu'elle demandait. Elle prit avantage de ce qu'il n'était pas encore jour, et se mit à crier : Ah ciel! j'ai le nez coupé! Et en même tems elle se jeta contre terre, et se roula par la chambre avec grands cris. Le mari demeura confus, et les voisins et les parens qui accoururent, furent dans un grand étonnement de voir sa femme sans nez et toute en sang. Ils chargèrent le mari d'injures, et le mari était tellement troublé, qu'il ne pouvait même ouvrir la bouche, pour nier ou avouer le fait. Le jour parut, les parens assemblés se saisirent de lui, et le conduisirent au juge, chez qui le derviche était déjà, parce qu'il était sorti de chez le cordonnier de grand matin, pour faire des poursuites contre le prétendu novice qui l'avait volé.

Les parens exposèrent le fait au cady, qui de-

manda au chirurgien pourquoi il avait traité sa femme d'une manière si barbare, et parce qu'il ne put apporter une cause légitime, il allait le condamner à la mort, si le derviche, qui savait son innocence, ne se fût approché et n'eût pris la parole : Seigneur, dit-il au cady, cette affaire mérite plus d'attention que vous n'en donnez. Ce n'est pas le voleur qui a emporté ma robe, les beliers n'ont pas tué le renard, ce n'est pas aussi le poison qui a fait mourir la méchante femme, ni le cordonnier qui a coupé le nez de la chirurgienne. Nous sommes tous nous-mêmes la cause de ces différens événemens. A ces mots le cady se tourna de son côté : Ce que vous venez de dire, lui dit-il, est une énigme que l'on ne ne peut entendre, si vous ne l'expliquez.

Pour développer toute l'affaire, le derviche raconta ce qui lui était arrivé, et toutes les choses dont il avait été témoin; et en finissant, il ajouta : Si je ne me fusse pas laissé prévenir par l'ambition de faire des disciples, je n'eusse pas reçu un voleur dans mon ermitage, et je ne lui eusse pas donné lieu de me faire le vol qui m'a amené ici. Si le renard n'eût pas été gourmand et avide de sang, les beliers ne l'eussent pas écrasé. La méchante femme ne se fût pas donné la mort à elle-même, si elle n'eût pas entrepris de faire mourir le cavalier. Et le cordonnier n'eût pas coupé le nez à la chirurgienne,

si elle ne se fût pas mêlée du négoce infâme que je viens de vous raconter. Pour conclusion, rien n'est plus vrai que ce que nous savons tous : Ne faites pas le mal, on ne vous en fera pas. Il faut aussi toujours écouter la voix de l'équité, comme fit un roi des Indes, dont je vais vous conter l'histoire.

HISTOIRE DU ROI DES INDES ET DES BRAMINES [1].

Un prince nommé Salar régnait dans les Indes. L'étendue de ses états, la sagesse de son gouvernement, la valeur et le nombre de ses troupes, le rendaient le monarque le plus puissant de l'Orient. Il avait deux fils qui, par mille belles qualités, méritaient sa tendresse. Ces jeunes princes faisaient l'espoir le plus doux des peuples. La sultane favorite, leur mère, réunissait à une beauté rare l'esprit, les grâces et les talens. Le sultan l'aimait à l'excès. Tout contribuait au bonheur de ce prince. Son grand-visir avait autant de probité que de lumières. Uniquement occupé de la gloire du sultan et du bonheur des peuples, il n'était ni avide, ni ambitieux. Le chancelier de l'empire, par ses vastes connaissances, était l'oracle de son siècle, soit dans ses discours, soit dans ses écrits.

[1] Les contes qui suivent sont traduits par Cardonne.

Ce sultan avait un éléphant blanc, le seul qui fût dans les Indes : il le montait les jours de combat. Cet animal furieux renversait avec sa trompe des bataillons ennemis, et les foulait aux pieds. Ce prince avait aussi deux éléphans noirs, qui ne le cédaient au blanc que par la rareté et l'éclat de la couleur. Deux dromadaires si légers à la course, qu'ils semblaient à peine toucher la terre avec leurs pieds, portaient avec une rapidité incroyable les ordres du sultan, d'une extrémité du royaume à l'autre. On admirait encore, parmi les raretés qu'avait ce prince, un cheval le plus beau de l'univers, et un sabre d'un acier si fin, que rien ne résistait à ses coups.

234e JOUR.

Il y avait eu autrefois, dans les états du sultan, une tribu de bramines qui, livrés à l'erreur et à la superstition, professaient un culte impie. Ce prince, n'ayant pu dissiper leurs ténèbres, irrité de leur ré-

sistance, avait fait périr le plus grand nombre, réduit à l'esclavage leurs femmes et leurs enfans. Quatre cents d'entr'eux étaient échappés à cette proscription : c'étaient des espèces de mages instruits des mystères de la nature, et versés dans toutes sortes de sciences. Le sultan les avait reçus dans son palais et les consultait quelquefois. Ces bramines, devoués en apparence aux volontés du prince, lui portaient dans le fond du cœur une haine mortelle, et attendaient avec impatience l'occasion de la faire éclater. Elle ne tarda pas à se présenter.

Le sultan goûtait une nuit les douceurs du sommeil, lorsqu'il fut troublé par un songe. Il entendit une voix éclatante, et vit deux poissons blancs qui se tenaient tout droits devant lui. Le bruit de la voix l'éveilla ; mais ses yeux appesantis se refermèrent bientôt. A peine était-il rendormi, qu'il aperçut, dans un nouveau songe, deux canards et une oie qui planaient dans le plus haut des airs. L'oie quitta les canards, et se présenta devant le prince, en marchant sur la terre et dans la posture d'un suppliant. Ce prince, réveillé une troisième fois, se rendormit encore, et il vit un dragon monstrueux dont le corps était tacheté de vert et de jaune, qui s'élança sur lui, et avec les replis de sa queue s'entortilla autour de sa jambe : la crainte lui fit jeter un cri. Il se rendormit et eut un quatrième songe. Son visage

et son corps étaient couverts de sang, et il sortait avec abondance de sa bouche. Ce songe l'effraya plus que les autres. Il ne tarda pas à en avoir un cinquième. Il était monté sur un cheval blanc, qui l'emportait malgré lui. Le sultan, effrayé, faisait d'inutiles efforts pour l'arrêter. Il regardait de tous côtés, et voyait avec douleur que personne de sa suite ne venait à son secours : les efforts qu'il avait faits dissipèrent son sommeil; mais il s'y livra de nouveau, et eut un sixième songe. Il crut voir sa tête embrasée : le feu se communiquait et causait un incendie. Le septième et dernier songe fut le plus effrayant. C'était un aigle d'une grandeur énorme, qui fondait sur lui et lui déchirait le corps avec ses serres meurtrières. Le sultan jeta un cri si fort que ses pages accoururent.

Il était trop agité pour goûter de nouveau les douceurs du sommeil. Ces songes si extraordinaires, dit-il en lui-même, m'annoncent les plus grands malheurs. Qui sera assez habile pour m'en donner l'interprétation; ou plutôt, qui aura le pouvoir de détourner de dessus ma tête les maux dont elle est menacée ? Plein de ces tristes réflexions, il attendit le jour avec impatience. Dès l'aurore, il fit appeler les bramines qui étaient dans son palais, et leur raconta le sujet de sa peine. L'effroi était peint sur le visage du prince. Les bramines, qui s'en aperçurent,

firent leur possible pour l'augmenter. Seigneur, lui dirent-ils, jamais songes plus extraordinaires, et en même tems plus sinistres, n'ont effrayé aucun mortel. Permettez-nous de consulter nos livres sacrés : peut-être y trouverons-nous le véritable sens des présages effrayans que le ciel vous envoie. Peut-être nous indiqueront-ils le remède aux maux dont vous êtes menacé.

Le prince y consentit. Ce tyran (dirent-ils entr'eux, dès qu'ils furent hors de sa présence) a proscrit injustement notre nation : quelques-uns des nôtres ont expiré dans des tourmens affreux ; les autres ont été forcés de quitter leur patrie pour échapper à ses fureurs. Vengeons leur injure et la nôtre, puisqu'il s'offre de lui-même à nos coups. La frayeur dont il est saisi, l'espoir d'éviter, par la puissance de nos secrets magiques, les maux dont il s'imagine être menacé, le rendront docile à nos voix. Un homme timide est toujours crédule. Persuadons-lui que ces songes annoncent la perte de sa couronne et celle de sa vie ; qu'il ne peut échapper à ces malheurs qu'en se baignant dans le sang de ses enfans, de ses femmes, de ses ministres : il nous sera facile alors de nous défaire de ce monstre, resté seul, sans appui, sans conseil, et devenu en horreur à ses sujets par ce trait de cruauté.

Les bramines, après avoir formé ce noir complot,

se présentent devant le sultan, la douleur et la consternation peintes sur le visage. Pourquoi faut-il, seigneur, lui dirent-ils, que vous employiez notre ministère pour vous annoncer les événemens les plus sinistres ? Les songes funestes qui ont troublé votre repos, désignent la chute de votre empire, et la perte de votre vie. En voici la fidèle interprétation.

Les deux poissons qui se sont tenus droits devant vous représentent vos deux fils. Les deux canards et l'oie désignent vos deux éléphans noirs et l'éléphant blanc. Ce serpent tacheté de vert et de jaune est l'emblême de la sultane favorite ; et le cheval fougueux qui vous emportait, est celui de votre majesté. Le feu qui vous entourait représente votre grand-visir ; et l'aigle représente votre chancelier. Le sang qui sortait à gros bouillons de votre corps, désigne votre sabre, que des traîtres doivent teindre du sang de votre majesté.

Après vous avoir annoncé tous les malheurs dont vous êtes menacé, nous devons vous instruire des moyens que notre science dans l'art de la divination nous a fait découvrir, pour les éviter. Ils sont terribles, et ils vous feront frémir ; mais il faut, ou les employer, ou vous décider à périr vous-même. Le ciel, pour être apaisé, demande le sang de vos deux fils, celui de la sultane favorite, et celui de

votre visir et de votre chancelier. Vous ferez égorger en même tems vos deux éléphans noirs, l'éléphant blanc, vos deux dromadaires et votre cheval, et l'on en fera un bain dans lequel vous vous plongerez. Nous ferons, tandis que vous y serez, des conjurations, nous réciterons certaines prières mystérieuses capables d'apaiser le courroux du ciel.

Ce discours remplit de terreur et d'indignation le sultan. Barbares! leur dit-il, qu'osez-vous me proposer? La mort n'est-elle pas mille fois préférable à l'affreux moyen que vous me présentez pour l'éviter? Comment puis-je me résoudre à sacrifier des personnes qui me sont plus chères que ma propre existence? Quelles douceurs aura pour moi la vie, quand je serai privé de ce qui me retient? Vous ignorez sans doute l'histoire du grand Salomon de Boutimar.

235e JOUR.

Un ange apparut au prophète Salomon, et lui présenta de la part de l'Éternel un vase rempli d'une

eau merveilleuse qui avait la vertu de rendre immortel. En buvant de cette eau, lui dit le messager céleste, vous jouirez de l'immortalité, et en n'en buvant point, vous subirez la loi commune au reste des hommes. Le Tout-Puissant vous laisse le maître de choisir.

Salomon, incertain, assembla son conseil; tous ceux qui le composaient furent d'avis qu'il préférât l'immortalité. Le prophète s'étant aperçu que Boutimar, un de ses visirs les plus éclairés, était absent, l'envoya chercher, et lui proposa la question. Grand roi, lui dit Boutimar, cetta eau divine est-elle réservée à vous seul, ou d'autres que vous ont-ils la liberté d'en faire usage? Salomon lui répondit que cette faveur n'avait été accordée qu'à lui. Si cela est ainsi, reprit le visir, vos épouses les plus chéries, vos enfans, ces doux objets de votre tendresse, vos ministres, vos amis, tout ce qui vous entoure paiera à la nature le tribut commun : vous leur survivrez; chaque année, que dis-je, chaque instant vous enlevera quelqu'un qui sera cher à votre cœur; vous en gémirez. Quels charmes aura pour vous une vie qui sera consacrée à la douleur et à des regrets éternels? Vous ne vivrez toujours que pour souffrir toujours.

Le prophète préféra l'avis de Boutimar à celui de ses conseillers, renonçant de bon cœur à une im-

mortalité qui aurait été pour lui mille fois plus affligeante que la mort. Je suivrai l'exemple de Salomon. Quelles douceurs trouverais-je à prolonger des jours qu'il faudrait passer à pleurer ceux que j'aime plus que moi-même? Au reste, tout dans cet univers a un terme fixé pour sa durée. Les empires les mieux établis, après être parvenus au plus haut point de leur grandeur, tombent en décadence, et finissent par être renversés. Les villes les plus superbes sont changées en solitudes. Quelle folie de verser le sang de tant de personnes si chères, pour prolonger pendant quelques instans de plus des jours qui doivent bientôt finir! Cherchez un autre moyen de détourner les malheurs dont je suis menacé. Jamais je ne mettrai en usage celui que vous me proposez; il est trop cruel et barbare.

Les bramines insistèrent : Seigneur, lui dirent-ils, la perte de la sultane favorite, celle de vos enfans, de vos visirs n'est pas irréparable. En consentant à vivre, il vous sera aisé de former de nouveaux liens, qui vous feront retrouver toute la douceur que vous goûtiez dans les premiers, mais en vous déterminant à mourir, tout est perdu pour vous sans ressource.

Ces instances augmentèrent l'incertitude et la douleur du sultan. Il chassa les bramines de sa présence, et se retira dans l'appartement le plus secret

de son palais. Un torrent de larmes s'échappa, malgré lui, de ses yeux. Malheureux que je suis! s'écria-t-il, la foudre gronde sur ma tête, elle est prête à éclater. Quelle main assez puissante pourra la détourner? Mais périssons plutôt que d'employer l'affreux moyen que m'ont proposé les bramines. Qui pourrait avoir le cœur assez barbare pour immoler lui-même ce qu'il a de plus cher, et prolonger, par un crime atroce, des jours qui doivent bientôt finir. Le sultan se représentant ensuite l'amour qu'il avait pour ses fils, leur âge tendre, leur innocence, la vertu, la beauté de la sultane favorite, la sagesse de son grand-visir, le mérite et le zèle de son chancelier: A Dieu ne plaise, dit-il, que je souille mes mains d'un sang si précieux! qu'ils vivent, et que le malheureux Salar épuise sur lui seul tout le courroux céleste.

La douleur du sultan, dont on ignorait la cause, alarma ses sujets. Ils craignirent de perdre le meilleur des rois. Bélar, c'était le nom du grand-visir, était incertain du parti qu'il devait prendre: il n'osait presser le prince de lui révéler un secret dont il s'obstinait à lui dérober la connaissance. D'un autre côté, il craignait que le mal, s'il restait plus longtems ignoré, ne devînt sans remède.

Dans cette incertitude, il alla trouver la sultane favorite. Princesse, lui dit-il, depuis que le sultan

a remis entre mes faibles mains le gouvernement de ses états, il a toujours daigné m'écouter, même sur les moindres choses. Sa conduite à mon égard est bien changée. Il a eu depuis quelques jours plusieurs entretiens secrets avec les bramines; j'ai cherché inutilement à pénétrer quel en était l'objet. Depuis cet instant fatal, il ne sort plus de son palais : inaccessible à tous ses serviteurs, il s'obstine à garder le silence, il refuse de prendre aucune nourriture, et paraît dévoré des plus noirs chagrins. Ses sujets qui l'adorent, sont très-alarmés ; ils vous conjurent de faire vos efforts pour découvrir la cause de ses peines : ils craignent que les bramines, ce reste impur d'une nation proscrite, ne portent le sultan à quelque démarche fâcheuse. Il ne serait plus tems de s'opposer à leurs desseins, quand ils auraient réussi : un tardif repentir ne réparerait pas le mal qu'ils auraient fait.

—Visir, répondit la sultane, je me suis aperçue de la douleur du roi : elle ne m'inquiète pas moins vivement que vous; mais depuis quelques jours il m'évite : je n'ose troubler sa solitude, ni chercher à pénétrer un secret qu'il ne veut pas confier; je crains de m'exposer à son courroux.—Madame, repartit Béjar, dans une occasion où il s'agit du salut du prince et de celui de tout l'empire, il faut montrer plus de courage. Qui osera paraître devant le sultan, si

vous ne le tentez ? Qui a mieux su que vous trouver le chemin de son cœur ? Employez les prières, les larmes s'il le faut : peignez-lui votre désespoir; il n'y pourra point résister. Ami, m'a dit souvent ce bon prince, la sultane est pour moi une divinité bienfaisante, sa présence seule fait naître la joie dans mon cœur.

236e JOUR.

La favorite, encouragée par le discours du visir, alla trouver le sultan. Quel sombre nuage, lui dit-elle, a obscurci tout-à-coup la lumière qui brillait sur votre visage ? Quelle tristesse a chassé la joie de votre cœur ? Pourquoi ces yeux, dont un seul regard fait mon bonheur, n'osent-ils se lever sur moi ? Que veut dire ce silence, cet air morne et abattu ? Si les bramines vous ont annoncé des choses fâcheuses, confiez-les à vos plus fidèles serviteurs, peut-être ils y apporteront quelque remède. — Lumière de mes yeux, lui répondit le sultan en poussant un profond soupir, pourquoi me faire une question qui m'afflige,

et dont la réponse, si j'osais vous la faire, vous affligerait encore plus.

Seigneur, reprit la sultane, si les malheurs dont les bramines vous ont menacé ne regardent que ceux qui entourent votre trône, ce ne sont plus des malheurs; que mille vies comme la mienne vous soient sacrifiées si elles peuvent conserver la vôtre; mais si ces maux vous sont personnels, il ne faut point vous laisser abattre. La crainte obscurcit l'esprit en abattant l'ame; elle empêche dans les dangers de voir les ressources: elle décourage nos amis et enhardit nos ennemis.

Si la montagne du Caucase, dit le sultan à Irandoht (c'était le nom de la sultane), avait entendu une partie des choses que m'ont dites les bramines, elle aurait été ébranlée jusque dans ses fondemens, comme le fut le mont Sinaï, quand le Tout-Puissant parla à Moïse au milieu de la foudre et des éclairs. Si le soleil voyait l'affreux sacrifice que l'on m'ordonne, il reculerait saisi d'horreur. Ne me faites point de nouvelles questions, je n'ai point la force d'y répondre, vous n'aurez pas celle de m'entendre.

Irandoth pressa de nouveau le sultan. Vous le voulez, madame, je vais porter à votre cœur un coup mortel; mais n'en accusez que vous-même. Des songes effrayans ont troublé mon repos il y a quelques jours: j'en ai demandé l'interprétation aux bramines;

ils m'ont assuré que ces songes désignaient les plus grands malheurs; et que le seul moyen de les éviter était d'immoler mes enfans, mon grand-visir, mon chancelier et vous-même.

Ces paroles furent un coup de foudre pour la favorite. Revenue à elle-même : Je fais volontiers, dit-elle au prince, le sacrifice de ma vie : elle ne peut être mieux employée que pour sauver la vôtre. Mais, seigneur, cet oracle est-il bien sûr ? Ceux qui l'ont prononcé sont les restes méprisables de cette nation que vous avez proscrite. Ils peuvent avoir de la science; mais ils sont sans principes et sans religion; rien de pur ne d'écoule d'une source empoisonnée. Qui sait si le conseil qu'ils vous ont donné n'est pas dicté par un esprit de vengeance. Ils n'ont pas oublié que vous avez fait périr leurs frères; ils vous ordonnent d'immoler vos deux fils, afin que votre majesté n'ait point de successeur intéressé à les punir. La prudence de votre grand-visir, les lumières de votre chancelier leur font ombrage ; ils veulent vous priver de l'appui de ces deux ministres, afin que personne ne puisse détourner le coup qu'ils méditent de vous porter. Quant à moi, quoique d'un sexe plus faible, ils me redoutent ; ils connaissent mon amour pour votre personne; ils savent que les yeux d'une amante sont clairvoyans, et qu'elle tremble toujours pour l'objet qu'elle adore. Ils ap-

préhendent que je n'éclaire leurs démarches, et que je ne découvre leur noir complot. Ces perfides, dans l'impuissance où ils ont été jusqu'à présent de se venger, ont caché, sous le dehors du zèle, la haine implacable qu'ils vous ont vouée : le moment venu de la faire éclater, ils l'ont saisi avec ardeur. Prince, si vous suivez leur conseil, les peuples se révolteront; tout sera dans le trouble; les ennemis en profiteront pour s'emparer de votre royaume.

Les rois, plus que les autres, doivent se défier de leurs ennemis, même de ceux qui paraissent dans l'impuissance de se venger. Comme ils ne peuvent attaquer à force ouverte, ils dressent des embûches, et l'on devient tôt ou tard la victime d'une aveugle sécurité. Je ne m'oppose point à l'exécution de l'arrêt cruel qu'ont prononcé les bramines; mais avant que d'en venir à cette extrémité, il faut bien s'assurer de la vérité. Je sais un moyen sûr de la découvrir, si votre majesté consent à en faire l'épreuve.

Sur une montagne peu éloignée de cette ville, vit un vieux solitaire; il passe la nuit en prières, et le jour en méditations : le passé et l'avenir son présens à ses yeux. Le Tout-Puissant, pour récompenser ses vertus, l'a favorisé du don de prophétie : lui seul, seigneur, peut vous donner l'interprétation fidelle des songes que vous avez eus. Si elle se trouve conforme à celle des bramines, il n'y a plus à balancer,

il faut exécuter ce qu'ils vous ont prescrit; mais si elle est différente, votre majesté distinguera aisément la lumière des ténèbres, et la vérité du mensonge.

Le sultan consentit à la proposition d'Irandoht. Il monte à cheval, et va trouver le pieux anachorète. Celui-ci vient au-devant du sultan : Seigneur, lui dit-il, je suis fâché que vous ayez daigné venir ici vous-même; si j'avais pu prévoir le dessein de votre majesté, j'aurais été me prosterner aux pieds de votre trône, et recevoir vos ordres; mais j'aperçois sur votre visage les traces d'une profonde douleur, oserai-je vous en demander le sujet?

Le sultan raconta alors au derviche les songes extraordinaires qui l'avaient si fort troublé, l'interprétation que les bramins en avaient donnée, les malheurs dont ils l'avaient menacé, et les moyens qu'ils avaient prescrits pour les éviter.

237e JOUR.

Karidoun (c'était le nom du pieux solitaire), resta quelque tems plongé dans une profonde rêverie.

Adressant ensuite la parole au roi : Oserai-je vous représenter, lui dit-il, que vous ne deviez pas consulter les bramines ; ce sont des fourbes habiles qui en imposent aux yeux du vulgaire par les apparences d'une science qu'ils n'ont pas en partage ; ils sont de plus les ennemis de votre majesté, et cherchent depuis long-tems l'occasion de vous faire périr. Les sept songes qui vous ont si fort troublé, loin de vous menacer de quelque malheur, désignent l'époque la plus glorieuse de votre règne. Sept ambassadeurs des plus grands princes de l'orient se rendront à votre cour chargés de riches présens. Les deux poissons blancs qui se tenaient tout droits devant vous, représentent deux ambassadeurs du roi de Sérendib ; ils doivent offrir à votre majesté, de la part de leur maître, une garniture complète des plus beaux rubis. Les deux canards et l'oie désignent deux chevaux blancs, et un dromadaire de la plus grande beauté, que le sultan de Déli vous envoie. Un sabre de la trempe la plus fine, et enrichi de diamans, est annoncé par un dragon qui vous a tant effrayé ; c'est un présent du roi de Syrie. Le sang qui découlait de votre corps, est l'emblême d'une robe écarlate, brodée en perles et en pierres précieuses, que le prince de Gazna destine pour la plus belle de vos esclaves. Ce feu qui entourait votre tête, est une couronne de diamans ; c'est un hommage que vous fait le roi de

Ceylan. Ce cheval indomptable sur lequel vous étiez monté, représente un éléphant blanc, que l'ambassadeur d'Egypte doit amener à votre majesté.

L'aigle qui vous déchirait les entrailles, présage des choses moins flatteuses. Une personne qui vous est chère encourra votre indignation : elle sera éloignée pendant quelque tems de votre présence ; vous vous laisserez toucher en sa faveur, elle rentrera en grâce, et votre amour, loin d'être affaibli par cet événement, n'en sera que plus vif.

Telle est, prince, la véritable interprétation des songes qui vous ont tant effrayé. Elle ne ressemble pas aux faussetés que vous ont débitées les bramines ; j'ose représenter à votre majesté qu'elle ne doit honorer personne de sa confiance, avant de l'avoir bien éprouvé.

Le discours de Karidoun combla de joie le sultan ; il la fit éclater, de même que sa reconnaissance. Quelles actions de grâces ne dois-je pas à l'Immortel, dit-il à l'anachorète, pour avoir guidé mes pas vers un homme comme vous, rempli de sagesse ! vous avez dissipé les ténèbres qui m'environnaient, et vous avez fait briller à mes yeux la plus pure lumière de la vérité.

Le sultan, après avoir remercié le derviche, monta à cheval, et se rendit à son palais. A peu de jours de là, les sept ambassadeurs annoncés par Karidoun

arrivèrent; les présens qu'ils firent vérifièrent dans son entier la prédiction de l'anachorète.

Salar, pour remercier le ciel de l'avoir préservé, d'une manière si extraordinaire, des embûches que lui avaient tendues les bramines, fit distribuer aux derviches et aux pauvres de son empire des sommes considérables; il voulut en même tems récompenser la sultane et le visir du zèle qu'ils avaient témoigné dans cette occasion intéressante. Les distinctions, l'espoir des récompenses, dit le visir au prince, ne sont pas les motifs des actions d'un bon ministre; l'amour de ses devoirs, la gloire du prince, le bonheur des peuples, doivent seuls l'animer. Pour la sultane, j'avoue qu'elle mérite les grâces que vous voulez lui faire, par le service signalé qu'elle vous a rendu.

Irandoht avait été long-tems sans rivale; le sultan voyait avec indifférence les diverses beautés que renfermait son sérail. Une Circassienne sut enfin toucher son cœur; Bezmefrouz (c'était le nom de cette esclave) était faite pour plaire; elle avait de la jeunesse, de la vivacité, des grâces, une taille légère et élégante; deux beaux yeux noirs pleins de feu relevaient la blancheur éclatante de son teint; elle tirait les sons les plus agréables de divers instrumens, et les unissait avec sa voix, qui allait jusqu'à l'ame; sa danse était légère, pleine de grâces et

d'expression. Cette nouvelle passion du sultan n'éteignit point celle qu'il avait pour Irandoht; elles partageaient également son cœur. Il fit appeler Bezmefrouz, et voulut aussi lui faire un présent. Irandoht eut la couronne de diamans, et sa rivale la robe écarlate brodée en perles.

Le visir prit congé du prince, qui resta seul avec ses deux favorites. Irandoht, après avoir orné sa tête de la couronne de diamans, se mit aux genoux du roi, et lui présenta un sorbet dans un vase de cristal de roche. Salar, moins occupé du sorbet que de celle qui le servait, la considérait avec plaisir dans cette attitude; quelques instans après Bezmefrouz, qui s'était revêtue de la robe écarlate, parut devant le sultan, et lui présenta des confitures sur une soucoupe d'or. Ce prince, ébloui de sa beauté, à laquelle cette robe prêtait un nouvel éclat, détourna les yeux de dessus Irandoht, et dit les choses les plus flatteuses à sa rivale. Irandoht ne put se défendre d'un mouvement de jalousie; la colère, le dépit, la transportent; le vase de cristal de roche qu'elle tenait lui échappe, et la liqueur se répand sur les habits du sultan.

Cet événement avait été prédit par le pieux solitaire qui lui avait interprété ses songes; mais il n'y fit point d'attention; il n'écouta que sa colère : persuadé que la sultane avait voulu l'offenser, il appela le visir et lui ordonna de la faire périr.

238e JOUR.

Bélar étonné emmena avec lui Irandoht, qui le suivait tristement; chemin faisant, il se proposa de ne pas exécuter sur le champ l'ordre de son maître. La beauté de la sultane, l'amour du prince pour elle, le service signalé qu'elle venait de lui rendre, convainquirent Bélar que le prince se repentirait un jour d'avoir condamné sa favorite. S'il est touché de la mort de la sultane, dit en lui-même le visir, s'il paraît se repentir d'en être l'auteur, ce sera le moment de lui annoncer que j'ai eu la prudence de lui désobéir; si au contraire le tems n'apaise point sa colère, j'obéirai sans doute, quoiqu'avec bien de la peine : il est toujours trop tôt pour faire un acte de cruauté.

Le visir conduisit Irandoht dans l'appartement le plus secret de son palais. Il ordonna aux femmes qu'il lui donna pour la servir, de la traiter en reine. Il parut ensuite devant le sultan, la douleur et la

consternation peintes sur le visage, et l'assura qu'il était obéi. Ces paroles furent un coup de foudre pour le prince. Les regrets les plus vifs avaient succédé à sa colère, comme l'avait prévu le sage visir. Il s'en aperçut à la tristesse qui était peinte sur le visage du prince. Seigneur, lui dit Bélar, inutilement vous regretteriez la sultane ; l'on ne revient point du sombre rivage des morts. Les pleurs, les gémissemens ne peuvent réparer le mal que nous faisons, en étouffant la voix de la raison, pour n'écouter que celle de la passion. Je vais vous conter encore une histoire qui vous apprendra les malheurs presqu'inévitables que cause la colère, et les efforts que nous devons faire pour dompter cette passion.

HISTOIRE DU ROI DE L'YÉMEN.

Un roi de l'Yémen, après avoir chassé toute la journée sans avoir pu rien trouver, s'en retournait tristement à son palais. En passant par un bois, il entend du bruit, et croit apercevoir un cerf; il bande son arc et décoche une flèche : le trait parti, il descend de cheval; mais quelle fut sa douleur en voyant qu'il a percé un homme! C'était un pauvre paysan qui ramassait des branches d'arbres, et qui, pour son malheur, s'était fait un habit de la peau d'un

cerf. Le sultan donna mille pièces d'or au malheureux qu'il avait blessé, et ordonna à un de ses officiers de prendre soin de lui.

Il avait repris le chemin de la ville, lorsqu'il découvrit l'ermitage d'un derviche; il voulut lui rendre visite, et entendre de sa bouche quelque vérité utile. L'anachorète, à qui le ciel avait révélé le malheur qui venait d'arriver au roi, lui dit : Il faut, prince, modérer votre vivacité, et réprimer votre colère, si vous voulez être heureux dans ce monde-ci et dans l'autre.

Je connais, lui répondit le sultan, tout le prix de la modération : mais quand une fois la colère m'emporte, ma raison est trop faible contr'elle. —Seigneur, repartit le derviche, je vais remettre à votre majesté trois petits rouleaux de papier, sur lesquels je tracerai des caractères qui auront pour vous la vertu d'un talisman. Ordonnez à un de vos officiers, toutes les fois qu'il vous verra en colère, de vous présenter un de ces rouleaux; si cette première épreuve ne suffit pas, il développera le second, et successivement le troisième.

Le roi remercia le derviche, et retourna à son palais. Les rouleaux ne tardèrent pas à être déployés; et toutes les fois que le prince les voyait, ils avaient la force de réprimer sa colère. Voici les trois maximes que le derviche avait écrites sur ces rouleaux:

I. Ne lâchez point la bride à votre colère, tandis qu'elle n'est pas encore à son plus haut point. Si vous ne la retenez, elle vous précipitera dans un abîme de malheurs, dont vous ne pourrez plus vous retirer.

II. Dans l'impétuosité de votre colère, ayez quelque compassion de ceux qui en sont l'objet; votre bonté vous gagnera leurs cœurs, et ils sacrifieront leur vie pour prouver leur reconnaissance.

III. L'équité, et non pas la passion, doit présider à vos jugemens. Un arrêt dicté par la colère est presque toujours un arrêt injuste.

Ce prince était épris des charmes d'une jeune Circassienne, qui lui faisait négliger les autres beautés de son sérail. La sultane favorite, au désespoir de l'infidélité de ce prince et du triomphe de sa rivale, forma le dessein de sacrifier l'amant et l'amante. Elle fit part de ses chagrins à la coiffeuse du sérail, et implora son secours. Je servirai votre vengeance, lui dit la coiffeuse; mais il faut m'instruire d'une circonstance dont dépend tout le succès du moyen que je veux employer. Quand le sultan se rend à l'appartement de son amante, en l'abordant il lui donne sans doute un baiser; quel est l'endroit de son visage qu'il baise le plus volontiers? La sultane lui répondit que c'était le menton, que cette esclave avait effectivement fort joli. Si cela est ainsi, reprit la coiffeuse, donnez-moi du poison le plus subtil; ce

soir, en coiffant votre rivale, je mêlerai ce poison avec de la couleur bleue, et je peindrai, avec ce mélange, une mouche sur le menton de la Circassienne: le roi y aura à peine porté ses lèvres qu'il expirera. La sultane remit elle-même le poison à la coiffeuse, qui l'employa de la manière qu'elle avait promis. Par malheur pour elles, un jeune page, caché derrière une portière, avait entendu tout le plan du noir complot qu'elles avaient formé : il courut pour en avertir le sultan; mais ce prince, qui était fort adonné au vin, et qui perdait souvent la raison, se trouva dans ce moment incapable de rien entendre.

La nuit venue, le sultan se rendit à l'appartement de la belle Circassienne; et comme il était encore étourdi par les fumées du vin, il s'endormit tout de suite. Le page ne sachant plus quel moyen employer pour sauver la vie de son maître, se glissa tout doucement proche du lit où reposaient le sultan et son amante, et effaça avec le bout de son doigt, qu'il avait mouillé, la mouche empoisonnée qui était peinte sur le menton de l'esclave.

239e JOUR.

Le sultan se réveilla dans ce moment-là même. Furieux de voir le page qui avait osé pénétrer dans ce lieu et porter une main téméraire sur sa favorite, il se leva, et voulut enfoncer son poignard dans le sein du page.

Celui-ci effrayé prit la fuite; le prince, hors de lui-même, le pousuivit. L'officier dépositaire des rouleaux du derviche voulut arrêter le monarque en lui présentant le premier rouleau; mais ce prince était trop animé ; le second n'eut pas plus de vertu : à la vue du troisième, sa colère se calma un peu; il ordonna au page d'approcher sans crainte. Qui t'a rendu si téméraire, lui dit-il, et comment as-tu osé porter une main sacrilége sur ma favorite ? Le page raconta la chose comme elle s'était passée. L'on fit venir la sultane; elle traita le page d'imposteur. Je me suis aperçue depuis quelque tems, dit-elle au roi, de l'intelligence qui règne entre votre page et

votre esclave; comme je connais l'excès de votre passion pour cette perfide, la crainte de vous affliger m'a empêchée de vous en prévenir : le ciel a sans doute ménagé ce moment pour couvrir de honte ces deux ingrats, et vous éclairer sur leurs désordres.

Le sultan ordonna au page de se justifier. Il ne me reste qu'un seul moyen, dit-il, de faire éclater mon innocence; le vase dans lequel la coiffeuse a préparé le poison est encore sur la toilette de la Circassienne; que votre majesté le fasse apporter par quelqu'un de confiance. Le vase fut présenté au sultan, qui envoya chercher la coiffeuse. Dès qu'elle parut, le roi prit lui-même de la liqueur qui était dans le vase, et en frotta la langue et les lèvres de la coiffeuse, qui expira sur-le-champ. Sa prompte mort justifia le page, qui fut récompensé. La sultane subit la peine que méritait son crime.

Si ce prince, dit Bélar en adressant toujours la parole au roi Salar, n'eût pas réprimé sa colère, il aurait fait périr un innocent, et n'aurait pas tardé lui-même à devenir la victime des embûches de la sultane.

Cette histoire prouve que les rois, plus que les autres, sont obligés d'être en garde contre la colère, et qu'ils ne sauraient trop réfléchir avant de donner leurs ordres.

J'avoue, dit Salar, que je devais avoir plus de

modération, et ne pas condamner Irandoht pour une faute si légère; mais toi, Bélar, toi qui es si prudent, devais-tu exécuter un ordre dicté par la colère? Pourquoi n'as-tu pas tenté de me le faire révoquer? Comment as-tu pu te résoudre à faire périr une innocente? Sa vertu, sa beauté, n'ont pu toucher ton cœur?

Seigneur, répondit le visir, les jardins de votre majesté sont ornés des plus belles fleurs; faut-il vous affliger si fort pour la perte d'une rose languissante et flétrie qui a perdu son éclat, tandis que mille autres étalent à vos yeux les plus vives couleurs.

Tu cherches inutilement à me consoler, repartit le sultan; cette belle rose faisait mes délices; les autres fleurs qui sont dans mes jardins n'ont ni son éclat, ni sa beauté; leurs charmes ne font pas sur moi la même impression : je ne puis te cacher ma douleur; elle durera autant que ma vie.

Si ma princesse veut le permettre, reprit alors Sutlumémé, je lui raconterai une histoire, qui prouve combien il est dangereux d'accorder sa confiance à des cœurs pervers.

HISTOIRE DU PRINCE D'ALEP ET DE SADI.

Rustem, sultan d'Alep, plongé dans la mollesse, abandonnait à ses visirs les soins pénibles du gou-

vernement, dont il se sentait incapable. Les objets de luxe remplissaient son cœur; il aimait mieux un joaillier qui lui fournissait des bijoux bien choisis, qu'un général qui lui gagnait des batailles. L'emploi le plus important de la cour était celui de joaillier.

Un fils était né de la sultane favorite. Rustem, qui avait confié à son joaillier le soin de ce qu'il avait de plus cher, c'est-à-dire ses pierreries, crut ne pouvoir mieux faire que de lui confier aussi l'héritier du trône.

Le nouveau gouverneur mit dans l'ame du jeune prince tous les vices qui étaient dans la sienne, ou plutôt il cultiva les germes de ces vices que tous les hommes portent avec eux, qu'une éducation sage, et de bonnes réflexions, peuvent seules étouffer. Le jeune Béhadirchah, à qui rien n'avait jamais résisté, et dont les flatteurs avaient corrompu l'enfance, était impétueux, injuste, avide, ne regardant les hommes qu'il devait gouverner un jour que comme un bien qui lui appartenait, et dont il avait droit de disposer suivant son caprice.

Le métier que son gouverneur avait fait avant d'arriver à la cour lui avait laissé un grand amour pour les pierreries, et cet amour était passé dans le cœur de l'élève, comme toutes ses autres inclinations. Sadi (c'était le nom du gouverneur) apprit qu'un juif était arrivé à Alep, avec une riche partie de

pierreries; il voulut en faire acheter au jeune prince, et profiter pour lui-même de la circonstance favorable.

Le juif, arrivé au sérail, vit qu'on s'emparait de ses pierreries, et que le prix qu'on lui en laissait ne répondait point à ses espérances : il se plaignit de la violence, et réclama ses diamans. Béhadirchah, peu fait aux contradictions, ordonna que le juif fût mis hors du sérail. Ce malheureux, pénétré de l'injustice, se plaignit amèrement, et en termes trop peu mesurés. Le prince, irrité par son barbare gouverneur, fit charger de coups le pauvre juif avec tant de cruauté, qu'il expira sur la place.

Le bruit de cette action indisposa Rustem contre son fils et contre son gouverneur. Le jeune prince fut relégué dans un château éloigné de la cour. Sadi, chassé du palais, voulut se présenter devant son élève; mais il n'en reçut que des reproches, et un ordre de s'écarter pour jamais de sa vue, de peur qu'il ne voulût lui persuader de nouveaux crimes. Le malheureux se retira tout confus. S'étant engagé la nuit dans une forêt épaisse, une de ces fosses, que l'on couvre d'une mousse légère pour servir de piége aux bêtes féroces, trop communes en Orient, se rencontra sous ses pieds : il y tomba entre trois animaux qui augmentèrent son effroi, un lion, un singe et un serpent : notre homme en fut quitte

pour la peur que ces horribles hôtes lui firent. L'animal le plus cruel devient doux lorsqu'il se sent prisonnier. Le jour surprit Sadi au milieu des réflexions les plus tristes : il s'attendait à perdre par la faim la vie que ces animaux lui laissaient, lorsqu'il aperçut au haut du précipice un homme qui lui paraissait touché de son sort. Cette vue lui ayant rendu l'espérance, les cris du malheureux déterminèrent le voyageur à lui jeter une corde, au moyen de laquelle il pourrait se tirer hors de cet horrible séjour.

240e JOUR.

Le singe, plus adroit que l'homme, saisit cet instrument favorable, et parut sur le bord de la fosse, au lieu de celui que le voyageur attendait. Vous ne serez peut-être pas fâché un jour, lui dit le singe, de m'avoir conservé la vie ; les animaux savent reconnaître et chérir leur bienfaiteur. Vous voulez sauver cet homme qui partageait ma disgrâce : fasse le ciel que cet ingrat ne vous fasse pas repentir de

votre générosité! Ma demeure est au pied de cette montagne que vous voyez d'ici : puissé-je vous y rencontrer et vous y être utile!

Le voyageur, qui comptait médiocrement sur les promesses du singe, acheva de le tirer par un mouvement de pitié, pressé de rejeter la corde, dans l'espérance où il était de délivrer son semblable. A cette seconde opération, comme il sentait un poids plus considérable, il ne douta point que ce ne fût l'homme qui avait enfin saisi la corde; mais la crinière monstrueuse, les dents et les griffes du roi des animaux, l'effrayèrent si fort, qu'il pensa laisser tomber ce terrible fardeau. Rassure-toi, lui dit le lion d'une voix douce et fière : que ta frayeur ne nous soit pas funeste à tous deux; tu acquiers un défenseur qui n'est pas à dédaigner : je puis te conserver la vie que tu m'as rendue; ton camarade qui est dans le piége ne te fera jamais autant de bien. Le voyageur, persuadé par cette éloquente harangue, redoubla ses efforts, et réussit enfin à tirer le lion hors de la fosse. Ami, lui dit alors le lion avec un air de protection, ma tanière est dans cette forêt, voisine de la capitale, j'espère que nous nous y verrons quelque jour.

Il restait encore deux prisonniers à délivrer : la corde, retombée au fond du puits, fut entortillée par le serpent. Généreux libérateur, dit-il à celui de

qui il tenait la vie, je vais te donner un conseil que tu ne suivras pas; les serpens ont la prudence en partage, et les hommes en manquent quelquefois. J'ai laissé au fond de la fosse le plus grand des ingrats, je me connais en physionomie; il faut que ce malheureux ait commis quelque crime dont la Providence a voulu le punir : abandonne-le à sa destinée, si tu ne veux pas te repentir de tes bienfaits. Tu m'as l'air d'être un peu facile; je te promets, foi de serpent, de te tirer du premier embarras où ta trop grande bonté t'aura fait tomber. Adieu, mon domicile est le long des murs de la ville : profite de mon avis, et compte sur la reconnaissance d'un animal trop éclairé pour être ingrat.

Le voyageur était trop humain pour suivre un conseil peut-être utile : il jeta la corde pour la quatrième fois, et le malheureux Sadi l'ayant enfin saisie, se vit sauvé contre toute espérance. Il est inutile de peindre les transports de joie, l'effusion de reconnaissance qu'il montra à son libérateur; il promit beaucoup plus que n'avaient fait ceux qui avaient été délivrés avant lui. En embrassant le voyageur avec des larmes de tendresse, il commença (pour prix d'un si important service) par le tromper.

L'histoire de Sadi était en effet trop humiliante pour qu'il osât la raconter dans l'exacte vérité : il se

dit bien disgracié de la cour et déchu du faîte de la fortune; mais il se garda bien d'en expliquer les motifs. Sadi ne parla que de l'ingratitude des grands, de l'injustice dont ils se rendent sans cesse coupables; il répéta au voyageur qu'il était un de ces exemples faits pour apprendre aux hommes qu'il ne faut pas s'attacher aux princes; et il mit dans ses discours un appareil de morale et de vertu, qui fit que le bon voyageur crut avoir sauvé un sage. Je demeure dans le faubourg de la ville, lui dit Sadi, je vous offre un asile dans ma pauvre retraite.

Le voyageur s'était proposé un autre but : il allait aux Indes pour y employer quelqu'argent à l'achat de plusieurs marchandises; il continua sa route avec la satisfaction intérieure que cause toujours une bonne action. Arrivé aux Indes, tout lui fut favorable; son argent bien employé tripla en peu de tems. Devenu riche plus tôt qu'il ne l'avait espéré, il eut envie de revoir sa patrie; il reprend la même route, et traversant la forêt dans laquelle il avait sauvé, peu d'années auparavant, ces malheureux pris dans le piége, il se rappela avec plaisir les beaux discours du reconnaissant Sadi. Les trois animaux n'avaient fait que peu d'impression sur lui; il leur savait gré seulement de n'avoir pas dévoré le bienfaiteur auquel ils devaient la vie. Comme il était tout plein de ces réflexions, d'autres animaux

beaucoup plus féroces l'environnent : c'étaient des voleurs ; ils saisissent le malheureux négociant, le font descendre de son cheval, le dépouillent, et ils se préparaient à lui ôter la vie, lorsque l'un d'eux représenta aux autres que ce crime était tout-à-fait inutile. On garotte au pied d'un arbre l'infortuné voyageur, qui demeure exposé aux injures de l'air. Les brigands s'enfoncent dans la forêt, et ne lui laissent d'autre ressource que la mort qu'il ne voyait pas assez prochaine.

Les cris plaintifs que la douleur lui arrachait frappèrent les oreilles du grand singe, qui vivait à quelque distance de ce lieu. L'animal accourt, et reconnaît son libérateur dans un état aussi triste que celui dont il l'avait tiré autrefois. D'abord, il déchire avec ses mains et ses dents les liens qui attachaient Ahmed (c'était le nom du voyageur) : il le réchauffe par ses embrassades, et ayant appris son malheur, il le conduit dans une grotte où quelques fruits sauvages apaisèrent la faim d'Ahmed, qui n'avait pas mangé depuis long-tems. Le récit de sa triste aventure attendrit le cœur de l'animal reconnaissant. L'habitude qu'il avait dans cette forêt lui avait fait découvrir, plusieurs jours auparavant, le repaire de ces brigands qui avaient dépouillé son ami : il vole vers eux avec l'adresse et la légèreté dont cet animal est capable ; il les surprend endor-

mis, dans la sécurité de coupables qui croient n'avoir point de châtiment à craindre.

Notre singe aperçoit des sacs, et leur pesanteur lui apprend qu'ils sont pleins d'or ; il se charge avec plaisir d'un fardeau que la reconnaissance lui rendait léger, il traîne des habits qu'il crut être ceux de son hôte, et il arrive à la grotte avec la joie qu'inspire une action généreuse. Ahmed ayant recouvré sa fortune, remercie le singe, et voulut continuer son chemin.

Il s'étonnait en lui-même d'avoir trouvé un singe si bienfaisant, et se reprochait de très-bonne foi le peu de cas qu'il avait toujours fait de cette espèce, lorsqu'un lion terrible parut à sa vue ; il était déjà glacé de crainte ; mais au lieu de rugissemens, il entendit ces douces paroles sortir de la redoutable gueule du roi des animaux : Viens, mon ami, viens, mon libérateur ; c'est toi qui m'as sauvé la vie ; je veux toujours t'en marquer ma reconnaissance ; allons dans mon antre, tu t'y reposeras avec moi.

241e JOUR.

Les procédés du singe avaient un peu raccommodé Ahmed avec les bêtes ; quelqu'effroi que pût lui causer la société d'un lion, il espéra que le roi des animaux ne serait pas moins généreux qu'un singe ; et, tant pour amuser sa majesté, que pour lui fournir un bon exemple, il lui raconta naïvement la manière noble dont le singe en avait agi avec lui. Le lion trouva l'action très-belle ; il réfléchit à part-lui qu'il ne lui convenait pas d'être moins généreux qu'un de ses plus faibles sujets ; et ayant fait donner parole à son hôte qu'il ne sortirait pas du lieu de sa demeure avant son retour, il se mit en quête.

Le château dans lequel le roi d'Alep avait relégué Béhadirchah son fils n'était pas éloigné de cette forêt. Ce prince infortuné, qui n'avait qu'un fort petit nombre de domestiques, se promenait souvent seul dans un parc environné de murs très-bas. Son goût pour les pierreries n'était pas diminué ; il por-

tait sans cesse un turban orné d'aigrettes ; c'était la seule chose qui lui restait de son ancienne prospérité. Le lion ayant aperçu cette magnificence, vit deux profits à faire en croquant le fils du potentat, un fort bon déjeûner pour lui, et un présent considérable pour l'hôte qu'il avait laissé dans son antre. Le prince des animaux s'étant élancé sur le prince des hommes, la victoire ne fut pas long-tems douteuse. La Providence, qui vengeait la mort injuste du juif par les griffes du lion, destinait au pauvre voyageur la belle aigrette du fils du roi, que le lion apporta à son ami avec joie.

Ahmed, comblé des bienfaits de celui qui lui avait fait tant de peur, dirige ses pas vers la ville, où il espérait trouver son ami Sadi, dont il attendait au moins de bons conseils; en effet, puisque les animaux payaient si magnifiquement les services, que devaient faire les hommes ?

Il entre dans la ville vers la pointe du jour. La nouvelle de la mort du prince y était déjà parvenue. On avait trouvé dans le parc du lieu de son exil du sang et les restes d'un corps humain déchiré. Le malheureux Béhadirchah avait-il été la proie des bêtes féroces ou des brigands, qui auraient soustrait une partie de son corps pour déguiser leur crime ? Voilà ce qui occupait toute la ville, ce qui était le sujet de toutes les conversations, et sur quoi chacun

prenait parti, sans qu'on pût soupçonner le vrai, encore moins le connaître.

Aussitôt qu'Ahmed fut arrivé dans le logis de son ami, après le témoignage de ses premièrs transports, le voyageur raconta ses étonnantes aventures. Un singe lui a rendu ses biens ravis par des brigands. Un lion plus magnifique que tous les potentats lui a donné une aigrette digne d'orner le turban du commandeur des vrais croyans. L'infortuné voyageur ne prévoyait pas les maux que devait lui causer cette fatale aigrette; il ignorait qu'elle eût appartenu au fils du roi, et qu'elle avait été la cause de la fin tragique de ce prince. Comme ce présent inestimable était de difficile défaite, Ahmed consulte son ami pour savoir ce qu'il fera de tant de richesses; il le conjure de lui faire trouver le prix de ses pierreries qu'il veut partager avec lui.

Sadi reconnut facilement les diamans que lui-même avait montés. Voilà l'aigrette du prince dont on pleure la perte, dit-il en lui-même; quelle récompense à espérer pour le dénonciateur qui donnera des nouvelles au monarque, et qui servira sa vengeance contre le meurtrier, ou tout au moins contre le complice du meurtre de son fils! Après avoir embrassé tendrement son libérateur, et avoir rempli à son égard les premiers devoirs de l'hospitalité, comme le voyageur se livrait au sommeil dans

le sein de la confiance, le perfide joaillier se prépare à exécuter l'affreux dessein qu'il a conçu ; il n'est pas effrayé de l'atrocité du crime dont il va se rendre coupable; il compte pour rien de sacrifier celui qui l'a sauvé, pourvu qu'il puisse recouvrer sa première faveur. Il accourt au sérail du sultan pour lui annoncer qu'il croit tenir le meurtrier de son fils. Voilà, dit-il, la dépouille de celui que vous avez si rigoureusement châtié et que vous pleurez maintenant. Cette aigrette appartenait au prince ; je la connais : c'est moi qui l'ai montée ; celui qui me l'a confiée, et que je tiens dans ma puissance, est sans doute le meurtrier du prince, ou le complice de ceux qui l'ont assassiné.

Le sultan se fit aussitôt amener le prétendu coupable. L'infortuné voyageur, qui ignorait le crime dont on l'accusait, paru devant le prince, le trouble et la confusion peintes sur le visage : il aperçut son perfide ami ; et soupçonnant qu'il était la cause de son malheur ; reconnaissant alors, mais trop tard, la sagesse des conseils du singe, du lion et du serpent : Je mérite, s'écria-t-il, le sort qui m'est préparé.

Le sultan, qui ignorait le véritable sens de ces paroles, les prit pour un aveu du coupable à qui la vérité échappait malgré lui : il le condamna à être promené sur un âne, par toute la ville, et à être

renfermé ensuite dans une affreuse prison. Son exécution fut différée jusqu'à ce qu'on eût terminé les obsèques de Béhadirchah.

L'infortuné voyageur, après avoir été donné en spectacle à tout le peuple, fut jeté dans un noir cachot, où il eut tout le tems de réfléchir sur son malheur et sur ce qui l'avait entraîné. Le serpent, qui avait veillé attentivement sur le sort de son libérateur, qui avait été témoin de son ignominie, qui connaissait le traître qui en était la cause, et qui avait autant d'envie de le punir que de sauver Ahmed, pénétra facilement dans sa prison. Ne t'avais-je pas prévenu, lui dit-il, que l'homme est le plus ingrat de tous les animaux, et qu'il rend le mal pour le bien ? Je m'étais bien douté que l'ingrat que tu sauvais malgré moi serait un jour la cause de ta perte, et j'avais prévu dès-lors une partie des maux auxquels tu es maintenant en proie, pour n'avoir pas écouté des conseils dictés par la sagesse et par l'amitié.

Cruel ami, s'écria l'infortuné Ahmed, qui reconnut la voix du serpent, mon malheur n'est-il pas assez grand, sans chercher encore à l'augmenter par tes reproches amers ? Songe plutôt à faire éclater mon innocence et à me tirer, s'il est possible, de l'état affreux où je suis.

Je t'ai promis, lui repartit le serpent, de répa-

rer tes imprudences; je suis fidèle à mes engagemens : tu n'a pas voulu me croire; mais il est tems que tu me donnes toute ta confiance : je serai peut-être plus adroit que le scélérat qui a voulu te perdre. Prends cette herbe : elle seule a la vertu de guérir le poison que je viens d'insinuer dans les veines de la sultane favorite; le monarque est en proie à la plus vive douleur; toi seul maintenant peux l'apaiser : on oubliera bientôt tes prétendus crimes. Chez vous autres hommes, celui qui sait être utile est toujours innocent; vante-toi bien fort de tes talens; c'est le moyen de réussir; applique ton herbe, et tu verras bientôt des miracles.

242e JOUR.

Il était tems d'être docile, et Ahmed profita volontiers des conseils et du remède. Aussitôt qu'on eut appris à la cour qu'un prisonnier connaissait des herbes efficaces contre le venin des serpens, ce prisonnier fut conduit dans l'appartement de la reine:

le premier appareil appliqué sur la plaie la guérit presqu'à l'instant. Seigneur, dit alors Ahmed au sultan, la princesse ne se ressentira plus des maux qu'elle a soufferts, et sa vie est désormais en sûreté ; mais je suis à la veille de terminer la mienne dans des supplices affreux, que je n'ai point mérités ; vous êtes trop équitable pour faire périr un innocent. Je ne suis point le meurtrier de votre fils ; le monstre Sadi a empoisonné son enfance ; c'est lui qui a entraîné le jeune prince dans votre disgrâce, par les pernicieux conseils qu'il lui a donnés ; vous connaîtrez le cœur de ce scélérat, lorsque je vous aurai prouvé qu'il est le plus ingrat de tous les hommes. Alors il raconta au sultan l'aventure de la fosse, et tout ce qui avait suivi.

Le sultan convaincu, par le récit d'Ahmed, de son innocence et des crimes de Sadi, ordonna qu'on lui fît souffrir le tourment que devait subir celui qui avait éte condamné sur la fausse déposition de cet infâme délateur. Le perfide qui ignorait ce qui se passait au sérail, attendait avec impatience le succès de sa noire trahison ; il se flattait de rentrer dans la faveur du roi, et il formait déjà de vastes projets d'ambition, lorsqu'au lieu des grandeurs chimériques dont il se repaissait l'esprit, il se vit conduire sur l'échafaud, où il termina, dans les tourmens, sa vie criminelle.

Cette histoire avait diverti Faruknaz. Si vous aimez les aventures singulières, dit la nourrice, je vais vous conter l'histoire des pantoufles d'Abou-Casem.

HISTOIRE DES DEUX PANTOUFLES.

Il y avait à Bagdad un vieux marchand, nommé Abou-Casem-Tambourifort, célèbre pour son avarice. Quoiqu'il fût très-riche, ses habits n'étaient que pièces et morceaux; son turban, d'une toile grossière, était si sale, que l'on ne pouvait plus en distinguer la couleur. Mais, de tout son habillement, ses pantoufles étaient ce qui méritait davantage l'attention des curieux : les semelles étaient armées de gros clous, les empeignes étaient toutes rapiécetées. Jamais le fameux navire d'Argos n'eut tant de pièces, et depuis dix ans qu'elles étaient pantoufles, les plus habiles savetiers de Bagdad avaient épuisé leur art pour en rapprocher les débris. Elles en étaient même devenues si pesantes, qu'elles avaient passé en proverbe, et lorsque l'on voulait exprimer quelque chose de lourd, les pantoufles de Casem étaient toujours l'objet de comparaison.

Un jour, ce négociant se promenant dans le grand bazar de la ville, on lui proposa d'acheter

une partie considérable de cristal ; il conclut le marché, parce qu'il était avantageux. Ayant appris, quelques jours après, qu'un parfumeur ruiné avait, pour toute ressource, de l'eau rose à vendre, il profita du malheur de ce pauvre homme, et lui acheta son eau rose pour la moitié de sa valeur. Cette excellente affaire l'avait mis de belle humeur : au lieu de donner un grand festin, selon l'usage des négocians de l'Orient qui ont fait quelque marché avantageux, il trouva plus expédient d'aller au bain, où il n'avait pas été depuis long-tems.

Comme il ôtait ses habits, un de ses amis, ou du moins qu'il prenait pour tel (car les avares en ont rarement), lui dit que ses pantoufles le rendaient la fable de toute la ville, et qu'il devrait bien en acheter d'autres. J'y songe depuis long-tems, répondit Casem; mais enfin elles ne sont pas si délabrées qu'elles ne puissent encore servir : tout en causant, il fut déshabillé, et entra dans l'étuve.

Pendant qu'il se lavait, le cadi de Bagdad vint aussi se baigner. Casem étant sorti avant le juge, passa dans la première pièce; il reprit ses habits, et chercha en vain ses pantoufles : une chaussure neuve était à la place de la sienne; notre avare persuadé, parce qu'il le désirait, que c'était un présent de celui qui l'avait si bien prêché, met à ses pieds les belles pantoufles, qui lui épargnèrent le chagrin

d'en acheter d'autres, et sort du bain plein de joie.

Quand le cadi se fut baigné, ses esclaves cherchèrent en vain les pantoufles de leur maître; ils ne trouvèrent qu'une vilaine chaussure, qui fut aussitôt reconnue pour celle de Casem : les huissiers courent après le prétendu filou, et le ramènent saisi du vol; le cadi, après avoir troqué de pantoufles, l'envoie en prison. Il fallut financer pour sortir des griffes de la justice; et comme Casem passait pour être au moins aussi riche qu'avare, on ne l'en tint pas quitte à bon marché.

243e JOUR.

De retour chez lui, l'affligé Casem jette de dépit ses pantoufles dans le Tigre, qui coulait sous ses fenêtres; quelques jours après, des pêcheurs, retirant un filet plus lourd que de coutume, y trouvèrent les pantoufles de Casem. Les clous dont elles étaient garnies avaient brisé les mailles du filet.

Les pêcheurs, indignés contre Casem et contre ses

pantoufles, imaginèrent de les jeter dans son logis, par les fenêtres qu'il avait laissées ouvertes; les pantoufles, lancées avec force, atteignirent les flacons qui étaient sur les corniches, et les renversèrent : les bouteilles furent fracassées, et l'eau rose fut perdue.

On se figurera, si l'on peut, la douleur de Casem, à la vue de tant de désordre : Maudites pantoufles, s'écria-t-il en s'arrachant la barbe, vous ne me causerez plus de dommage; il dit, et prenant une bêche, il fit un trou dans son jardin pour y enfouir ses savates.

Un de ses voisins, qui lui en voulait depuis longtems, l'aperçut remuant la terre; il court aussitôt avertir le gouverneur que Casem a déterré un trésor dans son jardin : il n'en fallut pas davantage pour allumer la cupidité du commandant. Notre avare eut beau dire qu'il n'avait point trouvé de trésor, qu'il avait seulement voulu enfouir ses pantoufles, le gouverneur avait compté sur de l'argent, et l'affligé Casem n'obtint la liberté que pour une fort grosse somme.

Notre homme, désespéré, donnant ses pantoufles au diable de grand cœur, va les jeter dans un aqueduc éloigné de la ville : il croyait pour le coup qu'il n'en entendrait plus parler; mais le diable, qui n'était pas las de lui faire des niches, dirigea

les pantoufles tout justement au conduit de l'aqueduc, ce qui intercepta le fil de l'eau. Les fontainiers accoururent pour réparer le dommage; ils trouvent et portent au gouverneur la chaussure de Casem, déclarant qu'il avait fait tout le mal.

Le malheureux maître des pantoufles est remis en prison, et est condamné à une amende plus forte que les deux autres : le gouverneur, qui avait puni le délit, prétendant n'avoir rien à personne, lui rendit fidèlement ses précieuses pantoufles. Casem, pour se délivrer enfin de tous les maux qu'elles lui avaient causées, résolut de les brûler; comme elles étaient imbibées d'eau, il les exposa aux rayons du soleil, sur la terrasse de sa maison.

Mais la fortune n'avait pas encore épuisé tous ses traits contre lui, et le dernier qu'elle lui réservait était le plus cruel de tous. Un chien d'un voisin aperçut les pantoufles, il s'élance de la terrasse de son maître sur celle de notre avare; il prend dans sa gueule une des pantoufles, et, en jouant, la lâche dans la rue; la funeste savate tombe directement sur la tête d'une femme enceinte, qui passait devant la maison. La peur et la violence du coup occasionèrent une fausse couche à cette femme blessée : son mari porte plainte au cadi, et Casem est condamné à payer une amende proportionnée au malheur dont il est la cause.

Il retourne chez lui, et prenant ses deux pantoufles dans ses mains : Seigneur, dit-il au cadi, avec une véhémence qui fit rire le juge, voilà l'instrument fatal de toutes mes peines; ces maudites pantoufles m'ont enfin réduit à la pauvreté; daignez rendre un arrêt, afin que l'on ne puisse plus m'imputer les malheurs qu'elles occasioneront sans doute encore. Le cadi ne put pas lui refuser sa demande, et Casem apprit à grands frais le danger qu'il y a de ne pas changer assez souvent de pantoufles.

Mais revenons, dit la nourrice, aux histoires d'amans fidèles.

244e JOUR.

HISTOIRE DE ZEINEB.

Sous le règne d'Abdoulmélik, cinquième calife de la race des Ommiades, vivait à Coufa un riche négociant nommé Djaber, qui n'avait qu'un fils : cet enfant fut l'objet des plus tendres soins d'un bon

père ; et quand il lui eut donné dans ses premières années une éducation convenable, il désira de le rendre heureux pour le reste de sa vie, en lui associant une compagne aimable.

Djaber était riche, comme nous l'avons dit, il prodigua l'or pour trouver une beauté touchante, qui, plus jeune que son fils, pût s'embellir encore sous ses yeux, et mériter la tendresse du maître dont elle devait devenir l'épouse. Une Circassienne fut choisie, entre beaucoup d'autres, pour jouir de cet heureux sort. Zeineb (c'était son nom) s'en trouva digne; à une figure ravissante, elle joignit des mœurs douces, et plus d'esprit que n'en ont ordinairement ces femmes renfermées dans les murs d'un harem, et dont les idées sont toujours rétrécies par l'esclavage et par la crainte.

Zeineb, née pour plaire, enchanta bientôt le jeune Numan (c'était le nom du fils Djaber) ; l'éducation de ces deux amans se continuait sous les yeux du père, et se perfectionnait par leur tendresse mutuelle; les mêmes maîtres les initièrent dans tous les arts agréables, et leurs progrès étaient d'autant plus rapides, qu'ils avaient tous deux le motif de se plaire davantage. Les années ayant perfectionné leur caractère et leur beauté, Numan résolut de les unir. Ils touchaient à ce moment désiré, lorsqu'un jour, s'entretenant sous le Kiochk qui était à l'extrémité

du jardin de Djaber, Zeineb prit un luth pour accompagner sa voix, et se mit à chanter les grâces de son amant et le bonheur dont elle allait jouir.

Hadjadj[1], général des armées du calife, passait sous les murs du jardin; il entendit une voix qui le força de s'arrêter, et comme il en admirait les sons, il se figura que cette chanteuse ne pouvait être que très-séduisante. Ce général voulait faire un présent à son maître, et il crut que si cette belle répondait à ce que son imagination lui peignait, il ne pouvait rien donner au calife qui lui fût plus agréable. Hadjadj s'informa quel était le maître du jardin, et surtout quelle était cette jeune personne qu'il avait entendue avec tant de plaisir.

On lui dit qu'il ne s'était pas trompé en la croyant si belle; que Zeineb était en effet une merveille de la nature, et l'objet des plus tendres soins d'un amant riche qui allait en faire son épouse, et du père de cet amant qui avait employé une somme considérable pour l'acheter, et pour lui donner une éducation digne de son fils.

Les obstacles que le général prévoyait l'affligèrent sans le rebuter. Ne pouvant pas espérer d'acheter Zeineb, il résolut de la ravir: mais la maison du négociant était remplie d'un grand nombre d'esclaves

[1] Un des plus éloquens et des plus grands capitaines qu'aient eu les Arabes.

des deux sexes ; d'ailleurs il craignait d'employer la violence dont on n'aurait pas manqué de se plaindre, et que le calife, à qui il voulait plaire, aurait punie.

Une ruse le mit en possession de celle qu'il n'osait pas enlever. Il y a à Coufa de ces femmes viles qui, après avoir usé leur honneur, trafiquent de celui des beautés de leur sexe. Une de ces méprisables créatures, plus fourbe que toutes les autres, était souvent employée par les libertins, à qui elle faisait payer cher ses services. Ce fut à cette vieille intrigante qu'Hadjadj s'adressa. La profession de dévote qu'elle exerçait en public, et qui couvrait toujours l'autre profession, à laquelle elle était plus attachée, lui ouvrit le harem de Numan : elle parut devant Zeineb, le visage voilé, tenant d'une main un des plus gros chapelets qu'ait jamais fabriqué l'hypocrisie, et s'appuyant avec l'autre sur un bâton, comme si elle eût plié sous le faix des années. La jeune esclave, aussi dévote que tendre, avait eu dès son enfance une grande vénération pour celles qui montraient de la vertu ; trompée par l'extérieur hypocrite de la vieille, elle la reçut avec toutes sortes de respect. Son air doux et mortifié, l'étoffe grossière dont elle est vêtue, ses yeux tantôt élevés vers le ciel, tantôt baissés vers la terre, ses soupirs fréquens ; tout persuade Zeineb qu'elle a le bonheur de posséder dans son palais une favorite du grand prophète.

245e JOUR.

L'ADRESSE de cette méchante vieille subjugua bientôt l'amante de Numan, qui crut ne pouvoir plus s'en passer. Quand cette hypocrite se fut aperçue de l'ascendant qu'elle avait acquis, elle parla de quitter sa nouvelle prosélyte : Que vous êtes cruelle, ma bonne mère, lui dit Zeineb, de vouloir nous abandonner ; quel motif pressant vous oblige à nous priver sitôt de la douceur de votre conversation ?—Si je ne consultais que mon amitié pour vous, lui répondit la vieille, je ne balancerais pas à vous faire le sacrifice de tout mon tems ; mais il est des devoirs d'une certaine nature qui l'emportent sur toutes les considérations humaines. Il y a ici dans le voisinage plusieurs dames que la piété a réunies sous le même toit ; elles pratiquent dans la retraite toutes les vertus musulmanes ; elles jeûnent, non-seulement les jours de préceptes mais souvent encore pour se mortifier : enfin tout leur tems est consacré à la

prière, à la lecture de l'alcoran, et aux autres bonnes œuvres prescrites par la loi. Leur vie exemplaire soutient mes mœurs et les purifie. Ces bonnes dames, quoique plus avancées que moi dans le chemin de la vie spirituelle, daignent quelquefois avoir recours à mes faibles lumières. Ce matin même, elles m'ont fait prier de me rendre auprès d'elles, pour me consulter sur un point de la loi qui les embarrasse : puis-je me refuser à leur pieux empressement, et ne pas retourner vers des amies qui me sont si précieuses ?

L'ardeur de connaître de telles saintes enflamma bientôt le cœur de l'imprudente Zeineb; elle pressa sa dévote de lui faire lier une connaissance qui lui serait si honorable et si utile. La perfide vieille résista, pour allumer de plus en plus le désir de sa néophyte : paraissant enfin céder à son empressement, elle consentit à la conduire dans cette retraite sainte. Arrivées dans la maison, qui n'était pas éloignée du logis de Djaber, la vieille quitta sa jeune amie pour aller, disait-elle, prévenir ces saintes dames; il n'y avait que peu de tems que Zeineb était seule dans le vestibule, lorsque quatre hommes masqués la saisirent, et portant un mouchoir sur sa bouche, pour étouffer ses cris, ils l'entraînèrent dans une litière qui prit le chemin de Damas.

On concevra aisément l'état de cette infortunée ;

elle se plaignait au ciel de la méchanceté des hommes, et pleurait amèrement son amant, son beau-père, et le sort heureux dont on la privait. L'horreur de l'avenir mêlait des craintes à ses regrets, et les soins qu'on prenait d'elle ne faisaient que lui la rendre vie plus amère et plus insupportable.

Après trente jours d'une marche pénible, elle arrive à Damas; on présente au calife la jeune affligée de la part de son ravisseur; malgré la douleur que cette belle avait ressentie, ses grâces n'en paraissaient que plus touchantes : à tous les chagrins qui la tourmentaient déjà, se joignit encore celui de plaire malgré elle.

Le calife, qui fut ravi de sa beauté, espéra qu'il éclaircirait ces nuages. Presque toutes les belles qui étaient devenues ses conquêtes avaient d'abord paru tristes à ses yeux; et ce chagrin qu'il imputait toujours aux horreurs de l'esclavage, et au regret d'avoir quitté des parens tendres, lui rendait ces beautés plus intéressantes, sans qu'il craignît de n'en pouvoir pas triompher.

Le faste du harem, les respects d'une foule d'esclaves, qui s'adressaient toujours à celle que le prince préférait, l'empressement même du calife, ne purent charmer une douleur qui semblait s'accroître avec le tems; et le calife, qui, tout présomptueux qu'il était, commençait à craindre une cruelle, confia à

la princesse sa sœur son amour, et les obstacles qui l'arrêtaient.

246ᵉ JOUR.

Abaza (c'était le nom de la sœur du calife) voulut connaître cette fière beauté qui résistait à son maître. A la première entrevue, elle ne put se refuser à un intérêt sensible pour cette jeune affligée, dont la figure annonçait tant de douceur et d'ingénuité.

La princesse était compâtissante, elle s'aperçut bientôt que le cœur de Zeineb n'était pas libre; elle lui sut gré d'être fidèle, au point de préférer un amant obscur à un grand prince devenu son maître. Ces deux beautés devinrent bientôt amies; mais jamais assez pour que Zeineb laissât échapper son secret. Abaza, qui entrevoyait la vérité, conseilla à son frère d'écarter toute espèce de violence, lui disant que le tems était l'unique remède au mal qui tourmentait Zeineb.

Quelque malheureuse que fût cette belle, son

amant, séparé d'elle, et ignorant le sort de ce qu'il aimait plus que sa vie, n'était pas moins à plaindre. Le jour fatal de leur séparation, étonné de l'absence de Zeineb, il l'avait attendue, et lorsqu'il se vit réduit à ne plus espérer de la revoir, il désira de cesser de vivre. Un désespoir violent se convertit, après bien des jours, dans une langueur habituelle : la douleur de Numan était peinte sur son visage, et y faisait chaque jour des progrès. Son père, aussi affligé que lui, craignait surtout de le perdre. Il attendit du bénéfice du tems des soulagemens qu'il espérait en vain. Il prévoyait avec effroi que la douleur et l'épuisement lui arracheraient son fils unique, lorsque le bruit se répandit dans la ville qu'un célèbre médecin y était arrivé. Cette homme possédait l'astrologie, la géomancie et tous le secrets de la cabale. Mais nous verrons qu'il connaissait bien les hommes, et qu'il savait les tromper pour leurs intérêts et pour le sien.

L'habile médecin ne fut pas long-tems à découvrir la vérité : il connut que cette langueur de son malade ne pouvait avoir qu'une cause morale; et, comme il était aussi adroit que savant, il tira bientôt de lui le secret de son cœur : Il n'était pas facile d'apprendre le sort d'une jeune beauté perdue sur la surface de la terre, et que ses ravisseurs avaient un grand intérêt de cacher. L'adresse du

médecin et un heureux hasard l'ayant mis au fait de tout ce qui s'était passé, il ne manqua pas d'attribuer sa découverte à la force des sciences occultes. Il y avait alors à Coufa une juive qu'un commerce de bijoux avait fait voyager dans toute l'Asie : elle avait été, à Damas, admise plusieurs fois dans la cour d'Abaza : elle avait été chargée par elle, et même par le calife, d'offrir à la jeune Zeineb plusieurs bijoux de prix, que cette belle avait toujours reçus avec indifférence.

Les traces de douleur empreintes sur le visage de cette beauté n'avaient pas échappé aux yeux de la pénétrante juive : la fréquentation de cette femme dans le harem l'avait mise à portée de découvrir l'amour du calife, les dédains de la belle esclave, et même de soupçonner, ainsi que la princesse Abaza, la cause de ces dédains. Zeineb n'avait pas changé de nom. La juive, qui avait des relations avec le médecin arabe, lui avait parlé de Zeineb, de la passion du calife, de l'indifférence de celle-ci, et de la flamme secrète dont on croyait qu'elle brûlait. Il ne faut pas s'étonner que ce prétendu philosophe et une courtière eussent des relations : ces deux professions ont ensemble plus de rapport qu'on ne croit. Notre chiromancien et notre vieille juive vivaient tous deux de l'art de tromper les hommes, et s'accordaient souvent pour y réussir.

Le philosophe, certain que son jeune malade mourait d'amour pour une esclave appelée Zeineb, et que cette Zeineb était à Damas, afficha tout l'appareil de la géomancie. Il traça un globe du monde, il y marqua bien des points, et après avoir consulté le soleil, la lune, articulé bien des mots barbares, il prononça gravement que Numan ne guérirait qu'après avoir fait un voyage à Damas, et que dans cette ville était le terme de ses maux. L'officieux médecin s'offrit de l'y conduire, assurant qu'il aurait besoin de ses conseils et de son secours. Le père, qui ne connaissait point de malheur pareil à celui de perdre son fils, consentit à tout dans l'espérance de lui sauver la vie. Il fit partir le jeune malade avec son Esculape, et leur donna tout l'or que sa richesse et l'amour paternel lui inspirait de prodiguer.

Arrivé à Damas, le médecin, moins ignorant et plus hardi que ses confrères, eut bientôt plus de vogue qu'eux tous. Il loua une boutique, et il la garnit de beaucoup de médicamens fort utiles pour lui, et qui ne pouvaient pas nuire à ceux qui s'en serviraient. Numan, qui passait pour son disciple, distribuait les remèdes; et la beauté ravissante du jeune élève ne laissait pas d'achalander la pharmacie.

247e JOUR.

La réputation du docteur s'étendit bientôt jusqu'au sérail. Le calife avait essayé tous les médecins de la ville, pour dissiper la langueur de sa belle esclave, et pour tâcher de guérir des maux qui n'étaient pas de leur ressort. L'amoureux prince voulut consulter encore cet homme qu'on disait si habile. Il lui dépêcha la kahermané, ou surintendante des femmes du sérail, appelé Razié, qui vint faire au docteur, de la part du souverain, de longs détails sur l'état de sa favorite. L'Arabe avait en effet, auprès de lui, la seule personne qui pût guérir Razié. Il ordonna au jeune Numan d'aller chercher une bouteille, et lui fit écrire de sa main, sur un papier attaché à ce vase, quelle était la manière d'employer la liqueur qu'il contenait.

On peut juger que les caractères de Numan étaient connus à la tendre Zeineb, et il serait difficile d'exprimer le trouble qu'elle sentit à leur vue : il augmenta lorsqu'elle eut appris que cette écriture était

celle d'un jeune homme de Coufa, d'une beauté ravissante, et qui paraissait avoir du chagrin. A ces détails Zeineb s'évanouit : quand elle fut revenue à elle-même par le secours de Razié, et plus encore par la vertu de la divine liqueur, les larmes de cette amante, ses questions précipitées, la joie qui éclatait malgré elle, trahirent bientôt son secret.

La compatissante Kahermané résolut de sauver Zeineb, qu'elle avait vue toujours si malheureuse, et à laquelle elle prenait un vif intérêt; car le sort de cette beauté était d'être toujours aimée. Razié retourne à la boutique de l'habile pharmacien, et ayant parlé long-tems de sa jeune malade, du soulagement que le médicament lui avait procuré, de sa beauté, de sa tristesse, des grâces qui la distinguaient de toutes ses compagnes, et de l'amour du calife, dont ce prince n'avait pas reçu le prix, Numan qui dévorait ce qu'il entendait dire, finit par s'évanouir à son tour.

Razié, qui avait voulu lire dans le cœur du jeune homme, fut très-contente de le trouver si tendre. Après avoir aidé tous les médecins à lui donner du secours, elle lui fit connaître qu'elle l'avait pénétré; et pour soulager sa douleur et enhardir sa flamme, elle lui promit une protection que le jeune homme aurait voulu payer de son sang, et qu'il offrit de payer de toute sa fortune.

Le premier de tous les bienfaits devait être d'introduire Numan aux pieds de celle qu'il appelait son épouse. Razié y consentit. La chose devint aisée, à la faveur d'un déguisement. Numan fut travesti en fille. Malgré la régularité de ses traits, son visage formé ne pouvait plus être pris pour celui d'une femme : le voile qui devait le couvrir favorisait seul cette imposture.

Arrivé à la porte du sérail, la surintendante applanit les difficultés que les eunuques faisaient pour admettre dans l'intérieur une femme étrangère. Celle-ci passa pour l'épouse du médecin. Elles montèrent l'une et l'autre vers une longue galerie, et Razié, qui, par discrétion, ne voulait pas être témoin de la première entrevue de ces deux jeunes amans, indiqua à la prétendue femme du médecin l'appartement de Zeineb. Il était voisin de celui de la princesse Abaza. Numan, tout troublé, prit une porte pour l'autre. Étant entré dans une enfilade de pièces toutes plus magnifiques les unes que les autres, il aperçut dans la dernière une femme superbement vêtue, qui lui demanda avec hauteur qui la rendait si hardie d'entrer ainsi chez elle sans être mandée.

Numan, pénétré d'effroi, voulut prononcer quelques mots : sa voix le trahit encore. La princesse qui soupçonna que ce voile cachait un homme, l'arracha, et ne tarda pas à se convaincre de la vérité. Alors sa

colère redoubla, et comme elle était prête à faire périr le téméraire, il se précipite à ses genoux, et demande à mourir aux pieds de Zeineb, qui était la véritable cause de son crime : se croyant perdu sans ressource, il raconta son histoire en peu de mots, avec autant de naïveté que de douleur, et sans quitter les genoux de la princesse qu'il tenait toujours embrassés.

Abaza, naturellement bonne, écouta avec intérêt le récit de ses malheurs, et se sut gré d'avoir deviné la cause de la langueur de Zeineb : elle fit venir à l'instant cette jeune amante, et lui présenta celui qui lui avait fait verser tant de larmes. Nous nous dispenserons de peindre la surprise, le transport et la joie des deux jeunes amans. Quand ils eurent passé ensemble plusieurs heures délicieuses, la princesse, devenue leur protectrice, voulut leur donner une petite fête exécutée par tous les esclaves qui la servaient. Numan, toujours voilé, passa pour une étrangère que la princesse avait appelée pour jouer du luth, qu'en effet il touchait à ravir. Après un souper délicat, la princesse fit chanter à Zeineb des airs tendres, que sa mélancolie lui avait fait repéter plusieurs fois, tandis qu'elle regrettait son cher Numan : celui-ci accompagnait avec son luth la voix de sa maîtresse; et ce concert, exécuté par des acteurs qui savaient si bien s'accorder, semblait délicieux à

celles même qui ne savaient pas combien ces musiciens ressentaient de plaisir en unissant ainsi leurs talens.

La voix touchante de Zeineb se fit entendre au-delà de l'appartement de la princesse. Le calife, qui passait au bas de ses fenêtres, fut fixé par des sons qui avaient toujours trouvé le chemin de son cœur : il entra, et fit agréablement la guerre à sa sœur, de ce qu'elle goûtait dans son appartement des plaisirs auxquels elle ne voulait pas l'admettre.

248e JOUR.

La bienfaisante Abaza saisit l'occasion de faire deux heureux, et de guérir le prince d'une passion qui ne pouvait lui être que funeste. Elle reçut le calife avec tous les respects qu'elle devait à son souverain, et toute la tendresse qu'elle avait vouée à son frère, elle lui versa elle-même des liqueurs délicieuses, et fit exécuter devant lui, par ses femmes, des danses légères et brillantes, pour amuser ses yeux et égayer son humeur. Puis lui demandant la permission de

varier les plaisirs, elle fit conter plusieurs histoires par celles de ses femmes qui s'en acquittaient avec le plus de grâce. Comme le prince prenait plaisir à des contes ingénieux, Abaza se mit à raconter à son tour.

Seigneur, lui dit-elle, je vais rapporter à votre majesté une histoire dont la catastrophe fait également frémir l'amour et l'humanité. Un riche marchand d'Agra avait un fils qu'il voulait rendre heureux; il lui choisit une épouse qu'il croyait digne de lui, et la sympathie des deux jeunes amans justifia bientôt le choix du père : tous trois auraient joui d'un bonheur constant, si un méchant visir, qui ne songeait qu'à satisfaire les désirs d'un maître qu'il voulait endormir dans la mollesse, n'eût arraché la jeune épouse à son beau-père et à son amant, pour la donner, comme esclave, au sultan. Le prince, possesseur de ce rare trésor, en devint bientôt amoureux, mais ne put jamais réussir à plaire : son esclave séchant de douleur dans ses bras, regrettait sans cesse l'époux qu'on lui avait arraché, et ne payait les caresses de son maître que par le froid dédain. Enfin cet époux, qui l'adorait, trouva le moyen de pénétrer dans la prison de sa maîtresse (car il n'est rien d'impossible à l'amour); il jouissait du bonheur de voir, et d'entendre celle à laquelle il avait consacré sa vie, lorsque le jaloux sultan les surprit tous les deux.

Sa puissance et son amour méprisés l'enflammèrent de la plus vive colère : il ne voulut pas écouter leur justification; et ne voyant dans ces deux époux qu'une esclave infidèle et un téméraire qui avait violé son harem, il tira son poignard et les sacrifia l'un et l'autre à sa vengeance. J'avoue que le malheur de ces deux victimes innocentes m'a toujours fait frémir, et je ne pense pas que la puissance d'un sultan soit supérieure à celle de l'amour et de l'hyménée. Je pense, comme vous, dit le prince tout attendri; nous n'avons point de pouvoir légitime sur deux cœurs qui s'aiment, et qui sont unis par des nœuds sacrés. Une femme est à son époux avant d'être à personne; et quelle que soit la passion d'un sultan, elle doit céder à l'amour mutuel.

Commandeur des croyans, s'écria la princesse, vous avez prononcé une sentence digne de votre sagesse et de votre bonté. Voilà l'épouse et l'époux dont je viens de vous parler : et vous le prince bienfaisant qui réparez tout le tort qu'on voulait leur faire. Cette esclave, à laquelle vous n'avez pu plaire, est la femme légitime de celui que vous voyez sous des habits peu convenables à son sexe. L'amour et la douleur lui ont fait violer les lois du harem; vous lui pardonnerez d'avoir été fidèle et sensible, et de vous avoir cru plus généreux que tous les princes de l'Orient.

Numan et Zeineb tremblans, éperdus, tombèrent aux genoux du calife, qui, échauffé par les éloges prématurés de sa sœur, ne songea qu'à les mériter en couronnant la fidélité, le courage, et la vertu de ceux que les lois orientales auraient condamnés à la mort. Il les renvoya comblés de biens, ne leur imposant d'autre loi que celle de s'aimer toujours; loi à laquelle ils obéirent toute leur vie. L'habile docteur qui avait su si bien trouver le remède à leurs maux, passa dans toute l'Arabie pour le médecin des ames, autant et plus que celui des corps.

249e JOUR.

HISTOIRE DE LA FILLE D'UN VISIR [1].

Le royaume de Kachemire était autrefois gouverné par un prince nommé Aladin. Il était père d'une fille qui eût été sans contredit la beauté la plus par-

[1] Cette histoire ressemble un peu à celle de Repsima, qu'on a lue plus haut. Elles doivent avoir toutes deux la même origine.

faite de l'Orient, si la fille de son visir ne lui eût disputé cet avantage. L'on ne parlait dans tout l'Orient que des attraits divins dont ces deux princesses étaient pourvues. Plusieurs rois, sur la foi de la renommée, s'étaient laissé enflammer pour elles, et songeaient à les demander en mariage. Il aurait été difficile de décider qui de ces deux beautés était la plus accomplie; mais soit prévention, soit que la fille du visir, moins fière et plus humaine que sa rivale, eût gagné les cœurs de la multitude, tous les suffrages étaient pour elle.

La fille du roi conçut un chagrin si violent de se voir préférer Ghulnaz (c'était le nom de la fille du visir), qu'elle tomba dans une langueur mortelle. Son père alarmé fit venir les médecins, qui l'assurèrent que le mal de la princesse provenait de quelque déplaisir secret.

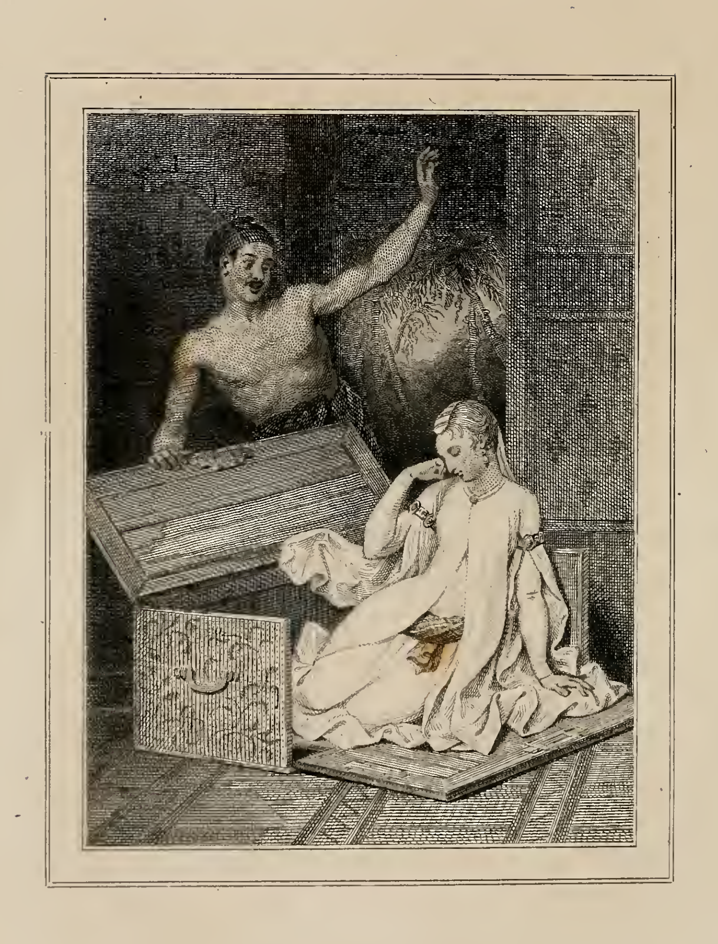
Le roi pressa sa fille de lui ouvrir son cœur. Pour l'y déterminer, il s'engagea par un serment solennel à lui accorder tout ce qu'elle demanderait, dût-il lui en coûter la moitié de son royaume. La fille d'Aladin, bien loin de découvrir la basse jalousie dont elle était animée, aurait voulu se la dissimuler à elle-même. Mais, touchée des marques de tendresse que lui donnait son père, et de la profonde douleur qu'il témoignait, elle ne put résister davantage, et lui avoua que Ghulnaz était la cause de son

mal, qui ne cesserait que par l'éloignement de cette odieuse rivale.

Aladin tâcha de consoler sa fille, et l'assura que dans peu elle n'entendrait plus parler de celle qui causait ses peines. En effet il manda son premier ministre. Visir, lui dit-il, c'est à regret que je vous ordonne de vendre votre fille ; je sens combien il en coûtera à votre cœur : mais la vie de ma fille y est intéressée. C'est vous en dire assez ; et j'attends ce sacrifice du zèle que vous m'avez toujours témoigné.

Le visir consterné balança quelque tems entre l'amour paternel et l'ambition. Cette dernière passion l'emporta enfin, et étouffa la voix de la nature. Un reste de honte l'empêcha pourtant d'exposer sa fille aux regards du public. Pour éviter cette ignominie, il imagina de la faire mettre daus un coffre ; faisant ensuite venir un crieur : « Vous vendrez, lui dit-» il, ce coffre quarante mille aspres ; mais j'y mets » une condition ; celui qui en fera l'acquisition le » prendra sans savoir ce qu'il renferme. » Le crieur voulut en vain exécuter les ordres du visir : la condition qu'il avait mise au marché éloignait tous les acheteurs. Un jeune porteur d'eau, plus hardi que les autres, soupçonna du mystère, et s'offrit à en courir le risque : il emprunta d'un négociant de ses amis la somme fixée, et après l'avoir comptée au crieur, il porta le coffre chez lui.





Rien ne put égaler sa surprise, que sa joie, lorsqu'en ouvrant avec empressement le coffre, il vit dedans une jeune beauté ravissante. « Charmante » houri, lui dit-il, car vous êtes sans doute une de » ces nymphes célestes destinées aux plaisirs des élus » dans l'autre monde ; par quelle étrange aventure » êtes-vous enfermée dans ce coffre ? » La fille du visir, qui ne voulait pas se faire connaître, lui répondit : « Vous voyez une infortunée que le mal- » heur poursuit ; le sort m'a fait votre esclave, je » n'en murmure point, et vous trouverez dans moi » toute la soumission et toute la fidélité que je vous » dois. »

250e JOUR.

L'aimable Ghulnaz avait trop de charmes pour que son patron n'en ressentît pas le pouvoir. Elle était son esclave, et il pouvait disposer d'elle à son gré : mais il avait dans ses amours une délicatesse de sentiment bien au-dessus de sa condition. Son bonheur, s'il eût été une suite de la contrainte,

lui aurait paru imparfait, et il voulait le devoir tout entier à l'amour. Il prit donc la résolution de rendre à Ghulnaz la liberté, et de s'unir ensuite avec elle par les liens de l'hyménée. Mais avant d'exécuter ce dessein, il voulut éprouver si elle était digne du sort qu'il lui destinait. Il la conduisit chez sa mère, qui demeurait dans une petite ville éloignée d'une journée de chemin de Kachemire : Ma mère, lui dit-il en particulier, j'ai des vues sur cette jeune esclave, que je confie à vos soins; éclairez sa conduite, et examinez si sa sagesse égale sa beauté. Il prit ensuite congé de sa mère et de Ghulnaz, en les assurant qu'il ne tarderait pas à les revoir.

La belle esclave gagna bientôt le cœur de celle qui avait donné le jour à son patron. Elle fut enchantée de sa douceur et de ses complaisances; et elle lui devint en peu de tems aussi chère, que si elle eût été sa propre fille. Cette bonne femme, qui était dans une extrême pauvreté, l'avait toujours supportée avec patience; mais depuis qu'elle était avec Ghulnaz, elle souffrait de lui voir partager sa misère, et désirait des richesses, pour lui faire un sort plus digne de ses vertus.

Cette aimable fille, de son côté, touchée du triste état de celle qui lui témoignait tant de bonté, chercha à la soulager. Elle lui remit un diamant qu'elle avait caché lorsque son barbare père l'avait enfermée

dans le coffre, et ordonna à la vieille de le vendre deux mille sequins. Comme le diamant était d'une grande beauté, celle-ci trouva bien vite un acheteur, et revint toute joyeuse auprès de celle qu'elle appelait sa chère fille.

Ghulnaz loua pour elle et pour sa compagne une maison plus commode et plus spacieuse, qu'elle fit meubler proprement. Elle commençait à se consoler de ses malheurs, et à se conformer à la condition dans laquelle elle se trouvait, lorsque de nouvelles disgrâces la rendirent plus à plaindre que jamais, quoiqu'elle menât une vie fort retirée, et qu'elle ne sortît que très-rarement et toujours voilée. Le bruit de sa beauté se répandit dans la ville où elle était; un jeune homme en devint éperdûment amoureux, et osa lui déclarer sa passion. Sa témérité n'ayant pas eu le succès qu'il en attendait, son amour se changea en fureur, et il résolut de se venger de celle qui méprisait ses feux. Il partit pour Kachemire, et ayant rencontré le porteur d'eau : « Que je vous plains, lui dit-il, d'élever avec tant de soin une ingrate; tandis que vous êtes ici accablé de travaux, elle nage dans une criminelle abondance, qu'elle a su se procurer par ses intrigues avec ses amans. »

Le porteur d'eau furieux, sans examiner si le rapport qu'on lui a fait a quelque fondement, part

pour se venger. La beauté de la maison qu'habitait sa mère, la propreté des meubles, tout le confirme qu'il est trahi : il entre, Ghulnaz qui ne se défiait de rien, parce qu'elle n'avait rien à se reprocher, veut aller au-devant de lui; mais il ne lui en donne pas le tems; il se précipite sur elle, et lui plonge dans le sein un poignard qu'il avait caché sous sa robe. Voyant qu'elle ne tombe pas du premier coup, il veut lui en porter uu second, Ghulnaz éperdue l'évite en se jetant par la fenêtre.

Un juif qui passait dans la rue, voyant une jeune fille baignée dans son sang, la relève et la conduit chez lui. Cependant la mère du porteur d'eau, qui était dans une chambre voisine, était accourue au cri qu'avait jeté Ghulnaz. Elle voit son fils, la fureur peinte dans les yeux, et un poignard tout sanglant à la main. « A qui en voulez-vous, mon fils, lui dit-elle, et qu'est devenue Ghulnaz ? — Ce fer, lui répondit-il, vient de me venger d'une perfide qui me trahissait. — Quelle est votre erreur! s'écria la vieille toute éplorée, et qu'elle vous coûtera de larmes! Vous avez fait périr injustement la plus aimable et la plus vertueuse de toutes les filles. » Elle lui raconta alors de quelle manière généreuse Ghulnaz l'avait tirée de la misère.

Le porteur d'eau à ce récit s'abandonna à la plus vive douleur; il descendit dans la rue, croyant y

trouver sa chère Ghulnaz, mais elle était disparue; il parcourut toute la ville sans pouvoir découvrir ses traces.

251e JOUR.

CEPENDANT le juif envoya chercher un chirurgien, qui, après avoir visité la plaie de la fille du visir, assura qu'elle n'était pas mortelle. Il ne se trompait point, et elle ne tarda pas à recouvrer avec sa santé tous ses attraits. Le juif ne put pas les contempler d'un œil indifférent, et lui déclara sa passion en amant qui voulait être obéi. Ghulnaz frémit du danger qui la menaçait. Observée de trop près pour prendre la fuite, elle prit la résolution de se jeter dans la mer, qui baignait les murs de la maison du juif, comptant pour rien la perte de sa vie, pourvu qu'elle pût sauver son honneur. Pour exécuter ce dessein, il fallait écarter son amant; elle feignit de consentir à ce qu'il exigeait de sa complaisance, mais

elle voulut qu'il allât auparavant au bain pour se laver.

Le juif parti, Ghulnaz ouvre la fenêtre et s'élance avec intrépidité dans la mer. Trois frères qui pêchaient aux environs l'aperçurent qui se débattait dans les flots. Comme ils étaient d'habiles nageurs, ils la saisissent par ses habits, la mettent dans leur bateau, et vont aborder à une prairie d'un autre côté de la ville.

La fille du visir, rappelée à la vie par leurs soins, se vit bientôt exposée à un danger encore plus terrible que celui auquel elle venait d'échapper. Son extrême beauté fit la plus vive impression sur les trois frères ; une querelle violente s'éleva entr'eux, et chacun d'eux en prétendait la possession. Ils étaient prêts d'en venir aux mains, lorsque le hasard conduisit auprès d'eux un jeune cavalier, qu'ils prirent pour arbitre. Le sort seul (leur dit le jeune homme, après s'être instruit du sujet de leur dispute), peut terminer votre différent : je vais tirer trois flèches de trois côtés opposés, celui qui de vous aura plus vite atteint une des flèches, sera le possesseur de cette beauté. La proposition parut si raisonnable aux pêcheurs, qu'ils l'acceptèrent sans balancer : le cavalier bande aussitôt son arc, et tire successivement trois flèches, vers trois points différens. Les trois frères partent avec rapidité, chacun d'eux dans l'es-

pérance d'atteindre le but le premier. Le cavalier les voyant éloignés, saute à terre, met Ghulnaz en croupe, et remontant à cheval, s'éloigne au grand galop des pêcheurs, et gagne son village.

Il était de la destinée de Ghulnaz d'embraser tous ceux qui la voyaient. A peine le cavalier eut mis pied à terre, qu'il lui déclara la violence de sa passion. Ghulnaz, voyant qu'elle ne pouvait éviter cette nouvelle attaque que par la ruse, écouta sans courroux l'aveu qu'il lui fit de ses feux : elle feignit même d'y être sensible ; elle le conjura seulement de différer son bonheur jusqu'à la nuit. Il me vient, lui dit la fille du visir, une idée qui, toute bizarre qu'elle est, pourra contribuer à votre tranquillité et à la mienne. Personne n'est prévenu ici de mon arrivée : prêtez-moi un de vos habits, vous me ferez passer pour un de vos parens qui revient des pays étrangers ; comme l'on ne soupçonnera point mon sexe, vous n'aurez point de rivaux à redouter. Le cavalier enchanté lui donna un habillement. Quand elle s'en fut revêtue : Je veux vous prouver, ajouta-t-elle, que je ne démens point le sexe sous lequel je parais à vos yeux, et que peu d'hommes égalent mon adresse à manier un cheval. Elle dit, et en même-tems saute avec légèreté sur celui du cavalier; et lui fait faire plusieurs voltes : tandis qu'il admirait sa bonne grâce, elle s'éloigne insensiblement, et pressant avec l'é-

peron les flancs du cheval, elle lui fait prendre le grand galop, et disparaît comme un éclair aux yeux du cavalier éperdu. La crainte d'être poursuivie la fit courir tout le reste du jour et toute la nuit, sans suivre de route assurée.

Les premiers rayons du soleil qui frappèrent l'horizon, lui firent découvrir une grande ville. Incertaine, elle tourne ses pas de ce côté-là. Quel fut son étonnement, lorsqu'elle vit les habitans venir à sa rencontre! Notre roi est mort cette nuit, lui dirent-ils; comme il n'a point laissé d'héritiers de son trône et qu'il craignait une guerre civile, il a ordonné, par son testament, d'y placer celui qui se trouverait le premier à l'ouverture des portes de la ville. Ghulnaz reçut d'un air majestueux et affable tout à la fois les hommages de ses nouveaux sujets, qui étaient bien éloignés de soupçonner son véritable sexe. Elle traversa les rues aux acclamations du peuple, et alla prendre possession du palais, séjour ordinaire des souverains de cette contrée.

252ᵉ JOUR.

Dès qu'elle fut sur le trône, elle s'appliqua toute entière au gouvernement de l'État. Elle choisit des visirs intègres et éclairés, et elle eut un soin tout particulier de faire rendre justice à tout le monde. Ses sujets admiraient la sagesse de son administration, et bénissaient le sort qui leur avait donné un roi plus occupé de leur bonheur que du sien propre.

La belle Ghulnaz régnait depuis quelque tems, lorsqu'elle fit élever une fontaine magnifique aux portes de la ville. Quand cette édifice fut achevé, elle fit faire son portrait; mais sans expliquer au peintre les raisons particulières qu'elle avait, elle voulut être représentée sous un habillement de reine. Le portrait fut placé sur le haut de la fontaine : des espions qu'elle posta aux environs eurent ordre de lui amener tous ceux qui, en considérant ce portrait, pousseraient quelques soupirs, ou témoigneraient quelque sentiment de douleur.

Cependant le porteur d'eau était inconsolable de la perte de sa chère esclave; il parcourait toutes les

villes, dans l'espérance de découvrir ses traces. Il vint à cette fontaine; à peine eut-il aperçu les traits de cet objet chéri, qui était toujours présent à son esprit, qu'il poussa un profond soupir. Les soldats le saisissent aussitôt, et le conduisent devant Ghulnaz, qu'il n'avait garde de reconnaître sous le déguisement où elle était. Elle lui ordonna d'un ton irrité de lui apprendre le motif qui l'avait engagé à verser des larmes à la vue du portrait placé sur la fontaine. Celui-ci, tout tremblant, lui raconta ses malheurs : Ghulnaz le fit mettre en prison.

Le hasard conduisit à quelques jours de là les trois frères pêcheurs à la même fontaine; ils reconnurent dans le portrait qui en faisait l'ornement, celle qu'ils avaient sauvée du naufrage : leur flamme mal éteinte se ralluma à cette vue, et ils ne purent s'empêcher de soupirer. Ils furent menés devant Ghulnaz, qui, après leur avoir fait les mêmes questions qu'au porteur d'eau, les envoya aussi en prison. Le cavalier et le juif vinrent aussi à la même fontaine, et ayant témoigné la même sensibilité, ils eurent le même sort.

Quand ils furent tous réunis, la fille du visir les fit comparaître devant elle. Si la personne qui est l'objet de vos regrets, leur dit-elle, d'un air ému, paraissait ici à vos yeux, la reconnaîtriez-vous? A peine eut-elle prononcé ces paroles, que, détachant

son manteau royal, elle se fit voir sous les habits de son véritable sexe. Tous les six tombèrent à ses genoux, et lui demandèrent pardon des excès auxquels un amour trop violent les avait portés. La fille du visir les releva avec bonté, et prenant le porteur d'eau par la main, elle le fit asseoir sur son trône, et le fit revêtir des habits royaux. Assemblant ensuite les grands de l'État, elle leur raconta son histoire, et les pria de reconnaître son ancien patron pour leur roi : elle l'épousa peu de tems après, et les noces furent célébrées avec une magnificence vraiment royale. Le juif, les trois pêcheurs, et le cavalier, furent renvoyés dans leur pays, comblés de richesses, qui, toutes considérables qu'elles étaient, ne les empêchèrent pas d'envier le sort du porteur d'eau.

253e JOUR.

HISTOIRE DU FILS DE KÉBAL.

Un négociant nommé Kébal avait épousé une femme jeune, riche et aimable ; quoique la loi mahométane autorise la polygamie, cette épouse im-

périeuse ne voulait partager ni le cœur, ni le lit de son mari. Kébal, faible et subjugué, redoutait sa femme, à laquelle il devait sa fortune; il avait même renoncé, en sa faveur, au privilége que lui donnait la loi, et lui avait juré une fidélité à toute épreuve. Éloigné de sa femme, il oublia bientôt les sermens qu'il lui avait faits.

Les affaires de son négoce l'ayant obligé de faire un voyage, il devint épris des charmes d'une jeune esclave, qu'il acheta cinq cents sequins. Au bout de neuf mois, l'esclave mit au monde un enfant, dont la naissance, loin de flatter son père, lui causa les plus vives alarmes.

Kébal, qui voulait la paix dans son ménage, ne fit pas difficulté de l'acheter par un crime; son épouse, qu'il avait oubliée dans un instant d'ivresse, se présente alors à son esprit, et la crainte d'une femme jalouse lui fit dépouiller tout sentiment d'humanité. Il commença par immoler à son repos l'objet infortuné de ses amours. Après avoir fait périr la mère, il voulut sacrifier le fils; mais la voix de la nature, tout cruel qu'il était, se fit entendre au-dedans de lui-même, malgré lui, et arrêta son bras. Pour ne point verser son propre sang, il prit le parti de porter l'enfant dans un désert, persuadé que cette innocente victime ne tarderait pas à y périr. Mais la Providence, qui veillait sur ses jours, conduisit un

pâtre dans l'endroit où il était exposé; sa beauté, ses cris, sa misère, touchèrent le pauvre berger, qui le porta à sa cabane : sa femme, aussi compatissante que lui, se chargea volontiers de cet enfant, et lui donna une chèvre pour sa nourrice. Il était déjà parvenu à l'âge de quatre ans, lorsque Kébal, voyageant, passa dans le village où demeurait ce berger, et devint son hôte; il aperçut son fils, qu'il n'avait garde de reconnaître : soit qu'il fût frappé de la beauté de cet enfant, soit que la nature lui parlât en sa faveur, il se sentit ému à sa vue, et demanda au berger s'il en était le père.

Quelle fut la surprise de Kébal, lorsque le berger lui eut raconté de quelle manière il avait trouvé cet enfant, et qu'il reconnut son fils. A cette sympathie qui l'avait touché, succédèrent les sentimens d'une haine violente; il dissimula cependant, et feignit que les charmes de cet enfant le touchaient : il pressa le berger de le lui vendre, et lui en offrit cinquante sequins.

La misère du berger, son amitié pour cet enfant, la persuasion qu'il serait plus heureux entre les mains d'un homme riche qu'entre les siennes, le firent consentir à cette proposition. Il était bien éloigné de soupçonner le sort qui attendait son élève.

Kébal ne l'eut pas plus tôt à sa disposition, qu'il

l'emmena et le conduisit sur le bord de la mer : la beauté de ce jeune enfant, son innocence, ses tendres caresses, ses cris, ses larmes, rien ne peut fléchir l'ame atroce de Kébal. Il prend son fils, le coud dans un sac de cuir, et le jette à la mer, se flattant que pour cette fois il n'échappera pas à la mort. Mais le ciel en avait ordonné autrement; le sac donna dans les filets d'un pêcheur, qui le retira par hasard dans le même moment.

Le pêcheur, étonné, ouvre le sac, et voyant dedans un enfant qui respirait encore, il le suspendit par les pieds; et, après l'avoir rappelé à la vie, il le porta dans sa cabane. Le fils de Kébal était destiné à trouver partout des ames sensibles, excepté celle de son barbare père.

Ce pêcheur l'éleva dans sa profession, et le jeune enfant s'y distingua par son adresse et par son intrépidité. Il était déjà parvenu à l'âge de quinze ans, lorsque Kébal, qui faisait de fréquens voyages pour son commerce, passa par la ville où demeurait ce jeune homme; il le rencontra avec le pêcheur qui lui avait sauvé la vie; ils étaient chargés de poissons qu'ils débitaient dans les rues. La bonne mine de ce jeune homme frappa Kébal, et pour avoir occasion de savoir qui il était, il acheta quelques poissons du pêcheur. Il lui demanda ensuite si celui qui le suivait était son fils. Le pêcheur lui

répondit qu'il n'était pas son père, et lui raconta de quelle manière il l'avait trouvé dans ses filets, cousu dans un sac.

Kébal, reconnaissant son fils, ne pouvait comprendre comment il avait échappé à une mort qu'il avait crue inévitable. Désespéré de voir le mauvais succès de tant de crimes, il résolut de prendre mieux ses mesures : il offrit cinq cents sequins au pêcheur pour le prix de ce jeune homme, et le marché fut bientôt conclu.

Kébal, sans se faire connaître de son fils, le garda auprès de lui comme esclave : sa douceur, sa fidélité, rien ne put toucher ce père cruel, qui était toujours plus déterminé à le faire périr.

Deux années s'étaient écoulées depuis que son fils le servait avec un zèle sans exemple, lorsqu'il lui remit une lettre cachetée. Partez, lui dit-il, pour Bagdad; vous y trouverez ma fille, et vous lui remettrez cette lettre : je lui recommande de prendre soin de vous; vous resterez auprès d'elle jusqu'à mon retour ; je ne tarderai pas à vous suivre.

Le jeune homme obéit à Kébal, et se mit aussitôt en route. Arrivé à Bagdad, il s'informe de la demeure de son maître, et frappe à la porte de celui qu'on lui indique. La fille de Kébal ouvre, et voit un jeune homme plus beau que l'Amour, qui lui remet une lettre de la part de son père. Impa-

tiente, elle l'ouvre; mais de quelle horreur n'est-elle pas saisie en lisant ces paroles : « Celui qui vous remettra cette lettre est mon plus grand ennemi; je vous l'envoie afin que vous le fassiez périr; j'exige de vous cette preuve de votre tendresse. »

254e JOUR.

La fille de Kébal, loin de ressembler à son père, avait un cœur simple, et plein de sentimens d'humanité; elle considéra plus attentivement celui qui lui avait remis la lettre, et elle ne pût se défendre de l'aimer. L'amour lui suggéra un moyen de sauver la vie à celui qui dans un moment lui était devenu bien cher, et de se l'attacher pour jamais. Ayant ordonné au jeune homme de l'attendre, elle écrivit, en contrefaisant le caractère de son père, une autre lettre conçue en ces termes : « Celui qui vous remettra cette lettre m'est plus cher que ne me serait mon propre fils : regardez-le comme un autre

moi-même ; confiez-lui l'administration de tous mes biens, et faites-lui épouser ma fille Mélahié. »

Après avoir écrit cette lettre, elle la cacheta. Passant ensuite dans la chambre où elle avait laissé le jeune homme : Vous vous êtes mépris, lui dit-elle ; la lettre que vous m'aviez donnée était pour ma mère, je vais vous conduire à son appartement. Le jeune Kébal remit la lettre à la mère, qui, après l'avoir lue, et ne doutant pas qu'elle ne fût de son mari, exécuta les ordres qu'il lui donnait, et fit épouser sa fille au jeune homme.

Cependant Kébal, après avoir terminé toutes ses affaires, reprit la route de Bagdad. Il fut le plus étonné des hommes, en arrivant chez lui, de retrouver son fils plein de vie. Sa surprise augmenta lorsqu'il apprit qu'il était devenu son gendre. Tous ces événemens lui paraissaient incroyables ; mais la crainte de découvrir ses forfaits lui ôta l'envie de s'éclaircir : il prit le parti de la dissimulation, et déguisa, sous les apparences de l'amitié, la haine mortelle qu'il portait toujours à ce fils innocent. Mélahié, sa fille, n'était pas la dupe de cette tranquillité trompeuse ; sa tendresse alarmée pour les jours d'un époux chéri lui faisait éclairer toutes les démarches de son père.

Kébal, quelque tems après son arrivée, donna un mouton à ses domestiques, avec plusieurs cruches

de vin. Réjouissez-vous, leur dit-il, cette nuit, et célébrez mon heureux retour dans ma patrie; mais j'exige de vous un grand service : un ennemi secret en veut à ma vie, je l'attirerai ce soir dans ma maison; il descendra vers la quatrième heure de la nuit l'escalier de mon appartement, aussitôt que vous l'entendrez, poignardez-le.

L'heure venue, Kébal dit à son fils d'aller dans la cour où étaient ses domestiques, et de lui en amener un : il allait passer par l'escalier fatal, lorsque son épouse, toujours soupçonneuse, l'arrêta, et le conjura de ne point exécuter une commission dans laquelle elle entrevoyait du mystère, et l'emmena avec elle.

Cependant Kébal était agité de différentes passions; une demi-heure s'étant écoulée sans qu'il eût appris le succès de sa perfidie, il voulut savoir si ses domestiques avaient enfin servi sa vengeance : comme il descendait avec promptitude, ceux qu'il avait chargé d'exécuter ses ordres, et qui jusque-là n'avaient entendu passer personne dans l'escalier, ne doutant point que c'est leur victime, se précipitent sur lui, et le massacrent dans l'obscurité. Telle fut la fin bien méritée de ce père barbare. Celui à qui il avait donné le jour, et auquel il avait tenté plusieurs fois de l'ôter, hérita de tous ses biens : comme sa naissance était un mystère pour lui, il vécut tran-

quillement avec son épouse, et ne sut jamais qu'elle était sa sœur.

255e JOUR.

HISTOIRE D'HALECHALBÉ ET DE LA DAME INCONNUE [1].

Le calife Haroun-Alraschid mande un jour son grand visir Giafar et Mesrour le chef de ses eunuques. Je veux, dit-il, descendre inconnu à Bagdad, et visiter mes hôpitaux, vérifier par moi-même si l'administration en est sage et bien entendue, si les malades y reçoivent les secours et les soulagemens dont ils ont besoin. Je me déguiserai en derviche; vous, qui m'accompagnerez, choisissez un travestissement à la faveur duquel vous puissiez être absolument méconnaissables.

Le calife est obéi, et se met en marche avec son

[1] Les histoires qui suivent sont traduites par Chawis et Cazotte. Celle-ci ressemble à l'histoire du fou, dans le sixième volume des Mille et une Nuits; mais elle est ici plus détaillée.

cortège ; il est au centre des établissemens dont il s'est proposé de faire la visite ; chaque chose lui paraît dans l'ordre qu'il désire, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la porte d'une cour fort vaste, dans laquelle il entend une rumeur ; il adresse la parole à Giafar : D'où peut venir ce bruit, lui dit-il ? — C'est ici, répond le visir, l'endroit où l'on renferme les fous ; ceux dont la manie n'est pas dangereuse, peuvent se promener dans cette grande cour, et ils ont leur loge, ou leur petit appartement tout autour.

Entrons, dit le calife ; cet objet a aussi son intérêt. Vérifions d'abord si tous sont enfermés par de justes raisons : on laisse la liberté à bien des gens qui mériteraient, par défaut de sens, d'être renfermés ; il y en a peut-être ici à qui il serait avantageux de la rendre, et pour eux-mêmes, et pour la société. Examinons, chacun de nous à part, un des habitans de cet enclos ; tirons au sort lequel des trois s'essaiera le premier dans ce genre d'examen, et nous nous mettrons à l'œuvre. Le sort a décidé que Mesrour commencera.

Tous trois étant entrés dans la cour, le chef des eunuques va droit à la première loge ; il y trouve un homme d'environ quarante ans, fumant une pipe, d'un air fort sérieux, le coude appuyé sur une table, sur laquelle il y a quelques papiers. Il fait au fumeur un salut qui lui est exactement rendu. Je pense,

lui dit Mesrour, que vous êtes chargé de surveiller sur ceux qui font du bruit dans la cour.

La surveillance, répond le fumeur, est un poids dont je suis débarrassé. Je me suis chargé de me surveiller moi-même, et c'en est bien assez. — Mais sûrement, dit Mesrour, on ne vous tient point ici enfermé au nombre des fous. — Et pourquoi ne m'y retiendrait-on pas à ce titre ? me croyez-vous plus sage qu'un autre ? On m'a rendu la justice qu'on devrait rendre à tous les habitans de Bagdad. Je ne puis pas me plaindre ; j'ai été jugé par mes pareils, et ils ont l'attention de venir tous les jours ici me visiter.

Je vous entends, dit Mesrour, nous avons tous un petit grain de folie ; cependant, quand cela ne passe pas certaines bornes, on fait bien de nous laisser la clef des champs, il n'y a que pour les manies extraordinaires. — Ah ! vous avez raison, interrompit le fumeur; les hommes se passent toutes leurs sottises ordinaires, quelque ridicules qu'elles soient ; mais quand l'un d'eux peut s'élever par ses idées, ses lumières ou ses observations au-dessus des autres, il est une sorte de reproche, pour eux, de l'espèce d'avilissement dans lequel ils se laissent tomber, et ils cherchent alors à se soustraire à sa vue. C'est-là mon histoire : j'en savais plus que le vulgaire ; on m'a sequestré.

Dans quelle partie excelliez-vous, reprit Mesrour?

— Dans la science qui est la clef de toutes les autres, dans l'astrologie. — Et vous la possédiez ? — J'y atteignais; mais on a interrompu mes progrès.— Vous étiez donc en commerce avec les astres?—C'est cela même. — Et quel était celui dont vous étiez favorisé ?—La lune. —N'êtes-vous plus en faveur auprès d'elle?—Depuis que j'ai cessé d'être libre, elle en use avec moi comme il lui plaît; elle m'eut de grandes obligations autrefois, et n'en tient pas trop de compte aujourd'hui; elle avait une énorme verrue sur le nez, je l'en guéris : ainsi elle me doit cette belle face que vous lui voyez quelquefois. De plus, en lui faisant prendre sa marche sur le côté, je la sauvai d'une éclipse qu'attendaient tous les astronomes. Elle me témoigna d'abord quelque reconnaissance; mais du moment où j'ai été renfermé, si je m'adresse à elle lorsqu'elle est dans le croissant, elle se trouve encore trop faible pour agir en ma faveur; m'adressé-je à elle lorsqu'elle est pleine, elle s'enveloppe de nuages et de brouillards; mais dans le déclin, toutes ses malignes influences sont à mon service. Ce sont des fluxions, des rhumatismes, des catarrhes qui me pleuvent dessus. Je cherche à me délivrer actuellement de la dernière marque de sa bienfaisance. Ah ! si je la tiens quelque jour, elle s'apercevra qu'elle n'a pas obligé un ingrat.

Et comment ferez-vous pour la tenir, reprit Mes-

rour? — Rien ne serait plus aisé, dit le fumeur, si un homme comme vous voulait m'aider : elle viendra ce soir, à neuf heures, se mirer, se baigner dans ce puits que vous voyez au milieu de la cour; je vous donnerai ma table, et vous vous mettrez en embuscade; elle ne se défiera point de vous, et pendant qu'elle s'amusera à faire trembloter l'eau, vous fermerez tout-à-coup le puits; alors nous la tiendrons: ce sera une bonne fortune à nous deux, et nous verrons comment elle s'y prendra pour justifier sa conduite.

Elle parlera donc, dit Mesrour, nous l'entendrons? — Je ne dis pas que vous l'entendiez bien distinctement, reprit le fumeur, mais moi qui ai l'oreille exercée au point de pouvoir marquer la cadence de l'harmonie des corps célestes, je ne perdrai pas un mot; pour vous, il s'agit de savoir comment votre oreille est faite. En disant cela, le fumeur pose sa pipe, examine de près l'oreille de Mesrour, et la saisissant brusquement, il la tire tout d'un coup de toute sa force, en criant, vous avez l'oreille trop courte. Mesrour pousse un cri douloureux, un gardien accourt, fait lâcher prise à l'astrologue, et Mesrour, tenant son oreille à deux mains, rejoint le calife, et lui raconte sa piteuse aventure.

256e JOUR.

Je suis prévenu depuis long-tems, dit en riant Haroun, que les fous qui ont un air de sagesse, sont ceux dont il faut le plus se défier; allons, Giafar, dit-il à son grand visir, vous êtes averti d'avance qu'il ne faut pas se faire tirer l'oreille : allez à votre examen. Mesrour et moi ne nous éloignerons pas de la loge où vous entrerez, afin d'être à portée de vous secourir au besoin.

Le grand visir a déjà jeté les yeux sur une porte, à côté de laquelle est assis un homme à barbe vénérable, dont l'air est imposant; il débute par une aumône au vieillard avant de le saluer. L'homme qui la reçoit paraît plus attentif à la civilité qu'à l'aumône; il rend le salut à Giafar, et lui fait signe de s'asseoir sur un siége, à quelques pas de lui. Vous venez sans doute ici pour vous instruire, jeune homme, lui dit-il; vous devez remercier le ciel d'ê-

tre aussi bien adressé; quel est le chapitre de mon livre dont vous vouliez entendre le texte ou l'explication ?

Le livre dont cet homme paraissait parler était une petite planche de cèdre carrée, sur laquelle il n'y avait aucun caractère. Quel est ce livre? demanda Giafar.

Quoi! vous ne distinguez pas dans ces caractères le doigt de Dieu et la dictée de l'ange Gabriel! un musulman ne reconnaît pas le divin Alcoran, et dans celui qui le lui présente tel qu'il lui fut inspiré, le grand prophète Mahomet!

A cette exclamation, le visir se lève et se retire; il joint le calife : « Commandeur des fidèles, lui dit-il, j'ai été forcé d'abandonner la partie; l'homme que je quitte blasphème à faire trembler; il dit qu'il est le grand prophète. —Il n'est point sûr qu'il blasphème, reprit le calife, tout homme peut se dire prophète, dès qu'il prouve sa mission par des miracles : allez lui en demander.

Giafar obéit et revient prendre sa place. « Si vous êtes Mahomet, dit-il au vieux fou, qui a pu vous mettre dans un endroit comme celui-ci ? — Mon peuple ingrat, répondit le prétendu prophète, il n'a pas voulu croire en moi, et cela m'a chagriné sans me surprendre; il ne croit presque pas en Dieu. —Mais, reprit Giafar, un prophète prouve sa mission par des

miracles, pourquoi n'en avez-vous pas fait?—Il aurait fallu, reprit le prétendu Mahomet, que mon peuple m'en eût demandé; mais il a craint d'être convaincu, il cherche à ne rien croire.

Vous pourriez donc faire des miracles, dit Giafar? — Doutez-vous que Mahomet en puisse faire? — Faites-en donc un sur-le-champ. — Vous ne serez pas refusé. Montez sur le haut de ce minaret, par ce degré extérieur; précipitez-vous sans hésiter : quand vous serez à terre, fussiez-vous en mille pièces, d'un mot je vous remettrai sur vos pieds, plus droit et mieux portant que vous ne l'êtes.

Ah! dit Giafar en s'éloignant, j'aime mieux vous croire prophète que de vous obliger à le prouver; et il vient rendre compte au calife de la proposition qu'on lui a faite.—Vous apprendrez peu de chose, lui dit Haroun, vous ne voulez rien éprouver. — Si quelqu'un veut s'instruire de cette manière, reprit Giafar, l'homme et le minaret sont-là : il peut tenter l'aventure, je n'en serai point jaloux.

La conversation du prince et de ses confidens fut un peu interrompue par quelques personnages qui vinrent les aborder. Un d'eux était calife, et venait proposer à Haroun de quitter son habit de derviche, et d'accepter la place de visir. Il voulait le revêtir d'une pelisse superbe; c'était un vieux morceau d'étoffe plein de trous, sale et rongé de vermine. Un

autre avec un panier plein de coquilles de noix, venait lui vendre des confitures.

257e JOUR.

Ces petites scènes courtes et publiques ne remplissaient point l'intention d'Haroun, ni le but de la convention. C'était à lui à entrer dans une loge où il pût avoir, comme ses deux compagnons d'aventures, une conversation particulière.

Il passa près d'une qui lui parut plus grande et mieux meublée que n'étaient les autres. Un jeune homme d'une figure aussi douce que prévenante y était assis sur un sopha, et paraissait plongé dans la mélancolie : il tenait en main l'Alcoran. Le calife l'aborde, le salue, et lui adresse la parole de ce ton caressant et familier, que la robe de derviche autorise à prendre : Oh! beau jeune homme, lui dit-il, pourquoi trouvé-je parmi les fous un homme aussi sensé que vous paraissez l'être?

A cette demande, le jeune homme ferme son livre,

ouvre modestement les yeux, regarde le derviche, et lui répond : Toutes les actions de ma vie n'ont pas été sensées, j'ai donné lieu à l'abus qu'on fait aujourd'hui du pouvoir pour me retenir ici. — Et ne pourrais-je pas, dit le derviche, apprendre de vous votre histoire, quand vous paraissez être si bien en état de la faire ?

Pieux derviche, répond le jeune homme, si vous étiez le calife, je pourrais vous engager à vous asseoir près de moi, et m'ouvrir à vous. Je demande tous les jours à Dieu de m'envoyer ce prince équitable ; mais il serait inutile pour moi d'avoir un autre confident que lui. Vous voyez une victime de son grand visir Giafar, dont les ordres m'ont fait conduire ici pour une raison qui paraissait fondée; mais je puis dire que c'est sans raison que j'y suisre tenu maintenant, et sans la religion qui me soutient, je succomberais sous le poids de mon infortune et à l'horreur de ma situation.

Le calife est au plus haut point d'étonnement d'entendre un discours aussi suivi, aussi raisonnable. Il appelle Giafar et Mesrour, il répète ce qu'il vient d'entendre ; le grand visir considère attentivement le jeune homme, et assure le calife que le prisonnier et son histoire lui sont absolument inconnus.

La curiosité d'Haroun devient plus vive, et le rend pressant ; il entre dans le petit appartement

avec cette liberté dont usent en général tous les derviches ; s'assied à côté de la prétendue victime des ordres de Giafar. Jeune infortuné, lui dit-il, vous savez que les gens de mon état ont bien des priviléges, et surtout celui d'approcher des grands, et de pouvoir leur dire la vérité. Le commandeur des fidèles est, de tous, le plus accessible pour nous, faites fonds sur mon zèle ; il me deviendra possible de vous servir : vous allez confier vos malheurs à une oreille discrète, à une ame vraiment charitable.

Le jeune homme soupira de nouveau, rêva un moment, répandit quelques larmes, et commença ainsi son histoire :

Je m'appelle Halechalbé, mon père est syndic du commerce de Bagdad ; il invita un soir à souper les principaux négocians de la ville, chacun d'eux avait amené avec lui son fils aîné ; après le repas, qui fut abondant et gai, les convives entrèrent en conversation sur leurs dispositions à l'égard de leurs enfans.

L'un envoyait son fils résider dans un comptoir étranger, l'autre confiait au sien un vaisseau chargé de marchandises, un troisième lui abandonnait une telle branche de son commerce ; en un mot, de tout ce que j'entendis, il résultait que tous mes contemporains se trouvaient ou utilement placés, ou éta-

blis. Après avoir raisonné à fond de ces divers arrangemens, la compagnie se retira.

Demeuré seul avec mon père, je lui fis faire l'observation que, fils du premier dans notre état, je demeurais seul sans emploi; il en sentit la justice, et me proposa de me faire ouvrir un magasin dans un des quartiers de Bagdad, à mon choix.

Cette ouverture flattait mon inclination pour le commerce et pour l'indépendance. J'acceptai, et, dès le lendemain, je fus mis en possession d'un riche assortiment des plus belles étoffes de Perse et des Indes. J'avais des esclaves entendus dans le commerce, qui me soulageaient des embarras de la profession.

Environné pendant le jour de toute la noblesse de Bagdad, dont je me trouvais à portée de faire la connaissance, je revenais vivre le soir chez mon père. Je faisais mes affaires en menant une vie active et variée, en un mot, de mon goût. Mon père me visitait souvent dans mon magasin; il y voyait avec plaisir le concours des curieux et des chalands des deux sexes : il ne recevait rien de rare de l'étranger, qu'il ne se fît un plaisir de m'envoyer; le directeur de son propre commerce en avait l'ordre.

J'étais un jour entouré de beaucoup de monde dans mon comptoir, quand deux femmes, d'un extérieur très-apparent, s'y présentèrent. L'honnêteté

ayant fait abandonner la place aux autres curieux, une des deux femmes dérangea son voile assez, pour me laisser entrevoir une beauté dont mes yeux furent subitement éblouis.

Elles s'assirent sur un sopha, demandèrent les plus riches étoffes, en firent le prix avec moi, et en achetèrent pour trois mille écus; sur ce marché, de compte fait, j'en gagnais cinq cents avec elles : les marchandises sont pliées, et des esclaves les enlèvent par les ordres de celle des deux dames qui me parut être la maîtresse. Je me préparais à tendre, pour ainsi dire, la main pour recevoir mon paiement, quand la jeune dame prend la parole :

Halechalbé, me dit-elle, je n'ai point apporté d'argent avec moi; mais vous ne serez point inquiet pour ce qui vous est dû, sous peu de jours je reviendrai ici vous l'apporter, et je compte faire chez vous des emplettes plus considérables.

258e JOUR.

L'autre femme prit la parole : Ah madame! dit-elle, vous parlez au fils du chef du commerce,

homme d'une opulence reconnue, et dont le calife même sait apprécier le mérite, comme si vous doutiez qu'il ne tînt à honneur de faire à une dame comme vous un aussi mince crédit!

Le discours de cette femme, l'impression qu'avaient fait sur moi les beaux yeux de sa maîtresse, à la faveur du désordre de son voile, un peu de timidité naturelle, firent que non-seulement je n'osai demander mon paiement, mais que je n'insistai pas pour savoir le nom de la dame à qui je faisais crédit; elle me quitta après m'avoir salué très-honnêtement, et je demeure sur ma porte, planté comme un terme, sans prendre la précaution de la faire suivre par un esclave.

Quand je fus seul, l'imprudence dans laquelle je venais de tomber se présenta à ma pensée : à qui avais-je livré mes effets ? avais-je dû oublier, d'après les leçons de mon père, que Bagdad fourmillait d'avanturières, capables de se présenter sous toutes sortes de formes, et de prendre tous les tons? Alors tout, jusqu'à ces beaux yeux qu'on m'avait laissé voir, me devint suspect. Je me crus volé, et revins à la maison de mon père, tremblant d'essuyer les reproches que je pensais m'être attirés.

Ma mère eut bientôt aperçu mon chagrin : elle m'en sut habilement faire avouer la cause, et chercha à me calmer comme elle put. Le marchand qui

ne sait pas perdre, me dit-elle, ne mérite pas de gagner; si vous êtes embarrassé de compter avec votre père, ma bourse y suppléera.

Je me rendis le lendemain à mon magasin, le cœur navré d'avoir été dupe, et de la perte que j'essuyais : cependant, je n'étais pas sans espérance du retour de la dame; mais le soir arriva sans qu'elle eût paru; ce jour malheureux fut suivi de deux autres pareils, et ma mère voyait augmenter mon affliction sans pouvoir y apporter de remède.

Elle avait beau me dire qu'elle suppléerait à ce revers par sa propre bourse, que je devais regarder ce qui m'arrivait comme un malheur utile, puisque ce n'était qu'en en éprouvant, que l'homme parvient à s'instruire; les discours de ma mère étaient inutiles, et rien ne pouvait me consoler de m'être laissé duper par deux beaux yeux, par de l'étalage et des complimens; ma vanité blessée était un grand tourment pour moi.

Enfin, le quatrième jour, la dame inconnue arriva chez moi tout-à-coup, suivie de ses esclaves; on jette une grosse bourse sur mon comptoir. Beau jeune homme, me dit-elle, je vous apporte votre argent, voyez si le compte y est : à cet aspect aussi désiré de moi qu'inespéré, mes craintes, mes chagrins s'évanouissent; en un mot, je me sens renaître comme subitement.

Mon inconnue se fait apporter de nouvelles étoffes, elle fait un choix, et enlève de ma boutique des marchandises pour la valeur de trois cents pièces d'or; dans mon enthousiasme, j'en aurais livré pour deux mille; dès qu'elle a disparu, je reviens trouver ma mère, et lui montre autant de joie que je lui avais laissé voir de tristesse et d'abattement : je lui raconte ma bonne aventure du jour, et deviens susceptible d'entendre toutes les raisons qu'elle avait inutilement employées jusqu'alors, pour me persuader que dans le trafic, *qui ne risque rien n'a rien*.

Enfin, mon respectable derviche, je continuai de faire le même commerce avec la jeune dame inconnue, jusqu'au moment où ayant emporté toujours de chez moi des étoffes pour la valeur de plus d'argent qu'elle n'y en avait laissé, elle se trouva me devoir environ dix mille écus, équivalent de tout le profit que j'avais pu faire dans mes diverses négociations avec elle.

Un jour, après avoir fait ouvrir mon magasin, j'étais à peine assis sur mon sopha, qu'une femme âgée vient m'y accoster; je crus qu'elle voulait quelques pelisses ou quelques étoffes, et lui proposai de lui en faire voir. Non mon fils, me répondit-elle, je suis chargée auprès de vous d'une commission de toute autre importance; je viens ici de la part de la jeune dame qui vous doit dix mille écus.

Je ne vous apporte pas votre paiement; mais je suis chargée de vous dire, de sa part, que si vous êtes devenu son marchand d'étoffes, à l'exclusion de tous ceux qui font le même commerce que vous à Bagdad, c'est parce que son cœur vous accordait un autre genre de préférence; en un mot, mon fils, elle est belle, jeune et riche, et désire se marier avec vous; quand vous l'aurez vue, quand elle vous aura parlé, si ce nouveau marché vous convient, la dot que vous devez fournir est toute trouvée dans les dix mille écus dont elle vous est redevable, sinon, ils vous seront comptés, et vous les emporterez chez vous; mais, pour vous mettre à portée de savoir si l'affaire vous convient, il faut vous déterminer à me suivre.

259e JOUR.

Pendant ce discours de la vieille femme, un feu qui m'avait été jusqu'alors inconnu, pénétrait dans

mes veines, et sa violence augmentant par l'espoir qu'il m'offrait, je me trouvai brûlant d'amour.

Les beaux yeux de la dame, dès le premier instant où elle me les avait laissé voir, m'avaient ébloui et aveuglé sur mes intérêts, au point de lui laisser emporter mes effets, sans savoir comment j'en recevrais le prix; depuis lors, dans toutes les autres visites qu'elle m'avait faites, si le voile m'avait exactement caché les traits de son visage, l'ampleur de ses vêtemens n'avait pu me dérober l'élégance de sa taille, la grâce de tous ses mouvemens, la forme de son pied, et la beauté de ses mains.

D'ailleurs, elle contestait avec moi sur les prix, avec tant d'honnêteté, un son de voix si angélique, qu'elle ne sortait jamais de mon magasin sans en avoir emporté quelque chose de plus que mes marchandises; mais je ne savais pas trop ce que c'était : elle était à peine hors de chez moi, que je me trouvais mal à mon aise, et je me disais, cette dame est bien charmante! puis, je tombais dans une longue et profonde rêverie.

Quand la vieille m'eut donné à entendre que la dame inconnue m'aimait, je me sentis le plus passionné de tous les hommes. J'ordonne à mes esclaves de fermer le magasin, d'aller prévenir mon père et ma mère que je ne rentrerais point à la maison, devant aller me réjouir avec mes amis, dans un

jardin éloigné de la ville, et je me livre à la conduite de la vieille femme.

Vous ne vous repentirez pas, me dit-elle en marchant, de votre confiance en moi; mais il faut que vous m'en donniez une nouvelle preuve : si la dame ne vous convenait pas, si les propositions qu'elle doit vous faire n'étaient pas de votre goût, après vous être séparés, il lui convient de demeurer toujours inconnue pour vous; sa délicatesse l'exige, et j'ai ordre de vous mettre un bandeau sur les yeux, pour que vous ne puissiez jamais reconnaître la maison où vous allez entrer.

Je me soumis sans peine à cette condition; nous nous retirons sous un portique, et là, cachés par deux colonnes avancées, elle me bande les yeux avec un mouchoir de soie très-épais. Elle me fait tourner trois ou quatre fois sur mes talons, me prend par la main, et me fait marcher à côté d'elle pendant un bon quart d'heure. Tout-à-coup nous nous arrêtons, je l'entends frapper à une porte qui s'ouvre; j'entre, la porte se referme.

Un moment après, on me rend l'usage de la vue, et je suis remis à la conduite de deux femmes esclaves, d'une grande beauté et d'une parure recherchée : elles me font passer par sept portes, au-delà desquelles je suis reçu par quatorze autres esclaves, d'une figure aussi remarquable, et si richement vê-

tues que j'en fus ébloui. Je me trouvais alors dans une pièce superbe, où tout était de marbre, jaspe et dorure. J'ouvrais les yeux de toutes mes forces pour me convaincre que j'étais éveillé, tant mon aventure avait l'apparence d'un songe. Alors la vieille, qui m'avait toujours suivi, se détache pour un instant, et revient peu après suivie d'une esclave, qui portait un déjeûner sur un grand plat de vermeil. Je m'assis pour me rafraîchir.

Pendant que je satisfaisais mon appétit, la vieille femme comptait sur une table les dix mille écus qui m'étaient dus? Voilà, me dit-elle, toute votre somme, ne soyez point inquiet si ma maîtresse ne paraît point encore, vous ne devez vous voir qu'après le contrat passé; la loi le commande, et la décence l'exige.

La vieille avait à peine fini de parler, qu'un cadi parut, accompagné de dix personnes de sa suite. Je me levai pour le saluer; alors la vieille adressant la parole à l'homme de loi, lui dit : La jeune personne qui veut se marier avec ce marchand, vous a choisi pour tuteur; consentez-vous à remplir cet office.

Le cadi répond qu'il se tient pour fort honoré du choix qu'on a fait de lui; il dresse sur-le-champ le contrat dans toutes les formes, et le fait signer aux témoins qu'il avait amenés; on sert une ample collation pour lui et pour sa suite; on lui donne un

habillement magnifique et trois cents sequins, après quoi il se retire, en chargeant la vieille femme de faire agréer ses remercîmens à sa maîtresse.

J'étais si étourdi de ce que je voyais, que, sans prendre garde que je laissais là mon argent, au moment où le cadi se retirait, je fis un mouvement pour le suivre; la vieille me force à me rasseoir. Êtes-vous fou? me dit-elle; faut-il vous avertir qu'après le contrat suit la noce? allons! soyez plus sage, tranquillisez-vous jusqu'à la nuit, où tout sera prêt pour achever la cérémonie.

Je demeurai dans le salon; un grand nombre d'esclaves y étaient attentives à mes moindres mouvemens, pour prévenir jusqu'à mes fantaisies; j'étais dans une position extraordinaire : je ne ressentais plus, pour ainsi dire, l'empire du sentiment qui m'avait fait accourir aussi légèrement, les yeux couverts d'un bandeau; l'amour demeurait comme étonné au fond de mon cœur, par l'imposant du luxe qui m'environnait, et du cérémonial de ce singulier mariage.

Vers le soir, on me sert un repas superbe, des confitures des toute espèce et des vins exquis, j'en fis un usage fort modéré; dès que j'eus fait signe qu'on pouvait desservir, la vieille femme vint me prendre par la main pour me conduire au bain. J'y fus reçu par huit belles esclaves couvertes de pièces d'étoffes

de soie : elles m'enveloppent d'étoffes pareilles, entrent dans l'eau avec moi, et me servent avec toute l'attention et le respect qu'on aurait pour le calife lui-même.

Imaginez, mon respectable derviche, quel devait être mon étonnement! j'en étais presque stupide. J'en fus bientôt tiré par l'apparition de vingt autres esclaves, plus belles et plus parées encore que toutes celles dont j'avais été environné. Les unes tenaient des flambeaux, d'autres des cassolettes remplies de parfums exquis, dont l'odeur, se joignant à celle du bois d'aloës, dont on s'était servi pour chauffer le bain, embaumait l'air, et cette agréable vapeur s'élevait jusqu'au plafond de l'appartement.

On m'enlève à ces délices pour m'en faire goûter d'autres; vingt esclaves me précèdent et me conduisent dans un appartement superbe, où on me fait asseoir sur un sofa d'étoffe d'or; une musique mélodieuse m'y attendait, elle était en même tems si gaie et si vive, si propre à inspirer le plaisir, que je ne tardai pas à me sentir un peu ranimé; alors les esclaves me proposèrent de me conduire à l'appartement des noces. Je me lève; une grande porte s'ouvre, et je vois arriver celle qui m'avait destiné à être son époux, précédée de vingt autres esclaves qu'elle seule pouvait surpasser en beauté.

260e JOUR.

À son aspect, je demeurai presque sans sentiment; mais à l'instant, cette première impression fit place à l'amour, et ma passion acheva de prendre sur moi cet empire dont la force me fait endurer aujourd'hui, à chaque instant de ma vie, des tourmens plus cruels que la mort.

Précédée par ses vingt esclaves, comme je l'étais par les miennes, la belle inconnue et moi nous prîmes la route du grand appartement préparé pour les noces; on nous y fait asseoir sur le même sofa.

La vieille se présente alors, à la tête de quatre esclaves portant, sur des plats d'or, divers rafraîchissemens, des confitures exquises, et de toutes les espèces de fruits, dont nous nous présentâmes mutuellement; après quoi le service disparut, et nous restâmes seuls. J'étais presque tremblant; ma charmante inconnue me rassura, et me prenant la main : « Halechalbé, me dit-elle, je vous aime depuis le jour où la curiosité m'attira dans votre magasin; le

même sentiment m'y a ramenée plusieurs fois, sous le prétexte de marchander et d'acheter des étoffes. Le petit commerce que nous avons fait ensemble, m'a donné occasion de vous connaître, et n'a fait qu'augmenter mon penchant, au point de me faire désirer de m'unir avec vous pour la vie; me ferez-vous le sacrifice de votre liberté?

— Madame, lui répondis-je, vos charmes n'ont pas manqué leur effet sur moi, dès le premier instant où vous parûtes à mes regards. Je ne vous vis jamais sans éprouver un trouble inconcevable, mêlé cependant d'un plaisir bien doux : jamais vous ne vous éloignâtes sans m'occasioner de vifs regrets : en vous attendant chaque jour, j'étais sans cesse occupé de votre image. Je n'osais me faire l'aveu de ma passion à moi-même; mais puisque vous le prévenez par celui de votre amour pour moi, je vous jure que rien n'égale la vivacité de mes sentimens, et que le sacrifice de la liberté est bien peu de chose pour celui qui voudrait donner sa vie pour vous.

— Eh! Halechalbé, me dit-elle, la vérité semble s'exhaler par votre bouche! Ne donnez point votre vie, elle est nécessaire à mon bonheur; mais si nous devons nous lier pour toujours, écoutez les conditions auxquelles l'abandon de ma personne et de mon cœur est absolument attaché.

Vous ignorerez mon nom et mon état, jusqu'à ce que

des circonstances que je ménage, m'aient mise dans le cas de vous avouer publiquement pour mon époux; vous ne ferez, dans cette enceinte, aucune perquisition pour vous en instruire : la porte de la maison ne s'ouvrira qu'une fois l'année.

Ah ! madame, m'écriai-je, je me tairai, j'ignorerai ! — Arrêtez, dit-elle, j'ai à vous imposer une condition plus rigoureuse. Comme je me donne toute à vous, il est juste que vous soyez tout à moi.

Mes esclaves, devenues les vôtres, doivent vous obéir en tout, mais vous ne leur parlerez que pour leur service; si vous descendiez à la moindre familiarité avec une d'entr'elles, qui ne fut pas un simple témoignage de bonté; si..... Je dois vous faire connaître mon caractère : j'ai du penchant à la jalousie; si je devenais victime de cette passion funeste par votre faute, j'ignore à quel excès le ressentiment ne pourrait point me porter contre vous.

— Rassurez-vous, lui dis-je, oh ! mon adorable épouse, la force de mon amour vous met à l'abri de la plus légère indiscrétion de ma part. Je pourrais mourir de vous avoir déplu; mais je ne crains pas d'être jamais victime du malheur de vous avoir offensée.

A la vivacité, et à l'air de sincérité dont mes protestations étaient accompagnées, les yeux de mon inconnue se baignent de larmes. Halechalbé, me dit-elle, mettez la main sur mon cœur, voyez comme il

est agité de la crainte de vous voir refuser mes conditions, nous allons être unis pour toujours; n'eussiez-vous qu'hésité, j'immolais mon bonheur à ma délicatesse, et nous étions pour toujours séparés.

261e JOUR.

PENDANT ce discours, j'avais la main sur son cœur, dont l'émotion passa bientôt dans le mien. Je pressai tendrement mon épouse dans mes bras; elle y perdit connaissance. J'appelle une esclave, le plus léger secours fait évanouir un accident dont la cause n'était pas dangereuse; l'idole de mon cœur a ouvert ses deux beaux yeux, et je les vois se tourner amoureusement vers moi...

J'abrège, trop respectable derviche, le récit du reste des événemens de mon mariage; il ne peut vous intéresser, et la mémoire que j'en conserve fait actuellement le tourment de ma vie.

Dans l'enchantement où me tenait ma passion, je passai quinze jours dans l'oubli du reste de la terre,

j'avouerai même, à ma honte, dans celui de mes devoirs les plus essentiels, puisque je ne songeai point aux inquiétudes dont mon père et ma mère devaient être dévorés à mon sujet.

Enfin, peu à peu, la nature reprenant ses droits, je commençai à rêver tristement à la douleur à laquelle les auteurs de mes jours, si pleins de tendresse pour moi, étaient nécessairement livrés. Il m'échappa quelques soupirs qui partaient du fond de mon cœur, et la nouvelle situation de mon ame se peignit sur mon visage. Mon épouse attentive s'aperçut bientôt de l'altération que j'éprouvais; elle m'en surprend le secret, et entrant dans ma peine, elle m'ouvrit d'elle-même la voie qui devait me conduire à m'en délivrer.

Cher Halechalbé, me dit-elle, je vous loue de votre attachement pour votre père et votre mère, ils me deviennent chers par rapport à vous : nous nous sommes donné des lois, mais nous en sommes nous-mêmes les juges, il ne faut pas souffrir qu'elles blessent la nature; vous irez voir vos parens, et vous passerez sept jours avec eux; vous reprendrez aussi votre commerce. J'ai bien des raisons pour vous engager à le suivre.

D'abord il servira de manteau à nos liaisons. Il vous fournit l'occasion de vous montrer ou de disparaître à volonté, sans donner le soupçon que ce soit

pour une intrigue de l'espèce de la nôtre ; de plus, il vous met à portée d'acquérir par des procédés honnêtes, francs et généreux, l'estime du public, dont nous aurons besoin un jour de concilier le suffrage, car le calife Haroun règne ici, et il a des oreilles partout, sans compter les siennes dont il fait volontiers usage. Allez donc ; mon cœur vous suivra partout où vous serez ; s'il pouvait se rendre visible, vous le verriez sans cesse voltiger autour de vous ; d'ailleurs vous serez sous ma main : nous avons notre vieille confidente ; je puis, par son moyen, vous procurer la satisfaction d'entendre parler de moi, tandis que j'aurai celle de recevoir de vos nouvelles, de vous faire connaître mes désirs. Surtout, ajouta-t-elle, vos parens ne pouvant pas ignorer votre mariage, recommandez-leur le silence le plus profond sur ce objet.

En finissant ce discours, comme le jour commençait à tomber, mon épouse ordonna à la vieille de me mettre un bandeau sur les yeux, et de me conduire hors des portes du palais, jusque sous le portique où je m'étais soumis la première fois à cette cérémonie. Dès que ma conductrice m'eut rendu la vue, je volai à la maison de mon père. Une de nos voisines allait y entrer ; elle me reconnaît à la lueur de la lumière d'une boutique devant laquelle je passais. « Halechalbé, s'écria-t-elle ! quoi ! c'est vous ! au

nom du ciel, n'allez pas vous montrer inopinément à votre mère. Entrez un moment chez moi, pendant que mon mari ira la prévenir de votre retour; le chagrin de votre perte la désespère, la joie occasionée par votre apparition subite pourrait la faire mourir.

D'où venez-vous, méchant jeune homme, me dit-elle, dès que nous fûmes assis? Comment avez-vous pu laisser de bons parens dans l'ignorance de ce que vous étiez devenu? J'étais pris au dépourvu, devant cacher mon mariage à tout le monde, et n'ayant pas une histoire toute prête pour le premier curieux. Je payai de présence d'esprit, et fus obligé de recourir à un mensonge.

Vous m'étonnez, madame, répondis-je, en me parlant du chagrin que j'ai occasioné à mes parens. Ayant trouvé une occasion prête pour me rendre à Balsora, où j'avais une information aussi pressante qu'importante à prendre sur un de mes débiteurs les plus considérables, je n'ai pas eu un moment à perdre, et je suis parti sans avoir le tems d'instruire mon père de mon départ; mais j'ai expédié, dès que je l'ai pu, un exprès, auquel il faut qu'il soit arrivé quelqu'accident, puisqu'on n'a point eu de mes nouvelles. La voisine se paya de l'excuse. En attendant, me dit-elle, vous êtes mort ici, pour tout Bagdad, et de plus, enterré magnifiquement; car

on vous fit hier de superbes funérailles. Je vous conterai tout cela quand mon mari aura été préparer nos voisins à revoir leur mort en bonne santé.

Le mari s'étant chargé avec plaisir de la commission, la voisine revint à son récit.

Votre esclave vint dire à votre mère que vous passeriez le reste du jour et la nuit dans un jardin avec vos amis. On se tranquillisa le soir et le lendemain ; mais les jours suivans tous les marchands de Bagdad furent en mouvement pour vous chercher. On envoya dans tous les jardins des environs de la ville, dans les bois, dans la campagne fort au loin, et ne vous trouvant nulle part, ni personne qui vous eût aperçu, on augura qu'une imprudence de jeunesse vous avait fait tomber dans un de ces piéges trop communs à Bagdad, où les jeunes gens sans mœurs, ou sans expérience, trouvent souvent la mort en pensant courir au plaisir.

Votre père et votre mère s'arrachèrent les cheveux dans leur douleur. Votre famille et vos amis prirent le deuil, et on imagina de trouver une sorte de consolation dans de fausses funérailles, où toutes les pleureuses de Bagdad ont joué leur rôle, mais où il s'est répandu bien des larmes véritables ; car l'affliction de vos parens touchait tout le monde.

262[e] JOUR.

J'ÉTAIS bien mal à mon aise, oh vertueux derviche! pendant ce récit. Je voyais les suites affreuses de l'oubli de moi-même et de mes devoirs; et j'ai toujours regardé mes disgrâces, et l'égarement qui en a éte la suite, comme un châtiment du ciel, d'avoir pu oublier, dans les bras de l'amour, les devoirs les plus sacrés de la nature.

Notre voisine m'ayant raconté la partie de mon histoire dont il était nécessaire que je fusse au fait, se leva : Il est tems, dit-elle, que vous alliez vous montrer. Mon mari doit à présent vous avoir annoncé. Venez confirmer le rapport qu'il aura fait de votre retour.

J'entrai donc dans la maison paternelle. Je ne saurais vous peindre la joie de mon père, encore moins celle de ma mère, qui s'évanouit dans mes bras.

Quoi! tu reviens de Balsora? dit mon père : pauvre enfant! la perte que tu pouvais faire n'égalait

pas à mes yeux les risques que tu viens de courir, et les fatigues que tu as essuyées.

Mon père, dis-je, en continuant d'appuyer, devant les voisins, l'histoire que j'avais jugé à propos d'imaginer, je ne sais pas si notre correspondant doit manquer, mais je vais vous remettre des nantissemens capables de vous rassurer contre toutes vos craintes; voilà un diamant pour mettre à votre turban: en voilà un pour le pommeau de votre poignard, un autre pour la poignée de votre cimeterre, et un bracelet pour ma mère. Je pense que cela doit être à peu-près l'équivalent des sommes dont nous pouvons être à découvert avec lui.

On m'embrassa de nouveau, sans me demander de plus amples explications; en un moment, le deuil répandu dans la maison s'évanouit: chacun se revêtit d'habits de fête. Les musiciens remplirent la maison, mille bougies l'éclairèrent, un festin splendide y rassembla les amis de mon père et le miens. La soiré et la nuit s'écoulèrent pour toute la compagnie dans les divertissemens et la bonne chère.

Le lendemain matin, je crus devoir détruire dans l'esprit des auteurs de mes jours les idées que la prudence m'avait fait établir la veille, pour donner le change au public. Je leur racontai mon mariage avec toutes ses circonstances, en les suppliant de garder le secret, auquel mon bonheur était attaché.

Leur étonnement augmentait à chaque circonstance; les riches bijoux que je leur apportais de la part de mon épouse étaient des preuves parlantes.

Il faut, disait ma mère, qu'il ait épousé la fille d'un génie! On ne fait pas venir le cadi pour ces noces-là, disait mon père : et ils ne savaient que penser; mais ils me voyaient heureux, et ils étaient contens.

Je parlai à mes parens de reprendre mon commerce; ils furent enchantés de voir que la fortune ne m'ôtait pas l'esprit d'activité, d'économie, et dès le lendemain je reparus dans mon magasin. On témoigna dans le quartier la satisfaction qu'on avait de me revoir. Comme l'espoir du gain ne me gouvernait plus, je me montrai aisé, désintéressé dans les négociations, et j'attirai chez moi tout Bagdad; le soir je revenais dans ma famille, comme à l'ordinaire.

La veille du septième jour je prévins mon père que j'allais de nouveau disparaître. Il prit des mesures pour me faire remplacer par un commis intelligent, qui s'attachât à suivre mes principes. Quant à ma nouvelle absence, il était aisé de la colorer du prétexte de quelqu'affaire au-dehors.

Le septième jour, sur le soir, la vieille vint me trouver. Votre épouse, me dit-elle, vous attend avec impatience. Comme celle que j'avais de la re-

joindre n'était pas moins vive, je ne me fis point presser pour suivre mon guide. Le même mystère fut observé pour me conduire au palais où ma présence était désirée, et mon épouse m'attendait à la première porte : ses belles mains, elles-mêmes, me délivrèrent de mon bandeau.

Je passai quinze autres jours, plus délicieux encore que les premiers, dans les jouissances que peut procurer un amour mutuel, et au milieu des délices, des plaisirs, des amusemens que pouvaient rassembler autour de nous l'empressement et la richesse de mon épouse.

Au bout de ce terme, qui m'avait paru bien court, je revins à la maison de mon père, et de là à mes affaires : mes parens me reçurent avec les plus grandes marques de tendresse; mais j'en jouissais à peine, que j'aspirais à voir arriver le septième jour, où la bonne vieille devait venir me mettre le bandeau sur les yeux, pour me conduire dans un séjour qui était devenu pour moi le paradis sur la terre.

Mon épouse, de son côté, paraissait aussi sensible que moi à notre séparation. Dès que j'étais absent du palais, son seul moyen de se distraire était de prendre un instrument de musique, et de chanter, en se faisant accompagner par ses esclaves, les vers que sa passion lui dictait : comme elle me les montrait à mon retour, j'en ai retenu quelques-uns, que

je vous réciterai, ne fût-ce que pour vous prouver que j'étais aussi passionnément aimé, que j'aimais moi-même.

Oh! mon amant, que l'absence est cruelle!
Reviens : j'aspire à ton retour,
Comme feraient à la clarté du jour
Des yeux plongés dans la nuit éternelle.

Pourquoi te séparer de moi?
Quand je te vois je suis ravie.
Reviens, cher flambeau de ma vie,
Je ne puis vivre que par toi.

Tout dans mon cœur porte le désespoir;
Rien ici pour moi n'a de charmes
Quand je n'ai pas le plaisir de te voir,
Et je pourrais m'y noyer dans les larmes.

Jusqu'ici j'ai peint mon bonheur; il ne me reste plus qu'un affreux revers à vous retracer. Il prit son origine dans une passion que conçut pour moi Zaliza, l'esclave favorite de mon épouse; elle la déguisa soigneusement aux regards de sa maîtresse et de ses compagnes, mais elle me la déclara sans aucune réserve. Je fus obligé, pour arrêter ses importunités, de la menacer de les découvrir à mon épouse. La rage et le désir de la vengeance s'emparèrent du cœur de cette esclave.

263e JOUR.

Un jour, dans mon absence, sa maîtresse chantait mes louanges et notre amour; Zaliza accompagnait avec les autres esclaves, mais en entendant un couplet sur ma fidélité, elle affecta de laisser tomber son luth, comme par un mouvement d'impatience, et ne le ramassa point.

Pourquoi, lui dit mon épouse, laissez-vous votre luth à terre? — C'est, répond Zaliza, que je ne saurais entendre chanter la fidélité des hommes, parce que je n'y crois pas. Halechalbé, continua-t-elle, est très aimable, il vous aime sans doute; et qui ne vous aimerait pas? mais sa tendresse est-elle égale à la vôtre? je n'en crois rien, il n'est pas plus fidelle qu'un autre, et je vous en donnerai des preuves quand vous le voudrez.

Ces paroles perfides firent couler dans le cœur de mon épouse le funeste soupçon de la jalousie; cependant, elle ne me donna pas lieu de m'en apercevoir. Dans les termes convenus entre nous, je re-

venais chez mon père et à mes occupations, et en retournant auprès de mon épouse, je m'y voyais accueilli aussi obligeamment, aussi tendrement qu'à l'ordinaire.

Étant un jour dans mon magasin, deux heures avant le moment où la vieille avait coutume de se présenter pour me conduire chez mon épouse, un crieur public annonçait dans la rue un encensoir d'or, garni de diamans, à vendre pour deux mille sequins. Je fais appeler le crieur par un esclave. « A qui, lui dis-je, appartient cet encensoir ? » Il est, me répond cet homme, à une jeune dame que voilà, et il me montrait une femme bien faite et très-bien mise ; engagez-la, repris-je, à me parler.

La femme reprend l'encensoir des mains du crieur, lui paie son salaire, et s'avance vers moi. Madame, lui dis-je, puisque cet encensoir vous appartient, je sais où le placer, voudriez-vous m'en accommoder? — Dès qu'il vous fait plaisir, Halechalbé, me dit la dame, il est à vous, et je n'en demande pas d'argent. — Je ne suis point, répondis-je, dans l'habitude de faire de semblables marchés. Ni moi, dit la dame, de recevoir le prix d'un présent que je désire faire au plus aimable et au plus aimé de tous les hommes.

Halechalbé, continua-t-elle, je fréquente depuis long-tems votre magasin. Hélas! vous ne m'avez pas remarquée ; mais votre figure, vos manières m'ont

enchantée, et m'enchantent de plus en plus ; je m'estime trop heureuse de pouvoir vous offrir cet encensoir, puisqu'il peut vous convenir.

— Je le reçois, lui dis-je, madame, si vous en acceptez de moi la valeur. — L'argent ni l'or, dit-elle, n'en ont point à mes yeux. L'amour que j'ai pris pour vous m'a fait perdre le repos : ne me traitez pas avec rigueur ; le penchant qui vous entraînerait vers moi ne vous abaisserait point : grâce au ciel, je pourrais tirer quelqu'orgueil de mon origine ; méconnue de vous, si je ne puis aspirer aux derniers témoignages de votre tendresse, laissez-moi vous donner un seul baiser, et l'encensoir est à vous. — Je ne puis, madame, lui repliquai-je, consentir à ce que vous fassiez un si mauvais marché ; prenez votre argent, ou gardez votre encensoir : un baiser n'est pas un prix marchand. — Il est sans prix, répond la dame, pour quelqu'un qui meurt d'amour. Je n'ai point apporté cet encensoir ici pour le vendre, mais pour vous le donner, acceptez-le à ce prix, et vous me sauvez la vie.

— Oh! vénérable derviche! j'avouerai ma faiblesse, je me laissai gagner par ce langage amoureux et par ces louanges. Ne me défiant de rien, ne pouvant démêler les traits de la dame au travers de son voile ; vaincu par mon amour-propre, autant que par ses sollicitations, je me retire dans un endroit sombre

de mon magasin, je présente la joue; au lieu de la baiser, je me la sens mordre avec une violence qui me force à pousser un cri, et je reste seul, l'encensoir à la main, la joue baignée de sang et le visage défiguré.

Je parvins à arrêter le sang; mais je ne pus dissiper l'enflure, ni faire disparaître les marques de la cruelle morsure. Dans ce moment, la vieille femme arrivait pour me chercher, elle me parut surprise de l'état où elle me trouvait.

264e JOUR.

J'imaginai de dire que j'étais tombé sur du verre brisé; je me préparais à faire la même histoire à mon épouse; mais la traîtresse Zaliza l'avait prévenue et bien instruite. C'était elle qui m'avait joué ce tour perfide, dont elle avait sans doute rendu compte à mon épouse d'une manière à me faire paraître beaucoup plus coupable que je ne l'avais été. Arrivé au palais, au lieu d'y être reçu par une épouse

empressée et tendre, comme à l'ordinaire, je tombai au pouvoir d'un juge irrité et implacable.

« Qui vous a blessé à la joue, me demanda mon épouse dès que je fus devant elle ? J'allais lui parler des morceaux de verre ; dès les premier mots elle m'interrompt. D'où tenez-vous cet encensoir que vous avez à la main ?—Il me coûte deux mille sequins, répondis-je en balbutiant. —Menteur que vous êtes, il vous coûte bien davantage, repartit mon épouse, les yeux enflammés de colère, le compte en est sur votre joue. Homme vil et bas ! vous avez fait commerce de vos faveurs, mais cette infamie vous coûtera cher. Morigen, dit-elle, en s'adressant à son premier eunuque, qu'on lui coupe la tête.

Déjà Morigen se saisissait de moi, quand la vieille, notre confidente, vint se précipiter aux pieds de mon épouse. Ah ! madame, lui dit-elle, ne commettez pas un pareil crime ! ne vous exposez pas à des remords qu'il vous deviendrait impossible de supporter.

L'action de la vieille esclave fit rentrer mon épouse en elle-même ; elle parut rêver un moment, et changeant de sentiment, elle ordonne qu'on m'applique la bastonade. Pendant que l'eunuque Morigen exerçait sur moi cet ordre rigoureux, dont j'essayais de supporter les douloureux effets sans me plaindre, elle se saisit d'un téorbe, et en faisant raisonner les

cordes, d'un air dans lequel on pouvait distinguer, avec la rage de la jalousie, une maligne satisfaction, elle compose et exécute sur-le-champ ce couplet.

Si mon époux m'est infidelle,
Mon mépris le renvoie à celle
Dont il veut être favori;
Et, quel qu'en soit le sacrifice,
Je souffrirai qu'elle en jouisse,
Mais quand ma main l'aura flétri.

Les douleurs que je ressentais m'empêchèrent d'en entendre davantage. J'avais absolument perdu connaissance, et ne la recouvrai que dans la maison de mon père, sur un lit, où je me vis entouré de ma famille et des gens de l'art, occupés à me procurer du soulagement : on m'avait emporté après la fatale exécution, et on avait frappé à la porte de la maison de mon père, après m'avoir déposé sur le seuil.

Je demeurai quarante jours à me rétablir des suites du mauvais traitement que j'avais essuyé. Au bout de ce terme, quand je commençai à pouvoir me lever, mon père chercha à entrer dans ma confidence. Je ne lui dissimulai pas la moindre circonstance de ma dernière aventure. Ah ciel! me dit-il, mon fils! vous vous êtes uni à un monstre d'injustice et de barbarie.

— Arrêtez, mon père, m'écriai-je; ma femme fut cruelle, je l'avoue, mais elle crut avoir lieu de se plaindre; je lui ai manqué dans le tems même qu'elle me comblait de sa tendresse et de ses bontés; je sens que je l'adore encore, et mon amour s'accroît par le sentiment de ma faute et par le désespoir où je suis de me voir à jamais séparé d'elle. Ah! plût au ciel qu'elle me voulut pour le dernier de ses esclaves.

—Vos sentimens, reprit mon père, ne sont pas d'un homme; sentez mieux la dignité de votre sexe, il m'est impossible de décider à qu'elle espèce d'être vous avez été lié par la cérémonie d'un contrat; je le croirais fantastique, sans les preuves qu'il nous a laissées de sa réalité, et surtout par la dernière. Ne rougissez-vous point, homme bien né, qui pouvez prétendre à entrer dans l'alliance des meilleures maisons de Bagdad, de vous être laissé emporter par une passion folle, à vous charger d'un lien aussi bizarre, aussi inégal que celui auquel vous vous êtes soumis; oubliez votre odieuse furie.

Chaque mot que disait mon père, en invectivant contre mon mariage et mon épouse, était un coup de poignard dans mon cœur. « Je la découvrirai quelque jour, cette odieuse créature, ajouta mon père; j'irai la dénoncer au calife, et je lui ferai ôter les moyens de trouver de nouvelles victimes. » Au lieu de tenir compte à mon père de son ressentiment,

mon cœur se révoltait contre ses idées de vengeance, et se plaçait entre lui et ma cruelle, mais charmante épouse.

Bientôt la disposition de mon ame, malgré les secours de la médecine, altéra ma santé et dérangea mon esprit; je devins rêveur, mélancolique, atrabilaire; je refusai toute consolation, je rebutais ma trop tendre mère, et j'étais un fléau pour les domestiques; on ne pouvait rien apprêter qui fût à mon goût, j'accusais la maladresse des cuisiniers.

265e JOUR.

Un d'eux se présentant un jour pour se justifier : Tiens, lui dis-je, en renversant la table, et foulant aux pieds tous les plats, voilà le cas que je fais de ton zèle et de ton adresse. Il voulut répliquer, je me jetai sur lui pour le frapper à mon aise. Ses cris, ses hurlemens attirèrent ma mère : elle veut m'arracher des mains l'objet de mon emportement; elle hasarde de joindre aux réprimandes quelques correc-

tions de la main ; dans mon aveuglement, j'eus le malheur de la frapper. Mon père arrive, et n'est pas plus ménagé ; enfin on m'enchaîne. Je me souviens que je passai la main sur ma bouche, elle était couverte d'écume; en un mot, je perdis connaissance, et ne la recouvrai que pour me trouver dans le triste séjour où vous me voyez. On m'apprit alors que j'y étais détenu par l'ordre du grand visir Giafar.

Il s'est écoulé bien des lunes depuis que je gémis dans cette humiliante captivité. La solitude, et plus encore que toute autre chose, la faculté de m'abandonner ici à ma passion, quelque malheureuse qu'elle soit, sans entendre charger de malédictions celle que j'aimerai toute ma vie, m'ont rendu ma tranquillité d'esprit.

Ici, oh! respectable derviche, je suis dominé par la tristesse, et jamais par l'humeur ; je ne reconnais rien en moi qui doive autoriser à me garder encore enchaîné dans cet hôpital : hélas! il semble que les miens m'y aient oublié ; mais le grand visir devrait faire ici des inspections, puisque c'est lui dont on suit les ordres, et tâcher de ramener mes parens à moi, puisque je ne les offensai que dans un accès de folie, et que j'ai recouvré assez de raison pour me conduire.

Voilà, oh! vénérable derviche, toute mon histoire. Voici toute ma consolation : c'est l'Alcoran, et

l'espoir que quelque jour le commandeur des fidèles, qui cherche à tout voir de ses yeux, pourra tourner ses pas vers ce triste séjour. Je le demande à Dieu, cent fois par jour; mais, hélas! mes prières n'ont point été jusqu'à lui.

Continuez vos prières, mon cher enfant, reprit le calife : vous en connaîtrez bientôt l'efficacité, et votre demande sera exaucée. Après ces paroles consolantes, Haroun retourne à son palais avec Giafar et Mesrour. Que pensez-vous, dit le prince à ses compagnons d'aventures, de l'histoire que nous venons d'entendre? car vous étiez à portée, et n'en avez pas dû perdre un mot.

Je pense, dit Giafar, que ce jeune homme, dont je n'ouïs jamais parler, quoiqu'il m'accuse de son malheur actuel, bat la campagne, et vous a raconté des visions ou des mensonges. Tout ne saurait être faux dans son récit, reprit le calife, et je vous ordonne de songer aux moyens d'en vérifier les faits : vous m'en parlerez demain.

Le lendemain, le grand visir vint rendre compte de ce qu'il avait imaginé pour parvenir à connaître quel fonds on devait faire sur les plaintes et sur l'histoire d'Halechalbé. « Les gens, dit ce ministre, dont l'esprit est dérangé, varient toujours dans les récits qu'ils font; si votre hautesse se fait amener le jeune homme, s'il répète devant vous sa longue histoire,

avec la même suite qu'il y a mise hier, et sans en altérer les circonstances, alors il sera à propos de faire les recherches nécessaires pour s'éclaircir de la vérité des faits; l'avis du visir ayant paru très-sage, l'ordre d'aller chercher Halechalbé fut expédié sur-le-champ.

Dès que le jeune homme fut au pied du trône, le calife lui adresse la parole. « Halechalbé, on m'a assuré que vous aviez été enfermé à l'hôpital des fous par une suite d'aventures fort extraordinaires; rappelez bien vos esprits, ne doutez point du désir que j'ai de rendre justice à tous mes sujets; mais dans le récit que j'exige de vous, n'omettez aucune circonstance, et songez au respect que vous devez à la vérité et à ma présence. Halechalbé voit que le pronostic du derviche se vérifie; rempli de confiance, et pénétré de son sujet, il recommence son histoire et ne varie pas même dans les termes.

Giafar est forcé de convenir que ce qu'il vient d'entendre pour la seconde fois porte un caractère de vérité auquel il est impossible de se refuser. Il ne s'agit plus que de découvrir la trop chère et trop cruelle ennemie d'Halechalbé, pour lui en faire justice; la sagacité du visir lui en fait bientôt apercevoir les moyens.

En mandant tous les cadis de Bagdad, pour savoir qui d'entr'eux a passé le contrat, on s'expose à

ébruiter l'affaire, sans parvenir à en trouver le nœud; si quelqu'un d'entr'eux a contrevenu à la loi, en passant un contrat aussi extraordinaire, il n'en voudra pas convenir : on peut d'ailleurs avoir apposé un homme pour en jouer le rôle.

En réconciliant Halechalbé avec son père ; en l'engageant à confier de nouveau la gestion de son commerce à son fils, il est à présumer que la vieille viendra rôder autour; n'y fût-elle conduite que par sa simple curiosité; des espions disposés pourront se saisir d'elle, et on la forcera de nommer sa maîtresse.

266e JOUR.

Le calife approuva le plan, et sur-le-champ, le chef du commerce fut mandé. Ce père malheureux, par l'égarement absolu dans lequel il supposait que son fils était encore, fut très-surpris de se trouver au pied du trône du calife; plus encore, de le voir honoré des bontés d'Haroun.

Aux premières ouvertures de réconciliation qui lui sont faites par le grand visir, il tend les bras à Halechalbé qui s'y précipite. Là, on convient des mesures à prendre pour tendre au dénouement de l'aventure, et le père d'Halechalbé s'engage à exécuter fidèlement ce qui lui est ordonné.

Le père et le fils, gratifiés de deux riches habillemens, par la munificence du calife, reviennent dans leur maison, et dès le lendemain, Halechalbé se voit rétabli dans son magasin, aussi richement fourni qu'auparavant.

Le jeune homme chercha sans doute à faire oublier à ses parens, par des soumissions, des prévenances et des caresses, les sujets qu'il leur avait donnés de se plaindre de lui. Toujours rempli de sa passion, il tâche de leur en dissimuler les effets, et de surmonter sa mélancolie. Il ne s'y abandonnait que dans les momens où, libre de toute autre affaire, il se trouvait seul et livré à lui-même.

L'épouse d'Halechalbé n'avait pas joui long-tems de la satisfaction de sa vengeance. Revenue à elle-même, elle se reprocha bientôt sa cruauté et ses excès; elle en vint au point de s'inquiéter sur le sort de l'amant qu'elle avait trop sévèrement traité, même en le supposant ingrat et coupable.

Bientôt l'amour reprit tout son empire; elle lutta pendant quelques jours contre un sentiment qu'elle

n'osait avouer ; mais le silence lui devenant trop à charge, elle ordonne, comme par un simple mouvement de commisération, à la vieille esclave, de s'informer de ce que peut être devenu son malheureux époux.

Hélas! madame, lui répondit-elle, la compassion que j'ai de lui m'a déjà fait courir à la maison de son père, et j'ai appris, par les gens du quartier, que ce pauvre jeune homme est en danger de la vie. — En danger de la vie, répond la dame! que je suis malheureuse! je fais mourir le seul homme que j'aie aimée, le seul au monde que je puisse aimer! que ne puis-je lui faire savoir que le fil de ma vie est attaché à la sienne! mais tout me le défend.... va, cependant, et ne tarde pas à t'informer de ses nouvelles, autant que tu pourras le faire, sans exposer mon honneur. La bonne vieille reçut avec plaisir cette commission. Pendant quelque tems, elle put entretenir les espérances de sa maîtresse sur le retour de la santé de son époux ; mais bientôt ses recherches furent absolument vaines, les voisins devinrent muets sur son compte, dès l'instant où Halechalbé en démence avait été conduit secrètement à l'hôpital des fous.

Alors sa maîtresse se livre à son désespoir : elle s'enferme avec sa confidente pour pouvoir pleurer sans contrainte, et se livrer à sa douleur. Alors

ce téorbe, dont elle s'était servie pour insulter à son malheur, lui servait à exprimer ses plaintes. La dame inconsolable ne pouvait plus faire de vers, comme elle en faisait lorsque l'amour tranquille ou la vengeance l'inspiraient; elle n'articulait que quelques mots entrecoupés par ses soupirs et ses larmes.

Hélas! il me fuit, disait-elle, il s'est banni pour moi!.... Va, mon amant! cherche les tigres dans les forêts, tu dois moins les redouter que ton épouse!.... tu m'oublies? tu as raison; c'est un soulagement que je n'éprouverai jamais.

La bonne vieille confidente rôdait un jour par la ville, sans trop imaginer qu'elle en pût rapporter quelque nouvelle agréable à sa maîtresse, lorsque passant dans le quartier où était le magasin d'Halechalbé; elle voit qu'il est ouvert, elle regarde, et le reconnaît lui-même, assis sur un sofa, plongé dans ses rêveries; elle se décide à y entrer. Dès que la vieille voit le jeune homme, elle veut se jeter dans ses bras; dès qu'il l'aperçoit lui-même, il veut courir à elle; mais les espions du grand visir, qui ne perdaient pas l'esclave de vue, se jettent entr'eux deux : ils l'enlèvent et la conduisent à Giafar.

Quelle fut la surprise du visir en reconnaissant, dans la femme qu'on lui amène, Nemana, la vieille gouvernante de Zeraïde sa fille chérie! Quoi! lui dit-il, vous que ma fille honore de ses bontés, je

vous trouve mêlée dans l'intrigue du mariage d'Halechalbé! Quelle est la femme que vous lui avez fait épouser? — Ah! mon prince et mon maître, répond Nemana, toute éperdue, qui aurais-je pu servir que la princesse Zéraïde votre fille?

Giafar demeure interdit en apprenant que sa fille s'est mariée à son insu et sans son consentement; connaissant l'intérêt que mettait le calife au développement de cette affaire, au lieu de retourner à son propre palais pour s'éclaircir avec Zéraïde, il se rend sur-le-champ auprès du commandeur des fidèles, se faisant suivre par Nemana et par les espions qu'il avait mis à sa poursuite.

On a trouvé, dit-il, oh! très-sage calife, la vieille impliquée dans le mariage d'Halechalbé, elle est à la porte, je l'ai interrogée. L'épouse d'Halechalbé, continua le visir, n'a fait que se prévaloir de la loi prononcée par l'Alcoran, en faisant châtier son mari surpris dans une faute qui le méritait : les droits des époux l'un sur l'autre sont réciproques; Halechalbé s'est abandonné aux caresses d'une femme étrangère.

— Il me semble, dit Haroun à Giafar, que vous pressez un peu trop les termes de la loi. Vous la rendez bien sanguinaire, et vous exposeriez trop de têtes dans Bagdad, si le droit de se faire justice était accordé indistinctement à tous ceux qui sont, ou se croient offensés de cette manière.

— Tous les mariages, reprit Giafar, ne sauraient être soumis à la rigoureuse application de cette loi. Mais quand la fille qui se marie, en s'y soumettant elle-même dans toute sa rigueur, est d'ailleurs en état d'exiger que celui qu'elle veut bien épouser s'y soumette, et qu'il s'y est soumis librement, l'offensée, en se vengeant, n'a fait qu'user de son droit légitime.

— Jusqu'ici, dit Haroun, malgré vos belles raisons, je me sens enclin en faveur du malheureux Halechalbé; il me reste à connaître quelle est la femme dont vous plaidez aussi bien la cause.

— C'est ma fille, répondit le visir, un peu embarrassé. — Vous venez de me mettre au fait, reprit le calife; je vois que la suite de mes affaires vous fait trop négliger les vôtres. Vous ignorez ce qui se passe dans votre propre maison; on s'y marie, on y dispose de la vie d'un homme sans vous en donner la moindre connaissance; concevez de quelle conséquence il serait d'abandonner l'exécution d'une loi de rigueur à une main dirigée par la passion. Je sais les droits que les femmes s'arrogent dans les mariages inégaux. Si la politique souveraine les force quelquefois à donner la main à un inférieur, elles peuvent jusqu'à un certain point s'en prévaloir : c'est pour elles un dédommagement du sacrifice qu'elles font; mais votre fille Zéraïde n'a sacrifié qu'à

son goût, et, de toute manière, le fils du chef du commerce est devenu son égal; il l'aime, il l'idolâtre malgré les cruautés exercées contre lui, ne sera-t-elle pas trop heureuse qu'il redevienne son époux? Vous n'ignorez pas que d'un regard je puis faire un prince du plus vil de mes sujets. J'élèverai le père d'Halechalbé, par esprit de justice, et prendrai soin du fils par rapport à lui et à vous, sachez le nom du cadi qui a passé le contrat, et pourquoi il a osé le faire sans votre aveu, d'autant que, sans cet aveu, l'acte pourrait devenir nul; observez que rien ne manque à sa forme.

267e JOUR.

Après avoir parlé de cette manière à son grand visir, le calife fait approcher Halechalbé : Jeune homme, lui dit-il, votre femme vous sera rendue, et vous serez maître de lui pardonner ou de la punir. Elle est fille de mon grand visir, mais rien ne doit vous en imposer, pour vous empêcher de suivre les

mouvemens de votre cœur ou les dispositions de votre ame.

— Oh ! commandeur des fidèles, s'écria le jeune Halechalbé, pourrai-je garder du ressentiment contre celle que j'aime plus que ma propre existence ? Je n'aspire qu'au bonheur de la revoir, et si je puis reconquérir son cœur de l'aveu de son père, je leur voue à tous deux un amour et un respect qui n'auront d'autres bornes que ma vie.

— Giafar, reprit le calife, je vous recommande les intérêts de votre fille et de votre gendre ; regardez-le dès aujourd'hui comme un homme attaché à mon service et sur lequel j'ai des vues.

Le grand visir retourne à son palais tenant Halechalbé par la main, et suivi de la vieille qui, se sentant libre, s'échappa bientôt pour aller prévenir sa maîtresse de la visite qu'elle allait probablement recevoir.

Le visir qu'elle a précédé arrive chez lui ; Zéraïde se lève pour venir à sa rencontre, et lui rendre les témoignages ordinaires de son attachement et de son respect : un geste de la main, un regard sévère la forcent de s'arrêter.

Supprimez ces démonstrations, lui dit Giafar, il ne peut y avoir d'amour où manque la confiance, ni de respect avec la désobéissance. Vous vous êtes mariée sans mon aveu, et dans un accès de délire,

vous avez abusé de l'autorité que je vous ai donnée sur les gens de votre maison, pour vous porter au plus coupable excès contre votre mari, à un crime qui nous expose au ressentiment du calife.

En donnant, continua le visir, votre main au fils du chef du commerce de Bagdad, homme respectable, estimé de tout le monde, considéré du calife, pensiez-vous vous allier à un vil esclave? Et si la vie de ceux-ci est à ménager, avez-vous cru pouvoir disposer capricieusement de celle de votre époux? Je vous l'amène; il est votre maître, il peut disposer à son tour de votre vie; tombez à ses genoux, et songez que vous ne pouvez regagner mon estime qu'en lui faisant oublier, par vos soumissions, l'indigne et cruel traitement qu'il a reçu de vous.

Pendant que le visir parlait, Zéraïde tremblante serait tombée morte à ses pieds, si elle n'eût aperçu dans les yeux d'Halechalbé bien plus que de la compassion pour l'état de confusion dans lequel elle se trouvait réduite; il ne lui fut point pénible de se précipiter à ses pieds, elle les baisa avec transport. Le jeune époux, au comble du bonheur, relève Zéraïde, l'embrasse, et leurs larmes se confondent pendant quelques instans. Cette scène attendrissante toucha Giafar, qui aimait passionnément sa fille : père et ministre tout-à-la-fois, il se trouva désarmé; mais il fallait faire appeler le cadi pour

réparer l'irrégularité du contrat de mariage ; il apprit qu'il s'appelait Yalleddin, et le fit mander sur-le-champ.

Yaleddin arrive, et ne donne pas le tems à Giafar de lui demander pourquoi il a consenti à marier Zéraïde en secret, et sans le concours d'aucune autre volonté que celle de la jeune personne : Votre fille me fit appeler, dit ce juge, elle me fit connaître l'excès de sa passion, et je crus devoir me rendre à ses désirs, pour lui éviter, quoique par une irrégularité de ma part, une conduite plus irrégulière encore : elle me proposa d'être son tuteur ; dans cette qualité que j'acceptai, et ne désapprouvant pas son choix, je crus rendre un service essentiel à ce couple intéressant, et prévis bien que vous ne le désapprouveriez pas un jour.

Giafar, loin de marquer du mécontentement au cadi, lui témoigna généreusement sa reconnaissance ; mais il ordonna que l'esclave Zaliza lui fût remise pour la faire punir après en avoir tiré l'aveu de l'odieux stratagême qu'elle avait employé pour la désunion des deux époux, qu'il laissa à eux-mêmes, après avoir assuré Halechalbé qu'il lui serait aussi cher que son propre fils. Ensuite il donna des fêtes magnifiques pour donner tout l'éclat possible à une union autorisée et goûtée du calife, et qui fut un sujet de joie pour tous les habitans de Bagdad.

C'est ainsi qu'Halechalbé passa presqu'inopinément de l'hôpital des fous, au comble des honneurs, où il fut élevé par Haroun-Alraschid, et de la situation la plus affreuse au plus haut degré de bonheur.

268e JOUR.

HISTOIRE DE XAÏLOUN, OU L'IMBÉCILLE.

Sire, il y avait à Bagdad un jeune homme nommé Xaïloun, né de parens honnêtes, et demeuré orphelin en bas âge, avec peu de fortune. Sa taille courte et ramassée annonçait une constitution robuste. Ses traits eussent été assez agréables, s'il n'eût pas absolument manqué de physionomie. Dès son enfance, comme il était dépourvu de jugement, il servait de jouet à ses camarades : il était d'ailleurs d'un caractère fort doux. Dès qu'il eut passé l'âge de puberté, sa famille présumant qu'une femme raisonnable pourrait le gouverner et en faire au moins un honnête homme, résolut de le marier, et lui fit épou-

ser une fille plus âgée que lui de deux ans, sage, prudente et d'un état pareil au sien.

Oitbha, femme de Xaïloun, s'aperçut bientôt des défauts de son mari. Ce paresseux dormait dès qu'il avait le ventre plein, et ne se réveillait que pour manger de nouveau : il se donnait quelque mouvement, c'était pour rôder par la ville, se fourrer dans les foules et tout regarder sans rien voir. De tems en tems cette sotte indiscrétion lui attirait des traitemens fâcheux, et il revenait à la maison, la mâchoire en sang, ou l'œil poché. Cela mortifiait Oitbha; elle aimait son mari, parce qu'à sa gloutonnerie, à sa paresse et son extrême simplicité près, il était bon homme et sans fiel.

Pendant que Xaïloun menait cette vie, ses affaires se dérangeâient; il dévorait son petit patrimoine dans l'inaction et le sommeil, et il tombait insensiblement dans l'imbécillité.

Oitbha avait essayé les caresses, les remontrances, les reprimandes, mais Xaïloun ne changeait pas de conduite. Sa femme voulait l'assujétir au moins à un petit travail, pour commencer peu à peu à le mettre sur la voie de gagner sa vie, mais il n'était pas possible de lui rien faire faire.

Enfin un jour qu'à force de prières il s'était déterminé à aller étendre du linge, pour le faire sécher au soleil, comme elle vint quelque tems après pour

voir s'il avait rempli sa tâche, elle le trouva accroupi à terre en conversation réglée avec un kardouon, [1] qui était sur un tas de pierres. Xaïloun parlait, et le petit animal semblait lui répondre par ce signe de tête qui lui est ordinaire : en attendant le linge était à terre.

Que fais-tu là, Xaïloun, dit Oitbha ? — Je cause avec mon cousin. — Le kardouon est ton cousin ? — Oui il l'est ; et s'adressant ensuite à l'animal : N'es-tu pas mon cousin, kardouon ? L'animal répondit alors par son inclination de tête habituelle. La patience échappe à Oitbha, qui était vive; elle prend une branche de térébenthinier qui se trouve sous sa main, et en donne trois ou quatre coups à Xaïloun, qui la regarde d'un air hébêté, et se dépêche de ramasser le linge et de l'étendre.

Oitbha fait ces réflexions. Voilà de la famille qui nous vient : je ne pourrai pas, par mon seul travail, fournir à ma subsistance, à celle de mes enfans et de ce gros paresseux ; puisque je puis m'en faire craindre, il faut que je le corrige du péché de

[1] *Kardouon*. Petit animal de quatorze pouces de long, en tout semblable au crocodile du Nil par la forme. Quand on le regarde il a un mouvement de tête de haut en bas, semblable à celui par lequel nous désignons le consentement donné à une chose. Il ne fait aucun mal.

fainéantise. Il est fort, je le contraindrai à travailler pour gagner sa vie.

Après avoir ainsi raisonné avec elle-même, dès que Xaïloun est rentré, elle reprend sa verge de térébinthe à la main, et s'essaie à lui faire déranger le peu de meubles qui sont dans la maison, et à les lui faire remettre en ordre; s'il s'arrête un moment, les coups pleuvent sur lui.

Xaïloun obéit; mais sitôt que le travail est fini, il s'échappe et va rôder dans Bagdad, d'où il ne rentre que fort tard et fort maltraité. Il s'était inconsidérément mêlé dans une bagarre et avait attrapé des coups.

Oitbha voit que la baguette de térébinthe n'est pas suffisante pour fonder toute l'autorité qu'elle a besoin de prendre. D'où viens-tu, lui dit-elle? je t'apprendrai à sortir sans ma permission et à t'aller faire estropier comme tu l'es. En même tems elle lui donne vingt coups de bâton bien appuyés sur les épaules, le fait asseoir, et panse les plaies qu'on lui a faites aux mains et au visage.

Quand le pansement est fini, elle le fait coucher. Repose-toi, dit-elle, demain, nous verrons autre chose. Il faut que tu changes absolument, gros imbécille que tu es, sinon tu nous ferais tous mourir de faim et de chagrin; tu as besoin de travailler pour vivre, il faut que tu le fasses : tu es gros et fort,

tu iras chercher de l'ouvrage dans Bagdad, et si tu ne rapportes pas du profit à la maison, le bâton ira son train.

Xaïloun s'endort fort triste, se disant à lui-même : J'aurai du bâton si je ne me change pas ; et comment ferai-je pour changer et n'être plus Xaïloun ?

269ᵉ JOUR.

Le lendemain, Oitbha vit que son mari avait encore le visage trop meurtri des coups qu'il avait reçus la veille ; elle panse ses meurtrissures en lui disant : Rumine, rumine, butord ! mais songe à changer du tout au tout.

Les traces du mauvais traitement qu'on avait fait au paresseux ont disparu, sa femme le fait lever. Sors de la maison, lui dit-elle, va louer ta journée à quelque maître dans Bagdad ; il n'y a pas ici du pain pour toi, et si tu y rentres sans en apporter, tu vois le bâton : voilà celui qui te recevra tous les jours, jusqu'à ce que tu sois entièrement changé.

Xaïloun a la tête faite de manière qu'il ne peut

retenir que les derniers mots. Il faut qu'il apporte du pain et qu'il revienne changé, sinon la sensibilité qui lui reste encore sur les épaules l'avertit qu'il sera reçu à coups de bâton.

Il passe devant la maison d'un boulanger. Le pain qu'on venait de tirer du four était en avant sous la tente : il excitait l'appétit par sa couleur, sa forme, sa bonne odeur. C'était en hiver, il faisait froid, et la chaleur qui sortait du four était un attrait de plus pour lui, car il était mincement vêtu.

Le boulanger, gras et vermeil, assis près de son four, avait un air de prospérité très-engageant, et les garçons qui travaillaient au pétrin, vêtus d'une grande propreté, présentaient l'image de la gaîté, de la santé et du bonheur.

Oh ! dit Xaïloun, si je puis entrer en boutique ici, ce sera tout juste mon affaire ; voilà le pain qu'on m'a dit de chercher pour moi. Si je puis manger seulement pendant huit jours de bon pain comme celui-là, je deviendrai gras et rouge comme tous ces gens-là, et je serai changé.

Après cette réflexion, il entre dans la boutique ; le boulanger le regarde, et sur son apparence robuste, le prenant pour un journalier qui demande du travail, il lui adresse la parole. Que veux-tu, mon ami ? cherches-tu à t'occuper ? veux-tu m'aider dans mon travail ?

— Je le veux bien, dit Xaïloun. — En ce cas, commence à prendre cette serpe, délie ce fagot, coupe les branches pour m'en fournir à mesure que je les mettrai dans mon four. Xaïloun s'assied et s'acquitte de son emploi. L'heure du dîner vient, on lui donne un de ces pains qu'il avait tant convoités. Le boulanger apprend que son nouvel ouvrier a femme et enfans : en le congédiant le soir, il lui donne trois autres pains pour eux, et le renvoie joyeux à la maison.

Oitbha le reçoit très-bien, et quand elle sait ce qu'il a fait : Tu vois, lui dit-elle, qu'en se donnant de la peine on gagne du pain. Occupe-toi de l'idée de travailler tous les jours de ta vie et de changer entièrement.

Le lendemain, Xaïloun voulait dormir un peu tard, mais Oitbha le réveille avec sa baguette : Allons, dit-elle, marche à la boutique, où je prends le bâton. Xaïloun s'habille et sort bien vite. Ah! dit-il, quand serai-je changé pour qu'on ne me parle plus de bâton; et il se rend à son travail.

Il faisait ce métier-là depuis huit jours, et la petite maison était largement pourvue du nécessaire. Tous les matins la réprimande allait son train, et quelquefois le bâton, quand on se montrait un peu engourdi.

Cependant Xaïloun ne trouvait plus le pain aussi

bon que le premier jour; il fallait qu'il ne fût pas changé, puisque sa femme le grondait et le battait tous les matins, et il lui semblait dur, pour lui qui aimait tant à vagabonder dans Bagdad, de se voir prisonnier toute la journée à la gueule d'un four, et de ne pouvoir pas dormir la grasse matinée.

Il résout en lui-même que cette manière de changer ne vaut rien, et qu'il en doit chercher une autre.

Sa femme l'a réveillé le matin avec le secours ordinaire. Lève-toi vite, sors, va gagner de quoi vivre, et apporte quelque chose à la maison, ou je ne t'y reçois que pour te bâtonner. Nous ne vivrons pas ensemble comme mari et femme que tu ne sois absolument changé.

Cela est fort bon, disait Xaïloun entre ses dents; mais me voici changé en prisonnier, et ce changement-là ne me convient pas, cherchons ailleurs. Et il court tout Bagdad sans trop savoir ce qu'il cherchait.

270e JOUR.

Toujours rôdant, il arrive près de la boutique de Seydi-Hassan, natif de Damas, le plus renommé de tous les traiteurs de Bagdad; elle était en bel air, sur les bords du Daggiala.

Sous la tente [1], en avant de la maison, était un grand bassin couvert d'une pyramide de riz, assaisonné des épices les plus précieuses, et environné de viandes hachées, préparées avec autant de propreté que de délicatesse. La vapeur de ce plat excite Xaïloun.

Il voit dans cette même boutique six jeunes gens occupés au travail, vêtus à merveille, beaux à ravir, et tous lui semblent aussi gais que bien portans. Il ne lui paraît point extraordinaire que des gens qui ont à discrétion du pilau [2] aussi excellent que ce-

[1] Il y a une tente devant chaque boutique.

[2] *Pilau* ou *pelau*, nom que les Arabes donnent au riz apprêté de cette manière.

lui qu'il voit, jouissent de tant d'avantages, et il se persuade qu'en vivant comme eux il leur ressemblera bientôt; mais il faut aborder le traiteur pour obtenir qu'il lui permette de travailler dans la boutique. La faim, le désir de changer, rendent Xaïloun éloquent : Auriez-vous, dit-il à Seydi-Hassan, de l'ouvrage à me donner? — Cela ne manque pas ici, dit le traiteur; allez à mes garçons, ils vont vous employer tout de suite.

Voilà Xaïloun mis à l'ouvrage sur-le-champ; on lui donne à dîner des restes de toute espèce, et en quantité. Il s'en remplit, il s'en gorge, ne doutant pas qu'il n'eût attrapé enfin le moyen unique de parvenir au changement auquel il aspire.

Après dîner il reprend ses fonctions : elles n'étaient pas pénibles. Il s'agit de dresser les tables pour les gens qui venaient manger chez le traiteur, de porter des plats, d'en rapporter, de desservir.

Le soir, il revient à la maison avec une pyramide de restes sur un grand plat; il rentra tard. Oitbha était inquiète; dès qu'elle le voit chargé de tant de denrées, et ne rapportant pas de pain de chez son maître le boulanger, elle ne doute pas qu'il n'ait été courir la ville comme à l'ordinaire, et qu'il n'ait dérobé quelque part le plat et ce qui est dessus.

D'où viens-tu, vagabond? où as-tu pris ce plat, voleur? Voilà les apostrophes dont elle l'accueille;

quelques coups de bâton bien appuyés les accompagnent.

Xaïloun veut faire entendre que, ne se trouvant pas bien de vivre prisonnier auprès d'un four, il a désiré d'être changé en mieux, qu'il a travaillé chez Seydi-Hassan. On ne saurait t'avoir donné tout cela, répond Oitbha ; viens avec moi, je ne veux pas qu'on nous prenne pour des voleurs. Elle prend son voile, se fait suivre par Xaïloun, portant le plat, et court chez le traiteur.

Seydi est émerveillé de tant de bonne foi ; il ajoute quelques autres dons de la même espèce à ceux qu'il avait faits, et renvoie les bonnes gens dans leur maison.

Voilà Xaïloun heureux pour quelque tems, allant tous les jours chez Seydi, mangeant à son appétit, et rapportant chaque jour de quoi mettre l'abondance dans le ménage. Pourvu qu'il se levât matin, il ne recevait ni coups, ni reprimandes ; mais s'il y manquait, il s'y voyait toujours exposé. Il avait mis dans sa tête qu'il fallait qu'il changeât au point de devenir méconnaissable à sa femme, et c'était dans cette espérance que, mangeant le plus qu'il pouvait pour devenir joufflu et vermeil comme les autres garçons du traiteur, il allait se regarder très-souvent à un miroir qui était dans la boutique ; il observait s'il ne grandissait pas un peu.

Un jour Seydi-Hassan, l'ayant observé, lui demande ce qu'il faisait là. Je regarde si je suis changé, répond Xaïloun; puis il touchait alternativement son visage, ses habits, en levant les épaules en signe de mécontentement.

Tu voudrais donc changer? dit Seydi. — Oui, dit Xaïloun. — Mais tu es au moment de le faire si tu le veux, reprit le traiteur, je puis te changer de poste : le marmiton est mort, je te donnerai sa place. — Aurai-je aussi ses habits? dit Xaïloun. — Sans doute, reprend Seydi, cela va sans dire. — Changeons vite, dit Xaïloun; il y a long-tems que je demande à Dieu tous les jours d'être changé.

On se fait, dans la boutique, un amusement de revêtir le nouveau marmiton de ses habits de service. Il ne se sentait pas de joie de penser qu'il allait être changé, et ressemblerait bientôt aux autres serviteurs de Seydi-Hassan.

La seule odeur aurait dû l'avertir du désavantage de son nouvel équipage, mais il ne pouvait suivre qu'une idée à la fois. Le voilà gras de la tête aux pieds, couvert d'un tablier sale; on le conduit au lavoir, on lui donne la vaisselle et les chaudrons à écurer; faute d'adresse et d'usage, il se met de l'ordure et du noir sur le visage et sur les mains, presque autant qu'il en enlève.

On lui apporte bien à manger, il s'en acquitte à

merveille. On lui donne de nouvel ouvrage, il se presse de l'achever pour aller considérer dans la glace l'heureux effet de son changement; en se regardant il se fait peur à lui-même. Il sort de la boutique, et s'enfuit en disant : Mon Dieu! mon Dieu! je vous demandais d'être changé, mais ce n'était ni en prisonnier, ni en marmiton; cependant, se disait-il, ce changement-ci pourrait empêcher ma femme de me reconnaître et de me battre. Allons à la maison.

271ᵉ JOUR.

Il arrive à sa porte, toujours courant, et les mains vides. Oitbha voit entrer cette figure hideuse dans sa maison, et prend le bâton pour s'en défendre et le chasser. A la voix et à la barbe elle reconnaît Xaïloun, et n'en frappe que mieux, avec d'autant plus de raison qu'elle n'a rien pour le souper, et qu'il n'apportait rien à manger.

Oitbha le fait mettre au lit, va reporter l'équi-

page de marmiton chez Seydi, et apprend le détail de la métamorphose de son mari; elle revient de mauvaise humeur. Si Xaïloun ne retourne pas chez le traiteur, il faut qu'il aille le lendemain chercher un autre maître, ou il peut s'attendre au traitement le plus rigoureux; on ne lui donnera pas même de la paille pour se coucher.

Voilà Xaïloun de nouveau en quête pour se procurer du travail et un changement, parcourant les rues de Bagdad. Tout près d'une des plus grandes mosquées, il aperçoit la boutique d'un pâtissier. Il y règne encore bien plus de propreté que dans celle du rôtisseur; les ouvriers qui travaillent la pâte, le bras nu jusqu'au dessus du coude, laissent apercevoir une chair fraîche, blanche et potelée, telle que la voudrait avoir Xaïloun.

Les pâtés succulens qui leur donnent cette fraîcheur sont étalés sous la tente, devant la porte; ils répandent une odeur propre à réveiller l'appétit, même de moins affamés que Xaïloun. Il pense que s'il peut en remplir son estomac pendant quelque tems, et enfoncer les bras dans cette belle pâte, il ne peut manquer de changer entièrement d'apparence.

Il entre donc dans la boutique, et offre tout niaisement ses services au maître pâtissier. Celui-ci le considère plus qu'il ne l'écoute. Sa vigoureuse cons-

titution, démontrée par sa conformation extérieure, donne l'idée d'un homme dont on peut tirer beaucoup d'ouvrage. Ses services sont agréés sur-le-champ.

Le nouveau garçon pâtissier est au comble de la joie. Les travaux qu'on lui impose sont aisés. Il se gorge de cette excellente pâtisserie, et le soir, il en porte à sa femme de bons morceaux.

Oitbha est étonnée de le voir revenir avec ces nouveaux fruits de son travail. C'est que j'ai changé, lui dit Xaïloun; et il lui explique qu'il a pris une autre profession. Oitbha, le voyant en train de travailler, est contente. Son mari n'est pas au comble de ses vœux, car il ne met pas encore les mains à la pâte; mais, comme on était dans le mois du Ramadan, on le chargeait de pâtisserie, qu'il allait vendre dans les places et sur les passages.

On lui avait appris à connaître la menue monnaie. Il savait qu'il devait rapporter autant de pièces de cette monnaie qu'il livrerait de pièces de pâtisserie, et il rendait un fidèle compte. C'était tout ce que pouvait produire son génie, et jusque-là le pâtissier n'avait pas exigé davantage; mais il vint un moment où il prétendit obtenir de lui un service plus essentiel.

Le tems de la fête accablait la boutique d'ouvrage; on y allait manquer de farine fraîche, parce que

l'âne qui tournait au moulin était mort. Xaïloun n'avait pas suivi de près les travaux de cet animal. Le maître lui dit : Nous allons manquer de farine, et par conséquent de pâtisserie ; j'ai perdu mon ouvrier, je ne pourrai pas, d'ici à quelques jours, m'en procurer un autre : il faut que tu changes d'emploi, Xaïloun, et que tu me fasses de la farine; j'aurai bien soin de toi pendant le tems du travail.

— Je ne demande qu'à changer, dit celui-ci, c'est pour cela que je suis ici ; mais je changerai donc aussi d'habit. — Bien entendu, répond le pâtissier, qu'en faisant le travail du mort, il faut que tu aies son habillement. Xaïloun est au comble de sa joie : Enfin, dit-il en lui-même, je vais être changé véritablement.

272e JOUR.

On le conduit sous le hangar où est le moulin, on commence par lui mettre un bandeau sur les yeux et le harnois, puis on l'attache au bras. Allons,

marche! lui dit le pâtissier, marche donc! donne un coup de collier, et cela ira de suite. Xaïloun fait un effort, et le moulin marche; le travail devient un peu moins lourd, mais il est toujours rude. Est-ce fait, criait Xaïloun, tout neuf à ce métier? — Non, non, répond le pâtissier; marche, marche, tu fais bien; la farine est belle, on te la donnera à bluter.

— Bluter! disait Xaïloun, c'est apparemment un autre changement. Tant mieux, car celui-ci n'est pas bon; et cependant il soufflait, il était en sueur. Le pâtissier ne l'encourageait que de la voix, mais il ne lui donnait pas un moment de relâche; enfin il ne lui permit de s'arrêter qu'à l'heure du dîner.

Alors on le détache, et après l'avoir conduit hors du moulin, on lui ôte le bandeau. Il est question de lui donner à manger; ce n'est plus de la pâtisserie qui est devant lui, c'est un plat de grosses fêves et d'ognons accommodés à l'huile de lin. Il lui fallait une nourriture très-forte, proportionnée au travail qu'on exigeait de lui.

Le changement, en général, n'était pas ce qui lui déplaisait; il espérait toujours y trouver son compte. Mais les fêves étaient coriaces, et l'huile lui tenait à la gorge. Il mourait de faim, il fallut bien manger. A peine a-t-il fini, qu'on lui propose le moyen de faire la digestion de ce mauvais repas.

Allons, Xaïloun, dit le pâtissier, il n'y a pas à reculer, il faut achever la mouture, sans cela, la boutique chômerait demain. L'on se met après lui; l'un lui remet le bandeau, l'autre le harnois, et le voilà de nouveau à faire tourner le moulin.

Pour le coup, l'estomac plein, le corps gonflé de vents, par l'effet de la nourriture qu'il avait prise, fatigué par le travail de la matinée, tout en sueur, essoufflé, il s'arrête de tems en tems.

Allons donc! crie le pâtissier, marche! si le courage te manque, je vais t'en donner, comme j'en donnais à ton prédécesseur. Du courage! dit en lui-même Xaïloun, qu'est-ce que du courage? cela pourrait être bon. Il s'arrête et dérange son bandeau pour voir un peu ce qu'on va lui donner. Il aperçoit son maître, tenant à la main un fouet qu'il fait claquer en l'air. Il rabaisse son bandeau, continue de remplir sa tâche sans s'en faire prier, et est dégoûté du courage avant d'en avoir fait l'essai.

Le jour baisse; Xaïloun n'est plus à l'attache, il se presse d'arracher son bandeau, il rentre dans la boutique, et trouvant la porte ouverte, blanc comme un spectre, et tout harnaché qu'il est, il se sauve chez lui avec la vitesse d'un trait, craignant toujours d'être remis à la barre du moulin, et qu'on ne lui donnât du courage.

Qu'on se fasse l'idée d'un homme très-barbu, cou-

vert de fleur de farine de la tête aux pieds, de manière que les sangles, dont il était harnaché, paraissaient ne faire qu'un avec son vêtement. Quand Oitbha voit arriver ce spectre, qui vient s'asseoir hardiment chez elle, elle en fut d'abord effrayée; mais elle reconnaît bientôt le personnage à l'attitude. Quoi! dit-elle, c'est toi, gros imbécille? où as-tu été te faire harnacher comme te voilà, au lieu d'aller travailler chez ton maître pour nous en rapporter de quoi vivre? Bientôt le bâton joue et force la farine à s'écarter du pourpoint.

Xaïloun tâchait de conjurer l'orage. Vous me dites de demander à Dieu de me changer, je le lui demande. J'ai été prisonnier, marmiton, et aujourd'hui me voici âne, pour faire de la farine. — Oh! la grosse bête! dit Oitbha; et la compassion l'empêche de pousser plus loin la correction. Elle le délivre de ses sangles, l'enferme, va chez le pâtissier lui reporter le harnois, et, lui reprochant d'avoir abusé de la simplicité d'un pauvre homme, elle se fait rendre la robe de Xaïloun, le prix de sa journée, et revient chez elle.

273e JOUR.

Les fatigues du travail, les coups de bâton, et l'indigestion occasionée par le ragoût à l'huile, retinrent Xaïloun au lit tout le lendemain, sans que sa femme le pressât de se lever; mais au troisième jour, contrainte elle-même par le besoin, elle fut obligée d'envoyer son butor de mari au travail. Allons, lui dit-elle, prends ton parti; retourne chez celui de tes maîtres qui voudra de toi; mais si tu ne reviens pas avec quelque profit de ton travail, tu peux aller coucher à la rue. Change de conduite, car pour moi je n'en changerai jamais.

Changer de conduite! dit Xaïloun en lui-même, je voudrais bien savoir comment cela se fait. Par exemple, quand je me conduis dans les rues pour aller à la rivière, je puis passer par un endroit ou par un autre; mais cela ne me mène qu'à la rivière. Voyons... Si je me conduisais dans la campagne, au lieu de me conduire dans la ville, je pense que je

ferais mieux. Je demande tous les jours à Dieu de me changer, mais on fait tant de bruit dans Bagdad qu'il ne saurait m'entendre. Quand je serai en pleine campagne, s'il n'est pas sourd, il n'en sera pas de même. Sur cette réflexion, Xaïloun s'empresse de sortir de la ville pour aller faire sa prière dans la campagne, bien assuré d'y pouvoir rencontrer à son aise le plein midi [1], sans être offusqué par des maisons.

A quelque distance de la ville, une grande porte ouverte l'invite à entrer dans un vaste jardin; il voit de tous côtés des poiriers, des pommiers, des grenadiers, enfin des arbres fruitiers de toutes les espèces, pliant sous la quantité des fruits dont ils étaient chargés. Cet endroit devint à ses yeux le paradis terrestre; il aimait passionnément les fruits, et n'en avait jamais mangé à discrétion : cette vue le jeta dans l'extase.

Voilà, disait-il, un bon pâturage pour l'homme, je me rappelle notre ânesse; quand ma femme l'acheta, elle était maigre, efflanquée et galeuse; ma femme dit : je m'en vais la mettre dans un bon pâturage; quinze jours après, la bête était si changée que je ne la reconnus pas. Je suis de chair et d'os tout comme elle, il m'en arrivera autant si je puis demeurer ici.

[1] Les Musulmans se tournent vers le midi pour faire leurs prières.

L'homme à qui tous ces fruits appartiennent en a tant, qu'il ne saurait les manger tous ; il m'en donnera autant que je voudrai, et je changerai, comme fit notre ânesse. Je ne me reconnaîtrai pas moi-même ; car je pense que si elle s'était mirée, elle ne se serait pas reconnue.

A la suite de ces réflexions, Xaïloun entre plus avant ; il pénètre enfin jusqu'à l'endroit où le propriétaire, monté sur un grenadier, cueillait des fruits que sa femme recevait pour les arranger dans un panier.

Xaïloun offre assez délibérément ses services. Le jardinier regarde sa femme, et, sur un signe qu'elle lui fait, il les accepte. On le fait monter sur un pommier très-chargé, et il en cueille les fruits, en observant d'en manger d'abord presqu'autant qu'il en cueille : le propriétaire ne s'y oppose pas.

On convient de lui donner un petit salaire chaque mois, pour faire l'ouvrage qu'il y aura à faire. Sur la somme, il n'y entend rien ; sur le travail, il lui semble qu'il s'agit de cueillir des poires, des prunes, des abricots, et autres fruits dont il pourra manger à son aise, et il acquiesce à tout.

On lui fait faire quelques petits ouvrages dans la maison, dont il s'était mis au fait chez le traiteur et le pâtissier. Il mange à dîner et à souper du pilau avec le maître, des fruits toute la journée, et ne

doute pas que bientôt il ne soit aussi heureusement métamorphosé que son ânesse.

De tems en tems, il est chargé de conduire à Bagdad deux ânes chargés de fruits : ces animaux en connaissent le chemin, ainsi Xaïloun n'a pas même la peine de les conduire.

Pendant ce tems, Oitbha était en couches, et ne pouvait se donner aucun mouvement pour la recherche de son mari. Xaïloun ne l'avait pas oubliée; mais il attendait les heureux effets du pâturage dans lequel il s'était mis, pour pouvoir arriver chez lui entièrement changé; mais malheureusement il n'y avait pas de miroir dans la maison de son maître, dans lequel il pût observer les progrès de sa transformation.

274e JOUR.

La satisfaction et les espérances de Xaïloun devaient avoir un terme. Il y avait deux taureaux dans l'étable de la maison, qui servaient aux travaux du

labourage; Xaïloun les menait boire tous les jours; ils étaient familiers avec lui, et il les appelait ses compagnons. Un jour, par un effet du sort, peut-être par la faute du conducteur, un des taureaux tomba dans une fondrière et se cassa la jambe.

Le jardinier prit de l'humeur, le labourage pressait, et il ne pouvait r'apparier son couple avant la prochaine foire; il s'adresse à Xaïloun : Eh! bien, lui dit-il, tu as perdu un de mes ouvriers de labourage, je ne puis le remplacer de quelque tems; pour que l'ouvrage se fasse, il faut que tu changes de métier chez moi. — Changer! reprend Xaïloun, c'est ce que je demande à Dieu tous les jours; et je crois qu'il m'a fait venir ici pour cela. — En ce cas, puisque tu es de si bonne volonté, il faut que tu aides, au compagnon qui te reste, à achever de me labourer une pièce de terre qu'il a commencée.

Xaïloun n'est pas sorti du jardin, et ne sait ce que c'est que ce labourage qu'on lui propose. Son habit usé lui déplaît. Me donnerez-vous l'habillement? dit-il à son maître. — Je te le donnerai complet, lui répond le jardinier, de la tête aux pieds, mon ami, pour que tu sois plus à ton aise. — En ce cas, dit Xaïloun, je vais quitter celui-ci sur-le-champ.

— Non, répond le maître, celui que je vais te donner ira fort bien par-dessus l'autre. Deux habits

l'un sur l'autre paraissent à Xaïloun un changement décidé : pour le coup, il projette d'aller se montrer à sa femme avec deux habits. Le soleil était alors très-ardent, les mouches, et surtout les taons, fatiguaient cruellement le bétail. Le jardinier ramasse une demi-douzaine de peaux de chèvres pour en couvrir Xaïloun de la tête aux pieds, en lui ménageant seulement des passages pour la vue et la respiration : tout le reste du corps est enveloppé.

L'imbécille regarde et laisse faire, toujours empressé du changement; un moment après il est mis au joug, et le jardinier, en faisant vigoureusement claquer son fouet en l'air, entame son travail. Quand Xaïloun entend les claquemens du fouet, n'eût-il pas été fort comme un taureau, il en aurait trouvé la vigueur; il emporte son compagnon; mais pendant le travail, les mouches font une cruelle guerre à l'un et à l'autre : le moindre espace à découvert sur le dos de Xaïloun lui devient funeste, elles ont trouvé le défaut de la cuirasse.

Il faut dételer pour dîner; si Xaïloun osait, il déserterait, mais le fouet qui est à côté du jardinier lui en impose. On lui dit de manger; la faim qui le dévore le lui ordonne, mais bientôt, sans qu'il ose souffler, il est remis au joug.

Le soir est venu : on quitte le travail; le jardinier va reconduire son troupeau à l'étable. Xaïloun pro-

fite du moment, gagne la porte de la maison, et vole vers Bagdad, couvert des peaux contenues par le harnois ou cousues sur lui, et sans oser regarder en arrière, tant il appréhende qu'on ne le poursuive et que le fouet ne l'atteigne.

La nuit était venue, et les portes de la ville sont fermées; le malheureux fugitif n'a point d'autre asile que les cimetières qui sont hors de la ville : il s'arrange dans le premier qui lui offre un abri, et là, succombant à la fatigue qu'il a essuyée pendant le jour, il s'endort profondément. Vers les six heures du matin, il est tout-à-coup réveillé par un grand bruit : des fossoyeurs venaient creuser la sépulture d'un mort, dans l'endroit même où il se trouvait. La terre y avait été fraîchement remuée par des animeaux sauvages et carnassiers, qui l'avaient fouillée pour déterrer un cadavre, dont il restait encore des ossemens épars sur la surface de la fosse, et à moitié rongés.

Pendant que ces ouvriers s'entretiennent sur les entreprises de ces animaux, qu'un d'entr'eux soutient que les bêtes ne peuvent fouiller à trois pieds en terre, et que ces déprédations viennent plutôt de la part des mauvais génies, qui viennent dévorer les froides reliques des morts; un d'entr'eux aperçoit le pauvre Xaïloun, dormant sous l'abri choisi par cet infortuné. Toutes les peaux de chèvre dont il est

couvert lui donnent une apparence si hideuse, que le fossoyeur s'écrie : Ah ! voilà le mauvais génie !

275e JOUR.

A ce cri, Xaïloun éveillé se met sur son séant ; il est heureux pour lui qu'un mouvement de terreur ait saisi ses adversaires : il a le tems de se lever. Si ses ennemis avaient pu lire dans ses regards et sur son visage la frayeur dont il était saisi lui-même à la vue de trois pelles de fer prêtes à l'assommer, c'était fait de lui ; mais le masque de peau de chèvre leur déguise les mouvemens de son ame, et pendant qu'ils restent le bras en l'air, la crainte lui donne de la vigueur : il s'élance comme un trait, passe au milieu d'eux, et prend la fuite.

Le courage est revenu aux adversaires de Xaïloun ; dès qu'ils lui ont vu prendre un parti timide, ils lui lancent leurs pelles, courent après lui, en criant de toute leur force : Voilà le mauvais génie qui mange les morts dans les cimetières ! courez dessus, tuez, exterminez-le !

Le peuple se rassemblait, venait au-devant du monstre, et courait devant lui dès qu'il l'avait vu, en criant, autant que la peur pouvait le lui permettre : voici le mauvais génie qui mange les morts.

Les chiens se mirent de la partie ; mais l'animal, absolument inconnu pour eux, les tenait en défiance; ils le suivaient en aboyant, mais à une certaine distance. Les fossoyeurs se trouvant embarrassés par la foule qui augmentait à chaque instant sur le passage, appuyaient de loin les chiens, et disaient : Jetez-lui des pierres! lancez-lui des bâtons! mais l'idée de la puissance et de la méchanceté des génies ôtait le courage. Les enfans craignaient d'être engloutis tout vivans par le mauvais esprit qui mangeait les morts.

Cependant à travers un désordre dont le bruit se répandait déjà jusqu'aux extrémités de l'immense ville de Bagdad, Xaïloun, protégé par cet horrible déguisement, parvenait jusqu'à sa maison ; il y entre, et la foule se presse à la porte.

C'était là que l'attendait une grêle de coups inévitable. Oitbha, d'autant plus intrépide qu'elle est mère et nourrice, voit arriver l'horrible animal, prend le bâton dont elle savait supérieurement faire usage, et tandis que le pauvre mari, essoufflé de la course, ne peut pas même articuler son nom, elle le force à sortir de sa maison.

Là, il tombe dans les mains des fossoyeurs, qui le prennent par toutes ses peaux et le conduisent en prison, au milieu d'une populace triomphante, qui fait passer de bouche en bouche la nouvelle qu'on mène en prison le mauvais génie, la terreur des cimetières, qui était entré chez Oitbha pour y manger son enfant.

Le geolier, prévenu, tremble de frayeur en entendant parler du prisonnier qu'on lui amène, et dont on lui a fait trente descriptions plus terribles les unes que les autres.

Enfin l'objet lui est présenté; un des fossoyeurs ayant arraché à Xaïloun une des pièces de son armure, a découvert que ce qu'ils ont poursuivi avec tant d'acharnement est un homme couvert de peaux de chèvres; mais il n'en paraît alors que plus coupable de s'être habillé en bête, pour venir manger les morts et les petits enfans. Infâme! lui dit un des officiers de la prison, en lui adressant la parole, es-tu possédé du démon, pour aller prendre tes repas dans le sépulcre des fidèles musulmans, et te nourrir de leur chair? — Moi, dit Xaïloun, à qui on a ôté son masque, je n'y allais pas pour manger; j'y allais pour dormir. J'ai marché sur des os en passant, mais je n'y ai pas touché.

La niaiserie du discours et du maintien de Xaïloun déconcerte tous les assistans et les apaise; on

ne fait plus qu'une question au monstre dépouillé : Mais n'allais-tu pas, lui dit-on, chez Oitbha pour manger son enfant? — Moi! je ne veux pas manger mon enfant, j'allais dans ma maison. Il y avait à la porte, parmi les curieux, trois ou quatre voisins d'Oitbha ; on rend le propos du mauvais génie : les voisins demandent à entrer et reconnaissent Xaïloun ; ils rendent également un témoignage si authentique de sa bonté et de sa stupidité, que le juge survenu pour examiner le fait ordonne qu'on reconduise Xaïloun à Oitbha, avec toutes ses peaux.

Le retour du mari fut annoncé à la femme quelques instans avant qu'il parût ; elle fut alors bien mortifiée de l'avoir si mal reçu sans le connaître, et d'avoir donné lieu à ce qu'il essuyât encore plus de mauvais traitemens : quant au scandale de l'aventure, il était inévitable; il devait toujours être su le lendemain, dans tout Bagdad, que Xaïloun était le prétendu génie qui mangeait les morts ; mais elle avait regret aux coups de bâton qu'elle lui avait donné de trop; car elle l'avait traité cette fois en ennemi véritable.

276ᵉ JOUR.

Quand elle vit Xaïloun, elle se sentit saisie d'un mouvement de compassion ; elle remercia ses voisins de le lui avoir ramené, et tâcha de tirer de lui d'où il venait après une aussi longue absence, et qui pouvait l'avoir aussi ridiculement transformé.

Xaïloun, qui n'avait qu'une façon de s'expliquer, lui dit les motifs qui l'avaient porté à s'éloigner de la ville, pour chercher un changement plus avantageux, et comme il avait eu le malheur d'être changé en bœuf, et puis, sans savoir comment, en mauvais génie.

Oitbha savait qu'il ne pouvait mentir ; elle le fit coucher, et pansa avec beaucoup d'attention les contusions qu'il avait reçues, et l'inflammation occasionée par la piqûre des taons ; après quoi elle lui donna à manger, et prit son parti pour la conduite qu'elle devait tenir le lendemain.

Dès qu'il fit jour, comme elle ne pouvait aban-

donner son enfant, elle le mit sur son ânesse dans un des paniers, et les peaux et le harnois appartenant au jardinier dans l'autre; elle alla prier les voisins qui lui avaient ramené son mari la veille de l'accompagner jusqu'à la maison où Xaïloun avait été employé hors de Bagdad, et s'étant couverte de son voile, elle en prit le chemin avec eux.

Arrivée chez le jardinier, elle le réprimanda sévèrement d'avoir abusé de la simplicité d'un musulman pour le réduire à l'état de bête; elle lui fit le récit des affronts auxquels il avait exposé son mari, lui remit les peaux de chèvre, le harnois, et lui demanda fièrement le salaire qu'avait gagné Xaïloun. Si je n'avais pas mon mari à ménager, lui dit-elle, je vous ferais venir devant le cadi : vous êtes heureux que je ne veuille rien ajouter à l'éclat qu'à déjà fait son affaire.

Le jardinier fut confondu; il tira deux sequins de sa poche : c'était quatre fois plus que le salaire qu'il avait promis; Oitbha aurait voulu refuser ce qu'elle imaginait bien qu'on lui donnait de trop, la somme était exorbitante pour elle, mais elle avait deux voisins avec elle, et elle ne fut pas fâchée de laisser croire que son mari pouvait gagner deux sequins par mois. Son affaire finie, elle prit la robe de Xaïloun et revint à la maison.

Cinq jours se passèrent sans nouvelles aventures;

pendant cet intervalle, le blessé se rétablit parfaitement : alors Oitbha reprit le style des remontrances sur la nécessité, non de se faire changer en marmiton, en bœuf, en âne, en mauvais génie; mais de changer de manière à mener une vie laborieuse et utile à sa famille.

De ce que Xaïloun a pu vendre des pâtisseries par la ville, elle conclut qu'elle peut en faire un marchand de terre [1] pour les enfans; elle va lui en faire fouiller, lui en fait remplir les deux paniers de l'ânesse, et le voilà chargé de distribuer cette denrée dans Bagdad, à tant la mesure; mais il faut qu'il s'annonce aux chalands par un cri redoublé : Terre pour les enfans! terre pour les enfans!

La harangue n'est pas longue; l'ânesse avertie par un coup de fouet donné de la main d'Oitbha, enfile une rue, et Xaïloun, à califourchon sur les paniers, chemine en criant à tue tête : Terre pour les enfans! Ce manège va assez bien pendant quelque tems; mais bientôt le son de la voix s'affaiblit, le sommeil gagne le crieur, et l'ânesse le promène dans les rues

[1] C'est une espèce de terre rouge pulvérisable, très-sèche et de bonne odeur, dont on se sert en Arabie; on en met sous les enfans dans leur berceau depuis les reins jusqu'aux genoux. Cette terre n'est recouverte que d'un linge : elle boit l'humidité et préserve de la mauvaise odeur et des gerçures de la peau.

à sa fantaisie; elle rencontre les bords de l'Euphrate: elle y boit autant qu'il lui plaît, et commodément; après quoi, comme elle a laissé son ânon à l'étable, elle y est ramenée par l'instinct, et veut entrer dans la maison avec sa charge.

La porte est trop basse, la tête de Xaïloun frappe rudement contre le seuil : le coup, qui se fait entendre dans la maison, l'ayant presque renversé, le réveille, et il se met à crier : Terre pour les enfans! en saignant du nez et avec une forte contusion au front.

Oitbha voit revenir son mari, et devine le métier qu'il a fait. Tout en lui essuyant le nez avec de l'eau et du sel, elle lui détache quelques soufflets. Vilain paresseux! lui dit-elle, tu mérites qu'on te fasse marcher avec le fouet comme un âne. Oh! tu changeras, ou je te donnerai tant de coups, que je te ferai oublier tous ceux que tu as reçus. Va chez le boulanger, le pâtissier, le traiteur, même chez le jardinier, va demander de l'ouvrage à un de tes anciens maîtres; ils te reprendront tous, butord que tu es; mais ne pense pas à rentrer ici sans y rapporter de quoi te nourrir. Je n'ai point d'asile à donner à un fainéant tel que toi.

Xaïloun est de nouveau mis à la porte de la maison pour aller chercher fortune; il pense qu'à la dernière fois il ne s'est point assez éloigné de la ville

pour se faire entendre de Dieu, à qui il demande toujours de le changer.

Pour le coup, sans suivre de chemin, il s'écarte un peu dans la campagne, il y trouve un tas de ruines; c'étaient celles d'un palais qui devait avoir été la demeure d'un homme très puissant.

277e JOUR.

En s'amusant à considérer ces débris, il aperçoit un kardouon qui est sur un monceau de pierres amoncelées au hasard; l'animal paraît avoir les yeux sur lui. Ah! ah! mon cousin, lui dit-il, je croyais que tu demeurais à la ville; te voilà donc ici?

Le petit animal semblait répondre par son inclination de tête ordinaire. Tu me reconnais bien? poursuivait Xaïloun, tu m'entends? qui t'empêche de me parler? Le kardouon ne pouvait que faire son signe ordinaire.

Oh! pour le coup, tu m'impatientes! dit Xaïloun, parle, ou je te lance une pierre. Le kardouon, par

son inclination de tête ordinaire, semble provoquer le pauvre butord, qui lui jette la pierre, et l'animal se cache dans le tas sur lequel il se trouve.

Xaïloun se pique au jeu; il pense que le kardouon ne se tait que par malice, il prétend le prendre dans l'endroit où il s'est fourré, et le force à entrer en conversation avec lui. En un quart d'heure les pierres son enlevées, le terrain déblayé. Le kardouon a fait sa retraite par les derrières de son fort; mais Xaïloun est détourné de sa poursuite par un autre objet de curiosité qui se présente à lui.

En chassant le kardouon, il a découvert une pierre carrée de marbre noir, à laquelle est attaché un anneau : il s'en saisit, fait un effort, et soulève la pierre; alors un escalier qui conduit à un souterrain se présente à lui. Ah! ah! dit-il, voici la maison de mon cousin, il faut que j'aille voir s'il y est, et il descend.

La lumière, pénétrant dans le souterrain par l'ouverture, lui fait distinguer des urnes qui sont à l'entrée. Voici, dit-il, apparemment les pots où mon cousin met ses provisions. Il en découvre un et en retire la main pleine de pièces d'or.

Il se rapproche de l'ouverture du souterrain pour examiner l'objet qui est dans sa main; sans faire attention à la dureté, au poids, n'ayant jamais vu de cette monnaie, il croit que ce sont des carottes

coupées par tranches, comme il a vu sa femme en faire sécher au soleil, et pensant que cela appartient à son cousin, qu'il suppose retiré au fond du caveau, où l'obscurité empêche qu'on aille le chercher : Oh! ça, mon cousin, dit-il, en lui adressant la parole, viens, et parle-moi, où je vais prendre de tes carottes pour en porter à notre ânesse!

Le kardouon n'ayant pas jugé à propos de répondre, ni de se montrer, Xaïloun délibère comment il fera pour emporter les carottes. Il se souvient qu'étant avec sa femme dans une maison de leur voisinage, on leur donna des prunes, et que sa femme en avait rempli le fond de son turban, après y avoir mis des feuilles. Il a aperçu des feuilles de bardane à l'entrée du souterrain; il en va cueillir, en garnit exactement l'intérieur de sa toque, comme il avait vu faire à sa femme, et va la remplir des prétendues carottes. Après cette expédition, qui de sa part lui semble fort intelligente, il dit adieu à son cousin et reprend le chemin de Bagdad.

Tout en marchant, il veut essayer de rogner, ne fût-ce que d'une tranche, le repas de l'ânesse, mais elle lui semble bien dure : il suppose que son cousin doit avoir de bonnes dents s'il mange cela sans le faire cuire, et il jette au loin la pièce qu'il a mordue; il arrive chez lui.

Oitbha est surprise de le voir sitôt de retour :

D'où viens-tu, lui dit-elle? et qu'apporte-tu là dans ces feuilles? — J'ai été voir le cousin dans sa maison de campagne, dit Xaïloun, il n'a pas voulu me parler; j'ai ouvert sa porte, je suis entré chez lui; j'ai mis la main dans ses pots de provisions, et j'en rapporte des carottes de quoi faire faire un bon repas à notre ânesse, mais il faudra les faire cuire car elles sont bien dures.

Pendant ce discours, Oitbha a pris le turban et a vu que c'était de l'or. Elle sait que son mari ne peut pas l'avoir volé à dessein, puisqu'il ne sait pas ce que c'est; mais il lui importe de savoir où il l'a trouvé. Voilà qui est bon, dit-elle, en allant serrer ce qui était dans le turban, crainte d'être surprise par quelqu'un; puis elle dispose Xaïloun de manière à lui faire raconter son histoire sans le troubler, et démêle qu'il a trouvé un trésor.

L'endroit désigné par Xaïloun ne saurait être qu'à une demi-lieue de Bagdad. Le jour n'est pas assez avancé pour qu'on ne puisse pas en mettre le reste à profit, et le caveau, étant resté ouvert, peut attirer des curieux plus instruits que ne l'est son mari.

Elle prend son parti sur-le-champ; elle bâte son ânesse, prend deux besaces qu'elle met dans des paniers, fait monter Xaïloun dessus, achète deux pains pour qu'il puisse manger en route, et se fait conduire à la maison du cousin.

Elle trouve l'entrée du souterrain ouverte, comme Xaïloun le lui avait annoncé, et l'urne où il avait puisé encore découverte ; elle se fait apporter les besaces, les remplit de manière que l'ânesse n'en eût que sa charge, et les fait porter hors du caveau par Xaïloun, qui les trouvait un peu lourdes.

278e JOUR.

Pendant qu'Oitbha faisait son expédition, Xaïloun appelait son cousin de toutes ses forces. Ce bruit inquiétait sa femme ; mais elle sentait qu'elle n'avait point de tems à perdre : enfin elle est sortie du souterrain, l'ânesse a sa charge.

Alors, en femme soigneuse, elle fait reposer, par Xaïloun, la pierre sur l'ouverture, et la fait recouvrir de tous les débris qu'il en avait écartés ; après quoi, elle reprend à pied le chemin de sa maison, faisant conduire par la bride et à pas lents l'ânesse, qui en avait sa bonne charge.

Oitbha serre soigneusement les besaces; comme elle est prudente, ce qu'elle a retiré du turban lui sert peu à peu à se procurer une aisance qui ne puisse attirer les regards de personne. Alors cependant, loin de forcer son mari à sortir de la maison comme auparavant, elle l'engage et même lui ordonne d'y rester : elle le nourrit bien et renouvelle ses habits; mais comme ce sont toujours des vêtemens de même étoffe, quoiqu'habillé de neuf, il ne lui paraît point qu'il soit encore changé, et c'est à cela qu'il aspire dans le fond de son cœur, pour être à l'abri d'être ou battu, ou grondé.

Cependant sa femme voulant lui faire faire bonne chère, et n'ayant pas pris encore d'esclave, le charge d'aller acheter de la viande, du riz, et des pois chiches; il a la valeur de chaque objet dans un paquet séparé : il va chez le boucher, et y remplit sa commission, il en fait de même pour le riz; mais il a oublié les pois chiches, et en rapporte la valeur avec les provisions dont il a fait l'emplette.

Ce sont des pois chiches que je t'ai dit d'acheter, lui dit Oitbha, retourne vite, et n'oublie pas. — Pois chiches, reprend Xaïloun, et pour le coup il se promet bien de ne pas l'oublier; mais un de ses camarades le rencontre, et le voyant mieux vêtu et de meilleur mine qu'à l'ordinaire, il veut s'amuser à ses dépens. Oh! oh! Xaïloun, lui dit-il, te voilà

bien mieux habillé que quand tu étais mauvais génie, et tu as gagné de l'embonpoint depuis que tu ne vis plus dans les cimetières.

Voilà de nouveau Xaïloun troublé, quand on rappelle à sa mémoire la plus cruelle de ses infortunes. Quand ma femme ne me dirait pas tous les jours que je dois changer, se dit-il à lui-même, je demanderais toujours à l'être pour qu'on ne vienne pas me dire que j'ai été âne, bœuf et mauvais génie; mais qu'est-ce que je vais chercher, ce sont.... c'est.... ce sont.... il ne peut jamais trouver dans sa mémoire des pois chiches.

Il pensait à ne pas retourner chez lui, pour s'épargner la honte de demander de nouveau à sa femme ces mots si difficiles à retenir; mais il voulait manger de la viande et du riz; il faut qu'il se hasarde.

Quand Oitbha le voit rentrer encore une fois les mains vides, la patience fut près de lui échapper; mais si elle lui avait fait un crime de sa paresse, tant qu'elle eut besoin de le tenir en activité, elle ne pouvait lui en faire un de son imbécillité. Je te demande des pois chiches, dit-elle, entends-tu ? des pois chiches; répète sans cesse des pois chiches, jusqu'à ce que tu sois sur le marché; pour le coup, si tu ne sais pas ce que je te dis, je te corrigerai d'importance.

Xaïloun, intimidé de la menace, s'en va répétant sans cesse des pois chiches, des pois chiches.

Il passe au coin d'une rue, où un marchand vendait des perles, et annonçait sa marchandise en criant fort haut [1], au nom de Dieu, des perles; des curieux s'approchaient et maniaient les perles étalées dans des boîtes; Xaïloun, attiré par un objet nouveau pour lui, et occupé en même tems de retenir sa leçon, met la main dans la boîte en prononçant très-haut, des pois chiches [2], des pois chiches.

Le marchand croyant que Xaïloun se moquait de lui et dépréciait sa marchandise, en la voulant faire passer pour fausse, le frappe rudement. Pourquoi me frappez-vous, dit Xaïloun? — Parce que tu m'insultes, répond le marchand; me crois-tu capable de tromper le public? — Non, dit Xaïloun; mais je disais.... Et comment faut-il donc que je dise? — Si tu veux bien dire, répartit le marchand, crie comme moi, au nom de Dieu, des perles.

— Oui, dit Xaïloun, je crois que c'est là ce que ma femme m'a dit de dire, et il poursuit son che-

[1] En arabe *Bessim Allah Lunos*. On annonce toutes les marchandises par ce cri: *Bessim Allah*; au nom de Dieu.

[2] On appelle en arabes les pois chiches *chummos*, et les perles *lunos*. On voit que la ressemblance du son de ces deux mots pouvait bien induire en erreur l'imbécille Xaïloun.

min en répétant à demi voix : Au nom de Dieu, des perles.

Il passait auprès de la boutique d'un homme à qui on venait d'en voler. Cette manière de crier des perles, moins forte qu'à l'ordinaire, parut suspecte à ce marchand. Mon voleur, dit-il, vient apparemment de me reconnaître; il a baissé le ton en annonçant la marchandise dont il veut se défaire, lorsqu'il a passé devant moi; sur ce simple soupçon, il court après Xaïloun et l'arrête. Montrez-moi, lui dit-il, vos perles.

Xaïloun se trouble, le marchand croit tenir son voleur : il lui met la main très-rudement au collet, et appelle main forte : on entoure le faux vendeur de perles, et le marchand découvre enfin qu'il n'a arrêté et maltraité qu'un imbécille. Pourquoi, lui dit-il, cries-tu que tu vends des perles? Comment dois-je donc dire, répond Xaïloun; cela n'est pas vrai, dit le marchand sans vouloir l'écouter, cela n'est pas vrai.

Cela n'est pas vrai! dit Xaïloun, répétons donc, *cela n'est pas vrai*, pour ne pas l'oublier, et il répétait en marchant de toutes ses forces, *cela n'est pas vrai.*

279e JOUR.

Son chemin le conduit vers une place où un homme vendait des *machs*;[1] il criait, *au nom de Dieu, des machs.* Xaïloun, poussé par sa curiosité ordinaire, la bouche pleine des derniers mots qu'il avait retenus, vient mettre la main dans le sac comme les autres, en disant, *cela n'est pas vrai.*

Le villageois vigoureux donne un coup à Xaïloun, qui lui fait faire la pirouette. Il te convient bien, lui dit-il, de venir donner un démenti à ma denrée, tandis que c'est moi qui la cueille et qui la sème.

Moi! dit Xaïloun, je ne donne point de démenti, je cherche à dire comme il faut dire. Eh bien! répond le villageois, il faut dire comme moi, *au nom de Dieu, des machs.*

Xaïloun pour pouvoir retourner chez lui, et évi-

[1] *Mach,* espèce de petite lentille fébrifuge qu'on ne porte au marché qu'à certains jours de l'année.

ter quelqu'autre mauvaise aventure, se met à répéter ce nouveau cri ; le hasard fait qu'il se trouve sur le bord de l'Euphrate ; un pêcheur s'y morfondait depuis deux heures à jeter son filet; à chaque instant il changeait de place, sans prendre un seul poisson. Xaïloun, que tout amuse, se met à le suivre, toujours répétant pour ne pas l'oublier, *au nom de Dieu, des machs.*

Tout d'un coup, sans que Xaïloun se doute de quoi que ce soit, le pêcheur faisant semblant d'étendre son filet pour le tordre, ayant doublé et quadruplé dans sa main la corde à laquelle il est attaché, prend l'imbécille par le côté, et le frappe à coups redoublés, en lui disant : Abominable sorcier, cesseras-tu de maudire ma pêche, au nom de Dieu!

Xaïloun emploie sa force et se dégage : Moi, sorcier! dit-il, en voilà bien d'une autre! Et il pleurait. Le pêcheur le regarde : Pourquoi, si tu ne l'es pas, lui dit-il, portes-tu malheur par tes paroles à tous mes coups de filet? — Je ne porte point de malheur; on m'a dit que je devais dire comme j'ai dit.

Alors le pêcheur imagine qu'un ennemi peut avoir engagé l'homme simple qu'il vient de frapper, à venir maudire sa pêche pour lui nuire sans s'exposer.

Je suis fâché, frère, de vous avoir battu, dit-il à Xaïloun; mais vous avez eu tort de prononcer les paroles que vous disiez, puisque par là vous me portiez malheur, à moi qui ne vous ai rien fait.

—Mais je ne veux pas porter malheur, dit Xaïloun, je cherche les paroles que ma femme m'a dit de dire; les savez-vous? — Oui, je les sais; mettez-vous à côté de moi, et quand je jetterai le filet, vous direz, *au nom de Dieu, au lieu d'un, sept des plus grands et des plus puissans.* — Je crois qu'il n'y en avait pas si long que cela. — Si, il y en avait aussi long; mais il ne faut pas qu'il s'en manque une parole, et je vous en donnerai pour porter chez vous; mais souvenez-vous bien qu'il ne faut pas qu'il s'en manque une parole. Alors le pêcheur lui répète de nouveau : Dites, *au nom de Dieu, au lieu d'un, sept des plus grands et des plus puissans.*

Xaïloun répète de toutes ses forces pour ne pas oublier; mais comme il craint les coups de corde : Il m'en donnerait, dit-il en lui-même, je n'ai que faire de cela. Et dès qu'il voit le pêcheur occupé à retirer le filet, il s'enfuit de toute la force de ses jambes, toujours répétant : *au nom de Dieu, au lieu d'un, sept des plus grands et des plus puissans.*

Il prononce ces paroles au milieu d'une foule de peuple; car la foule, sans qu'il sût pourquoi, l'at-

tirait toujours : il était alors à côté d'un char mortuaire qui portait un cadi en terre ; les mollahs qui entourent le corps sont scandalisés de l'imprécation horrible qu'ils entendent : Malheureux, lui disent-ils, oses-tu bien troubler une cérémonie comme celle-ci, en y venant dévouer tout haut à la mort les plus grands de Bagdad ! ne te suffit-il pas qu'elle ait frappé celui que nous conduisons ici !

280e JOUR.

Xaïloun, bon musulman, était élevé dans un grand respect pour les mollahs ; l'air et le ton dont ce reproche lui était fait, lui sont plus sensibles que des coups de corde. Il s'écarte tout tremblant. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie-t-il tout haut, qu'est-ce que je devais donc dire ?

Une vieille esclave qui suivait le convoi, le tire par la manche ; tu devais, lui dit-elle, dire, *Dieu préserve son corps et sauve son ame.*

Eh ! que ne me disait-on cela, dit Xaïloun ? et il

va répétant, jusqu'à ce qu'il se trouve dans une rue, dont le passage est barré par un âne mort qu'on mène sur une charrette. Il se met à la suivre, en criant, *Dieu préserve son corps et sauve son ame.*

Les gens attroupés autour de la charrette se récrient : Ah le malheureux qui blasphème! ah le chien d'infidèle! et c'est à qui le frappera de la main ou du bâton. Il s'élance par-dessus une des roues de la charrette, et s'enfuit à toutes jambes.

Malheureux Xaïloun, se dit-il tout éploré, te voilà encore plus mal changé que quand tu l'étais en âne, en marmiton, en bœuf, en mauvais génie; tu es sorcier, et pis que tout cela infidèle! et il pleurait, n'osant retourner chez lui, crainte d'être battu; puisqu'il avait oublié entièrement les mots que sa femme lui avait recommandé de dire, et qu'il ne rapportait rien à la maison : il ne savait où donner de la tête.

Dans cette perplexité, le hasard le conduit devant la porte de la maison de la mère d'Oitbha, il y avait beaucoup de monde rassemblé autour d'une des sœurs de sa femme qui était malade. Lui, qui se présentait timidement partout, hors dans les rues, n'est point encouragé à entrer, en voyant une nombreuse compagnie; il se tient derrière la porte, et laisse entrevoir son visage.

C'est Xaïloun, dit la belle-mère; elle lui adresse

la parole. Que veux-tu, Xaïloun, un morceau de chèvre ? — Non. — Du riz ? — Non. — Quelque chose à boire ? — Non. Tous les gens qui sont là demandent tour-à-tour si il veut telle chose ou telle autre, en passant en revue tout ce qui se boit et se mange, et l'imbécille répond toujours non. Ah! dit la malade, je vois ce qu'il demande, ce sont des pois chiches.

A ce mot, Xaïloun emporté par la joie, se précipite dans l'appartement, se rue vers un sopha, sur lequel sa belle-sœur est à demi-couchée, et pour lui témoigner sa reconnaissance, il lui saisit les deux bras avec tant de force, que, moitié surprise, moitié douleur, elle s'évanouit.

Pendant qu'on s'empresse à donner du secours à la malade, la belle-mère s'adresse à Xaïloun: Butord, cheval que tu es, que viens-tu chercher ici pour tuer ma fille ?— Des pois chiches.— Est-ce que je vends des pois chiches. —Des pois chiches, disait Xaïloun, quoiqu'étonné de s'être entendu nommer cheval : il avait été âne, mais il n'avait pas encore été cheval. Que veux-tu dire avec tes pois chiches ? — Des pois chiches! ma femme m'a dit des pois chiches, et il avait à la main le petit paquet pour les payer, qu'il avait soigneusement gardé au milieu de toutes ses fâcheuses aventures.

La mère d'Oitbha conçoit que sa fille a chargé de

cette emplette l'imbécille commissionnaire. Il y avait un marchand vis-à-vis sa porte : elle montre la boutique à Xaïloun : Va là, lui dit-elle, et demande des pois chiches.

Le marchand prend l'argent, livre les pois chiches. Xaïloun, triomphant, accourt chez lui, et répète encore des pois chiches, jusqu'à ce qu'il ait mis sur la table la denrée qu'il venait d'apporter. Il lui en avait tant coûté pour avoir oublié ces deux mots, qu'il était déterminé à les avoir sur la langue pour le reste de sa vie.

Il n'était point question pour Oitbha de faire cuire alors les pois chiches : elle tâche de savoir de Xaïloun ce qu'il est devenu toute la journée : il lui fait un récit confus de ses aventures, se plaignant surtout amèrement d'avoir été pris pour un sorcier, pour un infidèle, tandis qu'il ne cherchait que des pois chiches

La seule chose qu'il y ait de clair dans son récit, est que sa femme a une sœur malade, et que Xaïloun a été chez leur mère commune.

Oitbha gémit de ne pouvoir mettre dans le moment son mari à l'abri de tant d'aventures ridicules; mais en attendant qu'elle puisse employer ce qu'elle a de richesses à cet objet, elle se résout à souffrir quelque tems, et à le préserver, autant qu'elle le pourra, de nouveaux accidens.

281e JOUR.

Le lendemain Oitbha s'arrange pour aller voir sa sœur malade. Elle allaite son enfant, recommande à Xaïloun de le bercer s'il se réveille et s'il crie : si l'ânesse a soif, il doit la faire boire, et avoir soin de donner à manger à une poule qui couve.

Enferme-toi bien dans la maison, lui dit-elle; tu pourrais t'endormir, et l'on viendrait nous voler. Après l'avoir instruit du mieux qu'il lui est possible, elle sort, lui laissant amplement de quoi déjeûner.

Xaïloun s'acquitte de cette première partie de ses fonctions, de manière à ce qu'on ne pût rien lui reprocher, après quoi il fait un somme; l'enfant se réveille et crie; il le berce, et jusque-là tout va à merveille.

Comme il n'a rien de mieux à faire, il s'occupe des objets qui sont autour de lui; il voit que la poule s'inquiète beaucoup, elle porte continuellement sa pate à sa tête pour se gratter. « Cette

pauvre bête a des poux, dit Xaïloun : j'en ai aussi, ma femme me peigne ; je ferais bien de peigner la poule.

Il se lève, prend le peigne et la poule, et essaie d'attrapper les petits insectes qu'il voit ; mais la poule se débat, et sa tête glisse sous le peigne. Il lui semble alors qu'il lui sera bien plus aisé de tuer les ennemis de la bête avec une grosse épingle, et comme il n'y va pas légèrement, il l'enfonce dans le crâne, et voilà la poule morte. Quand Xaïloun voit le meurtre qu'il a commis, il en est consterné ; mais ce qui le mortifie encore plus, c'est que les œufs vont se refroidir.

Pour comble d'embarras, l'ânesse se met à braire. Oh ! pour le coup, dit-il, je n'ai pas le tems de tirer de l'eau : tu sais bien me mener droit à la rivière quand je suis sur ton dos, tu iras bien à présent sans moi ; il va lui ouvrir la porte, la referme sur elle, et voilà l'ânesse et son ânon au trot dans les rues de Bagdad.

Après cette expédition, notre homme approche du berceau de l'enfant le grand plat de terre dans lequel étaient les œufs de la poule, et s'assied dessus : il pouvait le faire sans les écraser ; mais il fallait garder l'équilibre.

L'enfant se réveille, il le berce sans changer d'attitude. L'enfant se réveille encore ; mais on le

bercerait alors inutilement. C'est la faim qui le fait crier, et rien ne peut l'apaiser.

Xaïloun, bon homme dans le fond, ne connaissant pas de plus grand tourment que celui de la faim. Pauvre petit! disait-il, tu mourras, si on ne te donne pas du lait; ta mère ne revient pas; mais j'en dois avoir, j'ai autant de gorge qu'elle.

Alors il défait son vêtement, prend l'enfant, et toujours couvant ses œufs, il se l'applique contre son sein, comme eût pu faire une nourrice, de manière à le couvrir presqu'entièrement de sa barbe.

L'enfant trompé cesse de crier, et applique ses lèvres au sein stérile qui lui est offert, et Xaïloun enchanté le berce dans ses bras comme il a vu faire : il essaie aussi de chanter ; puis il se dit : Ma femme veut que je change; elle va être bien étonnée de me trouver changé en poule et en nourrice.

Pendant ce tems, l'enfant ne trouvant rien de ce que l'instinct lui faisait chercher, se dépite et se met à crier sans relâche. L'embarras de Xaïloun augmente : bientôt il est au comble; sa femme frappe à la porte, et n'est déjà pas de bonne humeur; elle y a trouvé l'ânesse et l'ânon, et pense que Xaïloun s'est acquitté plus que négligemment de ses commissions. Ouvre donc! lui dit-elle.

— Je ne saurais, lui répond son mari. Oitbha entend crier son enfant. Ouvriras-tu butord!

lui dit-elle. — Je ne peux pas, répond Xaïloun; je couve, je nourris. La vigoureuse Oitbha ramasse une pierre, et d'un seul coup elle fait sauter la serrure.

Alors elle voit Xaïloun dans sa ridicule posture; mais, quelqu'animée qu'elle puisse être, le devoir de mère va avant tout : elle lui enlève son enfant à qui elle donne son propre sein; puis jette un coup-d'œil irrité sur Xaïloun et sur ce qui l'entoure : elle voit la poule morte auprès de lui. Qui est-ce qui a tué cette poule ? — C'est que je l'ai peignée. — Où sont les œufs ? — Je les couve.

282e JOUR.

A ces deux nouveaux traits de stupidité, la patience échappe à Oitbha, elle lui détache un soufflet de la main qu'elle avait libre. Lève-toi de là, imbécille ! lui dit-elle; si un de nos voisins fut entré avec moi, vois ce qu'il aurait dit ? N'es-tu pas assez déjà la fable de la ville ?

Quoique le soufflet ne fût pas bien lourd, il fit

perdre l'équilibre à Xaïloun, et la couvée est écrasée. Il vient de s'en apercevoir, et craignant que le malheur qui vient d'arriver ne retombe encore sur lui, il se laisse aller de côté, un coude appuyé sur la terre, prêt à pleurer comme un enfant.

Te lèveras-tu, animal! dit la femme en le menaçant : alors Xaïloun se lève, et se tourne de manière qu'Oitbha ne pût manquer de voir ce nouveau chef-d'œuvre de son mari.

Oitbha ne regrettait ni la poule, ni les œufs; mais elle rêvait comment elle pourrait faire pour que son mari fût, ou parût moins imbécille. Le grand point était d'abord de le faire rester à la maison : il était son mari, le père de ses enfans; c'était par son moyen qu'elle se trouvait maîtresse d'une fortune qu'elle ne pouvait réaliser que par son secours; elle ne manquait pas de raisons pour en prendre soin, et pour tâcher de le soustraire aux disgrâces auxquelles l'exposaient sans cesse sa curiosité et son imbécillité.

Elle faisait donc ce qu'elle pouvait pour le retenir auprès d'elle, le nourrissait très-bien, et employait tour à tour les bonnes façons et les menaces pour l'empêcher de se livrer à son humeur vagabonde; mais elle combattait un penchant invincible.

Xaïloun, dès qu'on cesse de l'épier, tout occupé

de son changement, qui était devenu son unique idée, sort pour chercher à s'en procurer enfin les moyens.

Il faut s'accoutumer à lui entendre répéter les mêmes propos. J'ai demandé à Dieu d'être changé, et il ne m'a pas entendu, ni dans Bagdad, ni hors de Bagdad : c'est peut-être ma faute et non pas la sienne; ne m'a-t-on pas toujours dit qu'il fallait qu'un musulman se tournât au midi pour le prier? il est donc au midi, il faut que j'aille l'y chercher, et sûrement il m'entendra.

En réfléchissant de cette manière il est déjà bien loin de la ville, toujours dirigeant ses pas vers son nouveau but; il aperçoit de loin une forêt. Il faut que j'aille voir ce grand jardin, se dit-il, j'y pourrai manger des fruits à mon aise : il est plus grand que celui où j'étais, il y en aura bien davantage; en en mangeant beaucoup plus, je pourrai être changé; car enfin, quoique je ne sois pas âne, je suis de chair et d'os, comme notre ânesse.

Xaïloun venait de raisonner de toute la portée de son génie : quand il est entré dans la forêt, la hauteur des arbres l'étonne; il n'aperçoit point de fruits.

A mesure qu'il s'enfonce dans le bois, il entend du bruit; il y court selon son usage : le voilà tombé au milieu d'une bande de voleurs qui se partageaient

un vol qu'ils venaient de faire ; ces brigands l'entourent et délibèrent après l'avoir saisi, s'ils lui couperont la tête et les pieds : Ah, mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Xaïloun, est-ce que vous voudriez que je fusse changé en mort ?

Il n'y avait pas encore un coup de porté, lorsqu'un des voleurs, à cheval, vient avertir ses camarades qu'on aperçoit des cavaliers à l'entrée du bois. Les voleurs laissent là Xaïloun et le butin, et sur-le-champ montent à cheval, pour chercher à s'échapper comme ils pourront.

La frayeur de l'imbécille est dissipée : la curiosité a repris ses droits. Il s'amusait à défaire des paquets pour voir ce qui était dedans, lorsqu'une partie des cavaliers, envoyés à la poursuite des voleurs, l'entoure : on le prend pour un d'entr'eux ; on lui lie les mains en le maltraitant de paroles, et on le conduit dans les prisons de Bagdad.

Il se voit remettre entre les mains du geolier, comme étant un de ces voleurs qui avaient fait un coup considérable, et les cavaliers annoncent qu'on amènera bientôt ses camarades.

Courir au midi, se dit Xaïloun, pour y être changé en voleur ! assurément, quoiqu'on ait pu me dire, Dieu n'est pas là ; mais je n'ai pas long-tems été âne, bœuf, ni mauvais génie, je ne resterai pas long-tems voleur.

283ᵉ JOUR.

PENDANT qu'il fait cette réflexion dans le cachot où on vient de le renfermer, il excite la curiosité d'un compagnon à qui le crime plus que l'infortune l'a associé : c'était Fetah, voleur aussi fameux que redouté, qu'on avait surpris la veille, occupé à un vol de conséquence.

Depuis long-tems le procès de Fetah était fait : pris par la justice, il avait toujours trouvé le moyen de s'échapper, et quand Xaïloun arriva, il s'occupait de quelque nouvel expédient pour se tirer d'affaire.

Fetah considère son compagnon de disgrâce à la lueur d'une lampe qui les éclaire : il lui adresse la parole pour savoir les raisons de son emprisonnement; Xaïloun, qui ne demande que l'occasion de parler, lui dit qu'ayant été au midi pour demander à Dieu d'être changé, afin que sa femme ne pût ni le battre, ni l'empêcher de sortir, il avait été tout d'un coup changé en voleur.

Fetah augure bien pour son projet de cette première ouverture : il aperçoit que son compagnon est un imbécille, dans le sens duquel il faut donner pour le faire tomber dans quelque piége. Au bout d'une heure, il est au fait de ce qu'est Xaïloun, de ce qu'il a fait et pensé dans toute sa vie, et d'après la manie de l'imbécille de vouloir absolument être changé, le brigand forme le plan de se transformer lui-même tout de suite, de manière à pouvoir échapper.

Fetah, pour se rendre méconnaissable en cas qu'il fût pris en faisant son dernier vol, s'était noirci la barbe, les cheveux, et épaissi les sourcils, qu'il avait naturellement très-clairs : c'était aussi la couleur de ceux de Xaïloun ; en noircissant sa barbe et ses cheveux, le voleur n'avait pas ménagé sa peau, et ressemblait plutôt à un nègre qu'à un Arabe : il avait le visage sanguin et Xaïloun aussi ; en se lavant bien lui-même, en noircissant Xaïloun, et en l'engageant à changer d'habits, la métamorphose sera bientôt opérée et complète : voilà le plan de Fetah.

Mon frère, dit-il à Xaïloun, vous avez eu tort d'aller chercher Dieu au midi : il a son palais partout ; quant à moi, si je voulais changer avec vous et que vous voulussiez changer avec moi, en priant ici avec fort peu de chose, cela serait fait sur-le-

champ : vous ne seriez plus vous ; vous seriez moi ; voyez pour le coup si on vous prendrait pour un voleur, et si votre femme oserait vous battre.

— Vous êtes bien noir, dit Xaïloun. J'avais le visage à peu près comme cela quand je fus changé en marmiton, et ma femme me battait tout de même.

— Cette couleur-là ne vous plaît donc pas? — Non, dit Xaïloun. — Vous allez voir, dit Fetah, qu'il est bien aisé d'en avoir une autre : il n'y a qu'à bien prier; tournons-nous le dos : vous allez chercher Dieu au midi, et moi j'irai au nord, nous le prendrons de partout. Demandons tous deux tout bas d'être changés : je vous avertirai quand tout sera fait.

Xaïloun obéit avec beaucoup d'empressement; Fetah trempe un mouchoir dans sa cruche d'eau, et enlève adroitement tout le noir qui déguisait sa chevelure, sa barbe et son teint. Il noircit à la fumée de la lampe un vase d'étain dans lequel on lui avait apporté à manger, et se barbouille les mains de noir. Tout-à-coup il se retourne : Regardez-moi, dit-il à Xaïloun, me trouvez-vous bien changé?

284e JOUR.

Xaïloun resta émerveillé, car le coquin de Fetah était d'une assez belle figure : Quoi! dit l'imbécille, je changerai comme vous venez de faire? — Oui, dit Fetah, pourvu que vous me laissiez vous dessiner mes traits sur la face. Xaïloun y consent, et en un moment Fetah le rend plus noir qu'il ne l'était lui-même. Ce n'est pas tout, dit-il, il faut aussi changer nos habits; et comme vous voyez le mien est absolument neuf.

Voilà Xaïloun transformé. Fetah veut lui donner la preuve que tout est pour son plus grand avantage. Vous allez voir, dit-il, maintenant comme vous allez être servi ici. J'entends ouvrir les portes, le guichetier vient, donnez-lui cette pièce, et dites-lui d'un ton ferme : Qu'on m'aille chercher du pilau, et une épaule de mouton pour mon dîner.

Xaïloun, habitué à répéter ce qu'on lui dit, donne la pièce sans la regarder, et rend l'ordre au guichetier. Celui-ci s'approche de la lampe, voit qu'on lui

a donné de l'or; il salue Xaïloun, par respect pour son or, et va s'acquitter de sa commission.

Pendant que Xaïloun jouit de la satisfaction d'être changé de manière à imprimer du respect, et Fetah de l'espérance de s'échapper par l'effet de sa ruse, on travaille en sens inverse pour tous les deux. Le calife, instruit que le fameux Fetah a été pris, ordonne qu'on le conduise hors de la ville, pour y subir à la rigueur la sentence déjà rendue contre lui.

On a arrêté et interrogé une partie des voleurs, parmi lesquels Xaïloun s'était fourré : on leur a demandé qui était cet homme; ils ont unanimement déposé que c'était un imbécille à qui ils s'étaient amusé à donner la peur, et il est décidé qu'il sera mis en liberté.

Un juge arrive à la prison, et ordonne qu'on lui amène l'imbécille; le guichetier vient, et frappant sur l'épaule de Fetah : Allons, marche, imbécille, lui dit-il, on va te faire ton compte, et Fetah le suit. Sortez, lui dit le juge, allez-vous-en chez vous, pauvre homme, et soyez moins sot à l'avenir, si vous pouvez.

Qu'on fasse venir Fetah, dit le juge; le guichetier vient à Xaïloun : Monseigneur, vous n'avez pas le tems d'achever votre épaule de mouton, le juge vous demande; je ne vous rends pas le reste, cela

n'en vaut pas la peine. Si vous avez quelqu'autre pièce pareille, vous pouvez me la donner, votre affaire ne sera pas longue, et dans peu vous n'aurez besoin de rien.

Xaïloun écoute le guichetier d'un air niais, il demeure bien convaincu qu'il est absolument changé : il a vu traiter son camarade d'imbécille, et lui, on lui parle d'un tout autre ton; de plus on l'assure, et il le croit, que bientôt il ne manquera de rien; cependant il ne fait aucun mouvement.

Marchez donc! dit le guichetier, il ne faut pas donner la peine de vous faire tirer d'ici par force, si vous m'en croyez, marchez de bonne grâce. — Moi, répond Xaïloun, je ne veux pas donner de peine, et voilà que je marche. Le guichetier le regarde, et lui dit : Suivez-moi. Xaïloun obéit comme un enfant, et est conduit à la chambre de justice. Le juge lui adresse la parole :

Fetah, voici votre sentence, écoutez-en la lecture; sur-le-champ le greffier lit une liste de délits avérés, pour lesquels le criminel était condamné à être pendu hors de la ville de Bagdad au lieu ordinaire des exécutions. Qui est-ce qui a fait tout cela, dit Xaïloun? est-ce qu'il n'y a pas sur ce papier-là que je suis changé? Je le suis pourtant, voyez.

Le juge, qui ne connaît point le voleur, présume que Fetah veut faire l'imbécille pour se soustraire

au supplice, et n'ordonne pas moins qu'on s'achemine vers le lieu de l'exécution.

Oitbha n'était pas demeurée tranquille depuis la disparition de son mari; elle avait rêvé à toutes les espèces d'accidens qui pouvaient être arrivés à un homme de cette trempe. Elle ne soupçonnait pas qu'il se fût éloigné de Bagdad. Il pouvait s'être noyé dans l'Euphrate, s'être trouvé compromis dans quelque bagarre, avoir été blessé, porté dans un hôpital : elle a déjà parcouru toute la ville pour prendre des informations.

285ᵉ JOUR.

Elle arrive enfin à la prison, dont on lui dit qu'on vient de renvoyer un imbécille. Elle retourne chez elle, et n'y trouve point Xaïloun; toujours alarmée, elle revient à la prison.

Un brigand renommé dans Bagdad, Fetah enfin, à ce qu'on lui dit, en sort pour être conduit au supplice : il marche tête nue, mais n'en est alors pas

plus reconnaissable pour elle. Le noir répandu sur ses cheveux, le visage et la barbe du personnage le déguisent, l'habillement achève de la tromper ; mais il y a dans l'attitude et dans la marche du personnage, dans sa manière niaise de s'arrêter pour regarder à droite et à gauche sur son chemin, quelque chose qui lui retrace à chaque instant Xaïloun, et elle ne peut s'empêcher de suivre le cortége. Bientôt un nouvel incident ne lui laisse plus de doute.

On sortait de Bagdad, Xaïloun voit un kardouon à portée de lui sur un monceau de pierre : il s'arrête tout court. Ah! bon jour, mon cousin ! On veut le presser de marcher ; mais il répond qu'il veut parler à son cousin, pour savoir de lui s'il le trouve bien changé.

Le juge et la garde s'étonnent de cet acte de stupidité vraie ou feinte ; mais dans le moment Oitbha ayant levé son voile, est tombée aux pieds du juge.

Monseigneur, ce n'est pas là ce Fetah qu'on cherche ; c'est une créature innocente qui ne fit jamais de mal à personne ; c'est mon pauvre mari, l'imbécille Xaïloun, qui s'est ainsi laissé défigurer par je ne sais qui, et par un excès de simplicité ; permettez que je le nettoie, et nous trouverons ici des gens qui le reconnaîtront.

Viens, malheureux! dit alors Oitbha à Xaïloun,

de ce ton d'autorité qu'elle savait si bien prendre avec lui ; où as-tu été te fourrer, pour te faire arranger comme tu l'es ? — C'est l'autre qui était avec moi qui m'a changé. — N'es-tu pas honteux, après tous tes ridicules changemens, de t'être laissé changer en brigand, en scélérat, pour t'exposer à la mort ?

Xaïloun ne répondait rien, et laissait sa femme lui enlever, avec un mouchoir, le noir dont il avait la face et les cheveux couverts ; des enfans du voisinage de la prison, se mirent à crier : Eh ! c'est le génie qui mangeait les morts ! Sur ces entrefaites, un des cavaliers s'approchait du juge, et l'assurait que ce n'était point là le voleur Fetah. Je l'ai arrêté, Monseigneur ; je l'ai eu trois jours sous ma garde, je dois le connaître ; l'homme que voilà est précisément cet idiot que nous trouvâmes dans le bois il y a quelques jours, et que vous avez ordonné d'élargir ; Fetah aura eu l'adresse de se mettre à sa place.

Le juge, éclairé par tant de rapports, mais ne pouvant que suspendre l'exécution jusqu'à ce qu'il ait rendu compte à ses supérieurs et au calife de ce qui se passe, fait reconduire Xaïloun en prison.

Oitbha le suit ; sur le champ elle va chercher des vêtemens neufs et convenables, pour pouvoir lui faire quitter ceux qui l'avaient exposé à l'opprobre

et à la mort. Elle paie noblement d'avance le geolier de tous les soins qu'elle lui recommande de prendre de Xaïloun, jusqu'au moment où l'ordre de sa délivrance doit arriver; les gens de la prison disaient : Voilà un heureux imbécille !

Quant à Xaïloun, un changement d'habit lui eût été agréable en toute autre circonstance ; mais dès que sa femme le reconnaissait, et qu'il se trouvait exposé à être menacé et battu, il n'y avait plus de métamorphose qui pût lui faire plaisir.

L'ordre vient de relâcher Xaïloun, et Oitbha le ramène avec elle : on ne doit point supposer qu'elle le traita doucement, ni dans le chemin, ni dans la maison. Il fallait bien lui en imposer par la crainte, afin de l'empêcher d'aller de nouveau chercher les aventures; mais il était impossible de lui en ôter le goût, ni de lui faire faire d'autres raisonnemens que ceux dont il avait la routine.

Pour être à l'abri d'être grondé, maltraité, enfermé dans la maison, il fallait de nécessité qu'il fût changé. Ce devait être l'ouvrage de Dieu, et jusqu'alors il l'avait cherché sans le trouver.

Dieu, disait Xaïloun, n'est pas de moindre condition qu'un visir, il y a ici près de nous le palais d'un visir : on va à lui, on lui parle ; j'irai au palais et je lui parlerai.

Il trouve un jour l'occasion de s'échapper, et va

demandant à tout le monde le palais de Dieu : on le mène à une mosquée. Ce n'est pas cela, dit-il; c'est ici qu'on fait des prières à Mahomet pour les musulmans. Et il continue de demander jusqu'à ce qu'il soit dans les environs du palais du calife. Un huissier de la cour l'entend; il trouve moyen de se faire expliquer quelle est l'espèce de grâce qu'il désire obtenir; quand il est au fait du caractère et des prétentions de Xaïloun, il imagine que le calife pourra s'en amuser.

Venez, dit-il à Xaïloun; je vais vous conduire où vous voulez aller. — Et je parlerai à Dieu, dit le pauvre imbécille? — Oui, vous lui parlerez, vous le verrez face à face. En disant cela, il le fait entrer dans le palais, le fait asseoir, et lui ordonne de l'attendre.

286e JOUR.

Quoique Xaïloun ne fût que dans une première enceinte, et dans l'appartement d'un bas-officier, tout lui paraissait déjà très-beau; mais quand l'huis-

sier lui fit traverser les cours et les appartemens qui conduisaient au divan, il ne cessait de s'écrier : Le palais de Dieu! ah! que c'est beau. Lorsqu'il vit le calife sur son trône, il fut absolument ébloui. L'huissier le prend par le bras, le fait avancer. Le voilà, lui dit-il, prosternez-vous, et parlez à Sa Hautesse.

Qu'est-ce que je dirai, dit Xaïloun tout interdit? — Vous lui demanderez à être changé, et vous lui expliquerez vos raisons.

On ne rapportera point la harangue de Xaïloun, il était si fort saisi d'étonnement, si troublé, qu'il n'avait pas même la dose de sens ordinaire. Sa femme, sa maison, sa rue, les coups de bâton, le changement en marmiton, en âne, en bœuf, en mauvais génie, en sorcier, en nourrice, en poule, en voleur prêt à être pendu : tout se trouvait confusément mêlé dans son récit, grâce aux soins de l'huissier qui l'engageait d'un détail dans un autre. Il finit enfin par dire, une fois pour toutes : Mon Dieu, puisque vous m'entendez, changez-moi ; mais de manière que ma femme ne me reconnaisse plus, que je ne me reconnaisse pas moi-même : changez-moi mieux que vous n'avez changé notre ânesse ; car on lui donne encore quelques coups.

Haroun-Alraschid et les gens de sa cour avaient bien de la peine à s'empêcher de rire ; cependant

le calife se retint, et ordonna à l'huissier de conduire Xaïloun dans un appartement où on puisse le changer sur-le-champ ; s'il n'eût pas pas été éloigné du calife, il se fût jeté sur ses pieds pour les baiser, et eût pu les lui écraser ; mais il était hors de la balustrade.

Les eunuques le conduisent dans un appartement où il voit bientôt servir devant lui un repas abondant ; les mets sont inconnus pour lui ; ils flattent son goût pour la nouveauté, et ne lui en plaisent que davantage : il trouve tout bon, et s'abandonne à son appétit, en se confirmant dans la pensée que l'homme ne peut changer que par la nourriture ; puisque Dieu lui-même, dans le palais duquel il se trouve, n'emploie pas d'autre moyen.

Les vins exquis sont joints à la bonne chère, il ne sait ce que c'est, mais il se livre au plaisir d'en boire ; ils sont mêlés d'une liqueur puissamment narcotique, dont il ressent bientôt l'effet, et avant de pouvoir sortir de table, il s'y endort du plus profond sommeil.

Les esclaves n'attendaient que ce moment pour s'emparer de lui ; on le baigne, on le décrasse, on l'épile de la tête aux pieds ; on a tiré du fond du sérail une vieille esclave experte dans l'art de préparer les pommades, le fard, et tout ce qui tient à la toilette ; elle était en état, au moyen des baumes qu'elle

composait, de donner de la fraîcheur à une tête de mort : Xaïloun lui passe par les mains, et en sort brillant et frais comme une rose, et avec un léger duvet sur la peau.

Une tresse de beaux cheveux blonds, négligemment bouclés, remplacent sa chevelure rude, brune et hérissée ; ce qu'on lui a laissé de sourcils formait un arc, qui est bientôt teint de la couleur des cheveux. Son corps est lacé dans un corset bleu céleste, un peu échancré sur le devant, pour laisser voir son col et sa poitrine, dont les veines, artistement imitées, relevaient la blancheur ; un soleil en pierreries couvre son estomac, les perles qui tombent de son cou, qu'il avait fort beau, viennent se marier avec les diamans : on lui chausse des brodequins d'une richesse extraordinaire. Il est ceint d'une écharpe superbe, et une gaze étoilée d'argent, relevée avec grâce sur le côté par une agrafe de rubis, lui flotte sur les épaules ; on lui aurait mis des ailes ; mais elles l'eussent embarrassé dans ses mouvemens, dont on ne voulait rien perdre.

Quand la vieille esclave eut achevé de transformer en ange le gros et massif Xaïloun, on le porta dans un salon magnifique, sous un dais et sur un sopha d'une richesse extrême ; quatre glaces en opposition rendaient et multipliaient sa figure : c'est là et dans cet équipage qu'il achève son somme.

287e JOUR.

On devait célébrer cette même nuit, dans l'intérieur du palais, la fête [1] des fleurs; et selon la fantaisie du calife, la transfiguration de Xaïloun ajoutait à la gaîté de la fête.

Des eunuques devaient attendre que la cessation de l'effet des drogues par lesquelles on l'avait endormi, s'annonçât par des simptômes connus, pour donner le signal à des musiciens placés au haut du salon, dans une tribune voilée par une gaze, dans laquelle le calife était lui-même, pour jouir du spectacle du réveil, que la musique devait achever d'opérer.

La nuit était venue; Xaïloun dormait encore : l'art qu'on avait employé pour l'assoupir était secondé par un très-heureux naturel. Enfin, il vient de remuer et de s'étendre; la musique commence

[1] Dans cette fête on met un miroir et deux bougies devant chaque fleur du jardin. Cette fête est très-brillante et se renouvelle à chaque printems.

d'abord très-doucement; mais bientôt le bruit des instrumens guerriers la rend plus vive : voilà Xaïloun réveillé.

Deux cent bougies éclairent l'endroit où il est : il regarde devant lui : il voit un ange dans le miroir; il se retourne, la glace qui est derrière le sopha lui en montre un autre : il regarde d'un autre côté; puis de l'autre : encore des anges; enfin il jette les yeux sur ses mains, ses pieds, son corps, et tout ce qu'il voit l'éblouit : il ne parle pas, il pousse des cris : il parcourt le salon, allant à toutes les glaces l'une après l'autre, jusqu'à les toucher du nez, et il lui paraît que les anges s'approchent de lui et le baisent : Oh! oh! s'écrie-t-il, sans pouvoir dire autre chose, tant il est saisi d'étonnement : enfin il paraît recouvrer le sens.

Je vois bien tout cela, dit-il, mais où est-ce que je suis, moi? que suis-je devenu? Oh! Xaïloun! Xaïloun! viens donc voir tout cela pour le dire à ma femme. Puis courant au miroir : Dites-moi donc, vous autres qui êtes si beaux, où est ce pauvre Xaïloun? Tenez, beau comme je suis, je vais pleurer si je ne vois pas ce pauvre Xaïloun.

Une voix douce et sonore part du haut de la tribune : Ne cherche plus le Xaïloun que tu as connu, que sa femme battait : c'est toi qui l'es; tu as demandé à être changé, te voilà changé.

— Et qui sont ces beaux garçons qui sont tout autour de la salle, qui viennent à moi quand je vais à eux; qui me baisent, et qui ont le bout du nez si froid; qui parlent et que je n'entends pas ?

— Ce sont tes portraits qui se présentent dans la glace. Est-ce que tu ne t'es jamais miré ? — Oh ! que si ! mais je n'ai jamais vu qu'un portrait : j'en vois jusque dans le fond, et il y en a là-bas qui me tournent le dos.

— Ce ne sont cependant que tes portraits. — Eh ! bien, vous qui me parlez, dites à Dieu, qui est si riche, de me donner tous ces portraits pour que je les donne à ma femme.

— Est-ce que tu veux retourner vers ta femme qui te bat ? — Oui ; elle ne me battra plus, puisque je suis changé. — Mais, Xaïloun, tu ne veux donc pas rester près de Dieu ? — Je resterai près de Dieu et près de ma femme : nous avons un enfant et elle est grosse. Je viendrai faire ici ma prière cinq fois par jour.

Le calife s'amusait fort de cette conversation ; mais il était tems d'en faire partager le plaisir à toutes les dames de sa cour.

Des officiers viennent avertir Xaïloun qu'il est attendu dans les jardins du palais ; il dit adieu à tous ces portraits qui le lui rendent, et comme il est dans l'habitude d'obéir, il suit ceux qui l'invitent.

La fête à laquelle assiste Xaïloun est faite pour le transporter. Chaque fleur avait un miroir au pied de sa tige, et les portraits qu'il avait laissés dans le salon semblent le suivre partout où il ira. Quatre mille bougies éclairent, à fleur de terre, ce spectacle brillant; et dix mille lanternes de couleur décorent toutes les faces du palais.

288e JOUR.

La première idée de Xaïloun le porte à croire qu'il est en paradis. Vous n'y êtes pas tout-à-fait, lui dit un des eunuques qui l'accompagnent, on ne veut pas vous tromper, ce n'est ici que le paradis terrestre, et vous êtes chez le *lieutenant de Dieu*; nous allons vous conduire vers lui.

Ce mot, *lieutenant de Dieu*, n'entre point dans la tête de Xaïloun, puisque, selon sa profession de foi, il n'y a qu'un Dieu; cependant il n'a pas le tems de faire une hérésie, car il aperçoit sous un pavillon superbe le calife brillant de tout l'éclat du

trône, et entouré de toutes les beautés de son harem.

A cette vue, Xaïloun s'écrie : Oh! que de portraits! On l'introduit dans le cercle, et toutes les femmes lui font des agaceries a l'envi l'une de l'autre. Il veut s'approcher d'elles de très-près : Baisez-moi donc, leur dit-il; avez-vous le bout du nez froid comme les autres? Ah! vous parlez! me reconnaissez-vous? Oh! notre ânesse et moi, nous allons bien étonner nos voisins : il n'y aura rien de mieux changé dans tout le quartier.

Les femmes du calife étouffaient de rire; mais voulurent tenter la fidélité de Xaïloun, et l'engager à rester avec elles : Attendez-donc, leur dit-il, je vois bien que vous êtes des houris, mais je ne suis pas mort, et je suis marié.

Est-ce que vous aimeriez cette femme qui vous bat, dit une des sultanes? — Qu'est-ce qu'aimer? dit Xaïloun; il faut que je vive avec Oitbha, c'est ma femme. Est-ce qu'aimer ça fait vivre?

Le calife, s'apercevant qu'on avait tiré à peu près de Xaïloun tout le parti qu'on pouvait en attendre, ordonna qu'on lui servît un excellent souper, et qu'on le replongeât de nouveau dans le sommeil, se proposant d'envoyer le lendemain avertir Oitbha de venir chercher son mari.

Xaïloun soupe d'un excellent appétit, sans que l'amour de tant de beaux objets qu'il a vus lui tourne

la tête. Il est enchanté d'être changé, mais pour pouvoir retourner chez lui.

Cependant les eunuques et les esclaves des femmes du sérail se préparent à prendre du plaisir aux dépens de l'imbécille, et à l'insu du calife. Dès qu'il est endormi, on le dépouille de ses ornemens et de sa parure, on l'habille de peaux de chèvres; les enveloppes des mains, au lieu d'être terminées par une corne fourchue, le sont par des griffes de vautour, adaptées à la peau, et on lui couvre la tête d'un énorme masque de bouc; deux gros yeux de cristal couleur de feu sortent de cette figure effrayante.

Quand les esclaves ont ainsi déguisé le pauvre Xaïloun, pour le rendre méconnaissable à lui-même, elles le couchent sur une natte, dans un endroit souterrain du palais, où l'on mettait en punition les esclaves coupables de fautes légères; mais pour lui ménager la cruelle faculté de se voir, elles éclairent cette espèce de cachot avec deux lampes, et elles attachent aux murs quelques miroirs.

Après avoir tout arrangé pour se ménager l'effet de cette nouvelle transfiguration, les femmes et les eunuques vont jouir, en attendant le réveil de Xaïloun, des restes de la fête donnée dans les jardins, où la nuit s'écoule dans la variété des amusemens préparés pour le calife et pour ses femmes.

Au jour, le chef des eunuques s'aperçoit que le service manque de toute part. Il va pour chercher celles ou ceux qui en sont chargés, et il les trouve enfin, s'amusant de la frayeur, des tourmens et des hurlemens du pauvre Xaïloun. Le chef des eunuques ferait un exemple sur-le-champ de cette barbarie; mais la favorite de la favorite préside au supplice ridicule auquel on a soumis l'infortuné.

Si l'on réfléchit que Xaïloun avait pris, dans l'espace de quatorze heures, deux boissons narcotiques; qu'il avait passé successivement de la vision du paradis à celle de l'enfer, où le cristal qu'il avait sur les yeux lui peignait tout de flammes; des délices de la bonne chère et des caresses, entre les mains d'une foule indiscrète et brutale, on conviendra qu'un homme sage, à sa place, aurait pu devenir fou.

Hélas! Xaïloun est là comme il avait été au moulin, à la charrue. Une chose le console : d'après son expérience, les changemens, bons ou mauvais, ne peuvent pas durer; mais quand il se voit ainsi métamorphosé d'ange en diable, il se rappelle confusément qu'on lui a dit dans le jardin qu'il était chez le *lieutenant de Dieu*; il en conclut qu'il n'est pas venu chez le vrai Dieu, et que telle est la cause pour laquelle il est si horriblement changé. Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écrie-t-il, changez vous-même

le pauvre Xaïloun, puisque celui-ci l'a si mal changé!

Dans le moment même, la prière de Xaïloun est exaucée. Le chef des eunuques a envoyé tous les esclaves à leur devoir, et fait débarrasser ce pauvre homme de son horrible accoutrement; il le fait vêtir de neuf de pied en cap, conformément à son état, et couvre sa tête rasée d'un beau turban; le fait conduire dans un appartement extérieur du palais, et lui fait servir un très-bon déjeûner, que Xaïloun dévore, en réfléchissant à sa manière.

Le voilà encore changé; il peut se voir dans un miroir : quoiqu'il soit sans barbe et qu'il ait la tête enveloppée par un vaste turban, il croit se reconnaître. Ah ! dit-il, me voilà changé en jeune musulman : ma femme me dit déjà que je suis pis qu'un enfant, ce va être bien autre chose; cependant, moi je trouve que je ne suis pas mal, et s'il pouvait me venir de la barbe, je ne serais pas fâché de rester comme cela.

289e JOUR.

Xaïloun, en continuant de s'entretenir avec lui-même vis-à-vis du miroir, ne perdait pas de tems, il buvait et mangeait de grand appétit tout ce qui lui était présenté.

Cependant le calife étant éveillé, le chef des eunuques l'avait déjà instruit des indiscrétions commises par les esclaves : celle de la favorite était à la tête.

Le souverain, au lieu de s'en prendre à personne, se condamne lui-même. Nous donnons, dit-il, l'exemple des abus, il n'est pas étonnant que nos esclaves renchérissent sur nos folies. J'ai observé cet homme : il n'a point de cervelle, mais il a une ame. Je suis curieux de voir cette Oitbha, cette femme qui, en domptant à ce qu'il paraît, par la crainte et les coups, cette espèce d'ours dépourvu d'intelligence, a su si bien se l'apprivoiser, qu'il veut toujours retourner à elle. J'essaierai son caractère, comme j'ai fait celui du mari, et si je suis content

d'elle, je saurai réparer la faute qui a été commise à leur égard. Il ordonne à un de ses eunuques de dire à l'huissier qui avait amené Xaïloun, d'aller chercher sa femme Oitbha, et de la prévenir de tout ce qui a été fait cette nuit. Si elle est estimable, ajoute le calife, comme j'ai lieu de le soupçonner, je ne veux pas tarder à réparer les torts que je puis avoir avec elle.

L'huissier a reçu ses ordres, et Oitbha, inquiète de son mari, apprend qu'il est dans le palais du calife. On lui fait l'histoire des événemens du jour et de la nuit; enfin, on lui apprend que le souverain l'attend elle-même.

Elle avait le sentiment rapide, et elle aperçut dans le moment tout le parti qu'elle pouvait tirer de l'abus qu'on avait fait de l'imbécillité de son mari. Jusque-là, tout en se donnant une honnête aisance dans l'intérieur de sa maison, elle avait adroitement caché la fortune qu'elle avait faite.

Quand elle peut en faire voir une partie au calife sans s'exposer, il y aurait un grand danger pour elle à ce qu'un cadi la lui soupçonnât le premier; elle s'habille honnêtement, prend deux bourses contenant chacune deux mille pièces d'or, qu'elle attache à sa ceinture, se couvre d'un grand voile neuf, et se rend au palais avec l'huissier.

Le calife était sur son trône; on amène Oitbha

devant lui, elle se prosterne, il lui ordonne de se relever. Alors elle découvre son visage, et dit : Je me rends aux ordres du souverain prince des fidèles, que commande-t-il à Oitbha, la plus humble de ses esclaves ?

Oitbha, dit le calife, Xaïloun, votre mari, a été amené hier dans mon palais, et je vous ai fait prévenir que son extrême simplicité l'y avait fait servir d'amusement à ma cour ; de son aveu même, et par les rapports qui m'ont été faits, je sais que son inquiétude naturelle et son défaut de jugement l'ont exposé même à la mort ; il n'est pas juste qu'une jeune femme comme vous demeure liée indissolublement à un homme entièrement dépourvu de sens. Je vous offre de faire casser votre mariage, et de faire prendre soin moi-même de lui, dans une de ces maisons où l'on renferme ceux qu'il faut mettre à l'abri des conséquences de leur inconduite, en même tems que l'on préserve la société des dommages qu'elle en pourrait recevoir,

— O très-sage calife ! dit Oitbha, le pauvre Xaïloun est mon mari devant Dieu, et ne peut, par conséquent, cesser de l'être par la loi, Je serais désespérée qu'on l'enfermât quelque part, où il me fût impossible de lui rendre les soins que je lui dois. Il est le père de mes enfans ; il est ma couronne aux yeux du ciel, et elle ne peut briller que de l'éclat

de ma propre conduite. Il ne fait de mal ni de tort à personne; mais comme il est faible d'esprit, j'ai dû mettre en action pour lui tous les ressorts du mien. La fainéantise, à laquelle il est enclin, le faisait tomber dans une imbécillité absolue, et l'eût infailliblement conduit à quelque accident fâcheux. J'ai employé la sévérité, les menaces, et mêmes les coups, lorsque je ne pouvais réussir que par la crainte. Après me l'être assujéti, je me déterminai à changer de conduite à son égard, et à essayer de lui faire prendre, pour ainsi dire, un autre état dans le monde. Je le tenais chez moi, affranchi de tout travail, lorsque, pour notre malheur, il m'a échappé et est venu ici. Comment n'a-t-il pas trouvé un asile dans ce séjour auguste, où tous les musulmans de la terre peuvent venir le chercher? C'est un effet de la bizarrerie de son sort et du mien, dont j'ose vous demander justice. Rendez-moi Xaïloun, ô sage calife! mon devoir me le rend cher; c'est un homme sans jugement, mais c'est un musulman fidèle et sans malice, et l'innocence même. S'il a eu le mal d'occasionner du tort à qui que ce soit dans Bagdad, voilà quatre mille pièces d'or; c'est toute notre fortune : je les apporte pour sa rançon, et je mettrais jusqu'à ma liberté, à la place de ce qui pourrait me manquer, pour lui procurer la sienne.

290e JOUR.

Oitbha n'était pas belle, mais elle avait beaucoup de physionomie, de la jeunesse, de la fraîcheur, et ses mouvemens avaient de la noblesse. Le calife fut honteux de s'être compromis avec elle, pour se procurer un instant d'amusement aux dépens de l'imbécillité de son mari; mais il avait toujours sous sa main des expédiens pour se tirer d'embarras. Il parle à l'oreille de son premier eunuque, et un moment après celui-ci revient, tenant une cassette, et conduisant Xaïloun couvert d'une belle pelisse.

Oitbha, dit Haroun, voilà votre mari; la pelisse dont je l'ai honoré, il la doit aux sentimens qu'il a su vous inspirer tel qu'il est. Et je vois que j'avais bien jugé de vous, sur l'attachement extraordinaire qu'à montré pour vous cet homme, que l'on ne croirait pas être fait pour sentir. Je vous prends tous deux sous ma protection, et loin d'exiger une rançon pour la liberté de Xaïloun, voilà quatre mille

sequins que j'ajoute à ceux que vous vouliez sacrifier.

Le premier objet que Xaïloun voit en entrant, c'est sa femme; après s'être excusé auprès d'elle de sa dernière fuite, il se dépêche de lui montrer sa pelisse, en disant : Changé! changé! bien mieux changé! Il voit le calife : Ah! des griffes! des cornes! seigneur dieu, lieutenant! et il va se cacher derrière sa femme.

Celle-ci, après une inclination respectueuse, prend la cassette, où est le présent du calife, des mains de l'eunuque, elle y met les deux bourses qu'elle avait apportées, et la donne à Xaïloun; elle salue profondément et se retire.

Les quatre mille pièces n'ajoutaient guère à l'immense fortune qu'elle peut s'approprier, mais elles vont lui fournir le prétexte d'en jouir. Le calife a donné quatre mille sequins, une heure après, dans Bagdad, il en avait donné un coffre plein.

En venant au palais, Oitbha avait remarqué qu'il y avait une maison d'honnête apparence à vendre près de la grande place; elle y entre, et n'en sort qu'après avoir conclu le marché. Elle en prend les clefs.

Elle revient chez elle, et commence par faire charger les deux besaces, qui contiennent sa fortune actuelle, sur l'ânesse, et la conduit elle-même à sa

nouvelle maison, accompagnée de Xaïloun, qui est son homme de peine pour les affaires secrètes ; pour les autres, telles que celles de faire transporter ses effets, elle loue des porte-faix ordinaires, et dès le soir même elle occupe la maison qu'elle a achetée, un riche négociant y demeurait avant elle, ainsi elle y trouve toutes ses commodités. On sait déjà, dans le quartier qu'elle abandonne, que le calife lui a donné une cassette pleine d'or. Oitbha n'abuse point de ses richesses ; mais, dès le lendemain, elle achète une très-bonne mule et une paire de besaces.

Le surlendemain, elle propose à Xaïloun de monter sur la mule, et d'aller avec elle à la maison du cousin ; on juge que Xaïloun fut très-content de cette partie de plaisir. Oitbha monte sur l'ânesse, et Xaïloun, monté sur la mule, la suit.

Ils arrivent aux ruines ; le kardouon, le cousin adopté par Xaïloun, était précisément au-dessus du tas de pierres qui couvrait l'ouverture du caveau. En voyant les montures qui s'approchent, il se cache ; mais Xaïloun l'a aperçu et s'écrie : Ah ! voilà notre cousin !

— Il faut aller chez lui, dit Oitbha, nous avons à présent deux bêtes, et il nous faut de la nourriture pour toutes les deux ; allons, Xaïloun, débarrasse-nous de ces pierres, et nous entrerons chez lui.

Xaïloun travaille avec courage ; la trappe et l'anneau, à l'aide duquel il la soulève, paraissent. L'entrée du souterrain est dégagée, Oitbha s'est munie de quoi faire de la lumière. Elle se promène dans le caveau ; elle y trouve quantité de vases précieux qui lui sont inutiles.

Qu'est-ce que tu cherches donc, lui disait Xaïloun? — Je cherche le cousin ; il n'y est pas, il faut aller prendre de ses carottes. Et elle vient aux urnes où sont les pièces d'or, en remplit les quatre besaces, et les fait porter et charger par Xaïloun sur le dos de leurs montures, attachées à l'entrée du souterrain. Allons, dit-elle, fermons la porte et partons ; nous reviendrons après midi voir si le cousin sera plus honnête ; et après avoir fait jeter quelques pierres sur la trappe, elle reprend à pied le chemin de sa maison.

291e JOUR.

Après dîner, elle fait un second voyage, et vide absolument les urnes qui contenaient les monnaies

d'or; alors elle fait remettre la trappe à sa place par Xaïloun, la fait couvrir d'autant de pierres qu'il lui est possible, et reprend le chemin de Bagdad. Elle a laissé dans le souterrain de grandes richesses en vases précieux; elle en pourra révéler un jour le secret à ses enfans, mais elle juge que ce superflu lui est inutile pour le présent.

Quand Oitbha se vit bien arrangée dans sa propre maison, et que l'opinion publique de sa fortune fut bien établie sur le fondement de la protection et des largesses du calife, elle s'occupa d'en faire jouir Xaïloun.

Le nombre de ses enfans augmentait; ils auraient un jour à rougir d'avoir un père imbécille; il fallait le mettre à l'abri de faire des actes publics d'imbécillité, et donner une couleur à ceux dont elle ne pourrait pas cacher la connaissance.

Elle achète d'abord des esclaves pour le service de ses enfans et le sien; mais elle apporte une attention particulière à ceux qui doivent être attachés à Xaïloun.

Elle eut de la peine à trouver ce qui lui convenait. Enfin elle en acquit deux, d'un âge mûr, ayant de l'esprit, en un mot, à qui elle put donner sa confiance.

Ils devaient mener Xaïloun à la promenade, partout où elle lui serait agréable. Il se plaisait à aller

souvent aux ruines, et à converser avec le premier kardouon qu'il y rencontrait. Les conducteurs avaient ordre de ne pas le contrarier; mais dès qu'il voudrait déranger le tas de pierres pour chercher la maison du cousin, comme il l'appelait, il fallait s'y opposer et lui dire : *Oitbha ne le veut pas.*

Dès les premiers jours où Xaïloun jouit de cette espèce de liberté, il prit le chemin des ruines, monté sur la mule; dès qu'il y fut, il voulut aller visiter le cousin et prendre des carottes, mais à ce seul mot : *Oitbha ne le veut pas,* Xaïloun s'en abstient.

Ses guides l'empêchaient de se fourrer partout; s'il lui prenait un mouvement de curiosité pour un objet, on allait le lui chercher : on lui en désignait l'usage; s'il en avait la fantaisie, on le lui achetait; était-elle extravagante, tout se terminait par ces mots : *Oitbha ne le veut pas.*

Il n'était plus question de ses sorties dans Bagdad. Oitbha lui avait persuadé qu'il était absolument changé, et qu'il n'avait plus besoin de l'être, mais qu'il fallait qu'il fût obéissant.

Sur ces entrefaites, un marchand des plus considérables de Bagdad, et voisin d'Oitbha, éprouva des revers dans son commerce, et vit tout d'un coup son crédit s'ébranler, par une perte qu'il avait faite sur mer; il manquait d'argent : Oitbha l'apprend; elle va chez lui.

Vous traitez, lui dit-elle, humainement et amicalement le bon Xaïloun, mon mari, chaque fois que vous avez occasion de le voir, je vous en tiens grand compte. Vous êtes honnête homme, et comme je sais que vous venez d'essuyer des malheurs, je viens vous offrir dix mille sequins, que vous pouvez envoyer chercher; je vous les prête sans autre intérêt que celui que je retirerai du plaisir que j'ai d'obliger un homme comme vous.

Le marchand accepte avec reconnaissance une offre aussi gracieuse, fait honneur à ses affaires, raffermit et augmente son crédit et sa fortune; il communique à ses meilleurs amis le procédé généreux d'Oitbha à son égard, et cette belle action devient bientôt publique.

Dès qu'on sait qu'on peut trouver dans l'occasion une ressource de cette espèce, en faisant des caresses à Xaïloun, c'est à qui lui en prodiguera le plus.

Les esclaves qui le conduisaient avaient de la peine à le dérober aux démonstrations d'amitié dont on le comblait sur son passage, mais ils ne le laissaient rien accepter de ce qu'on lui offrait.

Oitbha, remboursée par le premier marchand qu'elle avait aidé, eut occasion de s'aventurer avec trois autres. L'un deux manqua tout-à-fait à ses engagemens; elle n'en eut pas le moindre regret. Elle recevait des marques de considération dans toutes

les rues de Bagdad, et passait pour être intéressée dans les plus grosses affaires de commerce. Dès-lors, elle pouvait sans risque faire ouvertement usage de son opulence et risquer de faire des pertes.

La table de Xaïloun était excellente. Les officiers du calife y venaient manger quelquefois, et il ne disait presque plus de bêtises, parce que les deux esclaves lui dictaient une réponse, ou la faisaient pour lui. Enfin il parvint au point (qui n'est pas aussi difficile qu'on croit, quand on n'a pas la présomption d'y mêler du sien), de se tirer d'affaire avec l'esprit d'autrui.

Oitbha vécut heureuse avec Xaïloun; elle donna une excellente éducation à ses enfans, qu'elle établit richement dans Bagdad; elle continua à s'attirer la bienveillance et l'admiration publique par sa bienfaisance jusqu'à sa mort, qui suivit de près celle de son mari, et qui fut le sujet de l'affliction de tous ceux qui la connaissaient.

292e JOUR.

HISTOIRE DE L'AMANT DES ÉTOILES.

Le lendemain, la nourrice raconta en ces termes l'histoire de l'amant des étoiles :

Dalhuc potier de terre à Bagdad, faisait assez bien ses affaires : après dix-sept ans de mariage il perdit sa femme, que le chagrin avait rendue infirme ; elle lui laissait un fils âgé de seize ans. Le potier depuis ce tems fréquentait la maison d'une veuve plus jeune que lui ; elle se nommait Narilha : la profession de cette femme était de vendre de ces pommades, qui entretiennent la fraîcheur du teint et de la peau, et semblent éterniser la jeunesse. Ses compositions artificielles lui avaient procuré l'entrée intérieure du palais du calife, et des principaux harems de la capitale ; mais sa vogue ne fut pas de longue durée, après l'éclat d'un charme passager

quelques-unes de ses pratiques virent leurs attraits s'évanouir trop tôt ; le tems imprimait ses rides sur ces visages frelatés, et notre veuve, voyant diminuer son débit, résolut de s'approprier la petite fortune de son ami le potier, en l'épousant.

Dalhuc était déjà trop captivé pour refuser cette proposition ; ainsi, en vertu de droits anciens et du contrat qui fut passé devant le cadi, la marchande de pommade vint s'établir chez lui en maîtresse absolue.

Narilha avait un fils qui était de l'âge de celui de Dalhuc : c'était un des plus lourds et des plus sots enfans qui fussent à Bagdad ; mais il n'en était pas moins l'idole chérie de sa mère. Ce personnage vain et grossier, qu'on appelait Badur, enhardi par la faiblesse de Dalhuc pour sa mère, chercha querelle au fils de son beau-père, qui, oubliant bientôt sa douceur naturelle, se vengea de ses mauvais traitemens en le battant. La mère irritée chassa de la maison l'enfant de son mari ; et ce malheureux, presque nu, fut forcé de se réfugier chez un frère de sa mère.

Narilha débarrassée de ce témoin importun, se flattant de pouvoir ménager encore le peu de connaissances qui lui restaient au palais, fait vendre à Dalhuc le reste de sa boutique, l'engage à acquérir un jardin hors de la ville, monte une boutique

de fruitière, et devient celle du calife, par l'entremise du pourvoyeur du palais.

Le pauvre Dalhuc, chassé de la maison paternelle, était arrivé bien triste chez son oncle Cassanak : c'était un des plus honnêtes et des plus habiles artisans de Bagdad ; mais il était trop chargé de famille pour pouvoir par lui-même être aussi utile à son neveu qu'il l'aurait désiré. Irrité des outrages qui avaient été faits à son neveu, il se détermina à implorer les secours d'un géomancien de ses amis, en l'engageant à épouser sa querelle avec chaleur : Quelle espèce de vengeance voulez-vous tirer de la belle-mère de votre neveu ? lui demanda le savant.

Je veux humilier cette femme arrogante, répondit Cassanak, arracher de ses mains l'argent qu'elle a pris à Dalhuc, et le destiner à l'établissement de mon neveu. Ce jeune homme était promis à la fille unique d'un riche barbier, il était amoureux d'elle et s'en croyait aimé ; mais Narilha a fait changer les desseins de son père, et cette jeune fille est à présent destinée à Badur. Je désirerais, dit Cassanak, la démasquer aux yeux de son mari.

Je vous réponds en tout du succès de vos désirs, reprit le géomancien ; vous serez chargé en entier de l'exécution de l'entreprise que je ne ferai que conduire. Allez sur-le-champ louer dans les environs

du palais la boutique la plus commode que vous pourrez trouver pour y étaler des fruits ; quand le marché sera fait, vous reviendrez ici, et trouverez votre affaire arrangée.

Cassanak, enchanté d'avoir trouvé l'occasion de se venger de Narilha, ne fait qu'un saut pour obéir ; il arrête une boutique, donne des arrhes, et revient. Vous êtes expéditif! lui dit le géomancien ; de mon côté, je n'ai pas été dans l'inaction, et je vous remets en mains les moyens nécessaires pour réussir dans vos desseins. Voici d'abord une robe d'Arménien, et un bonnet pointu ; prenez aussi ce papier, il contient des instructions détaillées sur les opérations que vous aurez à faire demain matin ; étudiez bien les mots que vous aurez à prononcer tout bas ; et, de quelque prodige que vous ayez besoin, commandez hardiment, je vous ai bien armé, et je seconderai bien vos intentions. Demain, dès que vous serez sorti de chez vous, que votre neveu se rende à la boutique que vous avez louée ; qu'il ne s'étonne point de ce qu'il y verra faire, afin de ne pas attirer les regards des curieux qu'il faut éviter.

Cassanak retourne chez lui, se renferme dans son cabinet pour étudier dans le silence le personnage qu'il doit représenter. Il attend avec impatience le retour de l'aurore ; dès qu'il l'aperçoit, il se couvre de la robe magique et du bonnet pointu ; et après

avoir envoyé Dalhuc à son poste, il prend lui-même le chemin de la maison de Narilha. Il entre dans sa boutique et trouve les fruits étalés avec art ; il s'émerveille de leur beauté. Goûtez-en, seigneur étranger ! lui dit la fruitière ; ils sont encore meilleurs au goût qu'ils ne paraissent beaux à la vue. Cassanak ne se fait pas prier, et trouve en effet qu'elle avait raison. — Je comptais, madame, être obligé de faire un voyage à Damas pour y chercher des fruits ; mais si nous pouvons nous arranger ensemble, en trouvant ici ce qu'il me faut, je m'épargnerai la fatigue du voyage. — Ce n'est pas pour priser ma marchandise, seigneur, reprit Narilha, mais les jardins du calife ne produisent rien d'aussi savoureux ; aussi tout ce que vous voyez est en partie destiné pour sa table et celles de sa maison ; mais, pour obliger un homme comme vous, j'en détacherai quelques parties. — Madame, je suis flatté de votre complaisance, et je pense sans doute que vous n'aurez pas sujet de vous repentir des bontés que vous me témoignez..... Mais, en vérité, voilà des fruits dont les anges seraient jaloux : cédez-moi deux de ces grenades, et dites-m'en le prix. Narilha fut fort étonnée qu'après tant d'éloges prodigués, il n'eût besoin que de grenades ; elle résolut de s'en venger sur le prix ; elle en demande un exorbitant, l'Arménien le paie sur le champ : quand on aura

goûté vos fruits, ajouta-t-il, j'espère conclure avec vous un marché de plus grande conséquence. En disant cela, il se place au milieu de la boutique, et jetant de toutes ses forces les grenades en l'air elles disparaissent aussitôt ; Narilha et son fils poussent des cris de surprise : l'Arménien prétendu sort de sa poche un petit tube d'argent, dans lequel il paraît articuler quelques paroles à voix basse ; un moment après, il porte à l'oreille un cornet du même métal, feignant d'écouter ce qu'on avait à lui dire ; puis renfermant ses instrumens, et prenant un air satisfait :

Madame, lui dit-il, on vient de faire l'essai de vos fruits, et on les a trouvés délicieux ; j'ai ordre d'enlever ce qui vous reste et de les expédier sur-le-champ, le travail ne sera pas long, car on m'a envoyé des gens pour me servir ; voilà ma bourse, prenez tout l'argent que vous jugerez à propos pour vous payer de vos fruits. La vue de l'or réveilla la convoitise et l'avarice de Narilha : elle prendrait volontiers la bourse entière ; mais elle se borna à trente sequins pour se payer d'une valeur de cinq à six.

293e JOUR.

Loin de témoigner du mécontentement, l'Arménien n'y fit pas même attention; il s'empare aussitôt des fruits, jette un melon à droite, une pomme à gauche; bientôt tous les fruits du magasin sont en mouvement, et disparaissent en s'envolant comme s'ils eussent porté des ailes. Badur et Narilha suivaient des yeux cet étrange déménagement. Comment, où, et par qui avez-vous expédié tous ces fruits? dit-elle à l'Arménien. — Madame! répondit-il, je suis le grand pourvoyeur des astres, dans lesquels il fait constamment trop chaud ou trop froid, trop humide ou trop sec, pour que rien y vienne à une exacte maturité. J'étais descendu sur la terre pour y faire des provisions, et je ne vous cache point que sur la renommée des beaux fruits de Damas, je me rendais dans cette ville, lorsque le hasard m'a fait passer devant votre boutique; l'aspect de vos fruits m'a séduit, leur odeur a re-

doublé ma surprise, et leur goût a complété le charme de mon enchantement; j'en ai envoyé deux pour essai, et aussitôt j'ai reçu l'ordre de tout enlever. Si demain et dans la suite vous êtes aussi bien pourvue, il ne restera rien dans votre boutique, et vous deviendrez la fruitière du firmament.

Narilha se frottait les yeux, elle ne savait si elle veillait ou si elle était en délire, en apprenant une aussi bonne nouvelle; le sot Badur regardait tour-à-tour, la bouche entr'ouverte, sa mère, l'Arménien et le plafond. Voilà un fort joli jeune homme, dit le malin pourvoyeur, c'est sans doute votre frère, madame? il a beaucoup de votre physionomie. — Non, seigneur, c'est mon fils, répondit la fruitière. — Quoi! à votre âge vous avez déjà un aussi grand garçon? Cela n'est pas croyable. Il faut songer à le marier. — Je m'en occupe, seigneur. Il est comme promis avec la fille d'un riche barbier de nos amis. — Un barbier! un barbier! et un barbier riche!... Il y a bien des phénomènes dans le ciel, mais on n'y verrait rien de pareil; ne serait-il pas aussi silencieux? la merveille serait complète. Savez-vous, madame, que le seul débit de vos fruits pendant une année peut vous mettre dans le cas de demander pour votre fils la fille d'un visir? Encore ne serait-ce pour vous qu'un pis aller! Nous avons là-haut des filles à marier qui regarderaient comme

un vrai bien l'alliance de votre fils. — Comment donc, seigneur! Est-ce qu'on se marie là-haut? — Si l'on se marie! Pensez-vous donc que le ciel se soit fait tout seul? Tout ce que vous y voyez briller a père et mère. Comment découvrirait-on chaque jour de nouvelles étoiles, s'il n'en naissait pas? Pourquoi la voie lactée porte-t-elle ce nom? C'est que c'est le séjour des nourrices. Laissez-moi faire, madame, j'ai des vues sur votre fils. Je veux lui faire épouser la plus jeune, la plus fraîche, la plus brillante de toutes nos beautés. — Eh! quelle est-elle? — C'est l'étoile du matin. — Elle est brillante, assurément; elle est fraîche aussi, car elle ne marche que la nuit; mais pour jeune, seigneur, cela ne peut pas être, car je la connais depuis que je suis au monde, et la première fois que je l'ai aperçue, elle avait déjà toute sa rondeur. — Celle que vous avez connue, madame, a filé depuis quelques années; mais vous autres femmes, vous laissez filer les étoiles sans demander où elles vont; il est vrai aussi qu'on en voit tant qu'on ne s'occupe guère de celles qui manquent.... Mais je vous parle sérieusement, voudriez-vous que votre fils fût l'époux de la plus belle des étoiles? — Ah! seigneur, si cela se peut j'en serais ravie. Irait-il aussi briller au firmament? — Il n'y ferait pas d'ombre, je vous le garantis; mais chaque jour régulièrement sa maîtresse s'ap-

proche de la terre : si l'affaire vous convient, nous allons voir s'il est possible de l'arranger. Fermez la porte de votre boutique, et faites apporter ici au milieu du magasin un baquet plein d'eau.

L'Arménien est obéi : on amène le baquet au lieu indiqué : Approchez-vous, jeune homme, dit-il à Badur, regardez-vous dans cette eau, vous devez vous y trouver fort joli ? Tâchez de prendre un air de satisfaction, afin que cela donne plus d'agrément à votre physionomie.... Bon ! voilà qui est parfait.... à présent vous pouvez vous retirer.

Aussitôt que Badur eut quitté sa posture, l'Arménien enlève le baquet, en répand l'eau en l'air sans qu'il en retombe une seule goutte dans la chambre. Que faites-vous donc, seigneur ? dit Narilha, d'abord inquiète d'un événement qui menaçait son magasin d'un déluge, et fort surprise ensuite d'avoir vu disparaître entièrement toute l'eau du baquet. Je viens, dit-il, d'envoyer le portrait de votre fils à la plus belle des étoiles. Asseyons-nous, nous apprendrons dans un moment l'effet qu'il aura produit sur elle.

294e JOUR.

Pendant cet intervalle l'Arménien engage une conversation indifférente ; puis tout-à-coup il se lève, se place au milieu de la chambre, applique son tube à la bouche, le cornet à l'oreille, et prenant un air satisfait : Votre fils, madame, lui dit-il, plaît beaucoup, mais infiniment ! Il est destiné à une grande fortune : mais il faut ranger votre fils à ma fantaisie, je connais le goût de nos femmes. Badur a un teint vermeil et animé, il ne faut pas en déguiser l'éclat sous cette barbe touffue qui se joint presqu'aux sourcils, qui cachent des yeux dont les regards vifs et perçans auraient un charme de plus ; il faut éclaircir ceux-ci, et diminuer le volume de l'autre. Qu'il se fasse raser jusqu'au bas de la lèvre inférieure ; avec cette précaution, je lui promets un succès certain dans ses amours. Demain matin je serai encore plus positif qu'aujourd'hui ; je veux que votre fils fasse une petite galan-

terie à sa maîtresse, il faut qu'il se précautionne d'un bouquet composé des plus belles fleurs, et vous, madame, faites en sorte que votre boutique soit demain aussi bien garnie qu'aujourd'hui; voici des arrhes qui vous assureront de la vente que je vous promets. La seule chose que j'exige de vous, est le secret sur le commerce suivi que nous allons faire ensemble; une indiscrétion pourrait vous faire manquer votre fortune, les étoiles ne sont déjà que trop mêlées dans les conversations des hommes, qui les font intervenir dans leurs plus petits intérêts; cela est assez désobligeant pour des corps célestes: vous voyez que je vous parle avec franchise. Adieu, quelques affaires m'appellent ailleurs, demain je serai ici de très-bonne heure. Sur cela Cassanak fit la révérence, et sortit.

Je croirais rêver, dit Narilha à son fils, si je ne tenais dans ma main ces trente sequins qui me paraissent de poids, et de très-bon or. — Pourquoi, dit Badur à sa mère; faut-il que j'aille sur-le-champ me faire faire la barbe? — Quoi! si promptement! Dans le jour, les étoiles n'y voient guère, je crois; et rasé fraîchement demain matin, tu seras beaucoup mieux.... Mais, en vérité, ajouta Narilha, je ne reviens pas de notre aventure, et il faut convenir qu'il y a bien de la bonne foi dans cet Arménien; car, avec la même adresse qu'il enlève nos fruits,

il pourrait bien aussi se dispenser de nous les payer aussi bien et aussi chèrement. Pour toi, mon ami, au lieu d'aller te faire raser, tu devrais chercher quelques paniers de beaux fruits pour parer notre boutique, afin que le pourvoyeur du calife ne sortît pas d'ici les mains vides; car il ne faut pas que les grands profits nous fassent négliger les petits. Comme elle disait ces mots, le pourvoyeur entra.

Eh quoi! dit-il, j'aurais besoin de tous vos fruits aujourd'hui, et je ne trouve rien! — Seigneur, patientez un moment; nos ânes ne sont pas encore arrivés; Badur va aller au-devant d'eux; si vous n'avez pas le tems d'attendre, retournez au palais, on vous y enverra tout ce dont vous aurez besoin. — Je ne veux pas, répondit le pourvoyeur, que vous m'envoyiez la marchandise, je veux la choisir moi-même, encore moins voudrais-je dépendre du retard de vos ânes. En disant cela il tourna le dos et s'en alla. Narilha, piquée de l'aigreur de ce discours, crut sa vanité trop humiliée; il lui paraissait extraordinaire et peu convenable qu'on témoignât si peu d'égards à la fruitière des astres : Tu vois, dit-elle à son fils, comme les esclaves des grands s'oublient : ah! quand nous aurons fait fortune, je ferai rentrer toutes ces créatures-là dans le néant.

D'autres pourvoyeurs se présentèrent aussi. Quoi!

dirent-ils les uns après les autres, on ne trouve donc rien chez vous? Quand on quitte un métier on fait avertir. — Non, répondit-elle, je n'ai rien ici, et des gens aussi malhonnêtes que vous n'y trouveront jamais rien : il semble que vous parliez à des personnes que vous nourrissez de vos charités. — Certes, dirent-ils en s'en allant, vous ne prenez pas le chemin de la fortune.

Comme les fruits enlevés de chez Narilha avaient été s'arranger d'eux-mêmes dans la boutique du fils de Dalhuc, les pourvoyeurs trouvèrent de quoi se dédommager de l'inutilité de leurs recherches chez la fruitière. Cassanak, après avoir quitté son habit d'Arménien, était venu présider au début de son neveu dans le commerce; en un mot, tout ce qui se trouva dans son magasin fut enlevé à tout prix; la concurrence des acheteurs avait décidé de la valeur de la marchandise.

On était étonné comment Dalhuc avait pu monter si promptement une boutique aussi bien assortie : Je dois cette faveur, répondit-il, aux bontés de mon oncle. — Et voilà sans doute, reprit un des pourvoyeurs, ce qui a rendu votre belle-mère folle; on ne trouve plus chez elle que de l'arrogance : maintenez votre commerce sur un aussi bon pied, et nous n'aurons plus affaire qu'à vous.

295e JOUR.

Tandis que Dalhuc faisait aussi bien ses affaires, sa belle-mère renfermait soigneusement ses sequins dans un coin ignoré de tout le monde, elle espérait avec le tems amasser un trésor qui la rendrait indépendante de ses alentours. Garde-toi bien, dit-elle à Badur, de parler à mon ami de la bonne affaire que nous avons faite, et de celles que l'avenir nous promet; c'est un homme qui n'est plus en état de garder un secret, il est porté à la paresse et à l'ivrognerie, il se livrerait de nouveau à ses vices, et, en gagnant beaucoup, nous deviendrions plus pauvres que jamais. Il est curieux, d'ailleurs; si nous lui parlons de l'homme qui doit revenir demain, il voudra rester à la maison pour l'attendre, et tout sera découvert : nous avons besoin qu'il nous cueille des fruits, si nous voulons en mettre en vente; ainsi il faut l'engager à partir de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Toi, tu feras bien

d'aller dans les faubourgs employer le sequin que je te donne, pour te précautionner de deux charges de fruits de plus; car un heureux pressentiment m'annonce pour demain une vente considérable; d'ailleurs tu as besoin d'un bouquet.

Badur se met en route pour obéir à sa mère; Cassanak a été voir son ami le géomancien, pour lui rendre compte des opérations de la journée, et tous deux se concertent pour celles du lendemain.

Dès que le jour parut, Badur, muni d'un énorme bouquet, courut chez le barbier (qui devait être son beau-père) pour se faire arranger la barbe et les sourcils à la manière des étoiles. Il tomba entre les mains des apprentis, qui, ayant entendu la manière extraordinaire dont le simple Badur voulait être rasé, lui en demandèrent le motif. Que vous importe, leur dit-il, faites ce que je vous dis; je dois obéir à ma mère : elle veut que je serve de miroir aux étoiles. Les jeunes gens ne purent s'empêcher de rire; leurs cris attirèrent les passans, qui furent curieux de connaître le miroir des étoiles. Quand le fils de Narilha fut satisfait de l'arrangement qu'il avait fait donner à sa barbe et à ses sourcils, il reprit son gros bouquet, et se disposait à sortir : Eh! où portez-vous ce tas de fleurs? dirent les jeunes gens; ne l'aviez-vous pas apporté pour la fille de notre maître? ne devriez-vous pas le laisser

ici ? — Non, je le porte à ma mère. — Votre mère change-t-elle de commerce ? Est-elle à présent marchande de fleurs ? — C'est un présent que nous voulons faire. — Et à qui donc ? Nous ne sommes pas dans le tems de l'Harafat ; il y aurait là de quoi couvrir les vaches qu'on y sacrifie. — Ce sont bien là des fleurs pour les vaches ! dit Badur impatienté ; ma mère s'entend mieux à placer ses présens. En disant cela, il s'échappe de la boutique.

Le barbier rentra chez lui peu d'instans après ; on lui raconte la singulière apparition que Badur vient d'y faire : Il court de mauvais bruits, dit-il, sur le compte de sa mère. Pour moi je pense que ces gens-là sont ensorcelés ; ma fille n'est pas pour lui, j'irai lui rendre sa parole et retirer la mienne.

Badur, se croyant aussi beau que l'astre dont il ambitionne la conquête, est de retour à la boutique de sa mère : il la retrouve débarrassée de son mari, glorieuse de la beauté de ses fruits, et admirant le bel ordre dans lequel elle les a arrangés ; il ne manquait plus que l'acquéreur, et l'Arménien paraît.

Expédions, madame, lui dit-il, j'ai quelques affaires ; combien me vendrez-vous en gros tout ce que je vois ? — Les beaux fruits sont rares, répondit Narilha, le choix de ceux-ci est parfait, il n'y a pas un seul rebut ; il y en a un quart de plus qu'hier, et conséquemment vous m'en donnerez quarante se-

quins. — La somme est forte, reprit Cassanak ; mais j'ai pris des engagemens que je dois remplir, demain sans doute vous serez plus raisonnable : en attendant, voilà vos quarante sequins.

Dès que l'argent est compté, l'acheteur prend comme la veille un fruit de chaque qualité, le jette en l'air, il disparaît : les mains invisibles n'attendaient que ce signal pour s'emparer de tout ce qui était dans la boutique, elle est dégarnie dans un moment ; et les feuilles même qui servaient à parer les fruits se retrouvent dans la boutique de Dalhuc. Ce prodige opéré, l'Arménien dirigea ses soins auprès du sot Badur, qui, paré d'un habit neuf, dégagé des trois quarts de ses sourcils, n'ayant plus qu'un petit bouquet de barbe sur la pointe du menton, attendait les regards de son nouveau protecteur.

Voilà qui est bien, mon ami ! lui dit Cassanak ; vous êtes à merveille, vous êtes-vous muni d'un bouquet ? — Je n'y ai pas manqué, répondit Badur en le lui montrant. — Voilà beaucoup trop de fleurs ! il faut faire un choix des plus belles, des plus fraîches et des plus odorantes.... Ce que vous venez de détacher nous suffit ; liez-les ensemble et donnez-les moi. L'Arménien prend le bouquet, le jette en l'air, et il semble suivre la même route que les fruits.

Ah! poursuivit-il, si vous saviez la langue des étoiles, au moyen de mon tube et de mon cornet je pourrais vous procurer un charmant entretien; mais cette langue est d'autant plus difficile à prononcer qu'elle n'a point de voyelles, et vous aurez un jour un bon maître qui vous l'enseignera plus facilement que moi : en attendant, et pour continuer votre cour, il faut, s'il vous plaît, envoyer à votre maîtresse un portrait plus exact et plus agréable que celui d'hier; il était ombragé par une barbe épaisse et des sourcils trop touffus : aujourd'hui la beauté de vos traits n'est plus offusquée; faites apporter de nouveau le baquet plein d'eau.

296e JOUR.

Badur n'hésita pas de remplir cet ordre. Aussitôt que le baquet fut mis au milieu du magasin, il se pencha le plus près de l'eau qu'il lui fut possible, pour y mieux imprimer les traits de son visage; mais deux mains invisibles, accrochant sa barbe,

attiraient sa tête au fond de l'eau; tout son corps eût été entraîné, si ses mains, appuyées fortement sur les bords du baquet, n'eussent résisté à l'effort. La mère pousse un cri, Badur se relève, l'Arménien riait de toutes ses forces : Le charmant badinage! s'écria-t-il, vous ne connaissez pas l'adresse de nos femmes! on attirait votre fils au fond du baquet pour lui dérober un baiser; ne semble-t-il pas, madame, que son visage est couvert de perles? que ses lèvres semblent parfumées d'ambre? Allons, mon enfant, dit-il à Badur, penchez-vous de nouveau vers un endroit d'où vous ne pouvez recevoir que des caresses; présentez-lui un visage riant, des regards amoureux. Comme à présent on voudra conserver votre image, on se gardera bien de rien faire qui puisse en déranger l'expression.

— Oui, mon fils, ajouta Narilha, en lui passant la main sur le visage, ce seigneur a raison; on t'a fait des caresses dont tu ne t'es pas aperçu; elles ont laissé sur tes lèvres le parfum de la rose et de la violette; allons, mon ami, il faut se prêter à la plaisanterie des femmes célestes, et paraître complaisant pour leur plaire; va te mirer dans l'eau, et ris de tout ton cœur pour montrer que tu es bien satisfait.

L'imbécille, pour obéir à sa mère, s'agenouille devant le baquet, présente sa face au miroir dans

lequel elle doit se peindre, en riant de manière qu'on eût cru entendre le cri d'une chèvre. Fort bien ! très-bien ! s'écria Cassanak ; continuez : vous voyez qu'on ne cherche plus à vous attirer dans l'eau. Riez encore beaucoup plus fort. Indépendamment des grâces toutes particulières que vous déployez, vous donnerez une idée très-avantageuse de la gaîté de votre humeur.

Badur veut effacer par de nouveaux éclats tous les précédens; le bruit s'en fait entendre dans la rue, il attire le pourvoyeur du calife, qui frappe vivement à la porte : Narilha va ouvrir ; tandis que son fils se lève brusquement, le pourvoyeur entre. Qu'est-ce donc, madame ! dit-il, n'êtes-vous plus fruitière ? faites-vous de votre maison une écurie ? voilà déjà l'abreuvoir dans le milieu.... J'ai su cependant qu'il était arrivé beaucoup de fruits chez vous, n'en pourrais-je avoir ? — Vous ne vous levez pas assez matin, répondit Narilha avec aigreur : qui paie mieux que vous vous a devancé; et ma maison ne peut avoir l'air d'une écurie que quand vous y êtes. — Voilà des propos fort insolens ! reprit le pourvoyeur ; ignorez-vous que j'appartiens au calife ? — Ignorez-vous que ma boutique est sur le marché, que je dois servir le public, et que le tort est à ceux qui arrivent trop tard ? — Adieu, madame la fruitière ! on a raison de dire que vous

êtes folle, je ne remettrai jamais les pieds chez vous. — Adieu, monsieur le pourvoyeur! Si vous tenez parole, on aura raison de dire que vous êtes sage. — Je m'en vais, madame la fruitière, on aura de vos nouvelles au palais. — Partez, monsieur le pourvoyeur, j'aurai soin d'en donner des vôtres.

Le pourvoyeur sortit furieux; Narilha était en colère; l'Arménien cherchait à la calmer. Oubliez cet insolent, madame; je vous promets que vous ne serez plus dans le cas de faire des affaires avec lui; mais achevons ce que nous avons commencé; engagez votre fils à présenter de nouveau sa figure au baquet, il fera bien de faire moins de bruit pour ne pas attirer de nouveaux importuns. Badur se remet en posture; dès que l'Arménien juge le portrait terminé, il l'envoie à l'étoile du matin par la même voiture dont il s'est servi pour le précédent; ensuite s'étant servi de son tube et du cornet, il parla ainsi à Narilha :

Votre fils est très-heureux, madame; sa bonne fortune est à envier, mais s'il va là-haut il faut qu'il soit bien sage; il ne doit pas abuser de ses avantages : demain peut-être je vous dirai des choses plus agréables; et songez toujours à me pourvoir d'aussi bons fruits qu'aujourd'hui, et en abondance. En disant cela il sortit. Tu entends, Badur? dit Narilha à son fils; il faut aller arrêter des fruits, car

notre jardin, tout grand qu'il est, ne suffirait pas; apporte en même tems un bouquet pour ta maîtresse, à qui je veux l'envoyer demain de ma part.

Cassanak était allé quitter chez son neveu sa robe et son bonnet; il l'avait trouvé livrant ses fruits au pourvoyeur du calife, à ceux des visirs et des principaux émirs; n'étant pas nécessaire auprès de lui, il courut chez son ami le géomancien. Voici ce qui vous reste à faire, lui dit le savant; le magasin de votre neveu est à présent bien achalandé, mais nous ne pouvons pas continuer d'acheter des fruits chez Narilha, qui les vend fort au-dessus de leur valeur : on met en vente un des plus beaux jardins qui soient dans les environs de Bagdad; il faut aller sur-le-champ, l'argent à la main, en conclure le marché. Il ne vous coûtera que cinq cents sequins avec un vieux esclave noir et quatre bêtes de charge qui serviront à exploiter; vous y trouverez un bon jardinier qu'il faudra conserver, et, comme votre neveu ne sera plus aidé des mains invisibles qui arrangeaient ses fruits en les apportant, vous vous pourvoirez d'un esclave : tout cela doit être fait sur le moment. — Mais où prendrais-je ces sequins? reprit Cassanak, puisque je ne suis pas en état de vous rendre ceux que vous m'avez déjà prêtés. — Vous ne me devez rien, reprit le géomancien; le trésor qui va vous fournir six cents sequins m'a déjà rem-

boursé, c'est celui de la belle-mère. Elle a plus de douze cents pièces d'or, dont la moitié à été volée à Dalhuc, depuis qu'il a eu le malheur de l'épouser; tout cela appartient à votre neveu, et nous enseignerons à son père les moyens de s'emparer du reste. Les sequins que vous avez donnés à cette femme, par mes mains, sont à la fois voleurs et volans; dès qu'elle les a renfermés dans sa niche, ils en ressortent avec autant de compagnons, pour venir se placer dans mon coffre : si je le voulais, il ne resterait rien dans sa niche; mais je n'y veux prendre que ce que Dalhuc aurait dû donner à son fils pour l'établir. Voilà de l'or, mon cher Cassanak, allez conclure vos marchés. Demain, pour la dernière fois, vous retournerez chez la fruitière; il est nécessaire de conserver auprès d'elle et de son fils le charme de l'illusion, jusqu'à ce que vous ayez conclu le mariage de votre neveu avec la fille du barbier, et tout cela peut se faire demain de la manière que je vais vous indiquer.

297e JOUR.

Tandis que ces deux amis se concertaient, le barbier faisait de son côté une démarche bien convenable à leurs vues. Il était venu s'expliquer avec Narilha. Quelle conduite tient donc Badur? lui disait-il; il ne se présente chez moi que pour tenir des propos insensés, il se fait raser et peigner ridiculement : l'avez-vous rendu fou, ou le faites-vous circoncire? Il étale toujours un gros bouquet de fleurs, sans en laisser une seule à ma fille; je le vois à vos pieds, vous feriez-vous son idole? car il est si bête que vous le tournez comme vous voulez. Je ne veux point d'un extravagant pour mon gendre; si le mien, faute de bon sens, a besoin d'être gouverné, je ne prétends pas qu'une autre femme que la sienne s'en mêle. Le barbier débitant ces paroles avec la volubilité particulière aux gens de son état, s'aperçut que Narilha rougissait et frémissait de colère; il jugea à propos de la pousser

à bout. M'entendez-vous, madame? dit-il en avançant deux pas. — Si je t'entends! barbier de satan, circoncis insolent; si tu veux des sots à gouverner, choisis-les sur ton modèle! Garde pour toi ta bâtarde de fille, mon fils n'est pas pour elle; vous êtes des gens avec lesquels nous rougirions d'avoir des relations d'aucune espèce. — Vous me rendez ma parole, répondit le barbier, qui cherchait à se contenir, je vous en suis obligé, je ne la compromettrai plus. Mais il y a bientôt deux ans que votre mari et votre fils fréquentent ma boutique sans y avoir laissé un sou; il me faut au moins la bonne main pour mes apprentis. — Eh! qui t'a refusé ton salaire et tes bonnes mains? reprit la fruitière; y a-t-il un seul ouvrier dans Bagdad qui puisse se plaindre de nous? Tiens, ajouta-t-elle, en jetant dédaigneusement six sequins sur la table, voilà pour le maître barbier et ses garçons, on ne saurait les payer assez bien pour s'en débarrasser; sors d'ici tout à l'heure. A la vue de l'or, le barbier ouvrait de grands yeux. Cette femme est décidément folle, dit-il en lui-même; elle me jette son or à la tête, et si je m'avise de la contrarier encore, il pourrait lui échapper des mains quelque chose de plus meurtrier; allons-nous-en: en disant cela, il tourna brusquement le dos, et s'en fut.

Comme le barbier retournait chez lui, il ren-

contra Cassanak, qui venait de prendre possession du jardin, et de tout arranger pour bien assurer le commerce de son neveu; la tête encore remplie de son aventure, il arrête Cassanak : Avez-vous, lui dit-il, quelques relations avec Dalhuc, votre ancien beau-frère? — Aucune, depuis qu'à l'instigation de sa méchante femme, il a mis dehors de chez lui mon cher neveu, que j'aime tendrement, et qui est digne de l'être. — Savez-vous, ajouta le barbier, que la femme dont vous parlez extravague tout-à-fait? — Je la connais depuis long-tems, elle n'a jamais été sage; mais il est vrai qu'actuellement elle éprouve une crise violente, qui a écarté de sa boutique toutes les pratiques qu'elle avait eu l'adresse de s'attirer : j'en ai profité pour former un établissement à mon neveu, qui va devenir, je l'espère, plus florissant que celui de son père; il tient à présent cette belle boutique qui est au coin de la place, où tous les chalands de Narilha viennent se rendre; ils paraissent enchantés de mon neveu, qui est bien le plus brave garçon qui soit dans Bagdad. — Mais si votre neveu est obligé d'acheter des fruits pour les revendre, il ne fera pas trop bien ses affaires. — Mon neveu ne tirera rien que de chez lui. Il est propriétaire du plus beau jardin qui soit dans nos environs; voici le contrat d'achat et sa quittance. Ce pauvre jeune homme est intéres-

saut, il a trouvé des amis; on s'est empressé de contribuer à ses petits succès; il ne lui manquerait plus que de trouver une femme qui pût le seconder, car, seul comme il est, son commerce augmentant chaque jour de détails, il aurait besoin de quelqu'un qui pût surveiller à ses affaires. — J'ai remarqué dans un tems, dit le barbier, qu'il avait de l'inclination pour ma fille, à qui il ne déplaisait pas non plus, et moi je l'aimais sincèrement : Dalhuc eût été content de former cette union, mais sa femme ne voulait pas se dessaisir d'un sequin. Vous êtes père, et savez comme moi que notre premier soin est de pourvoir nos enfans; je n'ai plus d'engagemens, votre neveu est établi, et s'il veut la main de ma fille, je la lui donne. — Je l'accepte pour lui, répondit Cassanak, en tendant la main au barbier. Demain avant midi j'irai trouver Dalhuc, je lui ferai part de nos conventions, et j'ai telle nouvelle à lui apprendre qui lui fera acquiescer à tous nos désirs; je le ramènerai ensuite à la ville avec moi, nous prendrons le cadi en passant, le mariage se fera sur-le-champ, et la noce le soir. Narilha n'apprendra la chose que quand elle sera terminée, et qu'elle ne pourra plus s'y opposer.

Le barbier rentra chez lui rempli d'une joie qu'il pouvait à peine contenir; le mobile puissant de l'or l'avait seul déterminé au mariage du sot Badur avec

sa fille ; mais le nouvel époux proposé lui paraît réunir des convenances préférables ; il en prévient sa fille, qui n'a pas de peine à se décider en faveur de son premier amant.

Tandis que ce mariage s'arrangeait, les chimères les plus étranges roulaient dans la tête de Narilha et de son fils. L'un et l'autre étaient enchantés d'avoir rompu tout traité avec le barbier : Des gens du peuple, de la canaille ! disait la mère. — Oh ! je ne suis plus de ces gens-là, moi, disait Badur, et je m'attends bien qu'on ne me rira plus au nez, comme on faisait ci-devant. Puis chacun d'eux rêvait à part soi, suivant sa capacité.

Ah ! se disait Narilha, quand je ne ferais que vendre tous les jours mon fruit et celui des autres à aussi bon prix, j'aurais bientôt rempli ma petite niche! Je serais obligée de faire un coffre fort.... mais où le cacherais-je ? Nous ne resterons pas toujours dans cette maison-ci, et ailleurs nous aurons plus d'espace... Quand on s'apercevra dans Bagdad que mes fruits disparaissent sans que personne de la ville en ait acheté, il faudra bien qu'on y soupçonne du mystère ; j'aurai beau garder le silence sur ma bonne fortune, on saura malgré moi que je suis la fruitière générale du firmament... C'est un état magnifique ! Je me logerai dans un beau palais, et au lieu d'étaler ma marchandise sous

une tente et devant ma porte, je ferai ranger les fruits en pyramides entre les colonnes du péristile de mon palais ; je vois déjà tous ces beaux fruits s'élever jusqu'aux voûtes... Oh ! le beau coup-d'œil ! Les superbes pyramides ! On n'en ferait pas de plus magnifiques avec des saphirs, des émeraudes, des topazes et des rubis ! ... Certainement le calife voudra se procurer la jouissance de ce ravissant spectacle ; il y conduira ses favorites, et elles seront trop heureuses de recevoir de ma main les fruits qui sont destinés pour les astres... On ne parlera partout que de la fruitière du ciel ; toutes celles de Damas seront jalouses : on saura ensuite que mon fils est marié avec l'étoile du matin... et, comme les étoiles influent sur le sort de chacun, j'aurai la cour de tous les grands du royaume ; il y aura peut-être des rois dans la foule ; car quelque puissans qu'ils soient, ils sont rarement contens de leur sort... Je ferai mes conditions avec eux ; et, comme il serait humiliant pour moi de rester femme d'un potier de terre, je lui ferai donner une place honorable... Il ne sait rien ; mais avec un peu de faste, il représentera tout comme un autre... Ah ! dans peu il faut que je devienne la femme d'un émir... Je rencontrerai en allant au palais ce pourvoyeur qui s'est oublié avec moi ; je soulèverai la gaze de ma litière, et d'un regard je le châtierai de son insolence. Il

connaîtra la distance qu'il y a entre le pourvoyeur d'un calife, et la fruitière générale du firmament; car, quand même je serai la femme d'un émir, je veux conserver toujours la pratique du ciel; l'argent qui en tombe est si bon à prendre... Quant à mon fils, sa femme le fera sûrement prince; peut-être le fera-t-elle régner quelque part! Il n'a pas beaucoup d'esprit, mais ses ministres en auront pour lui : ainsi rêvait Narilha. Demain, disait Badur de son côté, je me ferai raser de nouveau, car je me trouve infiniment mieux... Me voilà amoureux d'une étoile! C'est sûrement quelque chose de bien extraordinaire que l'amour, car j'en ai et je ne le sens pas; il faudra pourtant bien que cela vienne... Mais comment ferai-je pour m'approcher de l'objet de ma tendresse? ... Descendra-t-elle ou faudra-t-il que je monte? J'ai vu des melons partir en l'air : si c'eût été des citrouilles, il n'en aurait été ni plus ni moins! ... Je disparaîtrai en citrouille. Ma mère m'avait appris qu'il faudrait que je dise des douceurs à la fille du barbier si je venais à l'épouser; que pourrais-je dire à mon étoile?... Vous êtes bien ronde, bien blanche, bien brillante!... Je crois que cela ne sera pas mal... En tout cas je puis consulter ce seigneur Arménien; il m'a parlé d'une langue qui n'a point de voyelles, je le prierai de m'apprendre les mots que je dois dire, et de

diriger ma conduite, car il connaît beaucoup mieux que moi les coutumes des étoiles. Tandis que Badur se livrait à ces idées extravagantes, la nuit est venue, et le firmament s'est parsemé d'étoiles toutes plus brillantes les unes que les autres... Où est donc la mienne? disait l'amant ridicule; plus je cherche et moins je sais la distinguer... mais, puisqu'on dit qu'elles aiment la bonne humeur, je m'en vais leur rire à toutes; la mienne saura bien que si je ris c'est pour lui plaire; et il jette aussitôt des rires forcés, auxquels répondent en chorus les bêtes de somme que Dalhuc ramenait à l'écurie : Fort bien, Badur! lui dit son beau-père, tu viens d'égayer mes pauvres animaux harassés de fatigue, cela leur fera du bien.

298e JOUR.

Mais le lendemain devait amener toutes les aventures à leur dénouement. La fruitière, mieux pourvue qu'à l'ordinaire, attend impatiemment le pourvoyeur

céleste ; il arrive, elle lui vend ses fruits plus chèrement que les jours précédens, et en est payée plus noblement ; elle semble triompher d'avance des richesses qu'elle se promet, elle cherche déjà à copier les grands airs ; l'Arménien s'en aperçoit ; il paraissait s'en amuser beaucoup, mais fort occupé en même tems à faire partir la marchandise. Le sot Badur essayait de jeter des grenades en l'air, et voyant qu'elles ne retombaient point, il commençait à se croire en commerce avec le ciel, et continuait le manége jusqu'à se mettre en sueur : Courage ! courage, mon ami ! lui disait l'Arménien, vos services à ce que je vois sont de plus en plus agréables. — Vous le croyez ? — Si je le crois ! vous êtes, sans vous en douter, le plus heureux des hommes, et sous peu vous en aurez la preuve. — Je voudrais bien savoir, dit Badur, comment peut être fait ce bonheur là ; car il me semble que je pourrais porter ma maîtresse sur le creux de ma main ! — La distance vous trompe, reprit l'Arménien, elle a tout autant de volume que vous. — Mais en supposant cela, elle doit être tout visage comme la lune ? — Non, non : elle a des bras, des mains, des jambes et des pieds tout comme vous ; c'est comme si vous voyiez de nuit une jeune et jolie personne, qui a un gros vers-luisant sur le haut de son bonnet. — Ah ! j'entends ; ma femme n'aura qu'à quitter son

bonnet, et elle sera femme comme une autre : moi, je mettrai un vers-luisant sur le mien, et je serai à mon tour une étoile. — Vous venez de deviner le ciel, comme si vous y aviez été élevé. — Il me vient une idée, ajouta Badur ; quand je serai en l'air, comment ferai-je pour y marcher ? — Bien plus aisément que sur terre, répliqua l'Arménien, les routes y sont bien autrement frayées : puis se retournant vers Narilha : Hé bien ! madame, vous voyez les progrès de votre fils : en un moment, il en a plus appris que les plus fameux astrologues qui perdent la vue à examiner les astres.

Quoique Narilha ne manquât pas d'esprit, elle était fort ignorante, et cherchait encore plus à s'aveugler sur le compte de son fils ; distraite sur la conversation de l'Arménien, elle se laissa persuader que Badur n'avait tenu que des discours raisonnables, et se flattait de voir le développement de son esprit faire de rapides progrès : à son tour elle voulut montrer quelque curiosité sur les habitantes du ciel : Sont-elles bien parées, seigneur ? demanda-t-elle à Cassanak. — Leurs vêtemens, répondit-il, ressemblent aux vapeurs les plus agréables : on les croirait saupoudrés de poussière de thamarenas ; ce qui, joint à l'odeur délicieuse et naturelle de leur corps, fait que je ne pourrais mieux comparer la sensation qu'on éprouve en les

approchant, qu'à celles d'un bouquet de roses, de jonquilles et de fleurs d'orange. — Oh! me voilà bien, dit Badur, j'aime les fleurs à la folie, j'aurai toujours le nez sur le bouquet... Eh! quand pourrai-je donc respirer ce délicieux parfum? — Ce soir si vous le voulez, reprit l'Arménien, allez coucher hors de Bagdad dans le jardin de votre père : vers les onze heures votre maîtresse doit prendre un bain dans le beau canal que la rivière forme le long de votre terrain; déshabillez-vous, suivez votre charmante étoile à la nage, caressez (mais fort légèrement et avec discrétion) l'eau dans laquelle vous la verrez, car si vous y alliez grossièrement, vous pourriez faire tomber le vers-luisant, et la femme échapperait : suivez-la jusqu'au bout du canal, et mettez pied à terre dès que vous l'aurez atteinte; elle s'élancera sur le sable plus lestement que vous. Quant au reste, mon cher Badur, je n'ai plus d'instruction à vous donner; il vous suffit de savoir que pour vous marier sur-le-champ avec elle, vous n'avez besoin ni de cadi ni de témoins, les filles du ciel sont sans cérémonie. — Autant d'argent d'épargné, dit Badur! c'est assez de celui que je dois dépenser demain pour me faire faire la barbe : mais qui me fera reconnaître mon étoile au milieu de toutes les autres? — Votre jardinier. Dites-lui de vous montrer l'étoile du matin dans l'Euphrate, et

il vous la fera voir sur-le-champ ; car ce n'est pas dans le ciel qu'il faut la chercher. Après cela Cassanak prit congé de la mère et du fils, en leur donnant parole pour le lendemain.

Quand il fut sorti, Narilha, réfléchissant à ce qu'elle vient d'entendre, en parut fort étonnée ; mais l'or qu'elle a dans sa main la rassure, elle va le resserrer dans sa niche ; à mesure qu'elle la remplit, sa tête se vide, et sa raison s'évapore : elle consent que son fils aille en bonne fortune dans l'Euphrate.

299ᵉ JOUR.

Pendant qu'ils s'occupent ainsi des moyens ridicules d'avancer leur fortune, Cassanak a été trouver son beau-frère Dalhuc, dans le jardin où il travaillait à ramasser des fruits ; il le vit prévenu contre son fils Il-Dalhuc : mais lorsqu'il fut informé du bon établissement qu'il avait su se former par sa bonne conduite, quand il vit le contrat du jardin acquis

et quittancé, il fut obligé de convenir que Narilha lui en avait imposé sur son compte. Il apprit en même tems que le barbier, son ancien ami, avait rompu ses anciens engagemens avec sa femme, qu'il voulait donner sa fille à Il-Dalhuc, et qu'on n'attendait plus que lui pour passer le contrat; il fut enchanté de cette nouvelle, et, laissant à son jardinier le soin de recueillir les fruits, il partit aussitôt avec Cassanak pour se rendre chez le cadi.

Chemin faisant, il apprit bien d'autres choses : il sut que sa femme avait un trésor qu'elle lui cachait, qu'il était le produit de tout ce qu'elle lui a volé et qu'elle lui dérobe encore tous les jours, qu'elle avait vendu à un Arménien pour plus de cent cinquante sequins de fruits en trois jours, et qu'elle s'était brouillée avec tous les pourvoyeurs de Bagdad, qui heureusement avaient trouvé dans la boutique d'Il-Dalhuc tout ce qui leur était nécessaire; que celui-ci avait attiré chez lui toutes ses pratiques, et qu'ainsi il n'y avait rien de perdu pour la famille. Considérez, mon cher Dalhuc, ajouta son beau-frère, combien cette femme abusait de votre confiance! Elle vous cachait tout, et vous accablait de travail pour amasser un trésor dont elle seule voulait jouir; je connais l'endroit où il est caché, nous pouvons aisément nous en emparer; après cela il faudra vous séparer de cette femme coupable, répudiez-la

devant le cadi. Vous trouverez dans sa niche quatre fois plus d'argent qu'il ne vous en faudra pour lui rendre la dot que vous lui avez reconnue ; et comme elle a feint d'arriver nue chez vous, vous la renverrez de même.

Ces éclaircissemens rendirent d'abord Dalhuc furieux contre Narilha ; mais il n'en fallait pas moins pour dessiller ses yeux. Ils arrivèrent chez le cadi ; de là dans la maison du barbier, où le mariage fut célébré avec tous les mouvemens d'une joie pure et d'un plaisir inaltérable.

Cependant l'inquiétude régnait en même tems dans la maison de Narilha. La nuit était venue ; Badur était parti pour son rendez-vous ; Dalhuc n'arrivait point avec ses fruits ; que pouvait-il être arrivé ? Si les fruits manquent pour le lendemain, comment pourvoir aux besoins célestes ? Enfin, au moment que les portes de la ville allaient se fermer, le jardinier de Dalhuc arrive avec une demi-charge de fruits, et rapporte que son maître était parti dès les dix heures du matin avec un homme qui l'était venu chercher. Que doit faire Narilha, qui n'a pas même son fils auprès d'elle, pour envoyer chercher dans Bagdad au moins des fruits restés de la veille ? elle se voit exposée, suivant elle, à manquer sa fortune. Ah ! quel orage va gronder sur le pauvre Dalhuc ! Oui, disait-elle, quelle que soit l'heure à

laquelle il reviendra, il faudra qu'il sorte sur-le-champ pour m'aller chercher des fruits; s'il n'y en a point dans Bagdad, dont les portes sont fermées, je le ferai plutôt sauter par dessus les murs, que de manquer d'un seul jour la provision des astres. Déjà la moitié de la nuit avait fourni sa course, quand, au milieu des agitations de cette femme extravagante, Dalhuc frappe à sa porte, non en homme qui appréhende des reproches sur son retard, mais, pour la première fois de sa vie, en maître de la maison. Il est ivre, sans doute, dit Narilha; mais il va payer cher sa débauche! En même tems elle ouvrit la porte en vomissant un torrent d'injures. Malheureux ivrogne, lui dit-elle! tu veux donc nous réduire à la misère? Qu'as-tu fait? D'où viens-tu? C'est ainsi que tu abandonnes ta femme et ton enfant pour te livrer à tes vices? Je porterai ma plainte au cadi; il me fera raison de toi, infâme débauché! Penses-tu donc que je te laisserai le loisir de cuver ton vin, avant que la boutique soit fournie de fruits pour demain? Je ne sais qui me tient, de te casser bras et jambes. Dalhuc était en pointe de vin; mais il avait sa leçon si bien faite par Cassanak et le barbier, qu'armé d'un gros bâton, et déterminé de repousser la violence par la force, il eut cependant la présence d'esprit de n'en commettre aucune. Femme emportée! dit-il, asseyez-vous, et reprenez

vos sens. Nous nous devons mutuellement un compte exact de notre conduite. Voici le mien.

Hier j'étais dans mon jardin, quand mon beau-frère Cassanak m'y est venu trouver, pour me dire que mon ami le barbier donnait sa fille en mariage à Il-Dalhuc mon fils ; et qu'il fallait que je vinsse sur-le-champ pour le contrat et la noce : tout cela est fait, et j'en sors. — Et tu as le front de me dire, reprit Narilha, que tu as quitté mes affaires pour marier ton imbécille de fils avec la fille d'un impertinent qui est venu hier nous insulter ici mon fils et moi ? — Doucement : le barbier est mon ami, et n'est pas plus impertinent qu'un autre ; et, s'il existe ici un imbécille, le fils que vous avez est le seul que je doive soupçonner de l'être. La fermeté et le sang-froid de Dalhuc étonnaient Narilha au point que, tentée de se venger de l'insulte qu'elle croyait recevoir, elle désirait le faire par les moyens les plus violens ; mais les armes et la résolution lui manquaient ; sa rage impuissante se change bientôt en désespoir, elle se roule à terre en tordant ses bras, elle pousse des cris affreux, et finit par fondre en larmes et tomber en défaillance.

Dalhuc était préparé à cette scène ; tout lui était indifférent, pourvu que les sequins ne puissent lui échapper, et qu'ils le mettent en état de se débarrasser bien vite d'une femme dont il a reconnu la

fausseté : il ne se couche point, et attend paisiblement la fin de la crise. Les heures se passent, le jour arrive : Narilha, un peu revenue de son évanouissement, épiait le moment de compassion et de faiblesse de son mari pour en abuser; elle l'attend en vain, Dalhuc conservait sa tranquillité, assis vis-à-vis d'elle, le menton appuyé sur son bâton. Cet homme-là, se disait-elle en elle-même, est changé tout-à-coup. C'est Cassanak, c'est ce maudit barbier qui l'on rendu inflexible! Comment ferai-je pour me venger? Comment ramener mon mari?... Mais plutôt, comment pourrai-je recevoir ici le pourvoyeur des astres à qui je dois parler en particulier? C'est lui seul qui pourrait m'obliger; il a de si puissans amis, qu'il me procurera bien les moyens de me délivrer des gens qui m'en veulent? Feignons de la douceur, et cherchons à éloigner d'ici mon mari. Prenant en même tems un son de voix mielleux : Vous devez être fatigué, mon bon ami? lui dit-elle; et j'ai peur que vous ne tombiez malade : allez vous coucher. Quant à moi, je vais mettre en ordre de mon mieux le peu de fruits que nous avons. — Et pour qui donc? dit Dalhuc; je sais qu'il ne vient plus un seul acheteur de Bagdad, vous avez dégoûté toutes les pratiques. — Il n'y a pas grand dommage, répondit-elle, j'ai trouvé à les vendre à des étrangers dont je suis bien payée :

en même tems elle lui montra cinq à six sequins et quelque monnaie ; voilà de l'argent, ajouta-t-elle, la maison n'a manqué de rien, et mes fruits ont été vendus.

300e JOUR.

Dalhuc ne fut pas peu surpris de voir sa femme montrer cet argent, c'était la première fois qu'elle s'en fut avisée : tout ce qu'elle recevait était toujours supposé avoir été dépensé d'avance ; mais il avait été prévenu, et il apercevait en même tems le piége et la mauvaise foi. Il ne prit point les sequins ; et resta tranquillement à sa place ; observant Narilha, qui, en s'efforçant de pleurer, arrangeait de son mieux les fruits que le jardinier lui avait apportés. Vous ne vous couchez pas, mon ami ? lui disait-elle, vous vous ferez mal. — Non, répliqua-t-il, je n'ai pas besoin de repos. — Mais, dans ce cas, reprit-elle, au lieu de rester ici, vous feriez mieux d'aller chercher dans quelque jardin de quoi nous

assortir; j'attends une pratique qu'il est de notre intérêt de fournir de ce qu'il y a de mieux; elle m'a demandé le secret, et si vous faites ce que je vous dis, à votre retour vous saurez qui elle est.— J'aime mieux l'apprendre d'elle-même, et vous laisser votre secret. — L'abominable homme! disait entre ses dents Narilha; il gâtera toute notre affaire, pourquoi n'avais-je laissé que six sequins dans ma poche? en lui en montrant trente ou quarante, il aurait été moins dur. Puisque vous ne voulez pas sortir, continua-t-elle, je vais prendre moi-même un panier pour aller chercher des fruits. — Non, je ne veux pas que vous sortiez : il faudra que vous m'aidiez à recevoir la compagnie qui doit venir tout à l'heure.—C'est l'Arménien qu'il attend, continuait-elle de se dire à elle-même; et je n'aurai pas le tems de le prévenir en secret sur tout ce qui est arrivé.... Mais j'ai dans l'idée que ces mains invisibles qui le servent si bien, pourront s'il le veut nous débarrasser d'un importun qui veut faire échouer notre fortune... Je suis d'une impatience... Il ne tient à rien que je ne lui saute aux yeux... Que je... La fureur de Narilha, long-tems contrariée, allait devenir dangereuse; mais le soleil ayant déjà fait des progrès sur l'horizon, l'heure des affaires arrivait, quand, tout-à-coup, on frappe à coups redoublés à la porte de la maison. Ciel! dit-

elle, voilà l'Arménien qui arrive! Elle se précipite aussitôt pour aller au devant de lui; mais Dalhuc a pris les devans et ouvre lui-même.

C'était un homme en robe qui frappait; mais cette robe était le faragi du cadi qui avait passé le contrat de mariage du neveu de Cassanak avec la fille du barbier : il n'était pas seul : l'oncle Cassanak l'accompagnait, et avec eux des gens de justice. Qu'est-ce, Dalhuc? dit le cadi en entrant; vous voulez répudier votre femme. Je viens d'en savoir les motifs, et mettre l'acte en règle si je les juge raisonnables.

Monseigneur, répond Dalhuc, j'ai épousé cette femme pour prendre soin de ma maison et m'aider dans mon commerce. En arrivant chez moi, elle y a répandu le désordre en suscitant des tracasseries à mon fils; elle l'a forcé d'aller absolument nu chercher ailleurs un refuge. J'avais monté un commerce de fruits qui promettait des heureux succès; non contente de s'en réserver les profits, elle a, par des traits marqués de folie, éloigné de chez moi tous ceux à qui j'en fournissais, pour leur préférer un homme tombé des nues.... — Vraiment oui, tombé des nues! dit Narilha; il est bien fait pour y remonter et vous traiter comme un méchant homme et un insolent; et, puisqu'on me force de tout dire, je le prierai de se charger de ma vengeance; il ne

me refusera pas, et fera connaître à tout le monde qui il est et qui je suis. — Vous l'entendez, monseigneur? dit Dalhuc. — Oui, répondit le cadi, sa tête est absolument dérangée : c'est sous ce point de vue que j'envisagerai ce qu'elle vient de dire, pour la soustraire à la rigueur des lois : et il verbalisait. — Eh! c'est ainsi qu'on traite, sur la demande d'un imbécille, la fruitière générale des astres! s'écria Narilha les yeux enflammés de colère : ah! vienne le pourvoyeur céleste, ou seulement mon fils, avec la protection de la puissante étoile du matin qu'il a épousée cette nuit! et je ferai rentrer dans le néant tous ceux qui ont osé me manquer de respect aujourd'hui. — Vous l'entendez, monseigneur, reprit Dalhuc. — Hélas! oui, je l'entends! répondit le cadi; faites ce que vous aviez résolu de faire, vous n'y êtes que trop autorisé : et il verbalisait.

Narilha! femme protégée par le pourvoyeur des astres! dit Dalhuc; belle-mère de l'étoile du matin! va, je te répudie une fois, deux fois, trois fois. Pendant ce tems-là, on dressait l'acte : Dalhuc le signe, le cadi le remet à la répudiée après en avoir fait dresser un double; la précaution avait été sage, car elle mit le papier en mille pièces. A présent, dit-elle, où est ma dot? il me la faut. Ce sont deux cents sequins qu'il faut trouver, ou je demande qu'on

m'adjuge le jardin arrosé de mes sueurs. — A présent, dit Dalhuc, rendez-moi compte des ventes que vous avez faites de mes fruits depuis trois jours à l'étranger ? — Le voilà, le compte, dit-elle, en lui jetant au nez six sequins et quelque monnaie. Cassanak prit alors la parole : Vous ne donnez pas le demi-quart de ce que vous avez reçu ; c'est moi qui ai fourni l'argent, il se monte à cent quarante sequins ; l'Arménien de Bagdad à qui je les ai prêtés m'a donné en nantissement sa robe et son bonnet que voici. A cette déclaration, Narilha fut interdite ; mais cette confusion fut à son comble à l'approche de Badur ; il arrive défiguré par une fluxion qui lui double la moitié de son visage, la gorge enflée, avec une extinction de voix qui lui permet à peine de se faire entendre ; il maudissait les étoiles de tout son cœur : Ah ! si jamais j'en suis amoureux, dit-il, je veux qu'on me donne trois fois autant de coups de verges qu'on m'en a appliqué cette nuit. — Que vous est-il donc arrivé, mon ami ? lui demanda le cadi ; si l'on vous a battu, je suis fait pour vous rendre justice. — Monseigneur, dit Badur, faites donc donner la bastonnade aux étoiles ! Il y en a une qui devait être ma femme ; je lui ai envoyé un bouquet et mon portrait dans un baquet d'eau ; elle m'a fait venir dans l'Euphrate où il faisait excessivement froid ; j'ai perdu pied plus de vingt fois en marchant

après elle, j'ai été obligé de nager pendant une demi-lieue; et quand je crois qu'elle va arriver à terre avec moi, à peine ai-je mis le pied sur le sable qu'on me sangle des coups de verges par derrière : je me retourne et ne vois personne : on m'en applique d'autres, je me retourne encore, mais inutilement. Ceux qui me frappaient étaient toujours vis-à-vis de mon dos; je fuyais, et eux m'ont suivi en frappant sans cesse jusqu'à la porte du jardin : ah! j'aime bien l'or qui nous vient de là, mais s'accommodera qui pourra des bonnes grâces; j'ai eu la fièvre toute la nuit.

A ce récit, l'orgueil de Narilha est humilié; elle s'aperçoit qu'elle a été jouée, et se voit complétement démasquée : le cadi a fait compter soixante et dix sequins sur la table, et elle voit qu'elle ne retirera que cela pour sa dot : Au moins, dit-elle, on me permettra d'emporter mes effets? — Oui, lui répond le cadi, un de mes officiers va vous suivre avec Dalhuc et Cassanak. Quand Narilha s'aperçut qu'il lui était impossible d'enlever son trésor, elle imagina d'en priver Dalhuc; elle ramasse ses effets sans paraître jeter les yeux sur l'endroit où son or était caché. Monseigneur, dit-elle après cela au cadi, quand j'étais la femme de Dalhuc, je devais lui obéir; mais à présent que je suis répudiée, je rentre dans mes droits. Il m'avait défendu de dire

qu'il avait trouvé un trésor dans un vieux pot de fer, qui existe encore dans l'endroit où il avait été enterré : ce dépôt appartient au commandeur des fidèles, et ma religion ne me permet pas de dissimuler le vol qu'on voulait lui faire ; ayez la bonté de me suivre, et vous pourrez le faire enlever. — Ce trésor est connu du calife, répond le cadi, et il juge à propos que Dalhuc s'en empare comme d'un bien qui lui avait été volé. A cette réponse, Narilha fut hors d'elle-même ; cet état pouvait devenir dangereux, et comme elle se disposait à sortir : Où allez-vous ? lui dit le cadi ; vous avez besoin de remèdes, on va vous conduire avec votre fils dans un endroit où l'on vous administrera tous ceux qui vous sont nécessaires. Et sur-le-champ la suite du cadi l'entraîna hors de la maison avec son fils : Dalhuc resta seul chez lui avec Cassanak, auquel il témoigna de nouveau sa reconnaissance.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

